J. A. PACHES

L'âge d'or de la Nouvelle-France

Roman historique où le réel côtoie l'imaginaire

Table des matières

Présentation
Préambule
Chapitre 1 Édifiante traversée
Chapitre 2 Été 1665 – Préparatifs de campagne
Chapitre 3 La flèche iroquoise
Chapitre 4 Ville-Marie
Chapitre 5 Admirables personnages
Chapitre 6 Au fil du courant
Chapitre 7 Genèse d'un pays rebelle
Chapitre 8 Le domaine insulaire
Chapitre 9 Du renfort qui est le bienvenu
Chapitre 10 1666 : Des nouvelles du vieux pays
Chapitre 11 Un grand homme et un autre en devenir
Chapitre 12 De la visite imprévue
Chapitre 13 Nuages noirs
Chapitre 14 Abnégation et accouchement particulier
Chapitre 15 Négociations de mauvaise foi
Chapitre 16 Retour au bercail
Chapitre 17 Triste sire
Chapitre 18 Le soleil qui marche
Chapitre 19 1669 - Chassez le naturel…

Chapitre 20 1669 – 1670 Sur la trace des grands hommes
Chapitre 21 Aigle Blanc
Chapitre 22 Découverte du cœur de l'Amérique
Chapitre 23 Le retour et une révélation étonnante
Chapitre 24 L'amour triomphe de tout !
Chapitre 25 Jeu de cartes et partie de chasse
Cahpitre 26 Confidences et aveux
Chapitre 27 1670 - Voyage terrestre à Québec
Chapitre 28 Vive l'hiver !
Chapitre 29 1671 - De la belle visite
Chapitre 30 1671, 1672 - Voyage dans le Grand Nord
Chapitre 31 1672 - Changement de cap
Chapitre 32 1673 - Un fort, fort loin
Chapitre 33 Éprouvante grande traversée
Chapitre 34 Rencontre au sommet
Chapitre 35 Fiel et miel de la Bastille
Un petit mot de l'auteur
Bibliographie
Hommages

L'âge d'or
de la Nouvelle-France

J.A. PACHES

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'âge d'or de la Nouvelle-France / J.A. Pachès.
Noms : Pachès, Jacky, 1948- auteur.
Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210074612 | Canadiana (livre numérique) 20210074620 | ISBN 9782925178330 (couverture souple) | ISBN 9782925178347 (PDF) | ISBN 9782925178354 (EPUB)
Classification : LCC PS8631.A23 A34 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Conception graphique de la couverture : Jim Lego
Direction rédaction : Marie-Louise Legault
© J.A. Pachès, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1re impression, juin 2022

PRÉSENTATION

Bien que la naissance et l'enfance de mon héros Jean Aiglon de Val-Heureux ait fait l'objet d'un premier roman intitulé *Le fils de l'aigle*, j'ai voulu condenser dans celui-ci son implication (fictive) dans l'âge d'or de la Nouvelle-France, période comprise entre 1665 et 1673.

Vous y retrouverez des personnages plus grands que nature qui se sont réellement impliqués dans l'histoire de ce pays, qui passa du statut de colonie privée à celui de province française d'outremer. La venue d'un gouverneur et d'un intendant compétents et dévoués, appuyés par des officiers et militaires du régiment Carignan-Salières apporta l'essor vital à la Nouvelle-France, qui se retrouvait sous la menace constante des Iroquois.

Un contingent de Filles du Roy à marier ne sera pas étranger à cet âge d'or !

Cet ouvrage vous permettra de suivre pas à pas leurs progrès et leurs déboires dans une contrée à peine explorée et remplie de dangers.

Bonne lecture, chers amateurs d'Histoire, d'amour et de rocambolesques aventures, et surtout, bon voyage sur les ailes du temps…

Jacky Albert Pachès

Préambule

1663 – 1665

L'aigle s'envole vers de nouveaux horizons

L'an de grâce 1663 passa comme dans un rêve entre mes obligations familiales et les bras de ma femme. Cependant, je ressentais de plus en plus l'envie de relever de nouveaux défis. Après avoir un peu voyagé, l'étroitesse de notre vallée cévenole commençait à m'étouffer.

Un jour, Arthur, le bûcheron-charpentier qui avait vécu au Canada, nous fit l'heureuse surprise de sa visite. Il m'apportait un présent précieux. Connaissant ma curiosité sur tout ce qui touche l'histoire et la géographie, en particulier de notre colonie en Amérique du Nord, il m'offrit un recueil historique écrit par un missionnaire jésuite, le père Paul Le Jeune, intitulé explicitement : *Relations des événements petits ou grands ayant eu cours au Canada*. La postérité retiendra uniquement : *Relations*.

La lecture de ce texte inspiré fut pour moi une source d'émerveillement autant que d'étonnement... Découvrir avec quelle abnégation des hommes et des femmes laissaient confort et sécurité derrière eux pour affronter une traversée périlleuse et un pays sauvage, suscitait chez moi une grande admiration. D'autant plus que des hivers longs et rigoureux, ainsi qu'une population autochtone parfois hostile les attendaient là-bas. Tout ça dans le but d'évangéliser, soigner et éduquer un peuple entier, tout en défrichant, cultivant ou faisant du commerce dans un pays immense et presque vierge...

Cela me donnait le vertige ! Je me sentais irrémédiablement attiré par cette édifiante aventure. Je fis lire ce journal à Catherine, ma jeune épouse, qui en fut tout aussi bouleversée. Elle m'avoua ne pas se sentir vraiment chez elle dans la grande demeure de mes parents. Au même titre qu'une paire d'aiglons, il était temps de quitter le cocon familial pour trouver notre propre territoire où bâtir notre nid.

Après en avoir longuement discuté en privé, un matin, nous en fîmes l'annonce à toute la famille alors réunie, non sans provoquer un tollé ; néanmoins, notre décision était prise.

Plus tard, père m'avoua qu'il me comprenait et qu'à ma place, il aurait sans doute agi de la même manière. En outre, il s'excusa de

ne pas nous suivre ; il avait eu son lot d'aventures et de plus, Janine semblait de plus en plus attachée à lui…

Papa souhaitait presque ma bénédiction pour demander la main de celle qui partageait de fait notre vie et notre maison depuis des années. Je le rassurai en affirmant qu'il n'avait nul besoin de mon consentement et que d'ailleurs, je me sentirais beaucoup mieux de le savoir avec une gentille femme comme Janine, plutôt que de le voir finir ses jours en vieux loup solitaire. En cela, il ne faisait que respecter les dernières volontés de maman. Avant de fermer les yeux à jamais, cette dernière n'avait-elle pas dit à son amie Janine : « Je te confie ma maisonnée » ? De plus, il serait un excellent papa pour Laure, qui pleurait déjà notre départ.

J'écrivis à mon bon ami, le nouveau ministre de la Marine et bras droit de Sa Majesté, l'inestimable Jean-Baptiste Colbert, pour lui faire part de mes projets. Je reçus une prompte réponse. Il était enthousiaste, d'autant plus que la réorganisation et la mise en valeur de la Nouvelle-France figuraient à l'ordre du jour. Il me parla d'un certain Pierre Boucher, venu plaider la cause de notre lointaine possession l'année précédente. Le roi en avait été tellement touché, qu'il avait chargé son ministre de prendre en main la destinée de la jeune colonie. Après avoir laissé l'entreprise privée gérer le pays : d'abord la Compagnie des Cent-Associés, ensuite la Compagnie des Habitants, Louis XIV, devant les maigres résultats obtenus, allait créer la Compagnie des Indes occidentales, à laquelle il accorderait des pouvoirs régaliens étendus.

Colbert me proposa un rôle au sein de cette compagnie, ainsi qu'un poste important au niveau de l'administration. Je déclinai l'offre, ne désirant devoir mon avancement qu'à mon seul mérite et à ma réussite dans la nouvelle patrie qui m'accueillerait sous peu.

Ne tenant pas à étaler la noblesse de mon père, Vincent de Val-Heureux (il était le seul, désormais, à porter le titre de chevalier), je requis un passeport sous le nom plus discret de Jean Deval. Maintenant adulte, il était temps que l'aiglon change de nom. Mais, pour mes proches, je resterais toujours Aiglon puisque mon véritable patronyme était Jean Aiglon de Val-Heureux.

Un mois plus tard, je reçus mes papiers, accompagnés d'une requête de Sa Majesté. Le roi comptait sur moi pour faire un rapport détaillé de la situation qui prévalait en Nouvelle-France et soumettre mes suggestions. Désormais, je devrais me rapporter directement à

Colbert, qui communiquerait mes écrits au monarque. Il va sans dire que ces échanges devaient rester secrets. Je serais en quelque sorte les yeux et les oreilles du roi, un genre d'agent secret de la Maison royale... Tous ces mystères me plaisaient. Je mis tout de même ma famille dans la confidence et tous jurèrent de garder le silence.

Un fait nouveau survint. Ayant lu à son tour *Les Relations*, ma sœur aînée Josnée se sentit elle aussi attirée par une irrésistible vocation. Elle voulait rejoindre les sœurs hospitalières à l'hôpital qu'avait créé la bonne Jeanne-Mance à Ville-Marie. Devant tant de conviction, je ne pouvais que m'incliner.

Mais son départ présentait un autre problème : la cadette Anne-Marie ! Qui allait s'occuper d'elle ? Ma sœur et moi avions pratiquement élevé cette enfant à la suite de l'accouchement difficile qui avait plongé notre mère dans le coma ; allions-nous l'abandonner ? Je lui fis part de nos projets d'immigration, sachant qu'elle avait atteint l'âge de raison, et lui laissai le choix. Bien qu'elle se fût attachée à notre père (revenu lui aussi d'une longue léthargie), elle répondit :

—Je veux venir avec vous !

Enfourchant mon cheval pie au nom imagé de Domino, je montai seul voir ma vieille amie guérisseuse sur sa colline pour l'informer de notre départ prochain. Elle en fut heureuse et triste à la fois.

—Je savais que ta destinée t'appellerait ailleurs pour accomplir de grandes choses. Ici, tu en as déjà beaucoup fait, mais tu ne pouvais pas te confiner dans un cadre aussi étroit… Cela dit, laisse-moi lire les lignes de ta main.

—Je ne te connaissais pas ce talent, Mamie, lui dis-je en tendant ma paume gauche.

—C'est une vieille gitane qui me l'a enseigné. Tu ne sais pas tout sur ma vie… Voyons ça… Oh ! Tu as une très, très longue ligne de vie. Tu assisteras à l'éclosion d'une nation, à sa quasi-extinction et à sa résurrection. Tu seras témoin de grands bouleversements ici et là-bas. Beaucoup de sang sera versé : encore des guerres de religion, une révolution sanglante, l'émergence d'un grand capitaine, mais petit de taille. Son ascension sera fulgurante et sa chute, pathétique. Je vois aussi la naissance d'une grande puissance, qui se débarrassera de son joug colonial grâce à l'aide de la France. Toutefois, il y aura un violent déchirement entre le Sud et le Nord. Je perçois également des guerres mondiales épouvantables, des découvertes médicales et scientifiques étonnantes et je vois des étoiles, beaucoup d'étoiles… C'est tout !

—Mais Mamie, rigolai-je, il me faudrait au moins neuf vies, comme un chat, pour assister à tout ça !

—Tu les auras, répliqua la dame le plus sérieusement du monde en détachant son prodigieux pendentif… Tiens, il est à toi. Je sais que tu en feras bon usage.

—Je ne peux l'accepter, ce serait te condamner ! m'écriai-je, soucieux de sa santé.

—J'ai une autre vie en moi, m'annonça-t-elle, avec un petit sourire, en tapotant son ventre. C'est ainsi que j'assurerai mon immortalité.

—Veux-tu dire que tu es enceinte ? m'étonnai-je.

—Diantre ! Ne fais pas cet air-là. Tu sais que mon corps est toujours dans la trentaine, après tout ; douterais-tu que je puisse encore plaire à un homme ?

—Non, loin de moi cette idée ! Bien que marqué par les ans, ton visage est beau et illuminé par ta bonté d'âme. Puis je connais tous les trésors qui se cachent sous tes austères vêtements. Mais, qui est le père, si je ne suis pas trop indiscret ?

—Arthur, le bûcheron, qui d'autre veux-tu que ce soit ? Depuis le temps qu'il me fait une cour pressante, j'ai voulu récompenser sa patience tout en assurant ma succession. De toute façon, j'avais décidé de te remettre la pierre philosophale pour tes vingt ans ; tu l'auras donc deux ans plus tôt, puisque tu t'en vas au loin. Tout à l'heure, quand tu me parlais de plusieurs vies en plaisantant, sache que c'est l'un de ses merveilleux pouvoirs. En cas de mort accidentelle ou autre, cette pierre te ramènera neuf fois à la vie, à condition que tu la portes, bien sûr, et que tu ne sois pas décapité, car la tête, contrairement à d'autres membres, ne repousse malheureusement pas. Tu devras éviter de te faire remarquer dans l'Histoire avec un grand H ; sois discret, car ton secret pourrait faire des envieux. Bien sûr, tes proches s'en apercevront un jour ou l'autre… Il sera alors toujours temps de leur expliquer, rien ne presse. Autre chose, connaissant ta générosité, tu dois savoir que de ton vivant, tu ne pourras transmettre ce pendentif à quiconque, car il perdrait ses pouvoirs, et ils sont nombreux. Par contre, il occasionnerait une désagréable surprise à un éventuel usurpateur, car il le brûlerait jusqu'aux os ! Il ne peut opérer que sur quatre vies humaines, mais chaque fois, son propriétaire devra être de sexe différent. Le premier à la posséder, mais pour un bref moment, fut Nostradamus, en récompense pour ses éminents travaux. Croyant qu'il avait vingt

ans comme moi, alors qu'il était dans la quarantaine, je suis tombée follement amoureuse de lui et lui de moi, alors qu'il m'enseignait le secret des plantes. Comme sa notoriété grandissante lui interdisait de perdurer, il m'a fait cadeau de la pierre et d'un quatrain concernant ta venue future et le jour de ton départ, soit celui où je devrais te la remettre. Cette pierre quasi magique m'a permis d'étirer mon existence sur plus d'un siècle et demi ! À présent, tu en es le bénéficiaire, comme le souhaitait Michel de Notre-Dame… Qu'il en soit donc ainsi ! À ta mort, car tu mourras un jour lointain, une de tes descendantes en héritera pour le bien de l'humanité. Souhaitons qu'elle puisse accéder à la *Fin des Temps aventureux* : la fameuse paix universelle tant souhaitée par les Chevaliers de la Table-Ronde du roi Arthur… En attendant, soit digne de la porter, mon cher Aiglon !

Me rendant aux arguments de Mamie, je baissai la tête pour lui permettre de passer le pendentif à mon cou. Dès que la pierre effleura ma peau, une douce chaleur parcourut tout mon être frémissant. Devant ma mine surprise, la bonne dame crut bon de me rassurer en disant :

—Ne crains rien, tu t'habitueras vite à cette sensation, agréable au demeurant, comme je m'habituerai à ne plus la ressentir. Fais-en bon usage, mon fils, et que Dieu te protège, conclut-elle en m'embrassant comme l'aurait fait une mère en voyant son enfant partir à la guerre.

—Une dernière question, si tu me permets, Mamie…

—Oui, que veux-tu savoir, mon garçon ?

—Je t'ai toujours appelée Mamie, car tu as été comme une mère, pour moi, ou une grand-mère, mais quel est ton véritable nom ?

—Julienne, Julienne Lacroix.

—Julienne Lacroix ? Quel beau nom ! Pourquoi nous l'avoir caché ?

—Mon père m'a reniée lorsque je suis entrée au collège de Montpellier pour étudier la médecine et devenir savante. À son époque, une jeune fille devait apprendre le chant, la danse, et d'autres fadaises. L'instruction et les sciences étaient l'apanage des hommes. J'ai toujours eu une grande soif de connaissances. Je n'ai fait que suivre mon instinct et je ne regrette rien ; si c'était à refaire, j'agirais de même.

—Ce n'était pas une raison pour te renier. Je trouve ton père non seulement injuste, mais d'une étroitesse d'esprit affligeante, pour rester poli. Si un jour j'ai des enfants, je les aiderai à s'accomplir,

à découvrir leurs aptitudes, leurs forces et leurs faiblesses. Ainsi, je pourrai les guider avec discernement. Mais s'ils devaient suivre une autre voie, je m'inclinerai sans mauvaise grâce ; du moins je l'espère. De toute façon, on ne devrait jamais renier ses enfants, tout comme eux-mêmes ne devraient pas renier leurs parents… à moins qu'ils soient indignes ! Ton père serait fier de toi s'il voyait tout ce que tu as accompli dans ton existence… toutes les vies que tu as sauvées. Tu as honoré son nom, Julienne Lacroix. Adieu, et merci pour ce cadeau de longévité que tu m'as offert si généreusement. Au revoir. Si ce n'est pas dans celui-ci, c'est peut-être dans un autre monde qu'on se retrouvera, Mamie Julienne !

Les larmes aux yeux, la vénérable femme me fit un dernier adieu en me pressant contre son cœur bienfaisant. Sans doute que l'émotion perturba son esprit plus que centenaire, car je l'entendis murmurer : « Adieu, Michel, mon bel amour de jeunesse… »

Ce soir-là, je fis un pieux demi-mensonge à ma tendre épouse en lui disant que Mamie m'avait donné un genre de talisman pour me protéger lors de mes futures aventures. Elle en fut ravie, car elle m'avoua trembler pour ma vie qui serait constamment en danger dans les contrées sauvages du Nouveau-Monde.

Les adieux à nos grands-parents furent encore plus déchirants. Tout d'un coup, ils perdaient leurs trois petits-enfants, ainsi que leur petite-fille par alliance, Catherine, à laquelle ils s'étaient beaucoup attachés. Papé me fit promettre de lui écrire souvent, malgré la lenteur du courrier, et mamé d'être très prudent, surtout avec les Indiens aux us et coutumes barbares. Je lui fis remarquer qu'en termes de barbarie, nous n'avions rien à leur envier.

Enfin, après moult embrassades, nous les quittâmes la mort dans l'âme, sachant très bien que nous risquions de ne plus les revoir ; du moins, sous cette apparence...

Avant de partir, j'avais un dernier devoir à remplir. Depuis la naissance d'Anne-Marie, l'aigle ne venait plus boire près de chez nous. Je l'apercevais parfois, alors qu'il planait haut dans le ciel ; chaque fois, nous échangions quelques cris de salutations, mais il désertait toujours les parages de notre domaine. Apparemment, il ne supportait pas la présence de la descendante de l'homme qui avait voulu s'en prendre à sa progéniture pour l'offrir au prince de Conti, son suzerain.

Par un froid matin de janvier, j'enfourchai Domino pour grimper vers le nid d'aigle situé au sommet de la montagnette voisine.

Cette balade me rappela celle que nous avions faite avec mes parents, Josnée et moi, voilà près de dix ans déjà… Comme nous étions heureux en cette belle journée de fin d'hiver. Toute la famille était réunie afin de trouver un endroit approprié pour déménager l'habitation de notre aigle semi-apprivoisé. Ce fut malheureusement la dernière fois où nous fûmes tous ensemble unis dans l'amour familial, remplis de joie de vivre et de santé. Par la suite, nos vies furent bouleversées par des individus sans foi ni loi qui avaient piégé notre père sur la falaise pour lui faire porter l'odieux d'un meurtre abominable ; tous nos malheurs avaient découlé de ce triste épisode. Depuis, les coupables ont payé chèrement leur crime, mais leur condamnation n'a pas effacé le mal causé à notre famille. Qui sait ce que le destin nous réservait alors ? Maman serait probablement encore en vie, à couler des jours heureux avec son tendre et aimant époux. Pour ma part, j'aurais eu une enfance normale, entouré et protégé par des parents attentifs et affectionnés. Je n'aurais sans doute jamais eu le goût de partir à l'aventure à l'autre bout du monde.

D'un autre côté, sans ce drame, j'aurais très bien pu ne jamais rencontrer Catherine, mon âme sœur… Enfin, rien ne sert de ressasser les événements passés ; nul ne peut les changer, seuls le présent et l'avenir comptent.

Tout à mes réflexions, j'avais rejoint le faîte de la montagne. De là, le panorama était grandiose… D'un coup d'œil, j'embrassai l'immense horizon des deux vallées parallèles ! Telles de longues oriflammes argentées s'échappant des cheminées en pierre, des panaches de fumée gris perle montaient lentement pour se perdre dans les nuages opalescents. Des bruits d'activités humaines et animales parvenaient faiblement jusqu'à la crête. Tout était empreint de douceur et de quiétude. L'air embaumait d'une fraîche odeur de terre et de pins… L'idée que j'allais bientôt quitter tout cela me donna la nostalgie et fit déborder mes yeux d'émotion.

Un cri m'arracha à mes pensées mélancoliques. L'aigle semi-apprivoisé que j'appelais Clopin venait de décoller de son aire pour entreprendre sa chasse matinale. Ce faisant, il m'avait aperçu. Ses clameurs n'avaient rien d'agressif. Au contraire, il me saluait à sa façon. Pour ma part, je lui répondis sur le même ton. Après notre bref dialogue, il se posa sur une branche, juste à ma hauteur. Mettant pied à terre, je m'approchai de lui en poussant de petits piaillements rassurants. Parvenu à ses côtés, je lui fis sentir ma main avant de ca-

resser le plumage mordoré de son cou. Il se laissa faire en clignant de plaisir ses grands yeux noirs cerclés d'or. Je lui parlai longuement et l'exhortai à prendre bien soin de lui, de sa famille et de la nôtre. Je lui fis mes adieux et après une dernière caresse, retournai vers ma monture qui broutait les herbes rases et odoriférantes de la clairière, quand un puissant courant d'air, suivi d'un choc, me fit tituber. Clopin venait de quitter son perchoir pour se poser sans façon sur mon épaule. Heureusement que je portais un épais manteau doublé de mouton ; malgré cela, je sentais l'incroyable force de ses serres**.**

On aurait dit que, pressentant mon départ définitif, il souhaitait en retarder le moment. Contrairement à mon habitude, plutôt que de sauter sur mon cheval, je mis le pied à l'étrier, puis saisis le pommeau avant de me hisser délicatement sur la selle pour ne pas effrayer davantage ma monture passablement nerveuse à la vue de mon étrange compagnon au redoutable bec crochu. C'est ainsi que, tous les trois, nous entreprîmes la descente. De ses pattes sûres et robustes de cheval camarguais, Domino, rassuré par quelques caresses sur son encolure, nous transporta avec entrain en déboulant une piste escarpée qui rejoignait une sente de sangliers sillonnant à travers bosquets et taillis.

Pour compléter mon pèlerinage, je pris la direction du vieux château fort en ruines, la résidence antérieure de mon ami ailé. Lorsque celui-ci reconnut son ancien domaine, il s'envola pour se poser au pinacle de la tour du donjon éboulé. Pénétrant par une petite ouverture dans l'antre discret qui fut jadis le sien, il chassa du même coup le hibou qui depuis, en avait fait sa demeure.

Outré autant que terrorisé, le petit rapace nocturne poussa un hululement de protestation, puis s'envola aussi silencieusement que furtivement, en quête d'un endroit sombre et tranquille, où il attendrait sagement de retrouver son refuge privilégié. Dès que le redoutable importun en déguerpirait, en fait.

Je saluai une dernière fois l'aigle, qui perché au sommet sur une pierre de taille, semblait poser pour la postérité. La chaînette de montagnes couvertes d'un épais boisé, où le vert des conifères se mêlait aux tons de roux des chênes et des châtaigniers, formait un arrière-plan qui se découpait en ondulations régulières, comme un dos de chameau sur un ciel blanchâtre parsemé de trouées bleutées.

Fièrement campé sur ses puissantes pattes emplumées, Clopin dégageait une impression de force, de noblesse et de liberté réunies. Pour moi, il symbolisait à jamais les Cévennes, mon rude et beau

pays... À regret, je poussai un dernier cri d'adieu, m'arrachai à ce vivant tableau et repris le sentier conduisant au village. En passant devant la petite chapelle, je m'y arrêtai pour faire une prière à la Vierge Marie, histoire de solliciter sa bienveillante protection sur ma famille et mes amis.

Je pénétrai finalement dans le moyenâgeux village de mon enfance, que je regardai comme jamais auparavant pour graver ses vieilles pierres dans ma mémoire. Je fis ensuite le tour de plusieurs maisons afin de rencontrer mes amis et de les embrasser avant mon lointain voyage. Je ne comprenais pas le sourire que certains affichaient quand je leur disais que je craignais de ne plus les revoir.

Avec la complicité de mademoiselle de Budos, la châtelaine de la baronnie, Papa et grand-père avaient secrètement organisé une grande réception dans la salle des fêtes du château pour célébrer dignement notre départ. Tous nos amis étaient conviés, ce qui expliquait leur sourire énigmatique ; au courant de l'ultime réunion d'au revoir, ils n'avaient pas voulu éventer l'événement.

Complètement sous l'effet de la surprise, nous pûmes renouveler nos adieux et nos embrassades avec tous nos parents et amis, ainsi qu'avec nos attachants élèves, présents et passés. Suivant son grand cœur, père promit de pourvoir aux besoins matériels de l'école des mines à ciel ouvert, des veuves et des orphelins.

Au matin, notre solide calèche tirée par la douce et vaillante Luna emporta nos nombreux bagages. Papa la conduisait avec Josnée, blottie tout contre lui. Il nous accompagnait jusqu'à Alès, où nous devions prendre le coche qui montait à Paris. Mon épouse et moi le précédions sur nos exotiques montures qui bien entendu, seraient elles aussi du voyage. Papa insista pour que nous retirions une forte somme de notre banque afin de nous installer confortablement dans notre nouveau pays.

La séparation nous fit énormément de peine. Nous perdions notre père à nouveau, sauf que cette fois, les circonstances étaient moins dramatiques. Quand la lourde berline démarra, tirée par six vigoureux chevaux, il nous suivit un long moment, jusqu'à ce que Luna soit distancée malgré ses efforts. Du coup, papa dut se résoudre à nous envoyer la main pour une dernière fois.

Le voyage se passa sans incident, si ce n'est que nous brisâmes un essieu sur les chemins cahoteux menant à la capitale. Nous remontâmes la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, ensuite la Saône jusqu'à

Dijon et de là, nous rejoignîmes la Seine en passant par Troyes, pour finalement aboutir à Paris au début février 1664.

Paris, première ville d'Occident, s'offrit à notre vue du haut d'une colline. Au milieu d'immenses plaines, la ville s'étalait de part et d'autre de la Seine. En son cœur, l'île de la Cité portait la magnifique cathédrale Notre-Dame en diadème. Un immense rempart en pierres grises la ceinturait aussi amoureusement que jalousement. Nous pénétrâmes les lieux par la porte d'Ivry. Tout de suite, une odeur méthylique nous prit à la gorge. Le cocher, heureusement familier avec l'endroit, enfila un labyrinthe de ruelles tortueuses, étroites et encombrées, où coulait un insalubre ruisseau nauséabond. Malheureusement, l'heure tardive nous empêchait de contempler les splendeurs et les misères de la capitale.

Moyennant un généreux pourboire, notre conducteur nous déposa près de l'imposant Louvre, où nous parvînmes à nous loger dans une hostellerie qui nous parut un luxe suprême après les auberges trop souvent inhospitalières que nous avions croisées sur notre route. Le lendemain, je demandai et obtins audience auprès de Colbert, qui vint lui-même nous accueillir. J'en profitai pour lui présenter mon épouse, dont je lui avais tant vanté les mérites.

—Mon cher ami, quelle joie de vous revoir enfin ! Mes hommages, madame de Val-Heureux ! Votre mari n'a pas exagéré le moins du monde votre beauté ni votre grâce ; je comprends qu'il ait voulu vous garder à l'abri des convoitises…

Les civilités accomplies, Colbert m'informa qu'une expédition conduite par le marquis de Tracy s'apprêtait à partir de La Rochelle en direction de nos possessions des Antilles, afin d'y régler certains problèmes avant de rejoindre le Canada. Si nous voulions nous joindre à lui, il allait me délivrer un pli à remettre au marquis, qu'il connaissait bien, pour que nous soit réservée l'une des rares cabines à bord, ainsi qu'une place à sa table. Je remerciai mon ami pour ses bienfaits et l'assurai de ma collaboration future.

Le puissant ministre m'apprit aussi que l'ancien surintendant des Finances, Nicolas Foucquet, aux arrêts depuis le 5 septembre 1661 pour malversation et crime de lèse-majesté, était sur le point d'être condamné. Il le serait effectivement le 21 décembre 1664. Sa pénitence à l'exil et à la ruine par les juges serait commutée en emprisonnement à vie sur ordre du roi, qui commit là un déni de justice. Nicolas Fouquet, dont la devise latine était *Quo non ascendet* ? (Jusqu'où

ne montera-t-il pas ?), illustrée par un écureuil sur son blason, mourra apparemment d'apoplexie le 3 avril 1680, à la prison de Pignerol, lieu plus sinistre et surtout, plus éloigné que la Bastille. À force de vouloir monter jusqu'au sommet, l'ambitieux écureuil était tombé bien bas…

Voulant gagner du temps et surtout, voyager avec plus d'aisance, je louai un coche pour nous conduire dès le lendemain vers notre destination. Orléans, Tours et Poitiers furent des villes étapes. Au dixième jour, nous arrivâmes enfin dans la rade de La Rochelle, où plus rien ne subsistait des affres de la guerre de 1629. Les remparts avaient été rasés et seul le fort Saint-Louis, occupé par les troupes royales, gardait la ville.

Nous logeâmes chez une famille huguenote offrant chambre et pension sur le port. Après un bain chaud, je me changeai pour aller présenter mes salutations au lieutenant général Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, avec en main, ma lettre d'introduction. Le port bourdonnait d'activités : des navires en partance ou revenant des Amériques occupaient une foule de portefaix, qui telles des fourmis laborieuses, allaient et venaient de leurs pas lourds en ployant sous la charge.

Je n'eus point de difficulté à trouver le navire amiral *Le Bresé* parmi la forêt de mâts, car avec ses huit cents tonneaux, c'était le plus grand bâtiment du port ! Bien qu'en troisième place dans le rang des vaisseaux de ligne qui en comptait six, ses deux rangées de sabords qui laissaient voir les gueules menaçantes de ses cinquante canons lui donnaient une allure de foudre de guerre !

Monsieur de Tracy me réserva un accueil courtois, mais froid. Après avoir pris connaissance de ma lettre de recommandation, il se montra toutefois plus affable.

—Ainsi, vous voulez vous établir en Nouvelle-France ?

—Oui, monsieur le Marquis, c'est mon plus cher désir.

—Mon ami, et apparemment le vôtre aussi, monsieur le ministre Colbert, me prie de vous loger dans une confortable cabine. Ce faisant, vous occuperez la place d'un de mes officiers. Seriez-vous disposé à m'aider au cours de notre expédition ? Dans la mesure de vos moyens évidemment…

Je l'assurai de mon entier dévouement.

—Je vois que vous parlez plusieurs langues. J'aurais besoin d'un interprète qui n'ait pas froid aux yeux ; vous serez cet homme !

Bien qu'il m'eût poliment proposé d'attendre plusieurs mois avant de pouvoir partir sur l'un des navires cinglant directement vers le Canada, en compagnie du régiment Carignan-Salières, je préférais m'embarquer sur *Le Bresé*, quitte à faire un long détour par les Antilles. Tracy et ses 600 militaires devaient accomplir une mission de pacification dans nos possessions tropicales. Après tout, nous avions tout notre temps et si nous voulions découvrir du pays, nous allions être servis.

Chapitre 1

Édifiante traversée

Nous appareillâmes en fanfare le 26 février de l'an de grâce 1664. Le gigantesque étendard de neige, parsemé de lys d'or de la Royale, flottait au vent de l'aventure à la poupe du vaisseau ! Douze compagnies, soit six cents soldats réguliers, nous accompagnaient, tandis que l'autre moitié voyageait sur un autre vaisseau, *Le Teron,* à peine plus petit que *Le Bresé*.

Les troupes du régiment Carignan-Salières, c'est-à-dire mille hommes, suivraient sur d'autres navires et nous rejoindraient dans le golfe du Saint-Laurent l'année suivante.

Afin de profiter des alizés soufflant en cette période de l'année, nous voyageâmes plein sud en longeant les côtes portugaises et en doublant l'île de Madère, pour ensuite poursuivre jusqu'au large du Sénégal. À l'archipel volcanique du Cap-Vert, possession portugaise, nous fîmes halte afin de renouveler nos provisions d'eau et de nourriture. Les Portugais se montrèrent fort affables et complimentèrent notre capitaine, l'assurant de leur grande admiration envers notre roi. N'oublions pas que la France les soutenait dans leur lutte d'indépendance contre l'Espagne, ce qui serait chose faite en 1668 par l'entremise du traité de Lisbonne.

Les cales chargées d'eau fraîche, de vin, d'animaux sur pattes ou morts, et d'agrumes en profusion, tels oranges vertes et citrons, nous cinglâmes droit sur la Guyane française, située sur la côte Est de l'Amérique du Sud, à l'embouchure de deux fleuves, dont le Cayenne.

La traversée ne prit que trois semaines, vu les vents et les courants favorables. Nous n'essuyâmes aucune tempête, malgré les prévisions pessimistes de certains superstitieux qui nous avaient promis les pires calamités, étant donné que nous avions des passagères à bord. Mes compagnes de voyage ne furent pas trop incommodées par l'exiguïté de notre cabine. En visitant le vaisseau, nous pûmes voir dans quelles conditions d'inconfort voyageaient nos soldats. Josnée fit preuve d'un grand sens altruiste en se portant volontaire pour soigner autant les humains que les animaux au moyen de tisanes et autres décoctions de plantes dont elle avait fait ample provision avant notre départ. Catherine lui servait d'assistante et Anne-Marie les suivait pas à pas. Le soir, dans notre réduit, nous passions le temps à lire et à jouer

aux échecs où, comme l'avait prédit ma perspicace sœur dans mon enfance, je gagnais plus souvent qu'à mon tour.

Tous les jours, j'allais voir nos chevaux qui pâtissaient de cet étrange et long voyage. Une large bande de toile solide les tenait sous la panse, afin d'éviter qu'ils ne titubent constamment sous les roulis du navire. Je les rassurais de mon mieux et voyais à ce qu'ils ne manquent de rien. Ils étaient en compagnie d'une trentaine d'autres montures destinées aux dignitaires des colonies des Amériques. Hélas ! Seulement une douzaine arriveront sains et saufs à destination.

Enfin, la côte orientale de l'Amérique du Sud fut en vue. La Guyane était possession française depuis 1643, mais voyant le peu d'efforts consentis par la France pour la coloniser et la défendre, nos entreprenants voisins du nord, les Hollandais, se l'étaient appropriée sans tambour ni trompette.

Monsieur de Tracy somma le gouverneur hollandais de nous la rendre. N'étant pas en position de force pour résister, celui-ci se replia sans mauvaise grâce. Forts de ce succès, après avoir laissé une garnison de deux compagnies sous les ordres d'un gouverneur, nous rejoignîmes les îles volcaniques de la Martinique et de la Guadeloupe.

Une véritable jungle tropicale couvrait la majeure partie du territoire. Entourées d'une mer turquoise, ourlées de plages au sable blanc parsemées de cocotiers, ces îles sont à l'image que l'on imagine du paradis terrestre. Je me remémorai la description idyllique que Christophe Colomb avait faite de ces lieux, qu'il prenait pour des îles bordant l'Inde côté Oriental. C'était voilà près de deux cents ans, en 1493, lors de son deuxième voyage transatlantique.

La futaie est merveilleuse. Dans toute l'île, les arbres sont verts et les herbes aussi, comme au mois d'avril en Andalousie. Le chant des petits oiseaux est tel qu'il semblerait que jamais l'homme ne veuille partir d'ici. Les bandes de perroquets obscurcissent le soleil. Il y a des arbres de mille sortes, tous avec leurs fruits différents et tous si parfumés que c'est merveille. Il vient de terre un parfum si bon et si suave des fleurs ou des arbres, que c'est la chose la plus douce au monde.

Ses successeurs furent moins poétiques. Dans le tristement célèbre *Requerimiento***,** les conquistadores exposaient sommairement la doctrine chrétienne aux indigènes, expliquant qui sont le Christ, le Pape, le Souverain espagnol et pourquoi les chrétiens sont fondés d'exiger la soumission totale des populations.

Les Natifs n'avaient pas le choix d'accepter la domination espagnole, sinon c'était le massacre ou l'esclavage. Fort heureusement, nous n'employions pas les mêmes procédés, loin de là : à la force et à la brutalité, nous privilégions la persuasion et la douceur (du moins, dans ma grande naïveté, j'en avais la conviction).

En ce qui a trait à nos îles antillaises, possessions françaises depuis 1635, l'anarchie y régnait. Pour y mettre de l'ordre et rétablir l'autorité royale, en sa qualité de gouverneur général et lieutenant de Sa Majesté dans toute l'Amérique méridionale et septentrionale, monsieur de Tracy nomma deux nouveaux gouverneurs pour représenter la compagnie des Indes occidentales, puis leur laissa 300 hommes de troupe pour les aider dans leur mission. Je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un certain de La Barre, un infatué personnage, qui réussira malgré tout à remettre de l'ordre dans cet éden devenu un enfer pour plusieurs insulaires… Hélas ! Nous le retrouverions un jour à la *barre* de la Nouvelle-France pour son plus grand malheur.

Nous quittâmes la Guadeloupe pour nous rendre à l'île espagnole de Saint-Domingue, où des boucaniers français occupaient officieusement la partie occidentale. Nous doublâmes sans peine Porto Rico, mais nous ne pûmes nous approcher de l'île de la Tortue à cause de vents contraires.

Le 25 avril 1665, ayant reçu l'ordre de regagner le Canada au plus tôt, après avoir pris un pilote expérimenté, au lieu de faire un long détour par les Bahamas, notre chef d'expédition préféra courir l'énorme risque de traverser l'archipel des Caraïbes, parsemé de courants, de récifs et d'embûches de toutes sortes qui avaient coulé plus d'un navire dans ce qui deviendra le tristement célèbre Triangle des Bermudes. Nous gagnâmes ainsi cinq cents lieues sur le voyage.

Dieu bénit son courage, car les courants et les vents nous poussèrent dans la bonne direction, et nous pûmes pénétrer dans le golfe du Saint-Laurent un mois plus tard.

À la pointe d'une péninsule nommée Gaspésie – ce qui veut dire *fin des terres* en langue micmaque : *Gesh Pesh* –, nous mouillâmes dans un port naturel près d'un pittoresque îlot rocailleux percé de deux pertuis. Au large, une île presque ronde de cinq milles de circonférence, l'île de Bonaventure, abritait sur ses falaises des millions d'oiseaux de mer, principalement des fous de Bassan. Ce nom leur a été attribué sans doute à cause de leur inconscience face au danger que représente l'homme, ce prédateur impitoyable qui les tue à coups de

bâton, soit pour leur chair, soit pour leurs œufs, sans que ces insouciants volatiles songent seulement à s'envoler ou se défendre.

Des milliers de phoques et de morses, aussi luisants que le pavé sous la pluie, occupaient les plages de galets et les nombreux récifs qui la bordaient. D'autres navires, normands, basques et bretons pour la plupart, mouillaient à cet endroit. Avant même l'arrivée de Jacques Cartier, ces hardis marins y pêchaient principalement la morue, car ces eaux étaient très poissonneuses. Ce faisant, ils avaient pris contact avec les populations nomades et sédentaires pour troquer des objets utilitaires ou décoratifs contre des pelleteries, qui trouvaient facilement preneur une fois de retour au pays. Ainsi, ces rusés marins rentabilisaient doublement leur voyage.

À cette époque, le calendrier religieux européen ne comportait pas moins de cent cinquante-trois jours maigres par année ; la demande en poisson était donc énorme. La prodigalité de la mer semblait inépuisable… Hélas, elle ne l'était pas !

Voulant voir de plus près cette faune sous-marine abondante, je plongeai du haut du bateau dans cet océan gris bleu. Le choc en entrant dans l'eau froide fut brutal. J'eus l'impression d'être saisi dans un étau de glace, ce qui me fit remonter à la surface, pour ensuite expulser violemment l'air de mes poumons à la façon d'une baleine. Réagissant à l'eau, aussi froide que la source d'un glacier, ma peau sembla s'embraser. Je finis par m'accoutumer et effectuai une première exploration subaquatique.

Si la température de l'eau était inhospitalière pour les humains, il en allait tout autrement pour la vie marine ; celle-ci fourmillait comme je n'avais jamais vu, même dans les eaux poissonneuses des bouches de Bonifacio. Ce n'était que chatoiements de couleurs vivantes et mouvantes !

Des bancs compacts de morues m'empêchaient de voir le fond. Évoluant gracieusement entre deux eaux, des myriades de petits poissons argentés virevoltaient de leurs pirouettes gracieuses pour tenter d'échapper aux meutes de maquereaux et autres poissons carnassiers qui les pourchassaient tels des loups affamés. Leur synchronisme était stupéfiant ; à croire qu'ils ne faisaient qu'un être pensant !

Le fond sablonneux m'apparut enfin ; là aussi, la vie foisonnait de crabes énormes qui ressemblaient à de monstrueuses araignées, de coquillages béants comme des bénitiers, d'étoiles de mer écarlates de toutes grandeurs et, que dire des impressionnants homards ! Leur ca-

rapace verdâtre se confondait avec leur environnement, où ils se terraient peureusement dans des caches sous-marines. À mon approche, ces délectables décapodes brandissaient leurs larges pinces d'un air menaçant. J'en choisis un gigantesque qui devait peser au moins dix livres. Détournant son attention, à l'aide de ma main gauche que je gardais à une distance respectueuse, je le saisis prestement au corps de la droite, derrière ses dangereuses cisailles. Remontant à la surface en ondulant du bassin, je tendis fièrement mon trophée. Une chaloupe, mise fort obligeamment à la mer, me permit d'y jeter ma prise avant de replonger aussitôt. Au bout de vingt minutes, une douzaine de ces monstrueux, mais délicieux crustacés, gisaient dans le fond de la barque après avoir été assommés par les marins soucieux de garder leurs orteils intacts. L'eau glaciale m'ayant vidé de toute énergie, les prévenants matelots m'aidèrent à réintégrer l'embarcation. Les lèvres bleuies, je grelottai de tous mes membres pendant une demi-heure, malgré les chauds rayons du soleil.

Le délicieux repas que nous prîmes avec les officiers récompensa ma folle entreprise. Profitant de l'occasion pour trinquer d'abondance au succès de notre mission, les langues se délièrent et certains gradés avouèrent candidement s'être trompés dans leurs pessimistes prévisions concernant les femmes à bord. À présent, ils reconnaissaient la contribution de mes compagnes à la bonne marche de l'expédition. Je crus même surprendre un début d'idylle entre le neveu du marquis de Tracy, l'enseigne Nicolas de Chazy, et ma grande sœur…

Le lendemain, deux navires portant les premières compagnies du régiment Carignan-Salières, que le roi envoyait pour contrer les Iroquois, firent leur apparition. Nous allions pouvoir enfin gagner Québec. Or, la chance ou l'expérience qui nous avait fait rencontrer des vents favorables nous lâcha. La remontée du puissant et majestueux fleuve Saint-Laurent, de Percé à Québec, distante de deux cents lieues à peine, ne nécessita rien de moins qu'un mois de périlleuse navigation à vents et courants contraires. Profitant de cette avancée à pas de tortue, j'en profitai pour admirer le paysage et enrichir mes connaissances du pays auprès de notre pilote, un Canadien de naissance qui, le hasard faisant bien les choses, se nommait Guillaume Saint-Laurent.

Cet enfant du pays m'informa que, contrairement à la croyance populaire, ce n'était pas Jacques Cartier qui avait baptisé ainsi le fleuve. L'explorateur malouin l'appelait rivière *de* Canada. Le 9 août

1535, en l'honneur de Saint-Laurent, le patron du jour, il avait nommé de ce patronyme une baie près de Havre-Saint-Pierre. Plus tard, en 1569, un cartographe du nom de Mercator donnera ce nom à l'ensemble du golfe. C'est Samuel de Champlain, cet explorateur et cartographe émérite, qui en 1631, trouva judicieux d'attribuer au fleuve même l'appellation de Saint-Laurent ! Les Algonquins l'appellent *Magtogock*, la rivière aux grandes eaux, ou plus poétiquement, le grand chemin qui marche.

Au milieu du vaste golfe, une île presque aussi grande que la Corse, l'île d'Anticosti, semblait monter la garde de ses côtes échancrées. L'estuaire de ce fleuve est si vaste, de vingt à quatre-vingts milles marins par endroits, que lorsque nous naviguions en son centre, les rives étaient hors de notre vue. Par temps très clair, on pouvait distinguer une succession de montagnes longeant les deux rivages. Du côté sud, il s'agissait des Appalaches, une longue chaîne montagneuse américaine venant mourir dans l'océan. Sur la rive nord, contreforts du Bouclier canadien, les Laurentides me firent penser à mes Cévennes natales par leurs courbes gracieuses couvertes d'un épais boisé. Plus avant, un archipel composé d'une mosaïque d'îlots, de récifs et de caps dressés vers le fleuve, appelé curieusement Le Bic, nous offrit l'abri de ses rades naturelles.

Je profitais de chaque halte suffisamment longue pour sortir nos chevaux afin de leur faire faire un peu d'exercice au grand air et au soleil. Ils raffolaient de ces escapades. Ces jolis petits îlots nous en fournirent l'occasion. De robustes épinettes noires, en rangs serrés, constituaient la majeure partie du couvert. Dans les plaines, le foin et toutes sortes de plantes sauvages, dont la plupart m'étaient inconnues, formaient un parterre de fleurs et de verdure qui atteignaient le poitrail de nos montures.

Au cours d'une balade avec mon épouse, nous eûmes le plaisir (mêlé à la crainte de Catherine) de rencontrer nos premiers Sauvages… Cette appellation n'avait rien de péjoratif à cette époque, car elle venait de sylvia, qui signifie forêt : les habitants des forêts, donc !

La vue de nos fringants chevaux impressionna grandement une bande de Micmacs qui campait dans une anse près d'une rivière à saumons. De toute évidence, c'était la première fois qu'ils en voyaient. Ils trouvaient que les *orignaux* de France étaient dociles et corvéables à souhait. Les nombreux poissons qui séchaient sur des treillis de bois témoignaient, s'il en était besoin, de l'efficacité de leurs techniques

halieutiques qui n'avaient rien à envier aux nôtres. Ils préparaient ainsi des provisions pour l'hiver. Celui qui semblait être leur chef nous invita à partager leur repas. La promenade nous ayant ouvert l'appétit, nous ne nous fîmes pas prier.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les *Indiens* ne se donnaient pas beaucoup de peine pour apprêter leur nourriture. Sans même prendre le temps de le vider de ses entrailles, ils empalèrent un énorme saumon sur une branche et le firent griller sur la braise avec pour seuls condiments la cendre et le sable qui tourbillonnaient autour du foyer. Qu'importe, ce fut délicieux ! Une poignée de fraises des bois et une gorgée d'eau fraîche complétèrent ce rustique et agréable mets.

L'un des leurs parlait très bien le français, et pour cause, c'en était un ! Sous ses vêtements à la mode indienne et son teint cuivré, je ne l'aurais jamais deviné. Luc, un grand jeune homme de seize ans, nous raconta qu'il s'était engagé pour trois ans chez un marchand de fourrure aux Trois-Rivières et que celui-ci l'avait prêté à cette tribu afin qu'il apprenne leur langue pour faciliter le commerce des peaux. Il en était à sa deuxième année et envisageait avec peu d'enthousiasme son retour à la prétendue civilisation. C'est qu'il adorait son nouveau mode de vie.

Je lui fis remarquer qu'il avait eu des précurseurs célèbres. En effet, Charles Le Moyne et Pierre Boucher, arrivés au pays à l'âge de quinze ans eux aussi, avaient comme lui hiverné chez les Indiens pour apprendre leur langue avant de devenir des membres riches et respectés de la société. Les regards de biche enamourée que lui jetait une belle jeune fille me firent comprendre les vrais motifs de son attachement à cette peuplade, non sans me faire craindre qu'il ne *s'indianise* comme dans la tragique histoire d'Étienne Brûlé, dont les *Relations* des jésuites ont brossé un portrait éloquent…

L'un des premiers truchements, que Champlain appelait affectueusement *mon fils*, Étienne Brûlé, vivait parmi les Hurons. Le jeune homme aventureux s'était à ce point intégré à eux, qu'il était devenu plus Indien que Français.

Au grand désespoir de Champlain, le père de la colonie, les Hurons continuèrent de commercer avec l'occupant anglais avec l'aide d'Étienne, par suite de la déloyale prise de possession de Québec, de 1629 à 1632[1], par les frères Kirke, des corsaires normands œuvrant

1. L'Angleterre et la France étant en paix à ce moment-là, cette prise sera reconnue illégale grâce à l'opiniâtre Champlain, qui reprendra les rênes de la jeune colonie pillée par l'occupant anglais.

pour l'Angleterre. Un jour, le jeune interprète fut capturé, puis relâché par les Iroquois, les ennemis mortels des Hurons. Le soupçonnant de trahison, sa nouvelle famille le mit à mort et le dévora avec la bénédiction de Champlain, qui avait la rancune tenace.

Pour démontrer que lui aussi s'était assimilé à ses hôtes, Luc nous raconta une histoire qu'il tenait pour vraie, non sans frémir d'une rage contenue. Un soir de l'été 1533, un groupe d'environ deux cents Micmacs, poursuivis par leurs ennemis héréditaires, les Iroquois, trouva refuge dans une caverne étroite et pentue d'un îlot près du Bic. Dans le but de protéger les femmes et les enfants, les guerriers érigèrent une palissade faite de troncs et de branches à l'entrée de la grotte. Cependant, à marée haute, les malheureux se retrouvèrent piégés. Pendant la nuit, des cris retentirent, après que les Iroquois eurent mis le feu à la palissade et exterminé femmes et enfants micmacs. Désormais, on nomme l'endroit : *l'île au massacre*.

Cette histoire me fit froid dans le dos et ne contribua guère à rendre les Iroquois plus sympathiques à mes yeux. Le grand garçon indianisé me fit aussi part d'une recette pour le moins inusitée contre le scorbut. En hiver, quand les légumes et les herbages sont pratiquement introuvables, les Indiens mangent le contenu fermenté de l'estomac d'un caribou mêlé à son sang. Paraîtrait-il que ce mets est souverain contre cette maladie qui décima les premiers Européens à hiverner sous ces latitudes. Je gardai cette information en mémoire, mais je préférais de beaucoup les décoctions des Iroquoiens à base d'écorce et de feuilles de l'annedda riche en vitamine C, aussi connue sous le nom de *Thuya occidentalis* ou cèdre blanc. Une recette rapportée par Jacques Cartier lors de son second voyage, mais tombée dans l'oubli, sauf pour Mamie qui me l'avait communiquée. Néanmoins, un jour prochain, un estomac de caribou nous éviterait les affres du scorbut.

Au retour, nous subîmes les foudres de notre chef d'expédition pour avoir pris contact avec la population autochtone sans la présence d'une escorte armée. Je fis remarquer très respectueusement au marquis que nous n'étions pas en froid avec ce peuple amical, mais avec la nation iroquoise, qui elle, vivait beaucoup plus au sud.

Anne-Marie fut si affectée par cette réprimande faite au vu et au su de tout le monde, qu'elle refusa de dîner. En lieu et place, elle se promena seule sur le pont. Plus tard, dans notre cabine, je lui expliquai les raisons qui avaient sans doute poussé notre chef à agir de la sorte. Comme un bon père de famille, il se sentait responsable de la

sécurité de son monde, Monsieur le Marquis, voulant ou croyant bien faire, s'était montré très sévère afin que nous ne commettions plus pareille imprudence. Il arrive parfois qu'un père aimant se montre un peu trop excessif dans ses reproches ; ce n'est jamais par méchanceté, mais bien par amour, même si c'est maladroitement exprimé.

Les manœuvres de départ furent un bon dérivatif à nos humeurs moroses. Après avoir renouvelé nos provisions en eau et en vivres, nous profitâmes de la marée montante pour reprendre la périlleuse remontée du courant du *chemin qui marche*, comme le nomment les autochtones. Dans notre cas, il marchait à l'envers… Comble de malheur, notre chef, le marquis de Tracy, tomba malade. Josnée aida le chirurgien du régiment avec ses plantes et ses tisanes, mais rien ne semblait soulager l'état de faiblesse qui frappait notre vaillant capitaine.

Poussés par des vents contraires, nous aboutîmes un peu plus en amont sur l'autre rive, à la hauteur de Tadoussac. Guillaume m'informa que depuis toujours, cet endroit était un carrefour commercial et culturel où les indigènes de différentes nations se réunissaient. C'est ainsi que les Cris de la Baie-James et les Inuits du Grand-Nord, que nous nommions alors *Esquimaux*, échangeaient leurs fourrures avec une nation en contact quasi permanent avec les Blancs, les Innus. Vivant sur les collines bordant la Côte-Nord, ces derniers furent surnommés Montagnais. Ils devinrent les fournisseurs incontournables de couvertures, couteaux, haches et autres menus articles autrefois inconnus des Autochtones et devenus indispensables à leur vie courante.

Avant la venue des Européens, la monnaie de troc était principalement les perles et les coquillages ; ornements essentiels servant à enjoliver leurs costumes d'apparat et à fabriquer les colliers de perles ou *rassades* que les Naturels nommaient *wampum*, sans oublier le maïs, nourriture de base à toute *sagamité* qui se respecte. J'aurai souvent l'occasion de *goûter* à ce plat amérindien aussi reconstituant que rebutant en apparence.

Pour revenir à Tadoussac, en 1600, une quinzaine de Français sous la gouverne du sieur Pierre de Chauvin tentèrent d'hiverner dans ce pays afin d'y établir un comptoir permanent consacré au commerce de la fourrure. Malheureusement, l'hiver fut très dur et le scorbut fit des ravages. La poignée de survivants faméliques (cinq seulement) rapatriés l'année suivante ne fit pas bonne impression auprès des candidats à l'immigration.

La vue de la magnifique rivière Saguenay chassa ces noirs souvenirs. De tous les élogieux qualificatifs pouvant lui convenir, *admirable* me paraîtrait le plus approprié ! Imaginez le Rhône, aussi profond que large, charriant des eaux froides couleur d'émeraude foncée... Vous aurez alors une idée assez précise de cette rivière fabuleuse ! Prenant sa source trente-cinq lieues en amont dans l'impressionnant lac Saint-Jean, cette reine des eaux, semblable à un fjord norvégien, porte en diadème une couronne de collines verdoyantes jaillissant de ses abîmes sous-marins.

Dans les temps modernes, nous apprendrons qu'une faille géologique de mille pieds de profondeur, appelée chenal laurentien, prend naissance dans le golfe et se termine près de l'embouchure du Saguenay. Dans cette entaille gigantesque circulent, de l'aval vers l'amont, les eaux glaciales et salées provenant du golfe et du Labrador. En butant contre l'obstacle des hauts-fonds, au large de Tadoussac, le courant froid et salé remonte en se mariant aux eaux saumâtres du fleuve, entremêlées des eaux douces de son formidable affluent saguenéen. Cette rencontre aquatique crée des conditions exceptionnellement favorables à la vie marine, pour ses plus petits comme pour ses plus gros habitants. Les baleines en particulier y trouvent une nourriture abondante, le krill, constitué de minuscules crustacés.

Bien que beaucoup plus petite que l'immense fleuve aux eaux bleu nuit dans lequel elle se perd, la courageuse rivière réussit à faire pénétrer ses eaux verdâtres jusqu'en son sein, ce qui m'inspira ce court poème sans prétention :

À Tadoussac
Le Saint-Laurent est si grand,
Qu'on le confond avec l'océan !
La rivière Saguenay lui fait l'amour
Et le lui fera jusqu'à la fin des jours.
Sur les dunes de sable blanc,
S'envolent de beaux goélands,
Planant et plongeant dans les ressacs
Des eaux prodigues de Tadoussac...

La nuit que nous passâmes en son port naturel fut peuplée par les chants mélancoliques des cétacés. Au matin, alors que les marins

s'affairaient à transférer tout l'équipement de notre gros navire sur deux bateaux de moyen tonnage, *le Cat* et le *Vieux Siméon*, *le Bresé* au fort tirant d'eau risquant de s'échouer sur les hauts-fonds, Anne-Marie me fit une confession qui me laissa pantois…

Ma jeune sœur n'avait pas aimé le sermon que nous avait servi le marquis, qu'elle trouvait despotique et méchant. Aussi, pour le punir, elle avait versé dans sa barrique de vin personnel une poignée de poudre à canon. Elle avait commis cet acte criminel avant que mes explications l'eussent convaincue des bons sentiments qui animaient notre chef. Maintenant, après sa vengeance impulsive et irréfléchie, elle regrettait son geste.

En attendant, le pauvre homme s'empoisonnait un peu plus chaque fois qu'il goûtait à son cru. Comment arrêter cela sans éveiller les soupçons ? Une idée me vint. Comme sur tous les navires, des rats avaient pris racine dans la cale et mangeaient ou gâtaient toute nourriture à leur portée. Je ne fus pas long à coincer l'un de ces gros surmulots qui infestaient notre bateau ni à l'assommer proprement. Sans être vu, je le glissai inconscient, mais encore vivant, par la bonde du tonnelet de vin millésimé de notre lieutenant général. Ensuite, j'allai faire part de mes soupçons d'empoisonnement à Josnée, sans toutefois la mettre dans la confidence, histoire que mes propos aient l'air le plus naturels possible. Avec l'aide du médecin de bord, elle inspecta les aliments et la boisson de leur patient et découvrirent le prétendu coupable, imbibé du jus de la treille et flottant le ventre en l'air dans le précieux nectar.

Monsieur de Tracy fut à la fois soulagé de connaître les raisons de son mal et peiné par la perte d'un si fameux cru, bien qu'il eût remarqué que son Bordeaux avait pris un goût bizarre depuis peu. Néanmoins, son état alla en s'améliorant et il en fut très reconnaissant à ma grande sœur… Quelle ironie !

À la fin du voyage, j'avouai toute la vérité à Josnée. Elle en pleura de rire au début, mais ne manqua pas, par la suite, de sermonner Anne-Marie pour son méfait, avant de la féliciter de s'être confiée à moi, comme notre père le lui avait suggéré en cas de doutes sur le comportement à adopter.

Le 30 juin 1665, après avoir croisé, au large de plusieurs îles plus ou moins grandes, mais sans commune mesure avec la première (Anticosti), nous arrivâmes enfin en rade de Québec. Là, un formidable promontoire rocheux se dressait : le cap Diamant. Comme la

proue d'un gigantesque navire en pierre, il envahissait le fleuve et l'écrasait dans un goulet de s*eulemen*t un mille de large !

Cette situation géographique me parut favorable pour en organiser sa défense et le rendre inexpugnable. Champlain avait dû avoir la même idée puisqu'il y fonda, le 3 juillet 1608, le premier établissement fortifié permanent dans la vallée du vaste fleuve. Il caressait l'espoir que ce passage au cœur des terres les rapprocherait de la fabuleuse mer de Chine et de ses richesses. Cette vaine espérance occasionnera des expéditions fantastiques aux quatre coins de l'immense et sauvage continent nord-américain tout au long des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Québec était alors une bourgade comptant tout au plus mille habitants. Des maisons à colombage, comme on en faisait en Normandie, se pressaient au pied des falaises qui longeaient la rive. Dans les hauteurs, le fort Saint-Louis, résidence des gouverneurs, montait la garde sur le fleuve et ses environs. Des bâtiments ecclésiastiques dressant leurs fières façades l'encadraient de leur magnificence.

Réunis pour la circonstance, les habitants firent un vibrant hommage au chef de cette expédition de force envoyée pour mater une fois pour toutes les Indiens rebelles à la cause de la Nouvelle-France. La mère patrie, dans un effort sans précédent, montrait aussi bien aux amis qu'aux ennemis qu'elle allait enfin s'occuper de sa lointaine fille Canada. Les mille deux cents soldats expédiés au pays par la métropole représentaient presque autant d'hommes, civils et militaires réunis, qu'elle avait envoyés au cours des soixante dernières années.

Un nouvel intendant rempli de bonnes intentions, Jean Talon, ainsi que le nouveau gouverneur, Daniel de Courcelles, un militaire de carrière, formeraient sous peu, avec le lieutenant-général Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, un triumvirat de choc qui allait régénérer ce pays aux abois.

Ne voulant l'aide de personne, suivi d'une imposante escorte chamarrée, Monsieur le Marquis, pas entièrement remis de sa *maladie*, gravit péniblement d'une démarche incertaine le chemin fortement incliné pour se rendre à l'église où il fut accueilli par M^gr^ Laval et les vivats de la foule. Pour l'occasion, le carillonnement des cloches tintinnabulait à la volée. La musique de l'orgue et les cantiques flottaient dans l'air parfumé de senteurs chaudes et épicées de la forêt toute proche. Officiellement, nous venions de mettre les pieds sur le sol de notre nouvelle patrie. Nous en ressentions une joie immense, mêlée toutefois, il faut bien l'avouer, d'une certaine appréhension.

J'avais près de vingt ans, et ce, pour les dix prochaines années grâce aux pouvoirs de mon merveilleux pendentif qui me rappelait sa présence par son doux rayonnement sur ma peau. Le même âge que mon père quand il s'était engagé dans les troupes du seigneur de la vallée. Allais-je me montrer aussi vaillant que lui ?

Nous avions quitté la sécurité relative d'un vieux pays, le plus beau et le plus peuplé royaume d'Europe, pour entreprendre une vie nouvelle dans un pays neuf ou presque, où tout restait à faire, à commencer par le rendre sécuritaire pour ses habitants présents et à venir...

Sur le promontoire rocheux dominant le grand fleuve, nous contemplions, mes sœurs, mon épouse et moi, ces vastes horizons couverts de lacs, de rivières et de forêts aussi immenses que sauvages, où l'aventure et les défis nous attendaient.

L'aiglon venait de trouver son nouveau territoire. À lui d'installer sa famille dans ce qui deviendrait son nouveau pays pour le meilleur et pour le pire…

Comme pour répondre à ce souhait, le majestueux *Aigle d'Or*, un trois mats de 400 tonneaux, entra au port de Québec sous les vivats de la foule venue l'accueillir.

Chapitre 2

Été 1665 – Préparatifs de campagne

Un vent frais du large nous ramena les pieds sur terre. Des embrassades et des congratulations étaient de mise. Puis, en riant aux éclats, nous dévalâmes le cap en direction du château Saint-Louis où nous logions temporairement.

L'imposant bâtiment était bâti en bordure de la falaise, juste au-dessous de nous. En l'honneur de leur prestigieux hôte, un grand banquet était donné dans la salle de réception qui brillait de mille feux. À la fin du repas, le marquis de Tracy m'invita à me joindre à son état-major afin de discuter de la politique à suivre dans le bureau du gouverneur, son excellence, monsieur de Courcelles, sur le point d'arriver à bord du *Saint-Sébastien* avec l'intendant Jean Talon. Je lui avouai que ma mission m'obligeait à une certaine discrétion. Or, le fait de ne pas être dans l'armée et de prendre part à une réunion militaire risquait fort d'éveiller les soupçons à mon endroit…

—Auriez-vous objection à ce que j'assiste à cette réunion sans être vu ? demandai-je au marquis.

Sans se faire prier, monsieur de Tracy me promit d'aménager un coin discret. Depuis que ma sœur aînée l'avait guéri de son empoisonnement, il était d'une extrême gentillesse à mon endroit. S'il savait que son malaise avait été provoqué par ma jeune sœur Anne-Marie, il le serait sans doute moins.

Ma lumineuse, mon ange, ma douce épouse, se tenait à mes côtés. Je la pris tendrement dans mes bras et, tout en frôlant ses cheveux soyeux de ma bouche gourmande, lui murmurai :

—Chérie, tu es le rayon de lumière de ma vie et j'aimerais rendre grâce à ta beauté à l'instant même, mais j'ai une réunion secrète dans le bureau du gouverneur ; je dois m'absenter discrètement. Mais quoi de plus normal, pour un couple de jeunes mariés comme nous, de disparaître de temps à autre. Voudrais-tu me servir d'alibi ?

—Avec joie, mon cœur ! D'autant plus que j'aime les mystères. Si tu pouvais me donner un rôle dans ta pièce politique, j'en serai ravie, répondit ma bien-aimée.

Ces murmures romantiques firent que les invités ne furent guère surpris de nous voir nous éclipser en douce ; je remarquai même des regards amusés, sinon envieux.

Pendant cette saynète au château Saint-Louis, ma grande sœur Josnée, de cinq ans mon aînée, dévouée comme jamais, exerçait ses talents de soignante dans l'hôpital bondé de soldats malades en donnant un coup de main au personnel médical débordé. Fondé le 1er août 1639 par trois augustines de l'Hôtel-Dieu de Dieppe, cet hôpital fut parrainé par la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu. La grande dame fut touchée par les *Relations* du Père Paul Lejeune, livre dans lequel ce dernier décrit la colonie naissante, un peu comme nous le fûmes également en lisant cette œuvre.

À Ville-Marie, la dévouée infirmière et administratrice Jeanne Mance fonda un hôpital semblable vers 1645. Cette femme admirable mérita le surnom affectueux d'ange de la colonie, attribué par ses contemporains.

Pour sa part, mon espiègle, mais charmante petite sœur de dix ans, Anne-Marie, étudiait chez les religieuses ursulines de Marie de l'Incarnation, dans la classe de ses chères *Sauvageonnes* qu'elle surnommait affectueusement *délices de mon cœur*.

Mon amour, quant à elle, promit de rester dans notre chambre…

—Et je pousserai des gémissements de chatte énamourée, fit la coquine en miaulant.

Bien à mon aise dans un cagibi secret, assis sur une chaise droite, j'observai la pièce où se déroulait la réunion à travers un grand miroir truqué. Un grand bureau confortable, mais sans être démesurément luxueux pour autant, me faisait face. Une longue table ouvragée occupait presque toute la salle et tout autour, des chaises tendaient leurs bras à d'éventuels participants. Un lourd chandelier garni de strass scintillant jetait une chaude lumière tout autour. Les bannières fleurdelisées de France et cruciformes du régiment s'entrecroisaient de part et d'autre de la pièce longiligne.

Quelques officiers originaires du pays, donc plus experts que nous sur le déroulement des opérations, et surtout, qui connaissaient le terrain, étaient présents dans le vaste bureau. Monseigneur Laval était au nombre du groupe. Sa présence me remémora une discussion privée que j'avais eue avec Colbert, qui me faisait part de son agacement à voir le clergé mettre son nez dans les affaires d'État. « Qu'il s'occupe des âmes de ses ouailles et qu'il laisse l'administration aux fonctionnaires de l'État, et tout ira pour le mieux », m'avait-il dit. Veiller à diminuer l'influence de l'ecclésiastique au sein du gouvernement faisait partie des attributions secrètes du futur intendant.

L'état-major, proprement dit, était constitué du lieutenant général Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, alors que les capitaines Jacques de Chambly et Pierre de Saurel complétaient le groupe de militaires. Le gouverneur Daniel de Courcelles, bien que haut fonctionnaire civil, avait une expérience militaire qui serait fort utile dans ce conseil de guerre, tout comme c'était le cas pour l'intendant Jean Talon et le colonel de Salières ; évidemment, les trois étaient attendus impatiemment.

Le sujet du jour était : où, quand et comment allions-nous attaquer les nations iroquoises ? Je constatai que les locaux favorisaient une action immédiate et foudroyante. L'un d'eux, le gouverneur des Trois-Rivières, Pierre Boucher, s'exprima ainsi :

—Depuis la création de la colonie, le colon tremble la nuit en pensant que c'est peut-être la dernière qu'il vivra et qu'au petit matin, sa ferme sera attaquée. Il craint que les Iroquois défoncent sa porte à coups de hache, que des cris sortis tout droit de l'enfer emplissent sa demeure, que des barbares fassent irruption dans sa maisonnée et que ses enfants hurlent à mort. Les Sauvages frapperont, défonceront, déchireront, mutileront et tueront tous ceux qui auront le malheur d'être la cible et le gibier de leurs rapines. S'ils décident de vous épargner, ils vous emmèneront et feront de vous des esclaves : hommes, femmes, enfants, sans discrimination de sexe. Encore faut-il suivre ; les Indiens ne lambinent pas en forêt, surtout lors d'une expédition guerrière ; malheur aux traînards, car ils seront massacrés et mangés sans ménagement. Pour leurs prisonniers, les tourments du voyage sont un délice comparativement aux horreurs qu'on leur fait vivre. Tout le village forme un défilé qu'il faut traverser pieds et poings liés pour subir la bastonnade en règle. Ensuite, la plupart des victimes sont immolées par le feu et meurent sous d'indicibles souffrances qui durent des jours et des nuits. Après coup, les corps meurtris et brûlés sont offerts en pâture à ces Sauvages ! Les plus résistants seront soignés, nourris et adoptés par la communauté. Il arrive même que certains se fondent dans ce monde au point de ne plus vouloir le quitter…

Devant l'auditoire capté par son récit, l'ardent défenseur de sa nouvelle patrie ajouta :

—Le système indien a ceci de pratique : il permet de remplacer un être cher disparu au combat ou autrement. Cela fait que des familles peuvent remplacer un fils, une sœur, un enfant et même, un mari ou une épouse. Si nous sommes choisis pour occuper l'un de

ces rôles, il vaut mieux être consentant, car sinon, c'est le poteau de torture qui nous attend, pour la plus grande joie des enfants du village. Je ne vous décrirai pas les tourments que ces gens subissent, mais imaginez l'horreur et vous serez encore loin du compte. Je dirais simplement que le feu et les chairs consumées avant d'être consommées sont leurs spécialités… Tous ces sévices, bien sûr, doivent être endurés avec stoïcisme, sans cris ni pleurs ; sinon, vous n'êtes pas un guerrier digne de ce nom et vous ne méritez pas de chasser pour l'éternité dans le paradis des verts pâturages.

Cela dit, l'orateur fit une pose pour boire un verre d'eau et laisser à l'assistance le temps de réfléchir à ses propos.

Personnellement, je savais déjà tout cela, mais de l'entendre conter de cette façon me fit frémir. Je savais aussi que certains avaient survécu aux tortures et qu'ils étaient revenus avec un doigt ou deux en moins, mais plus forts mentalement ; ils continueraient de respecter et parfois même, d'aimer leurs bourreaux. Étrange paradoxe.

Reprenant son passionné plaidoyer prônant une action rapide, Pierre Boucher dit encore :

—Les Indiens ont toujours eu l'avantage du nombre. Maintenant que la situation est inversée, profitons-en et attaquons sans tergiverser !

—Sieur Boucher de Grosbois, messieurs, intervint le marquis, je comprends votre hâte d'en découdre avec ces Sauvages qui vous oppriment depuis si longtemps, mais songez à ce qui pourrait nous en coûter si nous foncions tête baissée comme un taureau sur un insaisissable mirage, pendant que nos ennemis attaqueraient sur nos arrières nos villages et hameaux laissés sans défense. Le sentier de guerre qu'ils empruntent fréquemment porte leur nom : *la rivière aux Iroquois* ! Cette rivière est le talon d'Achille de la colonie ; c'est la flèche de l'Iroquois qui pénètre en son sein et cela pourrait être aussi la voie d'envahisseurs européens. Il suffirait de construire trois ou quatre forts à des endroits stratégiques pour leur fermer définitivement l'accès facile aux plaines du Saint-Laurent. Nous allons mettre en œuvre ces chantiers en priorité, avant de partir en campagne comme des imprévoyants.

—Quand comptez-vous pouvoir le faire, Excellence ? s'enquit l'évêque Laval.

—Cet automne, ou cet hiver au plus tard…

Cette réponse ne manqua pas de déclencher un tollé général.

—Cet hiver ? Mais vous n'y pensez pas, messire ! Vous et vos hommes ne connaissez pas les rigueurs de cette saison ici. Les Indiens se rient de la neige ; ils courent dessus comme des lièvres arctiques grâce à leurs raquettes et leurs traîneaux à chiens qui volent sur les plaines et les lacs gelés. Excellence, je vous le prédis, agir durant l'hiver est une pure folie !

Ces sages paroles furent prononcées par Monseigneur Laval. Il n'avait pas tort, mais il voulait avoir le dernier mot.

—Sachez, Monseigneur, qu'en plein hiver, nous avons affronté des hordes de Turcs ottomans à travers la chaîne de montagnes des *pontiques* sur les plateaux anatoliens, et là-bas, croyez-moi, les hivers sont très rigoureux. Malgré cela, nous les avons défaits.

—Ce n'est pas une bande de Sauvages, aussi habiles soient-ils, qui va me faire peur, trancha le marquis de Tracy. Monsieur de Chambly, trouvez-moi, sur la carte, le meilleur endroit stratégique pour ériger un fort. Allez visiter les lieux avec un impressionnant détachement et commencez les travaux dès que possible.

La réunion finie, je quittai mon poste qui me permettait de voir sans être vu et d'entendre tout, comme si j'y étais. Mes conclusions étaient qu'il y avait un semblant d'animosité entre les Français fraîchement débarqués et ceux qui habitaient le pays depuis longtemps. Les premiers semblaient traiter les régionaux comme des subalternes et les seconds n'éprouvaient que du mépris envers ces nouveaux arrivants qui croyaient tout savoir, mais qui en fait, ne savaient rien sur ce pays et ses hivers.

Je ne désapprouvais pas la tactique du général, sauf en ce qui concerne ce projet de guerre en pleine saison froide, compte tenu du manque d'équipement de nos soldats. Je souhaitais que ce ne soit que fanfaronnade de militaire… J'avais tort !

Retournant discrètement dans mes appartements, je retrouvai les miens avec plaisir. Josnée ne tarissait pas d'éloges envers la bonne madame Marie de l'Incarnation, qui non seulement s'occupait de l'hôpital fondé en 1639 par trois sœurs augustines, sous le parrainage de la duchesse d'Aiguillon, nièce du puissant cardinal de Richelieu, mais qui de plus, avait entreprit une œuvre colossale, soit un gros livre d'histoire sacré en algonquin. Comme si ça ne suffisait pas, elle écrivait aussi un dictionnaire iroquois et un catéchisme en cette même langue.

Anne-Marie était toute contente d'être en classe en compagnie de Sauvageonnes algonquines et montagnaises. L'esprit frondeur de ses nouvelles compagnes la ravissait, au grand désarroi des religieuses qui en avaient la charge.

Ma belle et douce épouse, qui s'était morfondue en mon absence, me fit de doux reproches. Cette nuit-là, je me montrai doublement prévenant et fut pardonné…

C'est au son des fifres et des tambours que nous fûmes réveillés aux petites heures de la journée... Le vice-roi de la compagnie des Indes occidentales, monsieur de Tracy, effectuait sa sortie matinale. Apparemment totalement remis de son infortune, et ne faisant pas les choses à moitié, le valeureux grand sexagénaire de soixante-deux ans, accompagné d'une escorte aussi voyante que tapageuse, faisait sa toute première sortie officielle. La foule des badauds l'applaudissait à tout rompre et l'acclamait comme le sauveur qu'il était.

Provenant du village Algonquin, placé sous la protection du fort Saint-Louis, une délégation d'Indiens, fortement impressionnés par l'allure du grand chef blanc, vint présenter ses hommages. Celui qui semblait être leur porte-parole s'avança respectueusement devant le marquis (que je m'étais empressé de rejoindre à titre d'interprète officiel, bien que je ne connusse pas un traître mot des langues amérindiennes. Mais que m'importait, puisque Pierre Boucher se tenait à mes côtés, prêt à intervenir). Le chef indien commença sa harangue en français, à notre plus grand soulagement...

—À tes pieds, tu vois les débris d'un grand peuple, d'une grande terre et les restes pitoyables d'un monde autrefois peuplé d'une infinité d'habitants. Ce ne sont maintenant que squelettes qui te parlent. L'Iroquois a dévoré leurs chairs, les a brûlés sur ses échafauds et ne leur a laissé que les os. Il ne nous restait qu'un filet de vie. Nos membres qui ont passé par leurs chaudières bouillantes n'avaient plus de vigueur. Quand, avec peine, ils ont levé les yeux, nous avons aperçu, sur la grande rivière, les beaux navires qui vous portaient, toi et tes braves soldats. Ce fut dès lors que le soleil nous parut éclater avec les plus beaux rayons, et éclairer notre ancienne terre qui depuis tant d'années, était couverte de neige et de ténèbres. Dès lors, nos lacs et nos rivières nous ont paru plus calmes et sans tempête. Il me semble entendre une voix sortie de ton vaisseau qui nous disait : « Courage, peuple, désolé ! »[2]

2. Relations des Jésuites 1665, discours présumé authentique.

—Diantre ! Que voilà un beau discours ! s'exclama monsieur de Tracy en nous prenant à témoin. Et dire que nos compatriotes les croient massifs et sauvages. Ils font montre d'une connaissance du français et de la rhétorique qui ferait rougir bien de nos paysans.

Puis, s'adressant au chef indien, il poursuivit en disant :

—Sache, mon brave, que tes espérances seront comblées. Nous allons montrer à ces terribles Iroquois que nous pouvons être encore plus féroces qu'eux. Ils vous terrorisaient, nous allons les terroriser à notre tour.

Enflammant la petite bourgade, ces paroles redonnèrent courage à toute la colonie. Se tenant près de moi, le capitaine de Chambly me murmura :

—Auriez-vous l'obligeance de vous joindre à moi, tantôt ? Je dois distinguer sur la carte les points stratégiques pour construire des forts sur la rivière aux Iroquois. Puisque monsieur le marquis semble tenir compte de votre point de vue, vous m'obligeriez.

—Ce sera pour moi un plaisir, et vous me faites un grand honneur, capitaine, mais… comment vous dire… pourriez-vous faire en sorte que mon nom ne figure sur aucun document, officiel ou non ?

—Étrange requête pour quelqu'un d'aussi jeune que vous qui pourrait aspirer à de grands honneurs. Mais si tel est votre désir, j'acquiesce à votre demande, sieur Deval.

De retour au château, je laissai mes bottillons crottés de boue et autres fanges pestilentielles qui avaient traîné dans les ruelles pentues aux bons soins des domestiques, pour les remplacer par d'élégantes chaussures à boucles d'argent.

Je retrouvai Jacques de Chambly dans la grande salle qui avait servi la veille. Me tournant vers le miroir truqué, j'espérais que nul ne se trouvait derrière. Une carte, dessinée jadis par le grand explorateur Samuel de Champlain, était étalée sur la table, les quatre coins retenus par des objets pesants et compacts : encrier, blague à tabac, bougeoir et poignard de campagne.

Effectivement, le marquis de Tracy avait raison. La rivière aux Iroquois partait du grand lac Champlain pour monter comme une flèche du sud au nord, et pointer le cœur de la colonie en plein sur le lac Saint-Pierre, face aux Trois-Rivières.

En 1642, le second gouverneur de la Nouvelle-France, monsieur de Montmagny, fit construire un fort à l'embouchure de la rivière pour empêcher les Iroquois d'envahir, comme ils le faisaient si souvent, la

vallée du fleuve. Ces derniers attaquaient sans prévenir les pauvres colons isolés dans leur fermette plus ou moins fortifiée. De même, ils pirataient nos alliés indiens sur la rivière des Outaouais et rapportaient leurs précieuses pelleteries d'aussi loin que les Grands Lacs. Quant au fort implanté à l'endroit où la rivière des Iroquois se mêle aux eaux du lac Saint-Pierre, il eut peu d'utilité, les Indiens le contournant facilement ! Abandonné par la garnison, faute d'effectifs, il fut détruit et brûlé par ces derniers en 1647. Il me semblait prioritaire de le reconstruire pour bloquer la route aux envahisseurs, qu'ils fussent Indiens ou Anglais. Sur ce point, le capitaine Jacques de Chambly n'était pas de mon avis.

—Il faut les arrêter plus en amont, pour leur bloquer la route de Montréal, fit-il remarquer avec justesse. Vous voyez le renflement de ce cours d'eau, à environ 15 lieues[3] de l'embouchure ? Il s'agit d'un bassin où les eaux se reposent après les bonds successifs imposés par un rapide de trois miles[4] de long.

Au pied de ce rapide, le début et la fin du chemin de portage, là où 56 ans plus tôt Champlain avait dû laisser ses encombrantes barques pour les troquer contre de légères embarcations indigènes, nous allions entreprendre la construction du premier fort, lequel serait suivi par celui de l'embouchure au même emplacement que le premier, que nous nommerions fort Richelieu, comme son prédécesseur. Si par la même occasion nous pouvions changer le nom maudit de cette rivière, cela marquerait à jamais notre présence et le renouveau que nous lui apporterions, conclut le vaillant capitaine. J'approuvai le raisonnement de ce perspicace officier tout en pensant en mon for intérieur : « Si tous les gradés de ce régiment sont aussi capables, l'avenir de la colonie est assuré. »

Entretemps, accompagné de ma tendre moitié, j'allai voir nos chevaux. En attendant de construire une écurie appropriée, l'administration portuaire nous avait gracieusement fourni un local d'entreposage pour les fourrures, puisque la Nouvelle-France ignorait encore la race chevaline. Bien qu'il y eût dans la préhistoire une race d'équidé aux Amériques – des fossiles le prouvent – depuis des milliers d'années, ils avaient disparu de ces contrées. De quelle façon ? Nul ne le sait. Toujours est-il que les Conquistadors apportèrent les premiers

3. Une lieue égale plus ou moins 4,5 km.

4. Ancienne mesure romaine valant mille pas, soit 1481 m, le mile anglo-saxon ou mile nautique vaut 1853 m.

chevaux modernes dans ce continent. Plusieurs centaines retrouvèrent leur liberté pour former des hordes sauvages que les locaux appellent des mustangs, de *menstengo* ou *vagabond* en vieil espagnol.

Par leurs hennissements et leurs sautillements de joie, Domino et La Ziza nous firent comprendre qu'ils étaient heureux de nous voir. Ils étaient en bonne compagnie. En effet, une douzaine de beaux chevaux piaffaient d'impatience, désireux de se dégourdir les membres après la longue traversée océane. À ses frais, le marquis avait importé ces magnifiques bêtes en vue de les distribuer aux colons méritoires, afin de les aider au labour, au trait et à la monte. Grands, forts et gracieux, ces chevaux s'adapteraient aux durs hivers et aux maigres pitances qui accompagnaient cette saison pour devenir plus petits et plus résistants. Ce faisant, ils deviendraient la race canadienne et seraient estimés de tous. Peut-être même que Domino et La Ziza y contribueraient de leur sang.

Histoire de découvrir le coin de pays où nous vivions et par la même occasion le faire connaître à nos montures, j'entrepris d'équiper mon cheval pie et la belle jument noire de mon adorée, au grand plaisir du gardien, un Montagnais converti qui, voyant pour la première fois de sa vie de tels animaux, me fit remarquer :

—Les orignaux français sont beaucoup plus paisibles que les nôtres, mais ils ne semblent pas commodes ; d'ailleurs, ils sont plus petits, ils auraient plutôt la taille et la nervosité des caribous.

Je lui fis observer qu'il s'agissait d'une race complètement différente que l'on nomme famille des équidés et que ces animaux n'ont pas de bois, alors que les orignaux et les caribous sont des cervidés qui arborent d'imposants panaches. Apparemment, les belles années où j'enseignais aux enfants de nos ouvriers des mines à ciel ouvert me manquaient.

Notre promenade fut la cause de bien d'autres remous de curiosité dans cette charmante bourgade où régnait un air de fête, tant l'affluence de militaires et de beaux messieurs égayait cet embryon de civilisation française en Amérique. Dans cette atmosphère en liesse, nous circulions du pas lent, mais impressionnant de nos montures, en saluant les gens affables au passage.

Pour ce qui est de la discrétion, on repassera…

Chapitre 3

La flèche iroquoise

Les préparatifs en vue de l'édification d'un fort sur la rivière aux Iroquois allaient bon train.

Deux semaines plus tard, le 23 juillet, quatre compagnies de cinquante hommes chacune composaient une imposante flottille de plus d'une centaine d'embarcations de toutes sortes, allant de navires de 200 tonneaux aux légers canots d'écorce, en passant par de lourdes barges chargées de canons. Cette impressionnante armada remonta le fleuve à marée haute en direction de la rivière tant redoutée.

Je faisais partie du voyage. Catherine aurait aimé en être, mais par prudence, j'avais préféré la laisser sous la protection du fort Saint-Louis. Profitant du flux, notre progression fut rapide. En fin de journée, nous arrivâmes aux fortifications des Trois-Rivières où le gros de la troupe fit halte. L'avant-garde, dont j'étais, continua jusqu'au majestueux lac Saint-Pierre et son archipel d'îlots aux denses frondaisons afin de trouver un endroit approprié pour camper et assurer le terrain. Ceux qui avaient ramé ou pagayé toute la journée – mes mains meurtries en témoignaient –étaient bien heureux de ce repos.

Délaissant le confort de nos embarcations européennes, j'avais pris place à bord d'un grand canot capable de contenir dix rameurs et nagé par nos alliés hurons. « J'apprendrai plus avec eux qu'avec mes compatriotes », pensais-je avec raison.

Les Hurons avaient un air racé qui en faisait un peu l'aristocratie amérindienne. Leurs légers vêtements laissaient voir leurs corps d'athlète, habitués qu'ils étaient à courir bois et rivières depuis leur plus tendre enfance. Très fiers que je partage leur canot, ils étaient d'une prévenance extrême, allant jusqu'à me porter lors de l'accostage pour m'éviter de mouiller mes bottes en cuir. Un peu gêné par tant de prévenance, je n'osais pas regarder en arrière, par crainte de surprendre des regards moqueurs chez mes amis occidentaux.

Sitôt sur l'île, mes compagnons s'empressèrent d'inspecter les lieux de fond en comble pour s'assurer qu'aucun ennemi ne s'y cachait. Ils eurent même la prudence de fouiller le pourtour rempli de roseaux et de joncs qui entourait notre refuge, non sans déranger plusieurs canards qui s'enfuirent à tire-d'aile en clamant leur indignation.

Certains se virent embrocher par d'habiles tireurs à l'arc. Enfin, la place assurée, un gros tas de branches mortes apportées par les flots fut dressé dans une clairière. De sa pierre à feu, le chef du groupe détacha une pluie d'étincelles qui enflammèrent les brindilles. En peu de temps, le bois sec s'embrasa avec fureur et force claquements. Une brassée d'herbe verte y fut jetée et une volute de fumée bleutée nous entoura rapidement, chassant du coup la myriade de moustiques et de mouches suceuses de sang qui nous harcelaient depuis notre arrivée en ces lieux marécageux.

Il était temps de penser au repas. Une grosse marmite en fer à la propreté douteuse et remplie à moitié d'eau fut suspendue par un trépied de branches vertes au-dessus du brasier. Les rations que nous transportions individuellement étaient principalement constituées de biscuits de marin (un pain dur et sec, cuit deux fois pour une meilleure conservation), dont nous disposions d'une livre par jour, et autant de lard salé.

Sans s'embarrasser de fioritures, les Hurons jetèrent chacun leur part dans l'eau frémissante, en y ajoutant le fruit de leur pêche, soit trois gros brochets, quelques perches et six canards abattus lors de l'inspection des roseaux. Le tout, avec plumes, écailles et entrailles pour donner plus de consistance au repas. Ils appelaient cette ratatouille *sagamité*. Ne voulant pas froisser mes hôtes, une heure plus tard, je fis entendre des grognements de satisfaction en mangeant cette nourriture abondante, mais pas très ragoûtante et surtout fade à mon palais de gourmet.

Enroulé dans ma couverture de campagne, lové près du feu, je fis des rêves peuplés d'Indiens pas toujours amicaux et d'insectes assoiffés de sang.

Debout aux aurores, tout en vidant ma vessie contre un saule pleureur, je contemplais le paysage naissant. La brume formait un voile épais qui masquait en partie le lac et les îlots voisins. Le ciel était gris perle, frangé de pourpre, promesse d'un temps superbe. Un huard, oiseau nageur qui ressemble à un canard, mais en plus svelte, faisait entendre son cri particulier, beau et triste à la fois.

Je pensais à Catherine que j'aurais aimé voir à mes côtés pour partager ce doux moment. Dès que le pays sera pacifié, nous referons cette petite balade sur les flots entre ces îlots boisés, et bien d'autres encore.

En peu de temps, le groupe était debout, la marmite était nettoyée de ses restes, les rituels hygiéniques matinaux étaient accomplis et nous étions prêts pour une nouvelle aventure. Une voix s'éleva du brouillard afin de nous inviter à nous rassembler sur le lac en vue de poursuivre notre expédition.

Le soleil fit évaporer la nappe de mousseline pour éclabousser de lumière dorée les eaux scintillantes et les îlots verdoyants d'une luxuriante végétation. Avec une ardeur renouvelée, nous reprîmes notre progression vers la rivière maudite. Ce faisant, je remarquai avec plaisir que les cloques qui ornaient mes mains la veille, résultat de mon inexpérience dans le maniement de la pagaie, avaient disparu ; encore un effet bénéfique de mon *talisman*, me dis-je.

Deux heures plus tard, nous pénétrâmes enfin dans la rivière aux Iroquois. À l'embouchure, un squelette de fort calciné dressait ses moignons noircis. C'est là que le mois suivant, le capitaine Pierre de Saurel construirait le nouveau fort Richelieu, avant de changer du même coup le nom de cette rivière au triste passé.

En attendant, nous remontions cette voie naturelle d'invasion. En éclaireur, notre groupe précédait le gros de la troupe pour prévenir toute embuscade. Si nos ennemis étaient prévenus, ils se garderaient bien d'affronter un tel déploiement de force. Aussi, c'est sans encombre qu'en fin de journée, nous arrivâmes dans le grand bassin du beau cours d'eau. Là encore, un chapelet d'îlots entrecoupés de rapides nous offrit un gîte sûr pour la nuit.

Dans le but de varier le menu, je pêchai quantité de beaux poissons combatifs : truites, achigans (*black Bass*), et autres. Après les avoir nettoyés, bien sûr, je les fis griller sur le feu, assaisonnés de fines herbes que je transportais dans une blague à tabac. Mes compagnons s'en léchèrent les doigts.

Le lendemain, l'emplacement du fortin fut choisi avec discernement. Une pointe au pied du courant qui offrait une rade d'accostage pour les grosses chaloupes, ainsi qu'une vue imprenable sur le bassin et les rapides, s'avérait le site idéal.

De nombreux arbres furent abattus afin de dégager le pourtour de l'établissement fortifié, dont les troncs rectilignes serviraient avantageusement à la construction traditionnelle des fortifications en bois. Vu les armes légères de nos ennemis, il serait aussi efficace qu'un fort en pierres de taille. L'ensemble formerait un carré de cent quarante-quatre pieds de côté, avec des palissades de quinze pieds de

hauteur où courait un chemin de ronde. Les quatre coins en pointe de diamant offriraient des angles de tir variés en cas d'attaque.

Dans cette enceinte, nous construirions un hangar, des baraques pour les soldats, une chapelle, de même qu'une maison pour loger le commandant et sa famille. En plus d'assurer notre défense, ce fort servirait d'entrepôt de marchandises, de provisions de nourriture, d'armes, de poudre noire et de refuge temporaire pour les colons qui s'établiraient à proximité en cas de besoin.

Le travail allait bon train. Deux semaines s'étaient écoulées sous les bruits d'abattage, de sciage et de clouage. La palissade était presque complétée.

Puisque mon cheval avait suivi dans l'un des bateaux plats, j'en profitai pour faire une tournée d'inspection avec lui. Nous patrouillions un sentier de portage qui longeait les fougueux rapides dont le grondement furieux à travers le rideau de feuillages envahissait le sous-bois, quand mon destrier devint nerveux. L'entendant renâcler bruyamment, j'attribuai cette nervosité à l'essaim de grosses mouches à orignaux qui tourbillonnaient autour de nous, en plus de nous harceler sans cesse de leur vrombissement lancinant. Ces insectes vampires aussi gros qu'une innocente cigale découpaient littéralement la chair pour mieux sucer le sang. Domino fouettait rageusement ses flancs de sa longue queue de jais, dans l'espoir de chasser ces insatiables parasites.

Tout à coup, je crus discerner un mouvement dans les branchages, juste au-dessus de moi. Avant même que je puisse éviter leur geste, trois guerriers peints de couleurs vives me tombèrent dessus. L'un d'eux, qui brandissait un tomahawk – arme constituée d'une grosse pierre ronde attachée solidement à un long manche en bois sculpté – m'en asséna un coup sur la tête. J'esquivai de mon mieux le choc fatal, mais reçus quand même l'impact sur l'épaule, qui fit entendre un sinistre craquement.

Désarçonné, le bras droit paralysé par la douleur, je dégainai mon épée de la main gauche pour tenir mes adversaires à distance, tout en remerciant intérieurement mon maître d'armes de m'avoir fait pratiquer mon côté faible. L'un des guerriers, trop téméraire ou trop sûr de lui, s'approcha dangereusement de moi. Mal lui en prit, car il goûta à ma lame et s'écroula sans vie. Voyant cela, les autres tentèrent de me prendre en tenaille en virevoltant rapidement autour de moi. Je commençais à croire en mes chances de m'en sortir quand, surgissant

de partout, une trentaine de guerriers se précipitèrent sur moi en gesticulant et en hurlant. « Ça y est ! me dis-je, pas sitôt arrivé dans ce pays que te voilà capturé, torturé et sans doute trucidé et dévoré… » Auquel cas, pierre magique ou pas, je passerais de vie à trépas ! « Que va-t-il advenir de mes sœurs et de mon épouse, si je ne suis pas là pour les protéger ? » me demandai-je, désespéré.

Voyant qu'il était un peu trop dangereux de m'approcher – la demi-douzaine de guerriers morts ou gravement blessés autour de moi l'attestant –, la bande d'Iroquois changea de tactique. Dans l'impossibilité d'utiliser leurs mousquets, de peur d'attirer les soldats, ils me lancèrent une pluie de flèches et de lances. La faible rumeur de cette bataille était couverte par le vacarme des eaux. À l'aide de ma rapière, je détournai la plupart des armes de jet, mais ne put éviter une flèche emplumée qui vint se ficher en vibrant dans ma cuisse gauche, et une autre dans mon bras invalide.

Je voyais ma fin approcher à grands pas quand soudain, une salve de fusils faucha une dizaine de mes agresseurs. Une escouade d'infanterie, prévenue par mon cheval retourné au galop vers le campement, arrivait à la rescousse. Devant leur plan déjoué, les Iroquois disparurent dans les fourrés aussi rapidement qu'ils étaient arrivés, tels d'insaisissables fantômes, en emportant leurs compagnons tombés au combat. À ce moment, l'exclamation de l'officier secourable résonna sous la voûte des arbres.

—Si ce n'est pas mon jeune ami, Aiglon de Val-Heureux ! s'exclama une voix bien connue.

Depuis mon départ de la mère patrie, je ne me servais que de mon nom de baptême, Jean, et de mon nom complet, de Val-Heureux, j'avais forgé Deval pour mieux m'intégrer discrètement dans la colonie. Quant à Aiglon, c'est un jeune aigle royal qui survolait notre maison le jour de ma naissance et qui avait inspiré à mon père ce prénom pour le moins original ; aujourd'hui, seuls mes proches l'employaient.

Je me retournai pour retrouver avec plaisir une vieille connaissance : Gilbert de l'Argentière, aussi connu sous le sobriquet de *La Fouine*, à cause de son visage chafouin, pour ne pas dire de mustélidé... Il était accompagné de ses hommes, soit la vingtaine d'anciens brigands de grand chemin promis au gibet que j'avais réussi à faire gracier pour qu'ils soient incorporés au régiment Carignan-Salières trois ans auparavant.

—Nous venions à peine de débarquer, expliqua l'officier reconnaissant, quand j'ai vu ton cheval revenir au galop ; je l'ai tout de suite reconnu, car il n'y en a pas deux de pareils, et me suis porté volontaire pour venir te prêter main-forte. Je crois que, malgré tes talents d'escrimeur, cette fois tu en avais bien besoin… Attends, ne bouge pas, nous allons fabriquer un brancard pour te transporter.

Pleins de sollicitude, ces hommes rudes me ramenèrent au camp en douceur. Ils venaient de rembourser leur dette à mon endroit. Lorsque le capitaine de Chambly vint s'informer de la situation, je le rassurai en lui disant que mes blessures n'étaient pas si graves et que la troupe iroquoise ne comptait pas assez de guerriers pour l'inquiéter ; ils venaient en espions, question de faire un ou des prisonniers pour les interroger sur nos intentions.

Le médecin ne fut pas dupe sur l'état de gravité de mes blessures, qu'il jugeait sévères. C'est pourquoi il tenait à m'opérer d'urgence. Puisque la flèche dans mon bras l'avait pratiquement transpercé de part en part, il fut plus aisé de la retirer en poussant dessus pour faire ressortir la hampe sciée. Je serrai les dents pour supporter la douleur en me disant que j'aurais souffert cent fois plus si j'avais dû subir la torture. Pour la cuisse, il ne n'était pas question de pousser la pointe plus avant, car trop de chair la séparait de la sortie. Une incision fut donc pratiquée et le savant chirurgien put extraire la flèche.

—Voilà qui est fait ! annonça-t-il. Félicitations pour votre courage, vous n'avez pas poussé un seul gémissement. En revanche, vos tourments ne sont pas terminés ; je vais devoir cautériser les plaies au fer rouge.

—Au fer rouge ? m'indignai-je. Ne connaissez-vous pas les vertus des plantes antiseptiques ?

—Je ne pratique malheureusement pas la phytothérapie, encore moins la sorcellerie, mais la médecine, et les médecins cautérisent les plaies ouvertes. Allons, soyez brave, mon garçon ; ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Imaginez ce que vous auraient fait endurer les Sauvages, suggéra le thérapeute en souriant.

—Bon, allez-y, puisqu'il faut passer par là…

Le docteur puisa dans la braise son outil de travail chauffé à blanc et s'approcha de moi.

—Il vaudrait mieux que vous détourniez les yeux, me conseilla-t-il, car ce ne sera pas beau à voir.

Curieux comme pas un, il n'était pas question que je manque ce *spectacle*. Pas beau à voir, peut-être, mais pas bon à sentir non plus. Une fois le fer rouge appliqué sur la plaie, une douleur fulgurante me transperça le bras et une odeur de cochon grillé s'éleva de mes chairs fumantes. Je ne pus retenir un cri primal tant la douleur était intense.

—Je vous avais prévenu, lança l'officier médical, ne regardez pas et concentrez votre esprit sur un souvenir plaisant… Votre nuit de noces, peut-être ?

Comme je ne voulais pas mêler ma douce Catherine à ces tourments, je choisis de revivre ma rencontre sous-marine avec mon père dans les eaux chaudes de la Corse. Je le revoyais nager tel un dauphin parmi les flots azurés. Pendant ce temps, je sentis vaguement une ou deux brûlures et une odeur de cuisine, mais de loin, comme si ça ne me concernait pas. Soudain, une voix me tira de ma rêverie…

—Vous voyez ? Cela opère ! Vous n'avez même pas tressailli et pourtant, vous avez subi trois cautérisations. Quelle nuit de noces ce dut être ! fit le docteur d'un ton rêveur.

Solidement attachés, mon bras et mon épaule étaient soudés l'un à l'autre dans une parfaite immobilité.

—Voilà ! laissa entendre le médecin de l'armée, habitué à voir des blessures autrement plus sérieuses. Dans un mois, vous pourrez commencer des exercices d'assouplissement et vous retrouverez le plein usage de votre bras ; votre jeunesse vous y aidera.

« *In petto*, pensai-je, ma *pierre philosophale* y pourvoira bien plus tôt. »

Chapitre 4

Ville-Marie

Le lendemain, une estafette en provenance de Québec apporta du courrier au capitaine Jacques de Chambly. Une missive m'était destinée. Bien que souffrant encore de ma récente mésaventure, je m'empressai de décacheter l'enveloppe au sceau du marquis de Tracy pour lire ce qui suit :

Mon cher Jean Aiglon de Val-Heureux,

Je suis satisfait de savoir que la construction du fort Saint-Louis de la rivière Richelieu est en voie de parachèvement.

J'aurais une autre mission à vous confier. Celle-là est plus délicate et surtout moins glorieuse, la réorganisation de la Nouvelle-France étant à ce prix.

D'après Sa Majesté, le fondateur et gouverneur de Ville-Marie du Mont-Royal, le chevalier Paul de Chomedey de Maisonneuve, est un obstacle à ce projet. Je me vois donc au regret de lui signifier son congé, ainsi que son rapatriement en France dans les plus brefs délais.[5]

Connaissant votre tact, mon cher Jean, je vous charge de lui apprendre la nouvelle avec diplomatie en lui remettant le pli ci-joint. Je vous en serai infiniment reconnaissant.

Bonne route et bon succès.

Alexandre de Prouville, marquis de Tracy et vice-roi des Indes occidentales.

P.- S. – Votre ravissante épouse et vos savantes sœurs sont autant de rayons de soleil qui irradient Québec de leurs lumières !

Je refermai l'ordre de mission, en butte avec une profonde tristesse. Je connaissais le dévouement exemplaire du chevalier de Maisonneuve pour avoir lu avec avidité les *Relations* des jésuites, par le

5. Sans doute une conséquence des rapports peu élogieux que le gouverneur Saffray de Mézy envoya au roi, si ce n'est de la disgrâce de Fouquet, un généreux mécène.

Père Paul Le Jeune, en particulier. Comment ce chevalier, cet homme bon, honnête et courageux, pouvait-il constituer un obstacle à la restructuration de ce pays aux abois ?

Cet avant-poste de la civilisation facilement abordable, en raison de sa situation insulaire, se trouvait être en butte constante au harcèlement des Iroquois depuis sa création ! Contre vents et marées, il avait réussi à tenir tête aux Indiens hostiles et aux différents gouverneurs de Québec, donc de la Nouvelle-France, qui ne voyaient pas d'un bon œil ce petit État dans l'État au confluent des *chemins qui marchent*, lieu naturel d'échanges depuis des temps immémoriaux.

Dans l'antiquité, certains peuples mettaient à mort le porteur de mauvaises nouvelles. J'espérais que le chevalier de Maisonneuve et ses concitoyens seraient plus accommodants à mon endroit.

Sachant qu'un bateau plat avec un contingent en renfort était sur le point de partir pour Montréal, je décidai de le prendre sans attendre pour mieux cacher ma *miraculeuse* guérison au bon docteur et accomplir au plus tôt mon ingrate mission.

Le capitaine de Chambly insista pour que le lieutenant de L'Argentière et ses hommes m'accompagnent. Voulait-il m'assurer de leur fidèle protection ? C'était le cas et je lui en sus gré.

Étant officiellement en convalescence, je me prélassais sur le pont et admirait le paysage. Çà et là, d'imposantes collines venaient rompre la monotonie des vastes étendues de forêts multicolores et flamboyantes, avec leur ton rougeâtre parsemé de cônes verts en cette arrière-saison.

À l'orient, les monts Saint-Hilaire, Saint-Bruno et Rougemont, et à l'occident, les collines du mont Royal et des Deux-Montagnes semblaient autant de pièces maîtresses sur l'échiquier géant de la plaine montérégienne. Arrivés à la rencontre du fleuve, nous fîmes halte sur la pointe sudiste où le capitaine de Saurel commençait les travaux de la future fortification. Pierre s'inquiéta de mon état ; je le rassurai, mais l'exhortai à la prudence.

—Doublez la garde, lui suggérai-je, et ne laissez personne se promener sans escorte armée. Derrière chaque arbre peut se cacher un Iroquois qui attend patiemment le moment propice pour vous sauter dessus. Ils peuvent rester des jours sans boire et manger pour bondir sur le premier qui passera, comme je viens d'en faire la triste expérience.

Puis nous repartîmes. Sous les chants de milliers d'oiseaux ma-

tinaux, nous fîmes voile vers Ville-Marie en traversant la surface étale du lac recouvert d'une myriade d'oies et de canards, qui s'envolèrent en nous invectivant. Quelques coups de feu bien appliqués par mes compagnons nous assureraient d'un bon souper à la veillée.

Que de beaux rivages et de belles îles nous découvrîmes sur notre route ! L'air était d'une pureté sans pareille. Et que dire de l'eau que nous buvions telle quelle, comme dans une fontaine, tellement elle était limpide et pure. Oui, je comprenais à présent l'attachement de ces valeureux explorateurs et ces courageux aventuriers qui avaient découvert ces merveilles au fil des siècles. Il fallait être à la fois sourd et aveugle pour ne pas aimer ce pays. Heureusement que nos dirigeants de la métropole semblaient enfin se préoccuper de leur lointaine fille Canada en y mettant des efforts soutenus.

Le coût d'entretien de la colonie dépassait de beaucoup les bénéfices que le royaume de France en retirait. Somme toute, il s'agissait d'un investissement à long terme. Tous les rapports élogieux de ses habitants démontraient l'attachement que ces contrées presque vierges suscitaient. Un tel pays valait la peine d'être aidé et soutenu pour grandir et s'autosuffire dans un proche avenir. Pour ce faire, la paix constituait une condition essentielle et le régiment était là pour nous l'assurer.

Il est certain que nos possessions dans les petites îles des Tropiques rapportaient plus que l'ensemble des immenses territoires de la Nouvelle-France. Mais en comparaison au Canada, que sont ces îles paradisiaques ? Des miettes de pain sur une carte… Alors que notre territoire nord-américain, c'était la grosse miche tout entière ! pensais-je en regardant défiler les rives boisées et giboyeuses qui se pressaient sur notre parcours enchanté.

Seul dans ma cabine, j'ôtai mes bandages pour examiner mes blessures. Comme je m'en doutais, elles étaient presque guéries. Je fis jouer mon bras et mon épaule ankylosés et constatai qu'à part un peu de raideur, le tout semblait en bon état.

Profitant du temps qu'il m'était imparti, je rédigeai une longue missive à mon ami, le puissant ministre de la Marine et des Finances, l'honorable Jean-Baptiste Colbert. J'avais connu cet éminent personnage, alors qu'il était le secrétaire du cardinal de Mazarin. Une sincère amitié, doublée d'un respect réciproque, s'était développée entre nous. Après avoir refusé les charges officielles que Colbert voulait me confier en apprenant mon désir d'émigrer en ce pays, j'avais ac-

cepté celle plus discrète d'agent secret de Sa Majesté en lui promettant d'être ses yeux et ses oreilles dans la colonie naissante à la croissance difficile.

Vu les risques de naufrage ou d'abordage qu'encouraient nos navires, tant par des pirates que par des nations européennes ennemies (nous n'en manquions pas), je décidai d'envoyer ma lettre en double exemplaire.

Plus tard, à tribord, découpée sur un ciel orné du pourpre d'un soleil couchant, la grande île de Montréal, couronnée de sa flamboyante colline royale, nous apparut presque aussi belle et intacte que l'avait découverte Jacques Cartier 130 ans plus tôt.

Le village étriqué de Ville-Marie, fortifié d'une maigre palissade, étirait ses pieux effilés sur un léger promontoire. La bourgade enserrée allait de l'embouchure de la petite rivière Saint-Pierre, jusqu'à un monticule coiffé d'un solide moulin un peu décrépi qui surplombait le fleuve. Un cap émergé, nommé îlot Normand, faisait face à une pointe où un fort composé de quatre solides bastions en maçonnerie, bâti par l'ingénieur et gouverneur Louis d'Ailleboust en 1645, montait une garde rassurante, avec ses canons qui menaçaient les alentours de leurs bouches à feu capables de cracher la mort.

En piètre état, le moulin à vent avait connu de meilleurs jours, mais n'en paraissait pas moins grand seigneur sur la butte Saint-Louis. Il servait de redoute efficace par sa position aussi stratégique que dominante.

Un étroit embarcadère, fait de planches jointées et moussues, où étaient amarrés de rares bateaux de petits tonnages[6], nous permit d'accoster sur le quai. Notre arrivée ne passa pas inaperçue. Il faut dire que ces braves gens étaient constamment sur le qui-vive, eux qui étaient fréquemment victimes d'attaques de la part des Indiens rebelles. Les renforts envoyés constituaient une réponse inespérée à leurs prières.

Mon cheval fut l'objet de curiosité et de convoitise. Un coureur des bois, après avoir vendu ses fourrures, voulut m'en offrir un bon prix, mais je lui dis que mon animal n'était pas à vendre, pas plus que s'il fut s'agit de mon enfant.

Le célèbre fondateur et gouverneur de la place, le sieur Paul Chomedey de Maisonneuve, accompagné de son lieutenant, arriva sur ces entrefaites en ajustant son écharpe blanche qui flottait au vent tel

6. Des hauts-fonds changeants rendaient la navigation périlleuse aux bateaux de forts tonnages.

un drapeau de rémission. Plutôt grand, un torse puissant et une allure sympathique, il me donna une franche accolade, malgré mon bras en bandoulière, ce qui me fit grimacer, autant de douleur que d'embarras. Après quoi, il me présenta son compagnon, le sieur Picoté de Belestre, son fidèle second.

—Soyez les bienvenus dans notre modeste bourgade ! s'exclama le fringant quinquagénaire d'un ton jovial. Je commençais à désespérer de voir du renfort arriver. Vous êtes l'avant-garde, sans doute ?

—En fait, répondis-je, je suis ici à titre personnel. Je souhaite m'établir avec ma famille dans ce poste-frontière, à la porte du monde dit civilisé. Mes compagnons font partie du détachement chargé d'assurer la sécurité des bâtisseurs de forts sur les rives de la rivière aux Iroquois. En attendant le gros des troupes, ce qui ne saurait tarder, ils protègeront vos opiniâtres et courageux concitoyens, monsieur le gouverneur.

—Excellente nouvelle ! Suivez-nous dans l'enceinte de ces murailles, où vous nous ferez l'honneur de votre compagnie lors du souper.

Puis, durant le repas servi par un discret serviteur blondinet, je m'enquis des concessions disponibles dans la région dans le but d'y établir ma famille. Monsieur de Maisonneuve proposa de nous installer dans l'enceinte de la bourgade, sur la rue Saint-Paul.

Ayant grandi dans un modeste petit domaine près d'une rivière, tout comme ma bien-aimée, elle et moi adorions la nature et ses bonnes senteurs. Les villes et villages, aussi bien ici qu'en France, par ignorance ou par économie, ne se préoccupaient pas du ramassage des détritus de leurs concitoyens. Le mélange fangeux que composait la boue des ruelles était un véritable bouillon de culture microbien à ciel ouvert. C'est surtout pour ces raisons que nous répugnions à une trop grande promiscuité avec nos semblables, question d'odeur et d'hygiène. Les habitants avaient la fâcheuse habitude de jeter leurs ordures et leurs déjections dans les rues. L'hiver, c'était commode, la neige immaculée recouvrait ces immondices, mais, comme les ruelles étaient constituées de terre battue, on imagine la fange pestilentielle que la fonte du printemps provoquait. Ce faisant, ces gens propageaient, sans le savoir, toutes sortes d'infections. Les Indigènes qui vivaient parmi eux étaient souvent les premiers touchés. Les pauvres tombaient comme des mouches pour une simple influenza ou autres maladies infectieuses juvéniles. Pour toutes ces raisons d'ordre hygié-

nique, je déclinai cette proposition.

En revanche, une magnifique seigneurie, avec une ouverture de quatre miles sur le fleuve et vingt à l'intérieur des terres, venait d'être créée à l'ouest de l'île, après le Sault-Saint-Louis. Elle me fut proposée pour une somme rondelette, mais raisonnable, vu l'étendue du territoire.[7] Grâce à nos économies et aux affaires florissantes que nous avions entreprises, ma sœur et moi, les fonds pour l'acquérir ne causaient aucun problème. À nous d'en prendre possession pour la mettre en valeur.

Pourtant, là aussi, je repoussai cette généreuse offre, jugeant qu'il serait plus sage de me contenter d'un petit lopin de terre plus facile à exploiter et à défendre. Sans mauvaise grâce, de Maisonneuve s'inclina devant mes refus multiples, en m'assurant qu'une visite des nombreux sites disponibles saurait mieux que tout m'attacher à cette terre généreuse pour qui sait la mettre en valeur.

Faisant suite au copieux repas, digne de l'ordre de *Bon Temps* qu'avait fondé Champlain pour chasser le climat de morosité qui régnait durant le long hiver et surtout, le terrible scorbut, monsieur le gouverneur me proposa de faire le tour du propriétaire afin de digérer tous ces bons mets en fumant la pipe. Je m'empressai d'accepter, question de me trouver en tête-à-tête avec lui pour lui transmettre discrètement l'inique message que j'avais en ma possession.

Tout en déambulant sur le chemin de la Commune qui bordait la grande rivière aux eaux tourbillonnantes qu'éclairaient chaque cent pas un flambeau fiché dans la terre meuble, je lui fis part de ma délicate mission en lui remettant le pli signifiant son renvoi pur et simple de la colonie pour laquelle il avait sacrifié ses plus belles années et ses meilleurs compagnons.

L'honorable chevalier prit gravement connaissance de cet ordre injuste à la lueur d'une torche vacillante, et hocha la tête d'un air entendu.

—Je ne suis pas surpris, avoua-t-il. Depuis la disgrâce de Fouquet, un des plus ardents protecteurs de ce rêve insensé, je m'attendais à une mainmise du roi sur la destinée de ce coin de pays qui se soustrait à l'autorité de Québec et qui forme un État dans l'État. Je vois à votre mine d'enterrement que vous n'êtes pas favorable à ma des-

7. Cette seigneurie sera acquise par René-Robert Cavelier de La Salle l'années suivante ; il lui donnera le nom de côte Saint-Sulpice avant que, par dérision pour son expédition ratée de 1669 en compagnie du sulpicien Dollier de Casson, elle prenne le nom de La Chine sous la plume moqueuse de ce dernier dans son Histoire de Montréal.

titution. Ne faites rien pour vous y opposer, ça vous entraînerait dans mon infortune. Vous avez tout l'avenir devant vous et ce pays a besoin d'hommes intègres et courageux. J'aurai tout de même eu le plaisir de l'avoir vu naître et, si son enfance a été difficile, c'est un adolescent plein de promesses que je vais quitter. À vous et vos semblables de l'emmener à l'âge adulte !

Le lendemain, accompagné d'une escorte de vingt soldats, mes fidèles gardes du corps, la Fouine et ses hommes, j'allai explorer les rives du fleuve dans l'espoir de dénicher l'emplacement idéal pour y établir ma famille. J'avais remis mes bandages pour ne pas éveiller de soupçons, mais en cas de besoin, je pourrais me servir de mon bras droit qui était rétabli.

Peu après avoir quitté la relative sécurité des remparts, nous arrivâmes aux abords des formidables rapides entrecoupés de sauts infranchissables… sauf pour les fous ou les téméraires. On les nommait Sault-Saint-Louis et seront mieux connus dans l'avenir sous l'appellation de rapides de Lachine.

Le centre du large courant était parsemé d'îles garnies de hautes futaies et d'une abondante végétation qui semblaient recouvertes de neige. En regardant de plus près, on vit qu'il s'agissait surtout de grues et de hérons nichés par milliers dans les arbres de ces îles inaccessibles aux prédateurs terrestres, mais hélas, pas aux humains.

D'ailleurs, si on nomme ces rapides *Sault-Saint-Louis*, c'est à cause d'un certain Louis, compagnon de Champlain, qui s'y serait noyé en revenant d'une chasse aussi facile que fructueuse. L'imprévoyant avait surchargé son canot, qui coula avec ses prises dans les flots déchaînés. *Le sot Louis*, aurait pu penser l'illustre découvreur.

Beaucoup plus près du bord, un îlot allongé de quatre cents coudées par cent de large[8], pareil à un grand bateau en roc et en terre, fendait de sa proue granitique les eaux vives du courant. Ormes, peupliers et saules pleureurs formaient un bocage rieur. À sa poupe, une rade, où le contre-courant venait lécher en douceur une plage de sable clair, invitait à la baignade. Dans cette anse bénie, des centaines d'oiseaux migrateurs nageaient dans un gracieux ballet aquatique digne de Neptune.

Voilà un emplacement facile à protéger, avec gibier, eau et poissons à profusion, à seulement une lieue du fort. En cas d'attaque, le bruit des coups de feu pourrait être entendu facilement et des renforts

8. Une coudée = 50 cm environ.

seraient aussitôt envoyés, pensai-je à juste titre.

Les rivages boisés ne demandaient qu'à être défrichés pour se transformer en champs propices aux cultures et le bois servirait aux constructions et aux fortifications, histoire de toucher le moins possible au bocage insulaire naturel.

C'est décidé, nous allions nous installer à cet endroit. Je savais que mes proches approuveraient ce choix.

De retour, j'officialisai mon acquisition devant le notaire. La concession riveraine comptait trois arpents de largeur sur trente de profondeur, ce qui était plus qu'assez pour nourrir une grande famille.

Chapitre 5

Admirables personnages

Bouillant d'impatience, je retournai à Québec par le premier bateau pour prévenir les miens. Le chevalier de Maisonneuve était aussi du voyage, une vieille malle en bois pour tout bagage. Il repartait aussi pauvre qu'il était arrivé, mais immensément riche de l'amour de ses concitoyens et camarades, lesquels pleuraient son départ comme l'on pleure un père aimant qui nous quitte pour ne plus jamais revenir.

Sans doute pour cacher sa peine, l'ex-gouverneur ne sortait pas de ses quartiers. La veille de notre arrivée à Québec, son domestique, un homme fluet dans la quarantaine, m'aborda avec déférence.

—Mon maître aimerait s'entretenir avec vous dans sa cabine ; suivez-moi, je vous prie.

Intrigué, j'emboîtai le pas de Louis Finn, le fidèle serviteur, qui frappa discrètement à l'épaisse porte. N'obtenant pas de réponse, Louis poussa l'entrée en chêne. Lorsque nous pénétrâmes, le chevalier semblait absorbé par la rédaction d'un texte… peut-être ses *Mémoires*, pensai-je ; « Il ne perd pas de temps ».

—Ah, c'est vous ! s'exclama le chevalier en m'apercevant. Merci d'avoir répondu à mon invitation. Permettez-moi de finir cette longue missive qui vous est destinée.

Surpris autant qu'embarrassé, je me confondis en remerciements, jusqu'à ce que de Maisonneuve me coupe…

—Inutile de me remercier. Je sais que malgré votre jeune âge, vous êtes un homme érudit et sage en qui je peux avoir confiance. Aussi, je tenais à laisser à une personne intègre un compte-rendu impartial de mon rôle, ainsi que de celui de mes courageux compagnons qui ont contribué à fonder Ville-Marie… ou Montréal, comme les nouveaux arrivants la désignent. Ne vous méprenez pas, la plupart de mes amis des deux sexes sont honnêtes, mais j'ai peur de bénéficier de préjugés trop favorables de leur part. Un nouvel habitant comme vous sera davantage en mesure de faire la part des choses, puisqu'il sera plus impartial.

—Je vous remercie de votre confiance et tâcherai de m'en montrer digne, chevalier de Maisonneuve… Puis-je vous demander une faveur ?

—Bien sûr, laquelle ?

—Je vois un étui à luth, dans le coin ; le moment est peut-être mal choisi, mais quand vous aurez terminé votre *Mémoire*, pourriez-vous me gratter un morceau ? Cela me rappellera mon père qui en jouait tous les soirs lorsque nous vivions ensemble.

—Attendons la nuit venue, l'heure sera plus propice aux accords nostalgiques, proposa le grand homme.

En soirée, le majestueux fleuve baigné d'un clair de lune d'argent fut le cadre d'un concert improvisé où des airs, tantôt joyeux, tantôt tristes, bercèrent mes rêveries d'une douce mélancolie. Sous un ciel d'étoiles scintillantes à l'infini, je songeai aux doux yeux étincelants de Catherine.

Arrivé dans la minuscule capitale, débarrassé de mes pansements inutiles, je gravis au galop le chemin pentu reliant le port au fort Saint-Louis. Les retrouvailles furent chaleureuses et empreintes de larmes de joie. Bombardé de questions, je dus raconter les péripéties de mon voyage en omettant les blessures et les soins qui s'en étaient ensuivis.

—Comme tu sembles déjà beaucoup aimer ce pays, observa ma lumineuse, j'ai hâte de le découvrir avec toi. Quand nous emmèneras-tu sur nos terres ?

—Je ne veux pas vous faire vivre comme des misérables dans une hutte rudimentaire, en butte avec les moustiques et les Iroquois ; vous serez mieux ici pour passer l'hiver au chaud sous la protection de ces solides murailles en pierre cimentée. Donnez-moi le temps de défricher et de construire une confortable demeure semi-fortifiée et, à la fonte des glaces, je viendrai vous chercher.

—Ne serait-il pas possible de vivre à Montréal pendant les travaux ? questionna la perspicace Josnée.

—Oui, mais vous ne retrouverez pas le confort ni la sécurité que vous assurent ces murs.

—Qu'importe ! lança Catherine. Nous voulons rester le plus près de toi possible pendant que tu bâtiras notre demeure ; d'ailleurs, nous aurons sans doute notre mot à dire sur bien des choses, à commencer par les plans de la maison et de son aménagement.

—Douteriez-vous de mes capacités architecturales ? m'écriai-je en feignant l'indignation.

—Non, mais il serait plus aisé de nous voir si nous résidons à une lieue plutôt qu'à cinquante de toi ; il doit bien y avoir une ha-

bitation susceptible de nous accueillir dans cet avant-poste de traite, précisa mon adorée.

—Dis oui, Aiglon, supplia ma petite sœur.

—Bon, je vois que je n'aurai jamais le dernier mot avec trois femmes sur le dos, mais ne venez pas vous plaindre des inconforts que vous subirez.

Alors qu'elles étaient folles de joie devant ma capitulation, je dus subir le doux épanchement émotionnel des femmes de ma vie.

Avant de partir, je tenais à présenter mes salutations au premier intendant de la Nouvelle-France, l'honorable Jean Talon, débarqué depuis peu. Le roi Louis XIV, soucieux de diviser pour mieux régner, avait adjoint un bras droit au gouverneur pour mieux le neutraliser, ou du moins, le contrôler. Sage précaution comme nous le découvrirons…

Les intendants étaient en quelque sorte des émissaires royaux et jouissaient de pouvoirs considérables : administratifs, judiciaires, policiers et financiers, pour ne citer que ceux-là. Selon une expression chère à Louis XIV, ils étaient *L'œil et la main du roi* !

Celui que le Roi nous envoyait avait occupé la même fonction dans la province du Hainaut pendant dix ans. Il avait donc de l'expérience. C'était un esprit cultivé, doublé d'un homme d'action, d'après le rapport secret que m'avait fait parvenir Colbert. En plein ce dont la colonie avait besoin, pensai-je.

Je me présentai à son secrétaire, qui me pria de m'asseoir avant de m'annoncer à son maître. L'attente fut brève. Un homme de haute stature portant perruque et poudré à la mode de Paris se présenta devant moi. Son nez fort était souligné par une fine moustache retroussée, comme pour en atténuer la lourdeur ; quant aux yeux… comment dire… ils paraissaient hypnotisants tant ils étaient noirs et perçants. Son agréable bureau, ceint de fenêtres à meneaux, occupait une tourelle du château. D'un ton affable, Son Excellence, l'intendant Jean Talon, m'accueillit en ces termes :

—Enfin, je vous rencontre, sieur Jean Deval ! J'ai entendu parler de votre exploit… Vous auriez déjoué une attaque sournoise en repoussant trente sauvages, malgré vos blessures… Il me tardait de faire votre connaissance.

—Je suis très heureux de votre venue en cette colonie, votre Excellence, répondis-je, à la fois impressionné et étonné par tant de courtoisie. Elle a tant besoin d'hommes intègres et vaillants.

—Laissez tomber l'*Excellence* entre nous ; appelez-moi monsieur ou tout simplement Jean Talon. Mais dites-moi, comment vont vos blessures ?

Apparemment, sitôt arrivé, il avait consulté ses sources de renseignements.

—Bien, monsieur Talon ! Elles n'étaient pas aussi graves qu'elles y paraissaient.

—Surprenant ! Le rapport du médecin qui vous a opéré parle de clavicule brisée, de bras et de jambe percés, et vous semblez en pleine forme. Quel bonheur que la jeunesse ! Elle guérit plus vite que le meilleur des médecins !

Je sentais un peu de sarcasme dans sa voix, mais rien d'hostile. Au contraire. La suite le confirma d'ailleurs quand il poursuivit en disant :

—Je ne vais pas y aller par quatre chemins, cher ami. Comme vous avez pu le constater, même si ce n'est que sur une petite échelle, ce pays est immense. La tâche de le rendre viable l'est tout autant et comme je ne bénéficie que d'un mandat de deux ans pour y arriver, j'aurais besoin d'un homme jeune et vigoureux à mes côtés pour m'aider à y arriver ; voulez-vous être cet homme ?

Je restai estomaqué. Moi qui voulais passer inaperçu dans l'Histoire avec un grand H, c'était raté. Si, à peine arrivé, je devenais le second de l'un des hommes les plus puissants de la Nouvelle-France, il est sûr que mon nom serait mentionné dans un quelconque manuel historique, et ça, il n'en était pas question, vu la pierre inestimable que j'avais en ma procession.

Incapable de décliner une offre si prestigieuse sans offrir de bonnes raisons, je suivis mon instinct et entrepris de raconter à un parfait inconnu une partie secrète de ma vie, que même mes proches ignoraient. Le poids que je portais sur mes épaules depuis mon arrivée s'envola lorsque j'ouvris les vannes de mes confidences.

—Vous devez savoir que j'ai le privilège de connaître monsieur Colbert ?

Après que monsieur Talon eut acquiescé du bonnet, j'enchaînai comme suit :

—J'ai aussi l'insigne honneur de jouir de son amitié et sa confiance. En apprenant mon projet d'immigrer en ce pays, il m'a proposé le poste d'intendant, ni plus ni moins... Dans mon village cévenol, j'avais aidé monsieur le curé, qui faisait aussi office d'intendant,

à redresser la situation financière de la région. Alors, bien que très honoré par votre offre, ma réponse reste la même… « Non merci ! » Je suis très touché, mais je ne peux m'impliquer dans des situations qui me mettraient à l'avant-scène politique.

—Serait-il mal seyant de vous demander pourquoi, grand Dieu ?

—Croyez-vous en l'alchimie ?

—Je suis un esprit logique et en principe, je crois en ce qui peut être démontré scientifiquement ou, à défaut, à des évidences éloquentes… Entendez-vous le latin ?

—Certes ! Mon grand-père, un savant homme, nous en a rabâché les oreilles, à ma sœur et à moi, dès notre tout jeune âge.

—Alors, traduisez ceci : *Sapiens nihil affirmat quod non probet.*

—*Le sage n'affirme rien qu'il ne prouve*. Je vais tenter de le faire… Alors, voilà… Avant de quitter mon pays, les Cévennes, une très, très, vieille dame m'a remis un talisman appelé pierre philosophale. Elle le tenait du fameux Nostradamus ou Michel de Notre-Dame. Cette gemme a plusieurs pouvoirs, dont le principal est de prolonger la vie d'une façon époustouflante. Elle ralentit la cadence de vieillissement de quatre-vingt-dix pour cent ; ainsi, dans dix ans, mon corps et mon cerveau n'auront vieilli que d'un an.

—Quel âge avez-vous, au fait ?

—Vingt ans, monsieur l'intendant.

—Vous les faites bien ! Mais ne trouvez-vous pas qu'il vous manque… disons… quelques années d'usure, pour parler de longévité ?

—Je possède cette pierre depuis seulement deux ans, alors 18 ou 20 ans, ça ne change pas grand-chose, mais je vous ai dit que la gemme renferme d'autres pouvoirs, dont un qui m'a été très bénéfique, dernièrement. Vous savez que j'ai fait une rencontre pas très amicale avec une bande d'Iroquois qui m'a valu quelques accrocs…

Ce disant, je dénudai le haut de mon corps.

—Là, j'ai reçu une flèche qui a presque transpercé le biceps droit ; le docteur a parachevé le percement pour la ressortir ici, dis-je en pointant l'endroit où la peau neuve et rose tranchait sur le pourtour plus foncé. Ma clavicule brisée est parfaitement ressoudée, prouvai-je en faisant rouler l'articulation de l'épaule. En fait, elle n'a mis que vingt-quatre heures pour guérir, tout comme les brûlures de la cautérisation.

—Mon cher ami, ce que vous me racontez là est tout simplement incroyable et prodigieux, mais devant ces évidences, je vous crois et cela ne pourra que mieux vous avantager dans vos missions, car il y a plusieurs façons de servir son pays.

J'étais déjà en service pour ma patrie, puisque je communiquais avec le puissant ministre Colbert, qui lui, s'en remettait au roi. Si l'intendant était l'œil et la main du Roi, j'étais les yeux et les oreilles de Colbert et par lui, ceux de Louis XIV également.

Sous le couvert de notre ancienne amitié, j'envoyais des missives d'apparence anodine à Colbert. Tout en relatant les beautés du pays, je lui faisais part, dans un langage codé, de mes observations, que je souhaitais objectives. À lui de prendre ou ne pas prendre les décisions qui s'imposaient. Je n'étais pas un espion, mais un observateur impartial, dévoué à sa famille et à ses deux patries. Ces réflexions faites, je répliquai ceci :

—Un jour, après une bataille dans le Vivarais, le roi Louis XIII a sacré mon père chevalier, sous le nom de Vincent de Val-Heureux, en y allant en même temps d'un jeu de mots dont il était friand. Le lendemain, Richelieu a prédit à mon père une carrière de maréchal s'il entrait dans l'armée royale. Il a refusé cette destinée pour s'occuper de sa femme, de ses enfants, de sa ferme et de ses animaux. Les plus belles années que j'ai vécues sont celles où nous étions tous réunis dans notre petit domaine cévenol. Malheureusement, de gros nuages noirs sont venus obscurcir les cieux azurés de mon enfance sous la forme d'un infâme individu appelé Mathieu du Noir-Vallon… Ce monstre a essayé de changer notre paradis en enfer, mais n'y est pas parvenu, car l'amour inconditionnel qui régnait au sein de notre famille était le plus fort. J'ai les mêmes rêves que mon père. Ils ne volent peut-être pas très haut, mais ils sont remplis de sentiments louables. Certaines personnes sont appelées à faire de grandes choses et d'autres, de plus petites. L'important, c'est de les faire du mieux que l'on peut. Je pourrais paraphraser le Christ et dire : *En vérité, je vous le dis, l'important c'est d'aimer son prochain et si en plus vous avez le bonheur de rencontrer votre âme sœur et de l'épouser, alors là, vous êtes le plus heureux des mortels !*

Visiblement impressionné, le grand administrateur de l'État, tout en dodelinant doucement du chef, répondit par une locution latine :

—*O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !* [9] Je vous

9. Trop heureux les hommes des champs, s'ils connaissent leur bonheur !

comprend, d'autant plus que mon grand-père était laboureur et qu'il aimait son travail. Il disait que c'était le plus beau métier au monde, car la terre lui a permis de nourrir ses enfants et ceux de son village. Ça ne l'a pas empêché de donner une excellente éducation à toute sa nombreuse famille. Je vous remercie pour la confiance que vous m'avez témoignée. Soyez assuré que vos incroyables confidences seront aussi à l'abri dans ma tête que le trésor royal l'est dans la Bastille ; cela dit, qu'est-ce qui vous fait croire que je n'essaierai pas de vous voler votre fabuleuse pierre ?

—C'est un autre de ses prodiges… Elle brûle la peau de tout autre que moi.

—Diantre ! Voilà qui me rassure ! s'exclama l'intendant en riant, avant de dire plus sérieusement : Auriez-vous objection, lors de vos passages à Montréal, à ce que je vous visite ? Bien sûr, il n'en sera jamais question dans aucun document, officiel ou non.

—Dans ce cas, j'en serai ravi et je vous rendrai éventuellement la pareille à Québec.

La conversation terminée, c'est sur une franche poignée de main que je quittai cet homme remarquable. Mes adieux au gouverneur, lui aussi nouvellement arrivé, ainsi qu'au marquis de Tracy, furent plus empreints de retenue. Monsieur de Courcelles me félicita de mon choix et promit de me tenir au courant du déroulement des opérations, non sans me proposer de l'accompagner dans ses futures campagnes de pacification. Je lui fis une réponse de Normand : ni oui ni non. Cela dépendrait du bon déroulement des travaux et de la date des opérations.

Monsieur de Tracy, quant à lui, semblait déçu de me voir quitter son entourage.

—Tout comme mon neveu, je m'étais attaché à vous et à votre sœur, me confia-t-il, mais je sais que des obligations familiales vous accaparent. Prenez soin de vous et des vôtres. Qui sait ? Nos routes se croiseront peut-être à nouveau.

Ce matin-là, il y avait foule sur le quai ; un bateau était attendu impatiemment. À son bord, il renfermait l'une des richesses les plus déficitaires et les plus recherchées en ce pays naissant : des femmes à marier ! L'Histoire retiendra l'appellation de *Filles du Roi*, surnom donné par l'altruiste Marguerite Bourgeois qu'il me tardait de rencontrer.

C'était l'une des premières mesures de la politique de peuplement de la colonie apportée par l'intendant Jean Talon, mesure qui serait suivie de plusieurs autres, comme l'encouragement monétaire aux parents qui mariaient leur fils avant l'âge de vingt ans ou leur fille avant son seizième printemps. Pour faire bonne mesure, ceux qui dépassaient l'âge fatidique étaient pénalisés. Pour leur part, les familles de dix enfants et plus recevaient une généreuse allocation, ainsi que des privilèges honorifiques et, comble de largesse, au vingt-sixième enfant (sic) issu d'une même famille, l'État se chargeait de son éducation. Tout un programme !

Une autre directive incitait les coureurs de bois à convoler dans les quinze jours suivant l'arrivée de filles à marier, sans quoi ils perdaient leurs droits à la traite des fourrures. C'était la raison de ce rassemblement matinal, car tant qu'à se marier, valait mieux être aux premières loges pour choisir la femme qui partagerait sa vie aventureuse pour le meilleur et pour le pire.

Mais qui étaient ces jeunes filles courageuses qui bravaient les dangers reliés à une longue et périlleuse traversée pour se retrouver dans ce pays aux hivers longs et rigoureux, infesté de moustiques et d'Indiens, aussi avides les uns que les autres de sang et de chair fraîche ? Principalement des orphelines et des demoiselles de qualité, mais peu fortunées. Les plus élevées étaient destinées aux officiers et aux hauts fonctionnaires de la colonie. La plupart, cependant, étaient filles de paysans ou d'ouvriers, et toutes, ou presque, étaient honnêtes et saines, leurs nombreuses descendances étant là pour le prouver. Elles quittaient le plus beau et le plus peuplé royaume d'Europe, où leurs chances de s'établir étaient réduites, pour venir en ce pays où tout restait à faire et où l'espace ne manquait pas.

Le Roi, dont la générosité n'avait d'égale que la magnificence, les avait équipées d'un coffret contenant : un mouchoir en taffetas, un ruban à souliers, cent aiguilles, du fil blanc, un peigne, une paire de bas, une paire de gants, une paire de ciseaux, deux couteaux, un millier d'épingles, un bonnet, quatre lacets et deux livres en argent. Sa Majesté devait de surcroît leur fournir une dot de cinquante livres si elles épousaient un colon ou un soldat, et de cent livres si elles s'unissaient à un officier ou à un haut fonctionnaire. Des religieuses les prenaient en charge à leur arrivée, jusqu'à ce qu'elles se trouvent un mari, sous le parrainage de Sa Majesté Louis quatorzième du nom. Voilà pourquoi on les appelait affectueusement les Filles du Roi. De

mauvaises langues, comme le baron de la Hontan, dont les écrits sont sujets à caution, les traitèrent de filles de joie. Ce n'était que calomnie, car les religieuses, responsables de ces bataillons de charme, ne badinaient pas avec la morale.

Toutes ces mesures auront l'effet escompté. Ainsi, la population, qui se chiffrait, au recensement de 1 666, à seulement 3 418 habitants (outre les 1 200 hommes du régiment Carignan-Salières), doublera en à peine six ans pour passer à 6 700 individus en 1672. Nous étions tout de même loin des 120 000 âmes que comptaient les colonies anglaises. La France, pourtant, avec une population de vingt millions d'habitants, surclassait l'Angleterre, qui elle, n'en comprenait que six, mais différentes raisons expliquaient ce déficit. Le harcèlement des Iroquois en était un, et le peu d'empressement du roi à dépeupler son royaume pour en peupler un autre pesait aussi dans la balance. D'autres motifs d'ordre religieux empêcheront les huguenots d'apporter leur éminente contribution dans ce pays d'obédience strictement catholique, alors que les puritains anglais ou les presbytériens écossais, persécutés à outrance dans leur pays sous l'adultérin Charles II, émigraient en masse vers cette nouvelle terre promise que représentait l'Amérique. La peste qui faucha plus de cent mille vies en 1665 et la conflagration monstre du centre de Londres en 1666 encouragèrent d'autant les Londoniens à quitter leur pays malsain pour les contrées vivifiantes de leurs colonies américaines en bordure de l'Atlantique.

Heureusement qu'au Canada, 460 officiers et soldats du régiment resteront pour développer le pays en y laissant parfois leur patronyme pour la postérité : Saint-Ours, Contrecœur, Saurel (Sorel), Verchères, Gauthier de Varennes et Chambly, pour ne nommer que ceux-là.

Chapitre 6

Au fil du courant

Le lendemain, nous appareillâmes en direction de notre nouveau foyer. Catherine, telle une figure de proue, se tenait à l'avant du navire. Ses beaux cheveux blonds flottaient au vent et ressemblaient à une oriflamme soyeuse qui reflétait le soleil ! J'allai la rejoindre pour me lover contre son corps voluptueux et frissonnant. Aussitôt, elle m'offrit sa bouche vermeille et me murmura passionnément à l'oreille :

—Regarde, mon amour, le soleil se lève. C'est plus beau que dans un rêve. On dirait qu'il pleut de l'or ! Merci, mon preux chevalier, de m'avoir entraînée jusqu'ici, dans ce pays sauvage, beau et neuf comme devait l'être la Terre le jour de la Création.

—Merci à toi, mon cœur, d'avoir eu le courage de me suivre, susurrai-je en l'embrassant dans le cou, non sans provoquer des frissons en forme de grain de riz sur sa douce peau nacrée.

Avec ses proportions plus raisonnables, le fleuve défilait dans une vaste vallée dont les rives boisées masquaient l'arrière-pays. Je comprenais que des Indiens décidés puissent s'y cacher ou y circuler à loisir, comme une meute de loups. Le sentier qui conduit de Québec à Montréal, en passant par Trois-Rivières, devrait être agrandis et des postes de relais fortifiés construits à toutes les dix lieues afin d'assurer la sécurité des voyageurs et faciliter les communications dans la petite colonie, pensais-je. J'en glisserai un mot à monsieur Talon lors de notre prochaine rencontre.

Voulant faire découvrir la beauté du paysage, ainsi qu'au jour de notre expédition, on laissa le fort construit par monsieur de la Violette aux Trois-Rivières pour jeter l'ancre dans l'archipel des îles du lac Saint-Pierre. Par prudence, nous restâmes tous à bord et nous contentâmes de pêcher du haut du pont. J'avais plus de plaisir à appâter les lignes et à décrocher les poissons que prenait la gent féminine en poussant de hauts cris d'excitation, que si je les avais pêchés moi-même.

Après avoir nettoyé ces nombreux vertébrés aquatiques, autant pour me débarrasser de l'odeur que des chaleurs de la journée, je plongeai en caleçon dans les eaux douces du lac. Ondoyant du bassin comme me l'avait appris mon père et imitant la nage de certains mammifères marins, je parcourus une centaine de brasses avant de

rejoindre la rive. Pour seule arme, un poignard incurvé dans son étui précieux, souvenir des pirates de Barbarie, pendait à ma taille. Tout en me faufilant entre les herbes denses du rivage, j'avançais prudemment en faisant le moins de bruit possible. J'avais l'intention d'inspecter le rivage pour nous assurer d'une nuit sans mauvaise surprise.

Soudain, un oiseau noir de la taille d'une pie avec de curieuses épaulettes rouges s'envola à deux pas de moi pour m'abreuver d'invectives. La femelle, beaucoup plus terne et d'un brun picoté, rejoignit son compagnon. Tous deux piquaient vers moi dans le but de me chasser de leur territoire. J'eus beau leur dire que je ne m'en prendrais pas à leur progéniture, si commodément à ma portée, ils n'en continuaient pas moins à me poursuivre en jacassant furieusement. « Pour ce qui est de la discrétion, on a déjà vu mieux », pensai-je avec fatalisme. De guerre lasse, je me remémorai la façon dont *Clopin*, l'aigle semi-apprivoisé de mon d'enfance, chassait. C'est ainsi que je poussai un cri strident, pareil au sien. L'effet fut radical. Terrorisé, le couple de passereaux alla se terrer au plus profond du bois. « Bon, me dis-je, si quelqu'un a entendu cette altercation, il croira qu'il ne s'agissait que d'un drame animal ».

Sans autre incident, je pénétrai dans le sous-bois couvert de mousse. Mes pas, étouffés par le tapis végétal, ne faisaient guère plus de bruit que les ailes d'un papillon. Tout en avançant précautionneusement, j'observais chaque arbre de haut en bas. À n'en point douter, j'avais retenu la leçon…

Soudain, un gémissement furtif attira mon attention. Suivant ce bruit ténu, je m'approchai de la source… La scène que je découvris me laissa pantois ! Une louve dont la patte arrière était emprisonnée dans les mâchoires implacables d'un piège à ours était en train d'agoniser, au bout de ses forces et de son sang. La pauvre femelle me regardait d'un air à la fois accusateur et triste. Malgré son air grognon, je me penchai vers elle et, tout en lui murmurant des paroles apaisantes, lui tendis une main pour qu'elle la flaire. Tout en poussant un grondement sourd qui laissa voir ses canines menaçantes, elle sentit ma main, puis la lécha en affichant un rictus canin. Alors que je caressais sa triste tête triangulaire aux beaux yeux topaze en amande, elle se laissa faire en soupirant d'aise.

La courageuse louve avait bien tenté de se ronger la patte prise dans l'étau inexorable qui la maintenait prisonnière, mais, si les os et la chair avaient cédé, les robustes tendons, eux, continuaient de la

retenir captive. Je ne pouvais pas la laisser dans cet état. Saisissant fermement ce piège inhumain, je bandai mes muscles pour entrouvrir les mâchoires d'acier… Tout en gémissant, la pauvre bête retira sa patte déchiquetée de l'étreinte mortelle. Ceci fait, elle passa sa longue langue râpeuse sur ses blessures en posant sur moi un regard empreint de reconnaissance. Je remarquai qu'elle était grosse, sans doute sur le point d'accoucher. Elle paraissait assoiffée, aussi. Je quittai mes caleçons dégoulinant pour les tordre et recueillir dans ma main le précieux liquide que je présentai sous son museau sec.

En douceur, elle lapa tout ce que je pus extraire, ce qui ne semblait pas suffisant à épancher sa soif. Aussi, je me précipitai vers le lac pour renouveler ma provision. Je fis le plus vite que je pus et pourtant, à mon retour, le bel animal était déjà mort. Toute vie l'avait fui… en fait, pas entièrement, car son ventre bougeait encore ! J'appliquai ma main dessus et sentis la vie grouiller à l'intérieur.

N'écoutant que mon instinct, je procédai à une césarienne de fortune à l'aide de mon poignard. Pour une fois, ce terrible instrument conçu pour donner la mort aida à octroyer la vie. Un à un, je retirai six petites boules de poils humides ; quatre des louveteaux ne bougeaient déjà plus, alors que les deux autres poussaient de petits vagissements. Les tétines gonflées de la mère étant encore tièdes, j'installai les nouveau-nés dessus et la nature fit le reste. Goulûment, les petits canidés tétèrent le précieux liquide qui allait leur permettre de survivre dans ce monde cruel ; du moins, pour un certain temps...

Après avoir coupé et noué leur cordon ombilical, je les pris dans mes bras pour les emmener au rivage. Là, je les lavai délicatement et retournai au bateau en nageant sur le dos, mes deux pensionnaires nichés sur ma poitrine. Des cris de joie saluèrent notre arrivée. Ma famille et presque tout l'équipage se tenaient à la rambarde, tous du même côté, ce qui faisait pencher le navire, pour voir venir ce curieux nageur et ses étranges passagers.

Sitôt sur le pont, je fus entouré, questionné et embrassé par mes sœurs et ma femme, qui s'extasièrent devant les touchantes créatures que je rapportais. Elles les prenaient chacun dans leurs mains pour mieux les admirer, alors que des mots comme *beaux louveteaux*, *mignonnes petites boules de poils* revenaient sans cesse. Sans le savoir, elles faisaient pénétrer leurs empreintes olfactives de manière indélébile dans le petit cerveau de ces animaux sauvages qui ne le seraient désormais plus tout à fait.

—Attention, prévins-je, ce ne sont pas des chiens ni des animaux de compagnie. Il serait plus prudent de les relâcher dans la nature dès qu'ils seront sevrés.

—Oh, non ! protesta Anne-Marie. Gardons-les, ils seront nos amis et de bons gardiens, aussi, comme *Néou,* notre chien berger des Pyrénées.

—Nous verrons comment ils se comportent et nous aviserons, répliquai-je, sans vouloir me compromettre plus avant.

En attendant, je devais trouver un moyen de nourrir ces bêtes, car autrement, elles ne survivraient que quelques heures de plus à leurs frères. C'est là que le capitaine du navire m'avisa que la chatte qui vivait en permanence dans la cale pour faire la chasse aux rats venait d'accoucher de six petits mort-nés. Peut-être accepterait-elle de nouveaux nourrissons ? Nous n'avions rien à perdre à tenter l'expérience.

La chatte semi-sauvage ne fut pas aisée à attraper, mais ses mamelles gonflées à rompre lui occasionnaient de vives douleurs ; aussi, quand les bébés affamés se mirent à tirer du lait, elle en fut si soulagée, qu'elle se mit à lécher cette étrange progéniture à l'odeur repoussante, en plus de les intégrer ipso facto dans son monde félin.

Nous leur aménageâmes un panier confortable, où cette famille reconstituée trouva nourriture, confort et sécurité, comme dans une tanière, à charge de récupérer les petits lorsqu'ils seraient sevrés.

Le soir, dans notre cabine, mon épouse adorée m'avoua qu'elle aussi aimerait bien contribuer au peuplement de la colonie. Nous nous y employâmes, et ce, deux fois plutôt qu'une. Il est des tâches plus plaisantes que d'autres… Mon nouvel ami latiniste Jean Talon aurait dit : *Bis repetita placent !* Les choses répétées plaisent…

Durant la nuit, je pensai au discours d'adieu de monsieur de Tracy. Qu'avait-il voulu insinuer en disant : « Je commençais à m'attacher à vous, ainsi qu'à votre sœur, tout comme mon neveu… » Se pourrait-il que ce grand jeune homme un peu timide et gauche qui rougissait quand ma sœur s'adressait à lui se soit entiché d'elle ? Qu'en était-il des sentiments de Josnée ? Dès le lendemain, je tirerais cette histoire au clair.

Le matinal capitaine n'avait pas attendu notre réveil pour lever l'ancre. Réunie sur le pont, toute la famille contemplait les rives et les îles gracieuses de la vallée du Saint-Laurent. J'en profitai pour m'isoler avec Josnée, question de lui faire part de la remarque de Tracy à propos de son neveu, l'enseigne (grade initial d'officier) Nicolas de

Chazy. Elle m'avoua qu'au cours de notre long périple en bateau, une idylle s'était nouée entre eux, mais qu'un empêchement majeur faisait obstacle au mariage.

—Lequel, diantre, serait-ce sa naissance ?

—Non, car si toi-même refuses de porter la particule de noblesse bien méritée par notre père, rien ne m'interdit de le faire. Mais l'obstacle est de toute autre nature ; il est religieux. Nicolas est luthérien et comme je suis catholique romaine, notre amour est sans lendemain. C'est pourquoi j'ai préféré partir loin de lui, pour ne pas nous faire souffrir inutilement, conclut ma sœur dans un raclement de gorge.

Décidément, ces futiles querelles sur la religion font autant de ravage dans les cœurs que sur les champs de bataille.

Chapitre 7

Genèse d'un pays rebelle

Le soleil se cachait derrière le mont Royal quand nous accostâmes au petit port de Ville-Marie, ou Montréal pour les modernes que nous étions. Monsieur Picotté de Belestre, le vaillant nouveau capitaine et successeur par intérim du chevalier de Maisonneuve, vint nous accueillir lui-même à l'embarcadère, en compagnie de mon vieil ami Gilbert de l'Argentière et de ses hommes qui, sabre au clair, nous firent une haie d'honneur le long du quai.

Peu de temps après, monsieur de Belestre nous présenta une petite femme pleine d'énergie, aux yeux luisants d'une force intérieure qui l'illuminait. Il s'agissait de madame Marguerite Bourgeoys, une enseignante engagée en France par monsieur de Maisonneuve lors de son fameux recrutement de 1653, connu sous l'appellation de *la grande Recrue*, comme j'avais pu lire dans ses Mémoires. Monsieur de Maisonneuve avait le plus grand respect pour cette femme.

Cette dernière nous fit les honneurs de sa table. Elle vivait dans une maison fort modeste, ma foi, mais non dépourvue de charme. Le deuxième étage en mezzanine, qui servait de dortoir, n'était accessible qu'à l'aide d'une échelle extérieure qu'on retirait la nuit pour plus de sûreté.

Pendant que nous mangions d'un bon appétit le cochon de lait, présent du capitaine du navire, madame Bourgeoys nous résuma les faits marquants de la toute récente histoire de leur bourgade. Je me gardai bien de lui dire que je la connaissais déjà de source sûre. Avec attention, nous suivîmes son passionnant récit…

—Jérôme le Royer de la Dauversière, avec d'autres hommes altruistes, a créé en France la société de Notre-Dame de Montréal, commença-t-elle. Il cherchait un homme dont la foi, l'honneur et le courage ne feraient pas défaut pour fonder un centre culturel et spirituel au cœur d'un monde sauvage, afin d'apporter la vraie foi chrétienne en ce pays neuf. L'un de ses amis, le père Charles Lalemant, lui a parlé du jeune gentilhomme qu'était Maisonneuve. Il ne tarissait pas d'éloges à son endroit. Une seule rencontre a suffi au mécène pour approuver ce choix judicieux. En 1641, après une longue et éprouvante traversée, Maisonneuve et une quarantaine de courageux colons sont arrivés à

Québec en fin de saison navigable. Le gouverneur, Charles Huault de Montmagny, qui souhaitait prendre sous son aile ces courageux colons et qui ne voyait sans doute pas d'un bon œil la concurrence d'un tel poste avancé aux portes du lac Saint-Louis et de la rivière aux Outaouais, a proposé, en échange, la belle île d'Orléans, située à quelques encablures de Québec, sous prétexte qu'ainsi, il arriverait à mieux les protéger. En substance, Maisonneuve a répondu :

« *Même si chaque arbre de l'île de Montréal se changeait en autant d'Iroquois, je manquerais à mon honneur si je n'y fondais pas une colonie.* »

Comme la saison était bien avancée, monsieur de Montmagny devrait attendre au printemps prochain pour voir son désir satisfait. Une femme admirable l'accompagnait ; vous l'avez manquée de peu, enchaîna la dévouée enseignante. Il s'agit de Jeanne-Mance. En plus d'être une fondatrice, c'est aussi une infirmière dévouée qui a créé l'Hôtel-Dieu en 1645, ainsi que la Société Notre-Dame de Montréal, un organisme laïque dont je fais maintenant partie. C'est aussi elle qui a financé la *grande Recrue de 1653*, recrutement qui a assuré un avenir à Ville-Marie, qui craignait alors de périr sous les coups des Iroquois. Sans ménager sa peine, elle a régulièrement fait l'éprouvante traversée pour aller chercher du soutien dans la mère patrie où elle se trouve en ce moment. Pour ce qui est de Ville-Marie, c'est au mois bien choisi de Marie de l'an de grâce de 1642, que notre petite bourgade a vu le jour ! Ses débuts ont été paisibles, du fait que l'implantation européenne a échappé à la sagacité de nos turbulents voisins. En revanche, à la fonte des glaces, une inondation a menacé notre implantation, qui se trouvait coincée entre le fleuve et la rivière Saint-Pierre. Coïncidence ou intervention divine, la montée des eaux s'est arrêtée à notre porte. En remerciement pour nos prières, de Maisonneuve a fait construire une grande croix en bois, qu'il a installé au sommet du mont Royal l'été suivant. En constatant que la construction de notre première habitation palissadée sur la pointe de la petite rivière n'était pas une bonne idée, du fait que l'endroit était régulièrement inondé, nous avons établi notre bourgade, entourée de pieux et de guérites, plus haut sur la côte, là où nous sommes aujourd'hui. Il était temps, car les Iroquois, qui ne nous avaient pas importunés jusque-là, sûrement parce qu'ils ignoraient notre présence, s'étaient mis à commettre des gestes criminels contre nos gens, qui ne pouvaient plus sortir sans être armés. Les habitants ont dressé des chiens pour qu'ils puissent

flairer de loin les sanguinaires Indiens et prévenir la communauté en jappant. Le valeureux sergent-major Lambert Closse, accompagné de sa chienne *Pilote*, a fait des merveilles. Malheureusement pour nous, il est tombé sous les coups des Iroquois il y a trois ans. Un jour de mars 1644, les chiens jappaient furieusement. Les colons, excédés par les incessantes rapines dont ils faisaient l'objet, ont convaincu leur chef de prendre l'initiative. À la tête d'une trentaine de combattants-colons, Maisonneuve a effectué une sortie dans les bois environnants, où les attendaient une bande de plus de 200 Iroquois. La bataille a été terrible. À court de poudre, les habitants ont reflué dans le fort en laissant leur chef derrière eux. Après s'être battu comme un lion, l'homme a pu s'extirper de ce nid de vipères. Il a même réussi à blesser gravement le chef ennemi en lui tirant dessus à bout portant. Frappés de stupeur, les sauvages ont alors laissé partir le chevalier de Maisonneuve. Il a été reçu en héros par la population, qui voyait en lui leur sauveur et le gardien de leurs âmes. Dès ce moment, tous refusaient qu'à l'avenir, il expose sa précieuse personne au danger. Cette victoire morale nous a apporté la paix pour un certain temps. En voyant que les Français étaient bien armés et sur leurs gardes, les Iroquois ont entrepris d'éliminer systématiquement tous ceux qui se mettaient en travers de leur route d'approvisionnement de pelleteries en provenance de la baie d'Hudson, en l'occurrence les Hurons. De 1648 à 1650, la Huronie, déjà durement éprouvée par des épidémies transmises par nos missionnaires qui résidaient chez eux, a été mise à feu et à sang. 30 000 Hurons, dans dix-huit bourgades, ont été impitoyablement massacrés, réduits à l'esclavage ou dispersés aux quatre vents. Les pauvres réfugiés affluaient chaque jour dans nos villages, dans l'espoir de trouver un peu de réconfort parmi leurs alliés européens. Beaucoup se sont établis près de Québec, à l'Île d'Orléans. Maintenant que leurs concurrents étaient éliminés, les Iroquois ont une fois de plus tourné leur fureur vers nous. Il ne se passait pas une semaine sans qu'un meurtre ne soit commis. La situation était à un point tel que le gouverneur de l'époque, à Québec, Louis d'Ailleboust, a dû quémander de l'aide aux Anglais de la Nouvelle-Angleterre…

« Fallait-il être désespéré ou naïf pour croire en l'aide des Anglais quand ces derniers n'espéraient pas mieux que notre anéantissement », pensai-je, à l'instar de Paul de Chomedey, en gardant ces réflexions pour moi, histoire de ne pas choquer notre hôtesse dépourvue de toute malice.

—Voyant cela, reprit cette dernière, notre cher de Maisonneuve est allé chercher du renfort au pays, après avoir confié la garde de notre avant-poste à l'équipe du brave Lambert Closse. Il disait que s'il ne parvenait pas à réunir au moins cent hommes, il ne reviendrait pas et qu'il vaudrait mieux abandonner cette place devenue vraiment intenable. Notre bonne Jeanne Mance, l'ange de la colonie, prévoyait que si rien n'était fait, les Iroquois finiraient par nous exterminer un à un. C'est pourquoi elle a remis à Maisonneuve les 22 000 livres que lui avait confiées madame de Bullion pour la construction d'un nouvel hôpital, afin qu'il ramène du renfort dans notre colonie moribonde[10]. Le 26 juillet 1651, Lambert et 16 courageux combattants, retranchés dans le petit hôpital de Jeanne Mance transformé en redoute pour l'occasion, ont repoussé 200 Iroquois, en ne perdant qu'un seul homme. En 1652, trois jeunes hommes des Trois-Rivières, partis à la chasse sur les bords du lac Saint-Louis, ont été pris par les Agniers. Deux ont été tués sur place, alors que le troisième, un dénommé Radisson, a été emmené pour être torturé. Devant son courage, la tribu l'a adopté et il est devenu l'un des leurs. Des années plus tard, on l'a rendu à la civilisation et grâce à ses contacts privilégiés, Pierre-Esprit Radisson est devenu un fameux découvreur en parcourant les Pays d'en Haut pour trouver des fourrures en compagnie de son beau-frère des Groseilliers. Pour revenir au rapt des trois chasseurs trifluviens, le gouverneur de Trois-Rivières, Du Plessis Kerbodot, a organisé un camp volant d'une trentaine de combattants pour retrouver ses concitoyens. Mal lui en prit, car lui et quatorze de ses hommes ont été tués, alors que sept ont subi la torture. Heureusement, au printemps de 1653, Paul Chomedey est revenu en compagnie de 120 nouveaux colons, doublés de combattants. Cet arrivage inespéré s'est mérité la désignation de *la grande Recrue*. Je faisais aussi partie de ce groupe, après avoir accepté d'enseigner le français et le catéchisme aux jeunes Sauvageonnes. Du coup, j'en ai profité pour fonder la Congrégation laïque de Notre-Dame, vouée à l'enseignement, et j'ai pu ouvrir ma première école dans cette demeure donnée par de Maisonneuve. Il s'agit d'une ancienne étable, comme vous l'avez sans doute senti, souligna la bonne dame en souriant, avant de préciser au sujet de sa petite classe : « Elle est mixte, cependant, vu le peu d'élèves à éduquer, contrairement à la morale étriquée de notre époque. »

10. Jeanne Mance se fera reprocher ce geste altruiste par les autorités religieuses.

Je comprenais, à présent, d'où provenait l'odeur animale persistante qui régnait dans cette maisonnette. C'est ce que je me disais lorsque je souris à mes parentes, qui visiblement, partageaient ma réflexion.

—Voyant notre détermination à nous enraciner en ce pays, reprit notre hôtesse, les Indiens rebelles ont signé un traité de paix en 1655, mais les raids sanglants ont repris de plus belle. De 1658 à 1660, des rumeurs de plus en plus persistantes propagées par nos alliés hurons nous ont fait redouter le pire, en plus de causer, par le fait même, une stagnation du commerce de pelleterie sur lequel reposait notre principale économie. En 1660, une coalition de nations iroquoises projetait l'envahissement et la destruction pure et simple de la colonie, en y allant une bourgade après l'autre, avec Ville-Marie en tête de liste. En apprenant la chose, le valeureux commandant de la place, Dollard des Ormeaux, a recruté seize volontaires pour leur barrer la route sur la rivière des Outaouais, au Long-Sault, puisque les Iroquois en avait fait leur lieu de rapine privilégié. La rencontre a eu lieu dans un méchant fortin de bois. La disproportion des forces était flagrante ; sept à huit cents guerriers contre les quelques braves qui avaient fait don de leur vie pour que subsiste leur nouvelle patrie. Après des jours de lutte, l'inéluctable s'est accompli, et nos dix-sept héros sont morts pour que nous puissions survivre. Cette victoire à la Pyrrhus a eu pour effet d'anéantir le projet d'invasion de notre colonie. Désormais, nous fêtons le 25 mai l'anniversaire du sacrifice de nos héros comme un jour national. Depuis cette sanglante escarmouche, nous vivions dans la constante inquiétude et subissions les affronts des Iroquois sans pouvoir réagir. Nous nous cantonnions dans nos forts dans la crainte de subir une attaque massive qui nous aurait balayés, jusqu'à ce que la mère patrie, dans son infinie miséricorde, réponde à nos prières en nous envoyant un régiment complet pour remédier à cette situation infernale. Voilà, vous connaissez maintenant toute la jeune et héroïque histoire de notre modeste bourgade ! Cela dit… Quels sont vos projets, si je ne suis pas trop indiscrète ? s'informa la bonne dame de quarante-cinq ans.

—Nous avons fait l'acquisition d'une propriété aux abords du Sault-Saint-Louis, expliquai-je, et demain, je la ferai visiter à ma famille. Ensuite, j'entreprendrai les travaux, ce qui me prendra le reste de l'année et le début de la prochaine. Au printemps, si Dieu le veut, nous emménagerons dans notre nouvelle demeure.

—Vous n'avez donc pas peur des Indiens pour vous installer ainsi hors de la protection du fort…

—Monsieur de Tracy et son régiment sont là pour remédier à cette situation intenable ; j'ai confiance en lui et en ses troupes. En nous établissant hors de ces palissades, nous instaurerons une nouvelle ère de paix et de prospérité, deux critères qui iront dorénavant de pair dans cette colonie qui deviendra un pays à part entière.

—Que Dieu vous entende, cher monsieur Deval. Et vous, mes chères filles, qu'allez-vous faire pendant la construction de votre futur domaine ?

—Si cela est possible, nous espérons nous rendre utiles en soignant et en enseignant, répondit Josnée.

—Nous avons de l'expérience en la matière, précisa Catherine.

—Oh, oui ! Et je pourrais les aider, renchérit Anne-Marie, je sais lire, écrire et compter !

—Voilà qui est parfait ! s'esclaffa notre hôtesse, *on a toujours besoin d'un plus petit que soit*, comme dirait le bon monsieur de La Fontaine.

Reprenant son sérieux, madame Bourgeoys expliqua :

—Nous ne sommes malheureusement pas pourvus d'une hostellerie capable d'accueillir des visiteurs tels que vous. Il existe bien une grande maison communautaire qui peut accueillir soixante-dix personnes, mais je crains fort que l'odeur de nos coureurs des bois soit déplaisante aux narines délicates d'aussi jolies demoiselles. Aussi, en toute modestie, je vous offre le gîte durant les travaux et en échange, comme vous me l'avez si gentiment proposé, vous m'aiderez dans mes fonctions… Cela vous convient-il, mes enfants ?

Mes sœurs et mon épouse approuvèrent sans restriction avec moult effusions, comme si elles avaient l'impression de retrouver la mère qu'elles n'avaient plus ou auraient souhaitée avoir.

En quittant la table de notre admirable hôtesse, je me devais de reconnaître que son compte rendu historique était à peu près vrai, à part un certain embellissement de faits et quelques oublis bien compréhensibles…

Chapitre 8

Le domaine insulaire

Comme prévu, le lendemain, une petite troupe composée de deux chevaux supportant chacun un cavalier et un passager en croupe, escortée de nos vingt indéfectibles soldats sous les ordres d'un lieutenant au visage effilé, avançait avec prudence sur un sentier de portage étroit existant depuis la nuit des temps. Chemin faisant, je donnai mille explications à mes gentilles compagnes tout en surveillant constamment les sous-bois, propices à une embuscade.

Si j'exposais ainsi ma famille sans trop de crainte, c'est que la veille, Gilbert et ses hommes avaient inspecté le terrain. Et croyez-moi, ce n'étaient pas des soldats ordinaires, mais d'anciens brigands, tueurs à gages, voleurs de grand chemin, et j'en passe…

Quand j'ai croisé leur route pour la seconde fois, ils se terraient dans une petite forêt cévenole pour détrousser d'innocents voyageurs aux abords d'Alès, à la barbe des compagnies de gendarmes qui régulièrement, envahissaient et fouillaient les bois sans parvenir à débusquer un seul chenapan ~~voyou~~.

Tout comme les Indiens, mes amis étaient passés maîtres dans l'art du camouflage et de l'embuscade. Ce que nos miliciens appelaient *la petite guerre*, c'est la guérilla que pratiquaient les Indiens et que nos valeureux Canadiens prendraient pour modèle ; ceci les rendrait aussi, sinon plus redoutables que les Iroquois, en plus d'en faire des miliciens indispensables à toute expédition guerrière.

Cette troupe d'ex-brigands était devenue une formation d'élite capable de s'infiltrer derrière les positions de l'adversaire et leur occasionner, au besoin, de sérieux dommages. Promis au gibet, condamnés à mort par contumace, j'avais réussi à leur obtenir la grâce du Roi, à la condition qu'ils s'engagent pendant sept ans et s'installent à demeure dans la colonie pour fonder une famille après leur démobilisation. De là, leur indéfectible loyauté à mon endroit et, par extension, envers les miens. Donc, mes fidèles compagnons étaient comme des poissons dans l'eau dans cet immense pays sauvage aussi beau que dangereux.

Trois hommes, baïonnette au canon, avançaient de front à cinquante pas de nous, trois autres, pareillement armés, fermaient la marche, quatre placés en ligne de chaque côté protégeaient nos flancs,

alors que les six autres et le lieutenant nous faisaient un rempart de leur corps. Cela expliquait mon apparente tranquillité, mais en vérité, j'étais terrifié à l'idée que mes chères parentes puissent souffrir de quelque manière que ce soit d'une attaque sournoise.

Finalement, c'est sans encombre que nous arrivâmes en vue de notre concession. Un vol d'oies blanches salua notre approche en caquetant à qui mieux mieux, dévoilant l'îlot enchanteur à une encablure du rivage…

—Quelle merveille ! s'exclama ma lumineuse. Tu ne pouvais choisir de meilleur emplacement, le site est parfait !

Mes sœurs partageaient son enthousiasme, au point où Anne-Marie usa de ses grands yeux bleus pleins de malice pour me supplier :

—Dis, Aiglon, pourrais-je me baigner dans la crique ?

—Nous allons nous baigner ! m'exclamai-je sur un ton joyeux.

Par cette chaude journée de septembre, où les feuilles commençaient à se teinter d'or et de roux, l'eau, aussi fraîche que nos torrents de montagne, fut un pur délice. Pendant que certains soldats bivouaquaient, d'autres, en efficaces cerbères, étaient postés en sentinelles tout autour. Par pudeur, mes sœurs et mon épouse se baignèrent presque vêtues, tandis que moi, comme à mon habitude, je ne gardai que mon caleçon et mon poignard à la ceinture. Soudain, je surpris le regard inquiet du lieutenant de l'Argentière.

—Quelque chose te tracasse, mon brave ?

—C'est de vous voir dans l'eau qui me tracasse. Ne savez-vous pas qu'il est imprudent de se baigner ? On peut attraper de terribles maladies, tels la peste, le choléra, des fièvres tierces et j'en passe.

—Rassure-toi, mon brave la Fouine, mes sœurs et moi, nous nous sommes baignés toute notre vie et nous avons tous une santé de fer. Je crois plutôt que ce sont les eaux sales, la trop grande promiscuité et le manque d'hygiène dans nos villes et villages qui causent ces maladies. Regarde tous ces beaux oiseaux et ces poissons vigoureux qui bondissent pour franchir ses sauts bouillonnants d'écume ; crois-tu qu'ils se porteraient aussi bien s'ils vivaient dans une eau qui charrierait toutes les maladies que tu as citées ?

—Je dois avouer que je n'y avais pas pensé, reconnut mon interlocuteur, mais alors, pourquoi tant de gens, dont le roi, entretiennent les mêmes croyances erronées ? Pas un ne se lave avec de l'eau ; ils préfèrent s'asperger de parfum pour cacher leur fumet.

Il n'avait pas tort. Une fausse croyance répandait effectivement la rumeur voulant que le fait de se laver soit mauvais pour la santé. À titre d'exemple, on disait que les animaux ne se lavent jamais et pourtant, ils semblent ne s'en porter que mieux. Je n'en répondis pas moins ceci :

—Les Romains étaient des gens très civilisés et propres. Chaque maison, même la plus modeste, comportait un bassin pour les ablutions. Les bains publics aussi étaient très fréquentés, et pourtant, peu d'épidémies catastrophiques se sont répandues dans l'empire durant cette époque. Par contre, au Moyen Âge, quand la phobie de l'eau est apparue, les morts de la peste et du choléra se sont chiffrés par millions. À choisir, lequel de ces modes de vie préfères-tu ?

—Ton raisonnement est aussi limpide que cette eau que je vais m'empresser de boire, car ce vin ne m'a pas désaltéré, lança mon ancien adversaire en riant.

Je lui recommandai toutefois de puiser son boire dans le courant, et non dans l'eau stagnante où s'ébattaient les canards.

Les naïades sorties de l'eau, on put commencer les travaux d'arpentage. Il fut décidé des proportions de la maison, qui formera un carré de quarante pieds de côté avec des tourelles cubiques de deux coudées (1m) à chaque coin, ce qui fournira autant de bastions pour mieux la défendre. Contrairement aux maisons de l'époque, mais semblable à celle où j'ai grandi, elle comptera trois étages. Les animaux vivront au premier et ainsi, nous profiterons de leur chaleur au deuxième palier. Bien sûr, il nous faudra composer avec leurs odeurs, mais quand on s'y habitue, ce n'est pas vraiment incommodant.

Le deuxième étage comprendra une grande cuisine où trônera un imposant foyer, accompagné d'une batterie d'instruments de cuisson, une table de travail au-dessus de laquelle nous suspendrons des quartiers de jambon de Bayonne et des saucissons, ainsi que des tresses d'oignons, d'aulx et autres bons légumes. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un évier, taillé dans un bloc de grès récupéré au bord du fleuve, sera muni d'une pompe en cuivre aussi roux que les feuilles d'érable à l'automne.

Par la fenêtre à meneaux, ornée de petits carreaux en verre, et non en papier huilé, on pourra admirer le panorama mouvant et grondant des rapides, de même que la beauté des îlots sauvages partageant les flots vifs en deux rapides rugissants.

Au centre de la pièce, une énorme table pourra asseoir une grande famille et ses nombreux amis, sans oublier une réserve de bois et de nourriture bien garnie dans un réduit de coin.

Le troisième étage, quant à lui, accueillera les quatre chambres, dont chacune sera pourvue d'une fenêtre lucarne et d'une bouche de chaleur rattachée à la cheminée en pierre. Pour ce qui est des commodités, elles seront situées dans un coin du premier ; pas question d'aller faire ses besoins dehors, surtout l'hiver. Pendant la nuit, de pratiques seaux de chambre rempliront leurs bons offices.

Une palissade, percée de meurtrières, enrobera la maison de ses pieux hérissés pour mieux la garder sous son aile.

De plus, on construira une passerelle en bois d'une centaine de pieds de long, munie d'un solide portail à l'entrée pour relier l'îlot à la terre ferme. Évidemment, l'hiver, un pont de glace comblera ce besoin.

Un jardin potager, protégé des vents dominants par la maison, donnera de bons légumes frais, sans oublier les plantes médicinales.

Les plans étant dressés, il ne restait plus qu'à les mettre à exécution. Par mesure de prudence, nous reviendrons demain sans les femmes pour entreprendre les travaux d'abattage.

Chapitre 9

Du renfort qui est le bienvenu

À notre retour dans la bourgade, on aurait dit que c'était jour de fête. Un gros navire arrivait au port, avec, sur son pont, une centaine de soldats au garde-à-vous, tous aussi élégants les uns que les autres dans leur uniforme impeccable brun et bleu. Précédant un important groupe d'officiers, flûtes et tambours ouvraient la marche. On vit le marquis de Tracy, accompagné de presque tout son état-major. L'enseigne, son neveu en l'occurrence, le jeune Nicolas de Chazy, portait fièrement les couleurs du régiment, une croix blanche gironnée de triangles bleus et rouges.

J'observai Josnée à la dérobée. Son visage avait pris une couleur de pivoine qui lui seyait, ma foi, fort bien. Elle semblait heureuse et triste à la fois, ce que je comprenais parfaitement. Nous nous tenions un peu à l'écart, question de faire profiter les *Montréalistes* de ce défilé militaire auquel ces pauvres gens n'étaient pas habitués. Quand monsieur Tracy nous aperçut, il nous fit un signe discret de la main, auquel je répondis par un coup de tête respectueux.

Tous les habitants de la bourgade étaient priés d'accueillir un ou plusieurs soldats, selon la grandeur de leur demeure, moyennant, bien sûr, un dédommagement. La petite maison de madame Bourgeoys étant déjà pleine, nous ne nous attendions pas à recevoir de nouveaux pensionnaires. Pourtant, un grand jeune homme cogna à la porte ; c'était Nicolas. Tout de suite entré, une fois les civilités accomplies, il rassura Josnée…

—Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai réfléchi. Tu me manques beaucoup et je ne pense qu'à toi. Pourquoi devrions-nous vivre séparés à cause de différends idéologiques ? Quel homme est assez fou pour sacrifier un bonheur pour une perception sans doute erronée des mystères de la foi ? Pas moi ! Pas plus tard que le lendemain de ton départ, soit le 28 août, devant Monseigneur Laval, j'ai abjuré l'hérésie de ma religion calviniste pour devenir catholique romain.

À ces mots, folle de joie, Josnée sauta au cou de son bien-aimé, puis, sans aucune fausse pudeur, l'embrassa avec passion. Après ces débordements amoureux, ma sœur, radieuse comme jamais, se retourna vers moi pour me dire :

—Mon cher frère, je te présente mon futur mari, Nicolas de Chazy !

Je félicitai celui qui allait faire partie de la famille à l'aide d'une fraternelle accolade. Ensuite, tout le monde, y compris notre chère hôtesse, congratula le beau couple que formaient nos deux tourtereaux. À voix basse, Nicolas m'avisa que son oncle tenait à me voir, ainsi que madame Bourgeoys, dans les plus brefs délais. Sous prétexte de raccompagner l'enseigne dans les ruelles sombres de la bourgade, la bonne dame prit son manteau et une lanterne et me demanda gentiment si je lui ferais l'honneur de l'escorter, ce que je m'empressai d'accepter.

Monsieur de Tracy nous reçut courtoisement dans la maison du gouverneur, vacante depuis que les habitants de Ville-Marie avaient retourné l'envoyé en remplacement de leur cher de Maisonneuve. Étaient également présents le capitaine de Closse et d'autres dignitaires. Après les salutations d'usage, le marquis aborda les raisons de sa venue.

—Nous allons bientôt partir en campagne contre les Iroquois (ils ne le feront malheureusement pas avant le début du mois de janvier, par un froid polaire) et je tenais à m'assurer que cet avant-poste était bien pourvu en armes, munitions et soldats pour le défendre pendant que nous serons absents. C'est pourquoi je laisserai cinq compagnies d'une cinquantaine d'hommes chacune pour vous protéger.

Il en laissera huit à Québec, trois aux Trois-Rivières, une à l'île d'Orléans, tandis que les autres seront réparties entre les forts Richelieu « Sorel », Saint-Louis « Chambly » et Sainte-Thérèse, plus en amont sur le Richelieu.

Ces mots semblèrent insuffler un regain d'espoir dans le visage de ces braves colons, toujours sur la défensive et en infériorité numérique. S'adressant à notre logeuse, le marquis poursuivit…

—Je vous ai priée de venir, madame, car, connaissant votre altruisme exemplaire, je sais que je peux compter sur vous pour accueillir un contingent de filles à marier. Pour ce faire, nous vous aiderons à bâtir une grande maison. Monsieur l'Intendant vous apportera son soutien financier.

—Votre excellence me fait trop d'honneur. Je suis extrêmement touchée par tous les bienfaits dont bénéficie notre colonie depuis votre arrivée, tel que le renforcement notoire de nos troupes, l'immigration de qualité, l'approvisionnement en biens et nourriture et maintenant,

de jeunes femmes à marier qui retiendront nos hommes trop empressés de courir les bois pour mieux courir les Sauvageonnes.

—Tout le crédit ne m'en revient pas entièrement ; votre nouvel intendant, monsieur Talon, y est pour quelque chose, aussi, ne l'oubliez pas, chère madame Bourgeoys.

—Nous ne l'oublierons pas, surtout dans nos prières qui vous accompagneront dans vos périlleuses campagnes.

—Ainsi, enchaîna en souriant le lieutenant-général en se tournant vers moi, votre sœur a accompli un autre miracle en convertissant un irréductible huguenot.

—Je crois plutôt que c'est l'amour qui l'a converti, précisai-je.

—Ah, l'amour ! s'exclama le vieil homme avec nostalgie, que de prodiges nous fait-il accomplir ! En attendant, je vous laisse mon neveu qui fera partie de la garnison du fort et qui pourra ainsi plus facilement fréquenter votre sœur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Cela leur permettra de valider leurs sentiments et, s'ils sont aussi solides qu'ils le paraissent, à la démobilisation de Nicolas, dans deux ans, ils pourront se marier et s'établir ici ; vous avez ma bénédiction.

Je remerciai cet éminent homme au grand cœur. Puis, de retour à la maison, j'informai ma chère sœur de ces derniers développements. Émue, elle en pleura de joie.

Le gros navire ne transportait pas que des militaires ; plusieurs familles d'immigrants et beaucoup de célibataires, des engagés, ou *trente-six mois*, selon la durée de leur contrat, en faisaient partie. Cela tombait bien, car j'avais besoin de toute l'aide possible pour la construction de notre demeure fortifiée. Avisant un colosse blond qui portait un gros sac de marin sur ses vastes épaules comme s'il s'agissait d'un simple casse-croûte, je l'abordai ainsi :

—Holà, le Viking ! Où allez-vous de ce bon pas matinal ?

—Je suis parti précipitamment, sans un contrat en poche, répondit poliment le grand gaillard, visiblement embarrassé, et je cherche à m'engager pour trois ans. Savez-vous où je dois me présenter ?

—Vous n'avez pas d'engagement formel, c'est étrange… Quelles sont vos qualifications ? m'informai-je.

—Je suis charpentier, et j'ai déjà été bûcheron. Le travail ne me fait pas peur ni les Indiens, précisa mon interlocuteur avec un franc sourire qui dévoila une dentition éclatante.

—Alors, inutile d'aller plus loin, je vous engage sur-le-champ, lui dis-je en lui tendant une main qui disparut dans la sienne.

Au lieu de me la broyer, le géant la serra avec force et douceur à la fois.

—Je m'appelle Christian Groulx, se présenta-t-il. J'ai dix-huit ans et vous m'obligeriez si vous me tutoyiez ; je n'ai pas l'habitude à être vouvoyé.

—L'Écuyer, tu dois donc aimer les chevaux ?

—Oui, mais ils sont rares, par ici, à ce qu'on m'a dit.

—Nous avons la chance d'en avoir deux et moi aussi j'aime ces gracieuses créatures beaucoup plus intelligentes qu'on ne le croit ; d'ailleurs, j'aime tous les animaux. Eh bien… Christian… moi, c'est Jean Deval, Aiglon pour les intimes ; viens, amène ta grande carcasse que je te présente au reste de la famille.

Tout comme moi, les miens furent séduits par ce grand gaillard aux bonnes manières et l'adoptèrent illico. Mon nouvel ami m'apprit par la suite qu'en raison d'un démêlé avec les autorités locales, il s'était embarqué sur le premier bateau venu et avait débarqué par hasard en Nouvelle-France. Heureux hasard ou signe du destin ?

Le 15 du mois d'octobre 1665 nous secoua un peu en raison d'un tremblement de terre notable survenu à l'heure du souper et qui fit chuter pots et vaisselle qui se brisèrent avec fracas.

Ce mois s'achevait dans une orgie de couleurs plus spectaculaires les unes que les autres. Il faisait une chaleur étonnante pour la saison que les locaux appelaient *l'été indien*, étant donné que c'était la dernière chance, pour les autochtones, de faire des provisions de bouche et de bois en prévision d'affronter la longue et rude saison hivernale.

Grâce à Christian, quelques bons voisins et à la protection de nos fidèles soldats qui mettaient aussi la main à la pâte, la construction allait bon train ; nous avions déjà déboisé les abords de la grande rivière en vue de percer un champ dans la forêt. Le plus difficile fut d'arracher les souches. J'avais réussi à acheter l'une des rares cavales importées par le régiment, qui s'attela courageusement à la tâche pour aider Domino à extirper un à un les restes de ces arbres profondément enracinés dans la terre nourricière. Notre engagé, de sa force herculéenne, les aida grandement.

La Ziza, trop délicate pour ces durs ouvrages, se contentait de promener les élégantes amazones sur son dos. De temps en temps, entre leurs obligations, sous la bonne protection de Nicolas et de ses hommes, nos gentes dames venaient nous rendre visite pour nous

égayer de leur présence et nous distraire en même temps. En fait, il s'agissait surtout d'inspections pour surveiller la progression des travaux et nous signifier leur étonnement devant leur lenteur.

—Patience, leur disais-je chaque fois, Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Au printemps, tout sera fini, spéculai-je. Du moins je l'espère.

Si novembre et ses vents violents arrachèrent les belles feuilles rouges et or de nos érables et nous firent frissonner, ils n'arrêtèrent pas nos ardeurs. Un gros feu, alimenté par les branches que nous élaguions des troncs, brûlait en permanence pour réchauffer nos doigts engourdis par le froid.

Décembre, quant à lui, vit les bords de la rivière agitée se couvrir de plaques de glace et charrier de gros glaçons. La terre s'abrita frileusement d'un épais manteau blanc, alors que la charpente en poutres de chêne, assemblées à tenons et mortaises, puis sécurisées par de grosses chevilles d'érable, dressait maintenant son squelette en bois où le vent glacial et humide s'engouffrait en sifflant. Il me tardait d'ériger les murs et la cheminée avant de finaliser l'intérieur dans un relatif confort. Et Noël arriva…

—Cette année, nous annonça Marguerite Bourgeoys, est différente de toutes celles que j'ai passées en ce pays. Vous aviez raison en décrétant que le régiment Carignan-Salières apporterait un renouveau dans la colonie. Jamais nous n'avons connu un tel sentiment de sécurité ; sans craindre de nous faire attaquer, nous pouvons fêter la naissance du rédempteur comme il se doit. Par la même occasion, fêtons les sauveurs de notre jeune colonie : le marquis de Tracy, le colonel Henry de Salières et tout son régiment, monsieur Jean Talon, notre dévoué intendant, son excellence, le gouverneur Rémy de Courcelles, sans oublier Monseigneur Laval, qui fait tant et tant pour ses ouailles, ainsi que vous, mes chers enfants, qui m'apportez votre jeunesse et votre soif de vivre, termina-t-elle en nous embrassant dans ses bras.

—N'oubliez pas les valeureux Cartier, Champlain, de Maisonneuve, de même que Dollard Des ~~des~~ Ormeaux et ses compagnons, sans qui il n'y aurait pas de Montréal ni de colonie, ajoutai-je.

Puis vint l'échange de cadeaux. En grand secret, j'avais recommandé à un artisan algonquin de fabriquer une paire de chauds mocassins pour chacun de nous, ce qui fut hautement le bienvenu. Durant leur temps libre, Catherine, Josnée et Anne-Marie nous avaient tricoté des mitaines et des foulards en laine multicolore. Elles en furent cha-

leureusement remerciées, sans jeux de mots. En cachette, Christian avait sculpté des figurines de soldats et d'Indiens pour Anne-Marie, qui en exulta de joie. À moi, il remit une pipe aux ornements complexes, ce qui me toucha énormément. Pour ne pas être en reste, madame Bourgeoys nous avait préparé un gâteau aux fruits confits qui fit le délice de tous. Je croyais que c'en était terminé de la remise des cadeaux, quand ma lumineuse déclara à tous :

—J'ai un cadeau précieux que je voudrais offrir à vous tous et à mon cher mari en particulier ; j'attends un enfant, un petit Canadien !

Ces mots déclenchèrent une véritable frénésie. Tout le monde félicita la future mère, moi le premier, puis ce fut à mon tour d'être félicité, embrassé et presque écrasé dans les bras puissants de Christian. Ah, quel beau Noël ce fut !

Durant l'automne, les travaux de fortification de la rivière Richelieu (nous l'appellerons toujours ainsi désormais), s'étaient poursuivis par la construction d'un fort sur l'île Sainte-Thérèse, à cinq milles en amont du fort Chambly (nous préférions cette appellation plutôt que fort Saint-Louis, pour éviter la confusion avec celui de Québec). Un chemin carrossable reliant les deux forts venait d'être achevé par les troupes du capitaine Pierre Lamothe. Ne s'arrêtant pas en si bonne route, au printemps suivant, ce bâtisseur méritoire construira le fort Sainte-Anne sur l'une des îles du lac Champlain dont il laissera son nom à la postérité.

Durant cet automne passablement occupé, le colonel de Salières fit construire un bateau de taille moyenne, à Sainte-Thérèse, pour remonter la rivière jusqu'au grand lac, poussant la hardiesse jusqu'à y pénétrer profondément. Les vingt hommes embarqués s'extasièrent sur les beautés du paysage qu'ils découvrirent, sans avoir à souffrir d'attaques iroquoises.

Son exploit accompli, le colonel vint hiverner à Montréal avec cinq compagnies, pour la plus grande joie des habitants.

L'une des premières mesures du nouvel intendant fut de créer un conseil souverain que monsieur de Tracy, en tant que vice-roi de toutes les Indes occidentales, était chargé de présider. Pour ma part, je refusai d'en faire partie pour les motifs que l'on sait.

Impressionnée par tout ce déploiement de force, une délégation iroquoise avec à sa tête un vieux sage nommé *Garakontié* (dont il sera question plus loin) et composée d'Onontagués, de Goyogouins et de Tsonnontouans, se présenta à Québec, en décembre, en vue de négo-

cier un traité de paix. Pour favoriser le rapprochement, ils ramenaient avec eux un prisonnier français, le sieur Charles Le Moyne, autre personnage important de la colonie.

Comme on peut le constater, il manquait deux nations à cette coalition, soit les Onneiouts et surtout, les Agniers (ou Mohawks), les plus redoutables. Pourtant, Tracy signa avec eux un traité de paix le 13 décembre 1665, à Québec. Il inclut les Onneiouts dans l'entente, mais pas les Agniers. Se croyant à l'abri des foudres du marquis du fait qu'ils habitaient tout au fond du lac Champlain, ces derniers osaient lui résister. La suite leur prouvera le contraire...

Excédé par leurs tergiversations et leurs rapines incessantes, le 9 janvier de l'année 1666, par un froid glacial, le gouverneur Rémy de Courcelles, à la tête d'un impressionnant détachement de soldats, partit en guerre contre les Agniers, peuple iroquois vivant dans la vallée de la rivière Mohawks, au sud du lac Saint-Sacrement[11]. Or, les soldats européens n'étaient pas équipés pour entreprendre une telle campagne sibérienne, d'autant plus que leurs guides algonquins leur firent défaut.

Comme l'avait prévu l'évêque, les Indiens se riaient d'eux sur la neige et harcelaient la troupe à coups d'escarmouches ponctuelles, avant de disparaître dans la nature telles des ombres insaisissables. Complètement perdue, épuisée, affamée et crevant littéralement de froid, la petite armée dut son salut à des Hollandais, qui la ravitaillèrent sans réclamer le moindre paiement en retour. Bel exemple de bon voisinage.

Ce fut une retraite humiliante pour les Français et une leçon chèrement acquise ; jamais plus ils n'entreprendraient de grandes expéditions en hiver. De leur côté, forts de cette victoire morale, les Agniers reprirent leurs raids sanglants au détriment d'établissements isolés.

Redoublant de prudence, Christian et moi parachevions l'intérieur de notre demeure, bien à l'abri des murs en troncs d'arbre partiellement équarris montés à l'horizontale les uns sur les autres et joints de mortier pour en assurer l'isolation. Ce genre de construction sera appelée *pièce sur pièce* et pendant des siècles, sera très populaire au sein de la colonie. Nous y avions adapté certaines modifications en construisant une maison retranchée aussi redoutable que solide. Celle-ci prenait forme et malgré son apparence rustique, elle n'en demeurait pas moins confortable et sûre. Dans l'âtre, un gros feu de

11. Rebaptisé lac George après la conquête anglaise.

bûches ronflait en permanence, en plus de répandre sa douce chaleur vivifiante.

J'avais troqué les roues de notre charrette pour des patins en bois d'if recourbés à la vapeur, ce qui n'était pas sans imiter les toboggans des Indiens.

Vu sa rapide adaptation au rude climat, Domino devait avoir dans ses veines du sang des robustes chevaux qui parcouraient l'Europe glaciale préhistorique. Avec ses solides pattes, son physique trapu et son poil qui avait atteint une longueur inégalée, il était, de nos trois chevaux, le mieux adapté aux conditions hivernales. Sous son pelage, un épais et dense duvet le protégeait du froid comme un manteau en lainage. En fait, il était presque aussi à l'aise dans la neige que nos deux jeunes loups apprivoisés qui nous suivaient partout, semblables à de jeunes chiens fous. Voyant que ces derniers grandissaient en force et en douceur au milieu des humains, j'avais renoncé à les relâcher dans la nature, car ils seraient revenus auprès des hommes, qui les auraient pris pour des animaux sauvages et abattus sans remords, vu la valeur de leur pelage. Il va sans dire que ma petite sœur était ravie de cette décision. Elle avait même promis de s'occuper d'eux comme une mère. Depuis la naissance tragique d'Anne-Marie, c'était la première fois que des animaux aimaient son contact. De ce fait, il aurait été cruel de les lui retirer. Comme le plus foncé des deux louveteaux avait un ascendant marqué sur son frère au pelage clair, nous l'avions baptisé Capitaine. L'autre, plus vif et plus enjoué, courait et faisait des bonds prodigieux ; puisqu'il avait un poil gris éclatant, nous l'avions nommé Vif-Argent.

Suivant l'exemple de notre persévérant et pugnace père de la colonie, Samuel de Champlain, il ne se passait pas une soirée sans que nous soyons invités chez nos voisins, quand ce n'étaient pas eux qui venaient chez nous pour savourer les mets de notre hôtesse. Mangeant, chantant et dansant, nous prenions plaisir à perpétuer l'*ordre de Bon Temps*, créé par l'admirable de Champlain pour contrer les effets néfastes d'un trop grand isolement durant la froide saison.

Pour aller d'une maison à l'autre, il fallait emprunter des galeries et des tunnels dans les congères immenses provoquées par les bourrasques. Tout proche, le fleuve transformé en banquise, sauf là où on trouvait des courants rapides, soufflait son haleine glaciale et vivifiante.

Tout était prétexte à nous amuser. Que de batailles de boules de neige, que de rires et de bonheur nous avions alors ! Il faut dire que pendant ce temps, nous ignorions que de malheureux soldats crevaient littéralement de faim et de froid, si ce n'était sous les coups des Agniers. Quatre-vingts y laisseront leur vie.

Puis, un beau jour d'avril, le printemps arriva. Précédées d'une cohorte de bruyantes corneilles et de vilains corbeaux charognards, nos chères oies blanches firent leur apparition, bientôt suivies par les outardes discordantes et les canards caquetants qui envahirent très vite les baies abritées d'herbages appétissants.

Les arbres se couvrirent de bourgeons, alors que le fleuve, à grand fracas, se débarrassait de ses glaces, et la terre du linceul blanc qui la recouvrait. Peu de temps s'écoula avant que de milliers de fleurs impatientes de goûter au doux soleil printanier ne jaillissent du sol ! D'innombrables oiseaux entonnaient leurs trilles sonores tout en parachevant leurs nids… De notre côté, le nôtre était enfin fini... Comme promis, la maison était fin prête !

Elle avait une allure de petit *castel* antique, avec ses tourelles de bois et sa palissade qui lui donnait un air de solidité à toute épreuve. En même temps, elle avait du charme. Il faut dire que son site enchanteur contribuait pour beaucoup. La cheminée en pierres de moraine récupérées sur nos terres défrichées dressait sa stature pyramidale contre la bâtisse, comme pour la soutenir. Le tout, en crachant un long panache de fumée bleutée,

À cause du dégel, le sentier conduisant au domaine était impraticable à toute voiture, qu'elle fût à roues ou à patins. La visite des dames au chantier terminé dut donc se faire à pied, soit en bottes grimpantes, soit en brodequins en cuir recouvrant tout juste les chevilles ; aussi, c'est avec de la boue jusqu'aux genoux que nous arrivâmes à notre domaine tout neuf, le trop fort courant nous ayant empêchés de remonter la rivière en chaloupe.

À la suite des grands froids de janvier et de février, nos charmantes compagnes avaient dû remettre leurs visites de curiosité. Aussi, furent-elles ravies de voir le travail accompli depuis leur dernier passage. Lorsque je leur fis les honneurs de la maison, elles s'extasièrent devant chaque détail. Les murs crépis à la chaux qui éclairaient les pièces grâce à leurs réverbérations lumineuses, les parquets cirés en planchettes de chêne étroitement ajustées, tout comme le plafond latté, conféraient aux pièces chaleur et confort. Mais l'élément qui re-

tint davantage leur attention fut l'âtre. Muni de lourdes portes en fonte et importé de France à prix d'or, nous l'avions reçu en cadeau de la part d'un certain J.T., pour rester discret.

Une crémaillère permettrait de suspendre des marmites à différentes hauteurs pour mieux faire cuire et mijoter des soupes et des ragoûts. Portes et fenêtres à petits carreaux vitrés, doublées de solides volets, se barraient de l'intérieur à l'aide de crémones constituées de deux barres en fer verticales actionnées par une poignée oblongue. L'eau, conduite par une canalisation en bois cerclée de cerceaux en bronze, à l'instar d'une barrique, arrivait dans un bassin situé au premier ; de là, un trop-plein coulait dans un abreuvoir destiné aux animaux, tandis qu'un autre nettoyait en permanence le cabinet d'aisances à la turque en évacuant l'eau souillée par une chatière dans le courant qui distribuait la manne à la ronde.

Du bassin, un tuyau en cuivre conduisait à la pompe de l'évier en grès, sis sous la fenêtre dont la vue sur les rapides et l'île aux Hérons était magnifique.

Tout paraissait parfait aux femmes de ma vie et pourtant, il fut décidé d'attendre que les chemins soient carrossables avant d'emménager.

Chapitre 10

1666 : Des nouvelles du vieux pays

Le beau temps amena une nouvelle affectation pour l'enseigne de Chazy. Avec un détachement important, il appareilla pour l'île Lamothe, sur le lac Champlain, afin d'occuper et de parachever le fort Sainte-Anne, question de barrer la route aux envahisseurs. Les adieux furent déchirants pour les amoureux ; Nicolas promit à ma sœur de venir passer sa permission avec nous au mois d'août, ce qui atténua quelque peu leur chagrin.

Cette année-là, vu l'affluence d'immigrants, de nouvelles écoles furent construites. Les frères Sulpiciens ouvrirent une petite classe afin que tous les enfants, riches ou pauvres, puisque gratuite, puissent apprendre à lire et à écrire ; l'abbé Souart, le supérieur du séminaire, en fut le premier instituteur.

Dotée d'excellentes pédagogues en sa demeure, Madame Bourgeoys ouvrit un pensionnat pour jeunes filles de bonne famille, allant en cela contre les préjugés du temps. En effet, selon des traités pédagogiques, il n'était pas de bon ton d'instruire des jeunes filles. D'après d'imminents hommes éduqués, cela surchauffait leur esprit, menait à la dépravation de leurs mœurs en raison de mauvaises lectures sur lesquelles elles risquaient de tomber, et aggravait certains défauts propres aux femmes, comme ceux de trop parler, de se mêler de tout et, le plus grave… de raisonner ! (sic) La plus stricte prudence était donc recommandée aux éducatrices.

Mais ce qui occasionna un grand bonheur à notre bienfaitrice fut la construction d'un *Ouvroir de la Providence* à la Pointe-Saint-Charles, sur un terrain donné par ce bon de Maisonneuve et financé, en partie, par monsieur l'intendant. Cet ouvroir, ou Maison de la providence, était une école ménagère où les sœurs laïques de la Congrégation de Notre-Dame enseignaient à des jeunes filles de condition modeste la façon honorable de gagner leur vie en tant que servantes, soit en travaillant aux champs ou dans les maisons de gens aisés. Cette maison, qui portait bien son nom, accueillerait aussi de nombreuses Filles du roi en attente d'un mari.

Libéré de ses glaces, le fleuve permit enfin l'arrivée de nouveaux bateaux en provenance du vieux pays. Ils étaient remplis de

nouveaux colons pleins de bonne volonté, de marchandises rares, d'autres filles à marier, mais surtout, ils nous amenaient des nouvelles de nos proches. Depuis notre arrivée, nous n'avions eu aucune information sur notre famille. Avant le blocus imposé par les glaces, je leur avais envoyé un volumineux courrier en deux exemplaires, pour être sûr qu'ils le reçoivent. Nous attendions leur réponse avec impatience et appréhension, vu l'âge de nos grands-parents.

Pas une, mais trois grosses enveloppes cirées nous furent remises par le capitaine, accompagnées d'un volumineux colis. Fébrilement, j'ouvris celle où je reconnus l'écriture de mon père… Après les salutations d'usage, il me parla de son mariage avec Janine, ce qui ne me surprit guère, puis du train-train quotidien, de la mine, du domaine et des animaux qui s'ennuyaient de nous, y compris *Clopin*, notre ami l'aigle. Puis il aborda le sujet qui visiblement lui tenait à cœur. Comment allions-nous ? Le rude hiver nous avait-il pris au dépourvu ? Étions-nous bien installés ? Et d'autres questions du genre. Je sentis beaucoup d'amour, dans sa lettre, et beaucoup de peine, également, de nous savoir si loin, entourés de dangers sans qu'il puisse nous être d'un quelconque secours. J'espérais que la longue missive qui partirait sur le même navire le rassurerait et lui apporterait un certain réconfort.

La lettre suivante venait de mes aïeux ; en bref, ceux-ci partageaient les appréhensions de mon père, et entretenaient l'espoir de nous voir une dernière fois avant leur départ prochain vers un autre monde. J'eus une pensée nostalgique en les revoyant le jour où nous avions quitté le pays ; dignes et émus, ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, comme pour se communiquer leur courage, tout en nous envoyant la main dans un dernier geste d'adieu.

La troisième missive était plus joyeuse. Elle provenait de Janine et de ses enfants, avec qui nous avions partagé notre domaine pendant la longue absence involontaire de notre père. Elle nous exprimait sa joie d'avoir régularisé sa situation en épousant Vincent, suivant en cela les derniers vœux de notre chère maman, et le bonheur qu'était le sien de vivre en harmonie avec ceux qu'elle aimait. Quant à Laure, elle était heureuse d'avoir enfin un papa ! Les deux garçons de Janine étant bien mariés et établis, il ne restait que la jeune Laure avec eux. Après de longs mois de tristesse, celle-ci avait retrouvé le goût de vivre, sa jeunesse et son tempérament aidant. Elle était comme un rayon de soleil dans cette maison désormais trop grande.

Avec l'encombrant colis dans les bras, je m'empressai de regagner notre logis temporaire. Mes sœurs relurent trois fois chaque lettre, non sans souligner certains détails au passage. Soudain, je surpris le regard triste de ma mie.

—Tu dois te morfondre de ne pas avoir de nouvelles de ta mère, lui dis-je.

—Un peu, mais je suis tellement contente pour vous. Vous avez des parents si merveilleux ; j'avoue que j'en suis un tantinet jalouse. On ne peut pas dire que les sentiments maternels étouffent ma mère. Tout ce que je souhaite, c'est de ne pas agir comme elle avec mon enfant, confessa-t-elle en lâchant un soupir déchirant.

—Rassure-toi, ma douce. Tu te souviens de notre première conversation au fond de ton parc ? Je te disais que tu étais aussi jolie que ta mère, mais qu'heureusement, tu avais hérité de la grandeur d'âme de ton cher père.

—Comment pourrais-je l'oublier. Ç'a été le prétexte de notre premier baiser ; nous n'avions alors que neuf ans.

—Oui, confirmai-je en embrassant ma dulcinée, j'ai toujours été précoce pour mon âge.

Réplique qui fit rire la maisonnée, en plus de détendre l'atmosphère.

—Voyons ce que contient ce lourd colis, repris-je en détachant précautionneusement le papier ciré ~~pour~~ afin de pouvoir le réutiliser un jour.

Une vulgaire caisse en bois apparut. Il fallut un pied-de-biche pour l'ouvrir. Niché dans la paille, un magnifique coffret en cuir, renforcé de coins en argent et orné d'une serrure du même métal s'offrit à nos regards éblouis. Une petite clé, suspendue à un anneau d'or, gisait dans le fond. Sous les yeux à la fois attentifs et impatients de mes parentes, je la glissai dans l'entrée du verrou et fit jouer le pêne dormant. Le couvercle ouvert, le contenu jeta une lumière dorée sur les visages émerveillés de mes compagnes. Entouré de livres précieux, un lit d'écus d'or resplendissait sous la lumière avare provenant des fenêtres en papier huilé. Anne-Marie y plongea une main avide et puisa une poignée de pièces, qu'elle fit retomber en pluie dans la cassette, non sans laisser entendre une musique des plus douces à l'oreille.

—Nous sommes riches ! cria-t-elle avec ferveur. Avec tout cet or, on pourrait acheter le mont Royal et il nous en resterait assez pour y construire un château.

—Nous le sommes déjà, répliquai-je, et nous avons une belle demeure, l'aurais-tu oublié ? Regarde, il y a un parchemin sous les pièces… Voyons ce qu'il raconte.

Mes très chers enfants (n'y voyez aucun mauvais jeu de mots)

Cette boutade fit rire notre logeuse qui jusqu'à présent, se tenait discrètement en retrait.

—Je vois de qui tu tiens ton sens de l'humour, me dit-elle tendrement. Veuillez, s'il vous plaît, pardonner mon intrusion ; continue, je t'en prie.

Cet or vous appartient, car vous avez fait fructifier la mine, la filature de vers à soie, ainsi que le domaine pendant ma longue absence ; il vous revient de plein droit.

Bien que je vous aie recommandé de prendre tout l'argent nécessaire à votre établissement dans votre nouveau pays, vous l'avez fait avec parcimonie et m'en avez laissé beaucoup trop. Aussi, je tenais à réparer cette injustice. Connaissant votre altruisme, je sais que Josnée et toi, mon cher Aiglon, en ferez bon usage.

Je vous réitère mes plus sincères souhaits de réussite en vous exhortant à la plus grande prudence dans ce pays rempli de mystères et de dangers.

Quant à toi, ma chère petite Anne-Marie, je fais le souhait qu'en grandissant tu sois non seulement le portrait de ta bienheureuse mère, Marianne, mais que tu aies aussi son caractère empreint de douceur et de bonté.

Que Dieu vous garde, mes enfants chéris.

Tu permettras, jolie Catherine de Gagnières, que je t'inclue dans ces vœux, car je te considère aussi comme ma fille. À quand un petit valeureux ?

Votre père affectionné,

Vincent de Val-Heureux

On se regarda, émus, les yeux brillants de larmes et, incapables de nous retenir plus longtemps, nous sombrâmes tous les quatre dans les bras l'un de l'autre pour lâcher notre trop-plein d'émotions. Reprenant nos esprits, je m'adressai à notre bien-aimée hôtesse.

—Je suis sûr que notre père approuverait ce choix… Tenez, prenez cette poignée de pièces, vos œuvres en ont plus besoin que nous, lui dis-je en puisant largement dans le coffre au trésor.

Le premier réflexe de la bonne dame fut de refuser ce don, mais une douce persuasion de la part de Josnée dissipa ses scrupules.

—Merci infiniment, mes enfants. Je vois que tu n'as pas seulement hérité du sens de l'humour de ton père, mon cher Aiglon, mais de sa munificence aussi.

Le coffret recelait d'autres trésors… des livres. Un à un, je les sortis. L'un portait sur l'art de cultiver les sols et un autre sur la couture. Pour compléter cette manne, je dénichai dans la paille, une grammaire universelle, un livre sur la médecine et un manuscrit sur les plantes médicinales que je m'empressai d'ouvrir. En première page, une dédicace mise en évidence disait :

À mes amis et doués élèves
Josnée et Aiglon de Val-Heureux,
pour les années de bonheur qu'ils m'ont apportées,
votre vieille amie

Julienne La Croix, connue sous le surnom affectueux de Mamie !

Plus loin, je trouvai une lettre pliée en quatre avec l'inscription : *À Aiglon*

Elle disparut dans le fond d'une poche, ce qui fit dire à Josnée :

—Aurais-tu des secrets à nous cacher ?

—Non, c'est juste que je ne veux pas retarder le plaisir de ces belles découvertes. Je la lirai plus tard, à tête reposée. Voyons ce qu'il y a d'autre… Tiens, aurions-nous un devin dans la famille ? C'est pour toi, mon amour… Un livre sur les soins à apporter au bébé et à la maman, dis-je en tendant ledit livre à ma femme, qui commençait à présenter une légère rondeur au niveau du ventre.

Du papier parchemin, de l'encre, des buvards et des crayons au fusain complétaient l'envoi.

Bien que je ne dusse pas me rendre à notre nouvelle demeure ce jour-là, je savais que Christian était resté seul pour nettoyer les sous-bois des buissons susceptibles de cacher des individus aux intentions malveillantes et de propager des feux de forêt. C'est pourquoi je prétextai un travail urgent à faire pour m'y rendre, persuadé que j'y serais plus tranquille pour lire ma lettre.

Ballotté par mon cheval dont les jarrets s'enfonçaient dans la boue collante, je mis pied-à-terre pour le guider à travers les méandres bourbeux. Arrivé aux abords du domaine, je notai qu'aucun bruit ne filtrait, ce qui m'inquiéta un peu. Sans doute que mon engagé profitait de notre absence pour faire une sieste.

La maison était vide et silencieuse, aucune trace de lutte… bon signe. Pour préserver l'intimité de Christian, nous avions bâti, au premier, une petite chambre adossée à la réserve ; or, le lit était vide. Par acquit de conscience, je gravis les marches à la volée pour inspecter les chambres… Rien là non plus. Puis, par une lucarne donnant sur le bois, je vis un corps étendu de tout son long sur le bord du fossé ; c'était lui ! Je criai son nom par la fenêtre, mais n'obtins aucune réponse. Mort d'inquiétude, je dévalai les marches de l'escalier quatre à quatre pour courir vers la forme allongée.

Christian ronflait puissamment, une bouteille vide à ses côtés. En le secouant sans ménagement, je réussis à le réveiller juste assez pour qu'il entrouvre péniblement un œil en marmonnant :

—Laisse-moi tranquille, je veux dormir !

Saisissant la bouteille, je la portai à mes narines. Elle empestait l'eau de vie bon marché que les coureurs des bois peu scrupuleux échangeaient aux Indiens contre de belles peaux de castor, malgré l'interdiction, sous peine d'être excommuniés par Monseigneur Laval.

J'allai la remplir avec l'eau très froide de la rivière et revint vers la belle au bois dormant pour lui déverser le tout sur la tête, en prenant soin de viser la bouche entrouverte. Toussant et crachant, Christian émergea enfin des vapeurs éthyliques et s'assit péniblement en posant sur moi un regard empreint de honte et de remords.

—Vous allez me chasser ? questionna-t-il avec appréhension.

—Non, mais je suis déçu de ton comportement. Si tu voulais te soûler, tu aurais pu le faire à l'abri des palissades ou dans la maison. Imagine si des Iroquois t'avaient découvert. Quelle belle prise facile et quelle belle chevelure blonde auraient-ils emportés ! En plus, ils auraient pillé et brûlé la maison que nous avons eu tant de peine et

tant de plaisir à bâtir. Peux-tu me promettre que cela n'arrivera plus ?

—Oh, oui ! Je ne toucherai jamais plus à ce tord boyaux ; j'ai encore le cœur tout à l'envers.

—Viens à la maison, nous allons faire une bonne soupe pour te changer les idées…

Sitôt ma phrase terminée, le grand gaillard se retourna pour arroser les buissons des reliquats de son estomac. S'essuyant la bouche à l'aide d'une feuille, il baissait la tête sans oser me regarder. De retour au domaine, il s'informa de l'absence de Capitaine et Vif-Argent.

—Ils jouent à la poupée avec Anne-Marie ; elle les habille avec du vieux linge et ils adorent ça. De vrais saltimbanques !

—J'aime bien votre jeune sœur, elle me fait penser à ma cousine ; aussi espiègle qu'elle et aussi jolie.

—Holà ! Tu ne vas pas me demander sa main, j'espère ?

—Mais non, voyons ! Elle est bien trop jeune pour moi ; quel âge a-t-elle, au fait ?

—Bientôt onze ans, et si l'on en croit ce bon monsieur Talon, dans trois ans, elle sera en âge de convoler.

—Je suis sûr qu'un gentil officier lui fera tourner la tête, comme c'est arrivé à votre sœur aînée, conclut Christian en soupirant.

Après un dîner frugal, je lui tendis la main et dis :

—Tiens, c'est pour toi. Ne la dépense surtout pas pour boire, mais bien pour t'installer bientôt sur tes propres terres. J'espère que tu resteras près de nous.

En voyant la brillante pièce d'or, le bon géant écarquilla les yeux.

—C'est trop, je ne la mérite pas, surtout après que vous m'ayez vu dans cet état.

—Tu la mérites cent fois ! Sans toi, j'aurais pu construire une si belle demeure ; elle aurait ressemblé à une cabane de bûcheron. Il est normal qu'après un si dur labeur, tu aies voulu faire la fête. Ne sois pas trop sévère envers toi. Tu as besoin de te divertir un peu… Sais-tu pêcher ?

—Je n'en ai jamais eu le loisir ni le droit. Dans mon pays, seuls les nobles s'adonnent à cette pratique.

—Je sais, mais dans cette giboyeuse contrée, tout le monde peut chasser et pêcher. Tu verras, par ici, les poissons sont nombreux et très coopératifs.

Cela dit, je sortis ma canne en bambou refendu de son étui protecteur et me dirigeai à la pointe de l'îlot où le contre-courant formait un remous.

—Soulève des pierres sur le bord, demandai-je à Christian, et dépose tout ce qui grouille dans cette boîte : vers, limaces, escargots, salamandres, écrevisses… tout est bon pour ces voraces de poissons.

En peu de temps, le récipient débordait des friandises que nous destinions à la faune aquatique. J'avais sorti mon panier de pêche qui contenait tout le nécessaire halieutique : hameçons de bronze forgés, plombs fendus, plume ébarbée à travers un bouchon de liège et poils de crin noir tressés fournis obligeamment par La Ziza, le pursang arabe, génitrice de Domino, dont le père était un chef de horde à demi-sauvage vivant dans les marais saumâtres de la Camargue et répondant au patronyme de Crin Blanc. Je montai mon attirail, saisis une limace gluante et l'accrochai par la tête à l'hameçon.

—Voilà, c'est prêt, veux-tu commencer ?

—Non, montrez-moi d'abord comment vous faites…

—Premièrement, si nous pêchons ensemble, pas question de nous vouvoyer. Tu imagines me dire : « Voulez-vous m'enfiler ce ver, messire ? » Ou bien : « Passez-moi une limace, je vous prie ! »

Christian lâcha un grand éclat de rire en tapant ses énormes cuisses de ses mains en forme de battoir.

« Bon, assez plaisanté, passons aux choses sérieuses », me dis-je *in petto.* Depuis que j'avais découvert ce site, je mourais d'envie d'explorer son potentiel piscicole.

Après avoir lancé l'appât dans le courant pour qu'il dérive le plus naturellement possible vers le remous de la pointe, je suivis la ligne des yeux. En entrant dans la zone de turbulence, l'action ne se fit pas attendre. Une touche franche fut suivie d'un petit coup sec du poignet pour bien ferrer la prise. La ligne se tendit et le combat commença. La canne solide et souple (cadeau de mon grand-père) se plia en deux, et une grosse truite creva la surface de l'eau pour jaillir dans les airs.

—Oh ! s'écria mon compagnon, quel beau poisson ! Ne risque-t-il pas de tout casser ?

—Si je résiste comme une brute, oui, mais si je joue de finesse avec lui, je sortirai peut-être vainqueur. C'est son côté imprévisible qui fait le charme de ce passe-temps utile, puisqu'il apporte une nourriture saine à la maison, tout en procurant de belles sensations. Pour

le moment, mon adversaire est trop fort ; je ne dois pas résister, mais plutôt le fatiguer.

Joignant le geste à la parole, je baissai ma canne pour diminuer la tension, tandis que le poisson changea sa tactique et essaya de regagner le centre du courant. Je ne pouvais pas le laisser faire. S'il se servait de la force des rapides contre moi, il briserait tout. C'est pourquoi je le forçai à s'approcher du bord. Voyant sa course vers le large bloquée, il se mit à suivre la rive et j'en fis autant…

Après une centaine de pieds, la truite commença à montrer des signes de fatigue et fit voir ses flancs argentés picotés de rouge. « Encore un peu et je l'aurai », me dis-je. En levant ma canne flexible, je tirai doucement ma proie vers la berge et, dès qu'elle fut à ma portée, la saisis prestement par son ouïe pour le sortir de son élément.

—Bravo, Aiglon ! s'exclama Christian. Tu as réussi ; quel beau poisson et quelle belle lutte !

—À ton tour, maintenant ! Tu as compris le principe ?

Apparemment oui, car mon ami sortit une demi-douzaine d'aussi beaux salmonidés, non sans rire et crier comme un enfant. Pendant qu'il découvrait les joies de la pêche, adossé contre un arbre, je lus la missive de ma bonne vieille amie Julienne La Croix.

Saint-Jean-de-Valériscle au mois de mai, an de grâce de 1665

Mon cher fils,

Permets à la vieille amie que je suis de t'appeler ainsi pour avoir eu le privilège de sauver ta vie une semaine après ta venue au monde. Par la même occasion, je t'ai immunisé contre toutes les maladies connues en mélangeant des anticorps à ton lait. J'ai guéri ta mère, aussi, et tu m'en as toujours montré une éminente reconnaissance.

Ton départ m'a causé une grande affliction. Ton rire, tes questions pertinentes et ton éternelle soif d'aventures, qui n'ont d'égales que ta bravoure et ta grande générosité, me manquent énormément. Toutes les mères sont un peu égoïstes et voudraient garder leurs enfants auprès d'elles, surtout de beaux et bons enfants comme toi et ta sœur Josnée. Tu remarqueras que je n'inclus pas ta jeune sœur Anne-Marie (tu sais pourquoi)… Ta destinée t'appelait sous d'autres cieux. Chez toi, tu as fait beaucoup plus que ce que l'on est en droit

d'attendre d'un enfant d'abord, et d'un adolescent ensuite. Tu es parti à dix-huit ans, pas encore tout à fait un homme. J'aurais aimé voir ce que cet homme sera capable d'accomplir. Tu as choisi un pays à ta mesure, immense et rempli de défis de toutes sortes. Voilà pourquoi, je t'ai fait le don le plus précieux qu'il soit, la pierre philosophale de mon ancien amoureux Michel de Notre-Dame, mieux connu sous son nom latinisé de Nostradamus.

Je sais qu'il aurait voulu que tu la portes. Elle te protégera et guérira en un jour et une nuit toutes tes blessures, mortelles ou non. De même, elle ralentira ton vieillissement considérablement, comme elle l'a fait sur ma personne. N'oublie pas de protéger la peau exposée à l'air libre si tu ne veux pas flétrir comme moi ; si tu manques de pommade, demande à ta sœur d'en préparer ; elle connaît la recette, tout comme toi. Pour revenir au prodige de ta pierre, tu sais aussi qu'en cas de mort accidentelle ou autre, elle te ramènera à la vie, et ce, neuf fois. Par contre, je prie pour que tu ne sois jamais décapité, car malheureusement, la tête ne repousse pas.

Quant à sa propriété de transmuter le plomb en or, il faudra t'en servir avec parcimonie car, comme tu le sais, tu ne pourras bénéficier de ses autres pouvoirs durant les trois jours que nécessite cette transformation.

Tu te souviens, lorsque tu as refusé ce don inestimable, sous prétexte que tu ne voulais pas me condamner à mourir prochainement, je t'ai dit : « J'ai une autre vie en moi pour assurer mon immortalité ». Eh bien, c'est fait ! Je suis l'heureuse maman d'une adorable petite fille ; elle a les yeux verts d'Arthur et pour le reste, c'est moi à son âge, ce qui veut dire il y a très, très longtemps.

J'espère qu'il me reste encore assez de temps pour lui transmettre une partie de mes connaissances et de la sagesse que j'ai acquise au cours des nombreuses années que j'ai vécues.

Voilà, je t'ai tout dit. C'est probablement la dernière lettre que tu recevras de ma part. Ah, autre chose, aussi : tu sais que je t'ai recommandé de ne pas te faire remarquer dans l'Histoire avec un grand H pour ne pas créer une commotion sociale pouvant avoir de graves répercussions. Je suis consciente que cela ne sera pas chose aisée dans ces contrées sauvages où les habitants ne sont pas légion comme ici. Autant demander à un lion de se montrer discret dans la savane ! Alors, arrange-toi avec un ou des dirigeants de ton nouveau pays pour aider en sous-main, sans qu'il n'en soit question dans les docu-

ments officiels. Je sais que cela ne sera pas facile, mais connaissant ta débrouillardise, tu y arriveras, mon Aigle, car tu n'es plus un Aiglon, désormais. Tu as bâti ton nid familial et trouvé ton territoire, comme ton ami Clopin qui vient parfois me rendre visite sur ma montagnette.

Ta Mamie (comme tu m'appelais affectueusement) qui t'aime et se languit,

Julienne La Croix

P.- S. Notre première rencontre n'était pas aussi fortuite que tu le crois. Je me dois de t'avouer à présent la vérité. Tu connais les mystérieux quatrains de Nostradamus dans ses fameuses Centuries ? Eh bien, voici celui qu'il m'a donné lorsque j'ai fini mes études à la faculté de Montpellier :

« Dans une vallée réclause
Un enfant aigle tu sauveras
Tu aideras fidèlement sa cause
Et pierre précieuse lui bailleras »

J'ai cherché longtemps cette fameuse vallée réclause, quand j'ai appris que Saint-Jean-de-Valériscle se nommait, à sa fondation, Sancto-Joanis-de-Valea-Reclausa. J'ai compris une partie du quatrain et je me suis installée sur la montagne qui domine cette vallée en attendant l'enfant-aigle, soit jusqu'au jour où ton père, monté sur un puissant destrier, est venu me chercher pour sauver son nouveau-né prénommé Aiglon ! Dès lors, le reste de la prophétie était claire.

Voilà, maintenant tu sais que tu es le protégé, sinon l'héritier de Michel de Notre-Dame ! Sois digne de lui, mon fils aimé.

Plus ému que je ne l'aurais cru, je rangeai sur mon cœur cette précieuse lettre, entre les plis d'un mouchoir de batiste brodé à mes initiales que m'avait offert ma sœur. Déjà que j'avais beaucoup d'admiration pour ce savant aux multiples dons et à l'humanisme remarquable, j'étais plus qu'honoré d'apprendre qu'un tel homme avait prévu ma naissance et veillait sur ma destinée.

Revenant à des préoccupations plus terre à terre, j'interpellais mon engagé pour lui demander :

—Alors, le Viking, aimes-tu la pêche ?

—Oh oui ! Merci de m'avoir fait découvrir ce passe-temps merveilleux. Il m'a diverti et changé les idées mieux que ne l'aurait fait la meilleure des bouteilles d'eau-de-vie !

—Ce n'est pas tout de pêcher le poisson, il faut aussi savoir l'apprêter ; voyons si tu seras aussi habile à ce jeu.

Étant donné la grosseur de nos prises, nous aurions eu du mal à les faire cuire dans une poêle. Aussi, me souvenant d'une façon qu'utilisaient les Indiens pour faire cuire le poisson, je priai mon aide d'aller quérir un seau de boue. En cette saison, c'était chose facile. Pendant ce temps, j'allumai un grand feu à l'extérieur et ensuite, je montrai à Christian comment nettoyer nos prises. Bien que n'ayant pas encore pris officiellement possession de la maison, il y avait un peu de nourriture dans la réserve pour cuisiner sur place. J'y trouvai quelques oignons et de fines herbes, que je hachai menu pour en bourrer les ventres de nos truites, puis les enrobai dans la boue. Comme le feu avait diminué d'intensité, je répandis la braise et y enfouis notre souper. Une heure plus tard, nous retirions six blocs de terre cuite. J'en laissai un pour Chrisitian et ramenai les autres à la bourgade, où tout le monde se régala de ce festin franco-indien.

Chapitre 11

Un grand homme et un autre en devenir

Toutes ces lettres m'avaient donné la nostalgie du pays. J'aurais aimé y retourner pour revoir ces êtres chers, mais trop de travaux me retenaient. Nous devions défricher, labourer et ensemencer nos champs, puis dans l'état où se trouvait ma femme, il n'était pas question d'entreprendre un tel voyage, pas plus que de la laisser seule. Non, ma vie était désormais ici, sans compter que j'aimais cette terre fertile, promesse d'une vie meilleure. Comme aurait dit mon *latinophile* grand-père : *Ubi bene, ibi patria*. Oui, il n'avait que trop raison : Où l'on est bien, là est la patrie !

Un jour, Marguerite (elle insistait pour que je l'appelle ainsi entre nous), me présenta l'homme que les Iroquois avaient relâché pour montrer leur bonne foi et signer le traité de paix de décembre 1665. Il s'agissait de Charles Le Moyne. Celui-ci était accompagné de son fils Pierre, un turbulent bambin d'environ cinq ans ; le troisième de ses quatre fils pour le moment… (La famille complète comptera deux filles et douze garçons !) De taille moyenne (comme moi), cet homme, sous son visage poupin et jovial, cachait une force incroyable. Il était aussi très résistant, comme je l'apprendrai plus tard.

Ce monsieur était l'un des hommes influents de la région. Propriétaire d'une seigneurie à Longueuil, de l'autre côté du fleuve[12], il était le père de quatre jeunes enfants, dont le petit Pierre qui courait tout le tour de la table en poussant des cris d'Indiens. Pour calmer l'atmosphère, Anne-Marie proposa de l'emmener jouer dehors. Inutile de dire que nos oreilles meurtries lui en furent reconnaissantes. Nous allions pouvoir converser sans devoir hurler.

Mon interlocuteur, père du futur baron Charles Le Moyne de Longueuil, son fils aîné, avait connu une vie aventureuse peu commune qui mérite d'être racontée. Né en Normandie en 1626, il avait donc environ 40 ans au moment de notre rencontre. Un de ses oncles, Adrien Du Chesne, interprète et chirurgien, avait servi dans la colonie pendant dix ans à l'époque de Champlain. De retour dans son vieux pays, il charma ses neveux et ses nièces en leur narrant ses récits de

12. Il se vit octroyer plus tard la seigneurie de Châteauguay, l'île Sainte Hélène, la Pointe-Saint-Charles et une vaste portion de la Rive-Sud de Montréal, avant de recevoir l'île Perrot, à la destitution de François-Marie Perrot, l'indélicat gouverneur de Montréal.

voyage et ses rencontres avec les Indiens, avec qui il avait tissé des rapports amicaux.

Enthousiasmé par ces descriptions autant chevaleresques que bucoliques, le jeune Charles sut que son destin l'appelait là-bas. À son débarquement à Québec, un beau jour de l'été 1641, il signa *Chaille* Moine, alors qu'il n'avait que quinze ans. Il s'agissait probablement d'une faute d'instruction, puisque son père, aubergiste à Dieppe, se nommait effectivement Pierre Le Moine. Arrivèrent ensuite ses deux sœurs, Anne et Jeanne, et son frère Jacques, qui voulaient eux aussi suivre les traces de leur oncle. Engagé par les Jésuites sur la recommandation de son parent, *Chaille* parcourut avec eux d'immenses territoires pour rencontrer les Indiens, autant ceux de la région de Sainte-Marie-des-Hurons (Sault-Sainte-Marie) que les redoutables Iroquois, ~~et~~ pour y prêcher la bonne parole. Ainsi, pendant quatre ans, notre ami put se familiariser avec leurs mœurs et coutumes tout en apprenant leur langue. Il fut aussi témoin de ces épouvantables années de tueries orchestrées par les belliqueux Iroquois contre les Hurons, plus pacifiques et surtout, moins bien armés.

Une fois désengagé, c'est un homme de 19 ans aguerri par les longues marches en forêt à travers monts, vallées, lacs et rivières, qui se présenta aux Trois-Rivières la mal nommée (puisqu'il s'agit de la Saint-Maurice divisée en trois par des îles sises à son embouchure). Presque aussi démuni qu'à son arrivée, le jeune Charles passa là-bas l'hiver 1645-1646. Comble de chance, un compatriote normand, Jacques Leneuf de la Potherie, commandant de la place, le recommanda chaudement à son patron, le gouverneur de la colonie, Charles Huault de Montmagny. Celui-ci eut la généreuse idée de l'envoyer servir à Ville-Marie au printemps de 1646. Charles Le Moine y passera toute sa productive existence.

Paul Chomedey de Maisonneuve, alors gouverneur de la place, sut reconnaître les mérites de ce nouvel émigrant à leur juste valeur. Il lui concéda donc 80 arpents au cap sud-est de l'île de Montréal, qui porteraient le nom de Pointe-Saint-Charles, ainsi qu'une concession sur la rue Saint-Paul, à Ville-Marie. Charles Le Moine bâtit là-bas une belle maison familiale en pierre des champs pour y fonder une nombreuse famille.

Grâce à ses connaissances des langues autochtones et aux liens de confiance établis avec les Indiens, Le Moine fit fortune dans la traite des fourrures. Lui et son beau-frère, Jacques Le Ber, se sont

associés avec Medar Chouard, dit des Groseilliers, et son beau-frère, le fameux Paul-Esprit Radisson, qui hivernèrent à la baie d'Hudson en 1659.

L'héritage de 125 000 livres que sa femme Catherine Thierry toucha en 1656 fit de Charles Le Moyne le plus riche habitant de Montréal. Pour le moment, il semblait prêt à donner sa fortune pour faire éduquer son encombrant garnement, le troisième de ses quatre fils.

—Cher monsieur Deval, m'aborda-t-il, mes nièces, qui ont la chance de suivre les cours dispensés par Mesdames votre épouse et votre sœur, ne tarissent pas d'éloges à leur endroit. Je voulais vous remercier d'avoir choisi notre petite communauté pour vous installer à demeure dans cet avant-poste de la civilisation. Vous avez, de ce fait, enrichi notre région de savantes dames qui apporteront à cette province septentrionale un peu la lumière et la culture de notre chère vieille France.

Je remerciai monsieur Le Moyne pour ces belles paroles, mais je n'étais pas au bout de mes surprises…

—Malheureusement, vous savez que, conformément aux lois de la morale, les femmes ne peuvent enseigner aux garçons ; le contraire est aussi vrai pour les enseignants masculins. Il y a bien une classe pour les jeunes hommes, mais personne ne vient à bout de mon bouillant fils, qui est trop plein de vie. Alors, j'ai pensé qu'un homme tel que vous, qui a, m'a-t-on dit, suivi les mêmes études que votre sœur, et qui est, de surcroît, aussi vaillant que travaillant, pourrait se charger de son éducation… Il est sûr que vous seriez récompensé pour la peine, précisa le commerçant.

Ne voulant pas froisser cet homme influent, il fallait que je trouve une réponse adéquate. Voyons… qu'aurait fait le roi Salomon à ma place ? Peut-être ceci…

—Vous me faites trop d'honneur, monsieur Le Moyne. Bien que j'aimerais pouvoir répondre affirmativement à votre souhait, le temps me manque pour tout faire. Par contre, je pourrais prendre votre fils une journée par semaine pour lui apprendre certaines choses de la vie qui lui seront peut-être utiles un jour ; cela vous conviendrait-il ?

—Je vous comprends et vous suis très reconnaissant pour le compromis que vous me proposez ; je suis sûr que cette journée avec vous sera bénéfique pour son développement et son caractère, cher monsieur Deval. Quand pourrez-vous commencer ?

—Mercredi prochain vous conviendrait-il ? proposai-je.

—Ce sera parfait ! Comme j'ai hâte de l'annoncer à mon épouse qui ne sait plus à quel saint se vouer… Dieu vous bénisse, cher monsieur !

Je me disais que puisque j'avais fait déjà la classe à plus de trente élèves à la fois, je viendrais bien à bout d'un seul, aussi grouillant qu'il puisse être.

Le mois de mai avait asséché les chemins défoncés. Avec l'aide de mon engagé (qu'on appelait également *trente-six mois*, selon la durée du contrat) et de mes fidèles gardiens, nous avions agrandi le sentier conduisant au domaine afin de pouvoir transporter tous nos effets dans une charrette tirée par notre nouvelle jument nommée Coquette… Son nom était une plaisante trouvaille de ma sœur Anne-Marie.

Nous quittions notre hôtesse avec peine, même si nous étions contents de laisser les ruelles empuanties par la décomposition des immondices qui avaient dégelé au printemps et qui maintenant, répandaient un fumet douceâtre et nauséabond. Bouchers et tanneurs empestaient aussi le quartier de leurs fétides odeurs. « Vivement la vraie campagne pour respirer de l'air pur ! » me dis-je en sortant des fortifications de la bourgade. Nous allions enfin emménager sur notre îlot d'amour, ainsi que nous le nommerions.

Dès le lendemain de notre arrivée, la maison bourdonnait d'activités, comme dans une ruche, ce qui n'était pas sans me remémorer celle de mon enfance. Chacun s'activait à la tâche. Tout en chantant, on bûchait, bêchait, sarclait, lavait, frottait et cuisinait. Quelles belles journées ce furent !

Comme convenu, chaque mercredi, monsieur Le Moyne me laissait son fils en pension. Je remarquai que ce dernier était beaucoup plus calme depuis que je lui faisais faire des exercices physiques avant de commencer ses cours académiques.

—Aujourd'hui, nous allons apprendre à nager, lui annonçai-je à sa grande surprise.

—L'eau est bien trop frette, et puis je vais attraper des maladies ; c'est maman qui me l'a dit, protesta le bambin d'un ton péremptoire.

—Au contraire, ça va t'endurcir et te rendre plus fort ; fais-moi confiance.

—Aussi fort que Christian ?

—Peut-être plus, encore ; Christian vient juste de découvrir les bienfaits de la natation.

Convaincu, le petit gars, après s'être mis en caleçon, tout comme moi, se laissa conduire prudemment dans les eaux froides de la crique. Les louveteaux, qui avaient presque atteint leur taille adulte, nous rejoignirent en bondissant dans l'onde, non sans nous éclabousser et faire fuir une bande de canards au passage. Prenant nos amis canins pour modèles, alors qu'ils nous dépassaient en agitant leurs pattes comme s'ils couraient dans l'onde claire, je fis remarquer au petit Pierre :

—Regarde comme ils nagent ; c'est facile, tu n'as qu'à faire comme eux. Fais des moulinets avec tes bras et dès que tu ne toucheras plus le fond, cours dans l'eau. N'aie pas peur, je suis là pour t'aider en cas de besoin…

Sans plus attendre, le bambin s'élança à la suite de Capitaine et Vif-Argent en battant de ses petits bras l'élément liquide qui à sa grande surprise, ne l'engloutissait pas, mais le soutenait. Riant aux éclats en avalant parfois de l'eau, il s'écria :

—Regardez, monsieur Jean, je nage, *gloup*… comme un loup !

—Un jour, je t'apprendrai à nager comme un dauphin. C'est encore plus efficace.

—C'est quoi un *gloup*… dauphin ?

—Ce sera la leçon d'aujourd'hui ; nous allons apprendre à reconnaître les mammifères marins pisciformes et avant que tu ne me poses la question et que tu avales une autre tasse, nous apprendrons aussi ce qu'est un mammifère.

—Que veut dire *gloup*… pisciforme ?

—Je crois que le bain a assez duré. Viens, mon p'tit gars, rentrons nous réchauffer devant le foyer. Je te donnerai aussi quelques notions de latin.

Maugréant un peu pour la forme, le petit Pierre sortit de l'eau en claquant des dents. Une fois devant le feu, une énergique friction pour l'assécher et une bonne soupe aux pois pour le réchauffer lui redonnèrent des couleurs. Puis, sortant un livre sur la mer et ses habitants, je lui en fis la lecture. Ce faisant, je remarquai qu'il était prodigieusement intéressé par tout ce qui touchait de près ou de loin les océans et les bateaux.

—Quand je serai grand, je serai capitaine d'un beau navire, affirma-t-il le plus sérieusement du monde.

Comme toujours, après son départ, la maison parut vide. Catherine m'en fit d'ailleurs la remarque.

—Tu sembles t'attacher à ton élève, me dit-elle. D'après Josnée, tu étais comme lui à son âge ; tu étais curieux en tout et rien ne t'effrayait ! Je souhaite que l'enfant que je porte lui ressemble.

—Si c'est un garçon oui, mais si c'est une fille, il serait préférable qu'elle soit ton portrait, mon ange, répliquai-je en serrant ma douce contre moi, alors que je pouvais sentir son ventre rond bouger.

—Ce sera un garçon ; une guérisseuse indienne me l'a affirmé. D'ailleurs, ne sens-tu pas ses petits coups de pied qui disent : « Je veux sortir et m'amuser avec mon papa comme Pierre ! »

—Laissons-lui le temps de grandir encore avant qu'il ne voie le jour… Quand, au fait, devrait-il naître ?

—Vers la fin du mois de juillet ; plus que trois mois à attendre et tu seras père, mon amour. Et, d'après ce que je peux voir, un aussi bon père que le tien et le mien, ajouta Catherine avec nostalgie.

Après de nouvelles embrassades, je sentis d'autres coups de pied… Cet enfant serait-il déjà jaloux de mes prérogatives ?

Retourner la terre et l'ensemencer nous prit tout le mois de mai. J'avais semé du blé, de l'orge, du froment, du maïs (ou blé d'Inde comme on disait ici), ainsi que des tournesols. Nous verrions ce qui pousserait le mieux. Dans un coin de l'îlot, un jardin potager alignait ses sillons réguliers ; haricots, courges, salade, oignons et piments agrémenteraient notre alimentation durant la belle saison. En ce temps-là, les patates n'étaient pas encore à la mode. Il faudra attendre Parmentier[13] pour convaincre les Français des bienfaits de ce légume.

Il fallait voir le petit Pierre s'atteler à la charrue avec Christian et houspiller les chevaux pour les encourager à tirer avec ardeur !

—Allez, hue Coquette, tire ma belle ! Toi aussi, Domino, ne fais pas ton paresseux.

Pendant ce temps, Anne-Marie jouait avec ses loups comme s'il s'agissait de toutous domestiques.

13. Antoine-Augustin Parmentier, 1737 – 1813. Pharmacien militaire, il popularisa la culture de la patate (pomme de terre) après avoir constaté ses vertus dans une prison germanique.

Chapitre 12

De la visite imprévue

Au milieu du mois de Marie, une estafette vint nous annoncer une visite d'importance. Monsieur l'Intendant était de passage à Montréal pour le recensement et souhaitait nous voir ; il avait là une excuse toute trouvée. Nous l'accueillîmes comme il se doit.

Très impressionné par le travail accompli en si peu de temps, il nous félicita, ainsi que Catherine, pour sa grossesse. Par la suite, il m'informa des projets qu'il avait à cœur de mettre en œuvre pour que la colonie devienne autonome le plus vite possible : exploitation de mines de plomb en Gaspésie, de fer aux Trois-Rivières, culture de chanvre pour tisser des vêtements et des voiles de marine, culture d'orge et de houblon en vue de créer une brasserie et remplacer le vin, qu'il fallait importer de France à grands frais, par de la bière. De même, il voulait instaurer un commerce triangulaire Canada, Antilles, France pour rentabiliser les traversées marines, et mettre de l'avant plusieurs autres projets. Décidément, les idées ne lui faisaient pas défaut. L'Histoire nous apprendra cependant que la plupart n'étaient pas viables, non pas faute de moyens, mais en raison de la trop faible population. En effet, comment faire vivre des industries lourdes, et même légères, avec si peu d'habitants ? Il faudra attendre un siècle avant d'arriver à réaliser certains des rêves de monsieur Talon, mais malheureusement, la France ne sera plus là pour y assister.

Remarquant que l'Intendant se déplaçait avec peine, je m'informai de sa santé.

—Pas très bonne, mon cher ; je souffre terriblement et les médecins ne me sont d'aucun secours. Le froid n'aide pas non plus. Je ne sais pas si je vais pouvoir tenir un hiver de plus en ce pays de froidure et de blizzard !

—Attendez que ma sœur aînée revienne ; comme elle connaît bien les plantes médicinales, elle trouvera peut-être un remède.

—Encore faudrait-il identifier la maladie dont je souffre. Enfin, si votre sœur a réussi à guérir le marquis, qui sait si elle ne fera pas un autre prodige avec moi.

En attendant, j'installai du mieux que je pouvais le patient près de l'âtre, puis glissai un coussinet sous son pied douloureux.

Accompagnée de quatre soldats du régiment de son fiancé dont elle ne se séparait jamais durant ses déplacements à l'extérieur, Josnée arriva enfin du collège où elle enseignait. Les présentations faites, elle commença à questionner monsieur Talon. Par politesse, ma femme et moi prétextâmes devoir nous occuper du jardin pour les laisser en tête-à-tête.

Plus tard, Josnée me résuma leur entretien. Depuis quand avait-il mal ? À quelle fréquence ? Avait-il remarqué une amélioration ou une aggravation après l'ingurgitation de certains mets ou boissons ? Ensuite, elle lui avait posé des questions plus indiscrètes sur sa sexualité, ainsi que sur ses fréquences urinaires et fécales et leur consistance. Bref, toutes les questions nécessaires pour établir un bon diagnostic médical. Forte de ces renseignements, elle procéda à un examen physique complet, pour en conclure qu'il souffrait d'une crise de goutte, une maladie en partie due à une alimentation trop riche en gras et à une rétention urinaire causée par une hypertrophie de la prostate. Puisqu'elle était enflée, cette glande déformée faisait pression sur le canal urinaire. De ce fait, l'urine s'évacuait mal et l'acide urique s'écoulait dans son sang, ce qui occasionnait des inflammations aux articulations et des douleurs intenses.

Pour y remédier, Josnée prescrivit au malade une diète sévère, presque uniquement végétarienne, car seuls les poissons lui étaient permis. Elle lui dit qu'elle allait préparer une décoction savante à base de fruits du palmier nain que l'on trouve en Amérique du Nord, pour diminuer le volume de la glande prostatique et par le fait même, libérer le canal urinaire. Impressionné par tant de savoir, Talon s'informa d'où elle le tenait.

—D'une vieille guérisseuse qui a fait ses classes à la faculté de médecine de Montpellier et aussi, en parcourant la Provence et le Languedoc pour dénicher des plantes médicinales, répondit ma sœur. D'ailleurs, la docte dame vient juste d'écrire un recueil de phytothérapie à notre intention. Le voici…

Épaté, le grand administrateur du Roi, qui était également son œil et sa main, ne l'oublions pas, s'exclama tout en dodelinant du chef :

—Décidément, vous et votre frère ne formez pas une famille banale. Vous êtes une bénédiction pour la colonie ; dommage que Jean n'aspire pas à de grands honneurs, il serait mon digne successeur.

En me relatant cette conversation, ma sœur m'interrogea sur mes réticences à ne pas vouloir jouer un rôle plus en vue en ce pays qui avait tant besoin d'hommes intègres à son service. Je me résolus à lui dire la vérité en lui faisant lire la lettre que je gardais sur mon cœur. Elle en fut à la fois estomaquée et inquiète…

—Tu vas tous nous voir vieillir et mourir, alors que tu seras encore jeune, s'indigna-t-elle.

—Oui, je survivrai même à mes enfants, sauf si je perds la tête ; c'est le prix à payer et crois-moi, c'est un lourd tribut.

—Alors, pourquoi ne jettes-tu pas cette pierre aux pouvoirs diaboliques dans le fleuve, ne serait-ce que pour vivre une vie normale, accomplir un destin digne de tes capacités, voir tes enfants grandir, vieillir comme tout le monde, et partir un jour, comme nous partirons tous ?

—Je le voudrais que je ne le pourrais pas. En acceptant ce cadeau, que je ne peux qualifier d'être empoisonné, vu la personne intègre qui me l'a remis, j'ai accepté de me tenir à l'écart des glorioles et des honneurs qui me laissent indifférent pour vivre une vie humble et discrète comme la majorité de nos concitoyens. Je pourrai combler ma soif d'aventures par des actions en sous-main, en me cachant derrière des hommes dignes, qui eux, seront en première ligne et en retireront toute la gloire ; telle est ma destinée !

—Je suppose que Catherine n'est pas au courant ?

—Non. En fait, je ne sais pas comment le lui dire, avouai-je.

—Comme tu viens de le faire avec moi : en lui faisant lire la lettre de la guérisseuse !

Ah, la logique féminine ! C'était plus facile à dire qu'à faire. D'un autre côté, un jour ou l'autre, Catherine se douterait bien de quelque chose. Aussi, c'est avec résignation que je décidai de tout lui avouer le soir même.

Les confidences sur l'oreiller sont souvent empreintes de tendresse. Cette nuit-là, à la suite de mes aveux, les sentiments de ma douce étaient partagés. D'abord, la surprise se peignit sur son beau visage. Elle se disait heureuse de me savoir quasi invulnérable, presque immortel, mais en même temps, elle était consternée à l'idée de devoir vieillir seule. Enfin, elle craignait que mon amour s'envole à l'apparition de ses premières rides.

—Rassure-toi, mon ange, ce n'est pas ta jeunesse que j'aime, mais toi, tes yeux, ton cœur, ton âme, ton caractère, la lumière dont

tu rayonnes sans même t'en rendre compte. Tout ça est intemporel et restera jeune à jamais, et je t'aimerai pour toujours. Quand tu me quitteras, je porterai ton souvenir au plus profond de moi. Il comblera mon cœur et mon esprit, et les rendront hermétique aux autres femmes. Tu es et resteras l'amour de ma vie !

Incapable de répondre quoi que ce soit, ma bien-aimée me tendit ses doux bras, fins comme de la porcelaine, et, étroitement enlacés, nos larmes se mêlèrent dans un ruisseau d'amour et de tendresse.

Au petit matin, une douce langue chaude lavait mon visage. Encore endormi, car notre discussion s'était terminée fort tard, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'un autre débordement d'amour intensif de la part de ma dulcinée. J'enlaçai donc le corps tout chaud qui se lovait contre moi, avant de me rendre compte que mes deux mains étaient enfouies dans une épaisse fourrure… Une fourrure ? m'étonnai-je en me réveillant abruptement. Ouvrant les yeux, je vis Capitaine me licher le visage à grands coups de langue, tout en me regardant gravement de ses magnifiques yeux saphir taillés en amande.

—Que fais-tu là, mon beau ? Allez, descends, tu sais que tu ne dois pas monter sur les lits.

Tournant sa belle tête fière en direction de la fenêtre qui donnait sur la terre ferme, le loup fit entendre un sourd grondement. Sans prendre le temps de m'habiller, je me précipitai vers la lucarne munie de petits carreaux en véritable verre, pour scruter les sous-bois environnants. J'avais eu une bonne idée de les faire nettoyer, car une bande d'Indiens apparemment mal intentionnés tentaient tant bien que mal de s'y dissimuler.

J'enfilai mes vêtements à la hâte et secouai doucement Catherine. Elle entrouvrit ses beaux yeux ensommeillés et me fis un radieux sourire en roucoulant malicieusement un : « Encore ? »

—Plus tard. Nous avons des visiteurs indésirables ! Va prévenir mes sœurs en silence. De mon côté, je vais réveiller Christian.

Aussitôt, une peur indescriptible anima le visage de Catherine. Je la rassurai en lui disant que nous ne risquions rien derrière ces solides palissades, que nous avions six fusils, quatre pistolets, amplement de munitions, assez de provisions pour tenir un mois, de l'eau à profusion, et que, de toute façon, dès que le fort de Montréal entendrait des coups de feu, il nous enverrait du renfort. Réconfortée, elle se leva prestement, enfila une robe de chambre et alla réveiller ses belles-sœurs.

Christian, lui, était tout excité à l'idée d'en découdre avec les Indiens.

—Non, il n'est pas question de faire une sortie, dus-je lui dire pour freiner ses ardeurs. Si nous avons érigé une palissade, c'est pour pouvoir nous y abriter. Allons nous mettre en place, les femmes vont nous rejoindre pour charger les fusils[14].

Énervés par toute cette agitation martiale, les loups couraient en tous sens. Je conseillai à ma jeune sœur, pas du tout apeurée :

—Anne-Marie, emmène Capitaine et Vif-Argent à l'étable et enferme-toi avec eux. Ainsi, tu ne risqueras pas de recevoir une flèche ou une balle perdue.

Protestant un peu par habitude, elle suivit néanmoins mes directives.

Ne sachant pas que leurs plans étaient éventés, les Indiens s'enhardirent à se montrer. Ils avançaient sans faire de bruit pour nous surprendre dans notre sommeil et, comme à leur habitude, frapper dès le lever du jour.

—Ne tirez pas ; laissons-les s'approcher jusqu'à la passerelle, recommandai-je à Josnée et à Christian. Dès qu'ils monteront sur le pontet, ils seront regroupés et nous pourrons plus aisément les canarder.

Ma sœur savait tirer bien mieux que la plupart des hommes, du fait que mon père, un vétéran capitaine de l'armée, lui avait servi d'instructeur, tout comme à moi. Pour sa part, Catherine s'emploierait à recharger nos armes. Intérieurement, je me félicitais de lui avoir appris comment faire.

À n'en pas douter, nos assaillants étaient des Iroquois, des Agniers (Mohawks) de surcroît. Pourtant, en décembre, nous avions signé un traité de paix avec eux. Mais tout, dans leur façon d'agir, dénotait une sanguinaire expédition de rapine. Ils étaient une cinquantaine, dont la moitié possédaient des mousquets. Certains avaient de vieilles arquebuses, tandis que les autres étaient armés d'arcs et de flèches. De même, tous avaient un casse-tête ou un tomahawk à la ceinture, ainsi qu'un poignard pour ôter les chevelures[15] et porté en sautoir autour du cou. Bref, ils transportaient tout l'attirail nécessaire pour orchestrer un massacre dont ils étaient coutumiers !

14. Dommage que Montcalm n'ait pas eu la même idée, un matin de septembre 1759…

15. Le verbe scalper ne sera en usage qu'après la conquête anglaise. Avant, on disait : lever des chevelures…

À présent, ces Indiens rebelles étaient sortis des fourrés ; les premiers, une vingtaine sous la conduite d'un impressionnant chef de guerre tatoué de la tête aux pieds, venaient d'atteindre la barrière en tête de pont. Sans difficulté, ils la contournèrent en pénétrant dans l'eau peu profonde pour se hisser agilement sur le pontet à claire-voie, bientôt imités pas les autres. Il était temps d'agir… Ne pouvant me résoudre à tirer sans sommation, je criai par la meurtrière :

—N'avancez pas, partez, ou nous tirerons !

Surpris, ils se concertèrent du regard et, se sachant découverts, ouvrirent précipitamment un feu d'enfer, mais n'écorchèrent que des pieux. Hurlant comme des démons, ils se ruèrent sur la palissade.

—FEU ! ordonnai-je.

Me souvenant de la leçon de Champlain, lors de sa première rencontre inamicale avec des Iroquois, j'avais fait charger chaque fusil à platine d'une dizaine de chevrotines de la grosseur d'un petit pois. Pas très efficaces pour tirer de loin, mais ô combien meurtrières de près… Au lieu de trois balles qui les auraient à peine ralentis, trente petites billes de plomb, pareilles à un essaim de guêpes tueuses, se précipitèrent vers nos assaillants, avant de les faucher net et de parsemer la plate-forme de blessés tombés pêle-mêle.

Stupéfaits, les autres guerriers ne savaient plus que faire, car leur chef, qui faisait partie de la première vague, était au nombre des blessés. Sur la passerelle, certains commençaient à se relever péniblement, dont le chef tatoué de pied en cap de volutes bleutées, pendant que d'autres restaient immobiles, ce qui signifiait qu'ils étaient probablement morts.

—Veux-tu que je sorte pour les achever ? me demanda Christian.

—Non, nous ne sommes pas des barbares ; ils ont eu leur leçon et ne reviendront pas de sitôt.

À la place, je criai à l'ennemi :

—Venez chercher vos morts et vos blessés, nous ne tirerons plus !

Guère habitués à tant de prévenance, les Indiens étaient éberlués. Craintivement d'abord, puis avec hardiesse, ils retirèrent une à une les victimes de la passerelle. Après quoi, ils disparurent dans les bois, chacun transportant le corps d'un de leurs infortunés braves sous le bras.

Hélas, leurs actions futures viendront gâcher mon geste humanitaire ! Moins de trente minutes plus tard, une compagnie de soldats

fit son apparition. Ces derniers furent surpris de la brièveté du combat et un peu déçus de n'avoir pu participer à l'action. Pour les consoler, je perçai un tonnelet de vin, décrochai un gros jambon fumé, et offrit un déjeuner champêtre des plus animés sur l'îlot qui fut le théâtre d'un drame avorté. Pendant le repas, chacun y alla de sa version de l'altercation. Mais le héros du jour fut Capitaine qui, après avoir flairé des individus aux intentions malveillantes, nous avait probablement sauvé la vie. Il eut droit au gros os du jambon qu'il partagea avec son frère, non sans grogner quelque peu.

Je priai chacun de ne pas ébruiter l'affaire, histoire de ne pas compromettre les pourparlers de paix. C'est ainsi que tous rapports concernant cette escarmouche furent censurés par qui vous savez...

Chapitre 13

Nuages noirs

Juin 1666 vit nos premières pousses sortir de terre et de nouveaux crimes commis par une bande d'Indiens rebelles, tant à Montréal qu'à Chambly ; probablement les mêmes qui nous avaient attaqués le mois précédent. J'en regrettais presque de ne pas les avoir exterminés, ce jour-là.

J'envoyai un mémoire à monsieur de Tracy, dans lequel je relatais les derniers événements, en plus de le mettre en garde contre le prétendu traité de paix qui, apparemment, n'avait pas plus de valeur pour certains Iroquois, particulièrement les Agniers, qu'un simple torchon. De même, je l'avisais qu'il serait plus avantageux aux services du Roi de leur faire la guerre que la paix.

Puisque la première campagne de pacification lancée contre eux durant hiver n'avait pas tourné à notre avantage, je suggérai d'effectuer une opération d'envergure en été ou au début de l'automne, pour leur montrer que nous ne tolérerions plus un seul crime commis à l'encontre de nos habitants. Enfin, je terminai en prenant des nouvelles de la santé de mon correspondant et en le rassurant sur la nôtre.

Tous les mercredis, le jeune Pierre Le Moyne continuait de se présenter pour suivre ses leçons. D'après son père, il en trépignait d'impatience chaque autre jour de la semaine. Je demandai à ce dernier si je pouvais initier son fils à l'escrime et au tir au petit calibre. Ravi, monsieur Le Moyne accepta sans réserve.

—Vous ne pourriez lui faire plus grand plaisir, à part, peut-être, lorsque vous lui avez enseigné la pêche et la natation. Vous êtes le mentor idéal pour un garçon tel que lui.

Le ventre rond comme une baudruche, ma douce Catherine affichait une bonne humeur et un entrain contagieux. Pour préserver sa santé et celle du bébé, j'avais demandé à Marguerite Bourgeoys de nous trouver une bonne fille pour aider à l'entretien et à la cuisine, bien que ma courageuse épouse ne rechignât jamais sur sa condition. De petite noblesse campagnarde, comme mes sœurs, mais étant fille unique, elle avait été élevée avec toutes les attentions d'une Demoiselle de la haute société, ce qui ne l'empêchait pas de vaquer à des tâches naguère dévolues à ses domestiques. Madame Bourgeoys nous

recommanda chaudement Isabeau, une jeune personne de seize ans, orpheline de père et de mère, née au nouveau pays.

—Vous verrez, m'assura-t-elle, c'est une perle rare. Elle sait tout faire : la cuisine, le ménage, la couture… et elle brode à ravir.

J'envoyai Christian chercher la jeune femme avec la charrette, et dès son retour, à voir sa mine réjouie, je sus que nous aurions bientôt des noces. Assez grande, c'était une belle brune aux yeux de braise. Christian et elle formaient un joli couple qui donnerait de beaux et forts enfants à la colonie, pensais-je en voyant mon ami si heureux. En attendant, celui-ci, les joues rouges d'excitation, fit les présentations d'usage et les honneurs de la maison à notre nouvelle engagée. La seule ombre au tableau provenait d'Anne-Marie, visiblement jalouse des attentions que Christian portait à la jeune employée. Désormais, il n'était plus son chevalier servant, prêt à satisfaire tous ses caprices. De ce fait, elle se sentait comme une princesse déchue. Je n'avais pas vu un tel regard noir depuis la réprimande que le marquis m'avait servie sur le bateau au Bic. Il me faudrait y prendre garde et détourner sa rancœur pour éviter de nous retrouver avec un autre cas d'empoisonnement ou pire encore…

Et juillet arriva avec ses grosses chaleurs ! Debout avant l'aube, Christian et moi travaillions aux champs pour profiter d'une relative fraîcheur. Vers midi, nous prenions une pause bien à l'abri des chauds rayons, dans notre maison bien isolée. Les jours de canicule, nous ouvrions les fenêtres pour bénéficier d'un courant d'air rafraîchissant, grâce à la proximité de l'eau.

Je remarquai que notre nouvelle domestique était d'une grande prévenance à mon endroit. Je dus même lui signaler que je pouvais me débarrasser de mes bottes boueuses sans son aide et qu'il me restait encore assez de force pour tirer moi-même de l'eau fraîche à la pompe. Du coup, ses beaux yeux noirs se couvrirent d'un voile de tristesse.

—Tu es une excellente aide pour la maison, lui dis-je, mais occupe-toi davantage de Catherine, qui en a plus besoin que nous, gentille Isabeau.

—Si tel est le désir du maître, je m'y conformerai, répondit-elle avec un petit sourire mutin, tout en effectuant un semblant de révérence moqueuse.

Je n'aimais pas me faire appeler maître par mes employés, que je considérais presque comme des membres de la famille. Isabeau le savait, mais usait de ce titre dans le simple but de me titiller.

Après le repas de midi, je montai dans la chambre pour écrire un rapport à Colbert, toujours en langage codé. Ceci terminé, gagné par la torpeur et la douceur des lieux, je m'étendis tout habillé sur le lit pour faire une petite sieste… En peu de temps, bercé par le grondement des eaux, je sombrai dans un profond sommeil et fis un rêve exquis. Nous étions, Catherine et moi, allongés sur une couverture de lainage, à l'ombre d'un châtaignier, au domaine de mes parents. C'était quelques mois après notre mariage. Il faisait chaud, c'était l'été, et un doux courant d'air frais, gracieuseté de la rivière toute proche, caressait notre épiderme et nous procurait de délicieux frissons… Nous nous accordions un moment de détente en amoureux. Vêtue de sa belle robe en mousseline blanche, Catherine me regardait tendrement. Elle se pencha pour me donner un baiser délicat, presque aérien. Deux pétales de rose flottèrent sur mes lèvres gourmandes. Aguiché par cette cajolerie, j'enlaçai passionnément ma tendre moitié et caressai son corps à travers le fin tissu vaporeux qui épousait sa peau de pêche. Le baiser se fit alors plus appuyé, à bouche que veux-tu ; je sentis sous mes mains la poitrine ferme et aux pointes si sensibles de ma douce, ses fesses rebondies en vagues profondes et mystérieuses, sa taille fine comme une guêpe…

Sa taille fine ? Subitement réveillé, je m'aperçus avec stupeur que c'était Isabeau que j'étreignais avec ferveur. Sans ménagement, je la repoussai brusquement et la sermonnai.

—Qu'est-ce qui te prend, malheureuse, veux-tu te faire chasser de cette maison ?

—Monsieur Jean, ne me repoussez pas ; je ne suis pas fautive, je vous aime ! J'étais venue faire un peu de rangement en haut, quand je vous ai vu dormir en souriant aux anges. Je n'ai pas pu résister à l'envie de vous voler un baiser furtif, puis vous m'avez enlacée et caressée comme je ne l'ai jamais été auparavant. Même si cela doit me coûter ma place, de ma vie, je n'oublierai jamais ce doux moment !

Embarrassé, je dus reconnaître que j'avais une certaine responsabilité dans cette histoire ; j'optai donc pour une conciliation.

—Crois-tu en l'amour, Isabeau ?

—Si j'y crois ? Depuis que je suis arrivée en ce lieu enchanteur… oh oui, que j'y crois, monsieur Jean !

—Comment qualifierais-tu une personne qui veut s'immiscer au sein d'un couple qui vit le parfait bonheur ?

—Une personne malheureuse, monsieur Jean, ou un être désespéré…

—Ou une sotte, qui non seulement se fait du mal à elle-même, mais en fait aussi à ceux qui l'entourent. N'as-tu pas remarqué les regards et les attentions que te porte Christian ?

—Oui, mais je ne l'aime pas ; il est gentil, mais qu'y puis-je si mon cœur ne bat que pour vous ?

—Alors, tu ne me laisses pas le choix, ma pauvre fille. Ce n'est pas une adolescente prétendument amoureuse qui gâchera la bonne harmonie qui régnait dans cette demeure avant ta venue. Fais tes bagages, Christian te ramènera dès ce soir à la maison de la Providence… Tiens, tu en auras sans doute besoin, lui dis-je, en lui lançant un écu d'argent.

Éplorée, Isabeau sortit précipitamment de la pièce, non sans étouffer de gros sanglots. En lâchant un soupir à la suite de ce triste dénouement, je décidai de retourner à mon secrétaire à tambour pour terminer mon rapport et me changer les idées.

Peu de temps après, Catherine, le visage défait, fit irruption dans la chambre…

—Aiglon ! Que s'est-il passé ? Isabeau m'a raconté que tu as tenté de la forcer ; tu lui aurais même offert une pièce d'argent pour vaincre sa résistance. Ensuite, comme tu t'es senti humilié par son refus, elle dit que tu l'as chassée. Dis-moi que ce n'est pas vrai !

—Que tu puisses seulement avoir des doutes me paraît injurieux de ta part. Comment peux-tu croire que j'aie pu faire une telle chose ? Si je suis coupable, c'est d'avoir cru, dans mon rêve, que c'était toi qui m'embrassais. Je l'ai effectivement enlacée et caressée, mais quand c'est arrivé, je croyais que c'était toi que je tenais dans mes bras. Elle m'a avoué qu'elle était amoureuse de moi, c'est pour cette raison que je l'ai chassée. Pas que je doute de pouvoir résister à ses avances d'adolescente enamourée, mais par crainte que la jalousie qu'elle pourrait ressentir envers toi ne lui fasse commettre une bêtise irréparable. Cette perle rare a un défaut majeur, mon amour, un crapaud que nous ne pouvons accepter ; il en va de notre bonheur et de notre quiétude. Je demanderai à notre bonne madame Bourgeoys de nous trouver une femme plus âgée à qui Cupidon ne fera point tourner la tête.

La mort dans l'âme, car elle s'était attachée à Isabeau, Catherine partagea mon avis. Mais le plus triste de nous tous fut notre grand

compagnon au cœur tendre. Par contre, une certaine jeune fille avait de la difficulté à réprimer son sourire…

Pendant ce temps, au fort Sainte-Anne, sis sur une petite île du lac Champlain, soldats et officiers en garnison s'ennuyaient ferme après avoir parachevé l'ouvrage fortifié. Officiellement en paix, ou en trêve, avec les Iroquois depuis décembre 1665, ils étaient en poste depuis le mois de mai dans ce nouveau fort érigé par Pierre Lamothe de Saint-Paul, un capitaine ingénieur chevronné. Leurs fonctions étaient devenues routinières ; quelques patrouilles sur le lac, sans jamais rencontrer d'Indiens, qu'ils fussent rebelles ou non. Il y avait bien la pêche, comme loisir, autour de leur îlot, mais on finit par se lasser de tout. Aussi, quand le capitaine de Traversy proposa une partie de chasse à ses amis, le lieutenant Louis de Lerole et l'enseigne Nicolas de Chazy, l'idée fut acceptée comme une bénédiction, malgré la chaleur étouffante.

Accompagnés par quatre soldats, ils rejoignirent la rive à bord d'une barque. Engoncés dans leurs chauds uniformes de laine, les rameurs suaient à grosses gouttes et n'étaient pas au bout de leurs peines ; la marche épuisante dans le bois touffu qui s'ensuivit ne fit qu'empirer leur état. En conséquence, après deux heures de chasse improductive, ils revinrent fourbus à leur embarcation échouée sur une plage de sable grossier parsemé de galets arrondis par les flots. Il s'agissait de l'embouchure d'une petite rivière ombragée à l'eau fraîche et limpide, située à quelques encablures du fort. Comme dans la chanson *À la claire fontaine*, ils décidèrent de s'y baigner. Ah, quel bonheur ! Après cette chaleur écrasante et ses harassants moustiques, que cette onde froide et vive qui ravigotait leurs corps et calmait leurs esprits. Au centre du courant, dans l'eau qui leur arrivait à peine à la taille, les quatre soldats s'ébrouaient en criant et en riant comme des enfants.

Au bout d'un moment, le lieutenant s'excusa et se retira dans les bois afin de satisfaire une envie pressante. Après avoir joui de cette baignade pendant un bon quart d'heure, Nicolas et le capitaine de Traversy, son supérieur et ami, sortirent de la rivière tout ruisselants pour s'allonger sur un gros rocher gris à l'ombre d'un arbre millénaire. La brise tempérée du sous-bois les caressait en les asséchant sans qu'ils n'aient le moindre frisson. Le capitaine entama la conversation.

—Alors, mon jeune ami, plus que deux semaines et tu retrouveras ta fiancée à Montréal ?

—Oui, mon capitaine ! répondit Nicolas. Je meurs d'impatience et compte les jours qui me séparent de ma mie. Et vous, quels sont vos rêves, mon capitaine ? Vous établir dans ce beau pays ou retourner dans la mère patrie ?

—Malgré tous ses charmes, ce continent ne pourra pas me faire oublier ma ville natale et mes amis… Encore moins une charmante personne qui m'y attend. Aussi, dès que notre mission sera terminée, je rembarque pour le vieux pays sans remords, si ce n'est celui de ne plus revoir mes compagnons qui resteront en Nouvelle-France, dont toi, mon cher Nicolas.

Pendant que les deux officiers du régiment Carignan-Salières bavardaient en toute confiance dans ce coin de pays soi-disant pacifié, quarante paires d'yeux les scrutaient avec avidité, tous cachés dans l'ombre du sous-bois où avait pénétré sans se méfier le lieutenant qui à présent, gisait inanimé sur le sol. Inopinément, en cherchant un coin discret pour faire ses besoins, le pauvre était tombé sur la bande d'Indiens rebelles et insoumis qui nous avaient attaqués en mai et qui par la suite, avaient commis bien d'autres forfaits. Depuis une semaine, telle une meute de loups, la redoutable bande d'Iroquois campait en silence aux abords du fort dans l'espoir de mettre la main sur des soldats et de les faire prisonniers. Leur patience proverbiale était enfin récompensée.

Le corps entièrement couvert de tatouages complexes qui lui faisait indirectement office de camouflage, *Black Cloud*,[16] Nuage-Noir en français, apparemment remis de ses blessures, rampait vers ses proies à la façon d'un serpent venimeux. Rendu au pied du rocher, où les deux officiers devisaient amicalement, le guerrier se redressa tout doucement, le bras tendu tel un croc mortel, le tomahawk prêt à l'action.

Surpris, les Français entrevirent une ombre menaçante. Nicolas voulut se saisir de l'épée logée dans l'étui déposé près de lui, sur son uniforme soigneusement plié, mais eut tout juste le temps de tendre la main, sans pouvoir achever son geste… Avec violence et une force inouïe, le chef sauvage asséna un puissant coup de sa hachette acérée sur le crâne de l'infortuné militaire. La lame brisa la mince calotte osseuse, pour pénétrer profondément dans la masse spongieuse du cerveau, avant d'en ressortir dans un horrible bruit de succion. L'attaque

16. Ce chef indien a bien existé sous le nom de Agariata ; je l'ai affublé du surnom de *Nuage Noir,* qui ma foi, lui va comme un gant.

n'avait pas duré plus d'une seconde.

Réagissant promptement, le capitaine roula sur le côté pour éviter un coup fatal qui fit jaillir des étincelles de la roche granitique. Il eut juste le temps de s'emparer de l'étui contenant son pistolet. Il allait dégainer quand, jaillissant en sifflant de la forêt, une dizaine de flèches colorées criblèrent son torse. Blessé à mort, l'officier tomba à genoux, puis, comme un arbre foudroyé, s'affaissa en avant, ~~en~~ brisant et ~~en~~ enfonçant les dards mortels fichés dans sa poitrine et qui ressortirent par son dos ensanglanté.

Surgissant de partout, les Mohawks encerclèrent les quatre autres soldats terrorisés, trempés et sans défense, pour les lier sans ménagement et les traîner à leur suite, non sans avoir pris les chevelures de leurs victimes et les avoir dépouillées. Cette traître attaque éclair s'était opérée dans un relatif silence, puisqu'aucun coup de feu n'avait été tiré. Seuls les cris sauvages, sortis de leurs poitrines peinturlurées, retentissaient dans la crique pour se perdre à travers les arbres.

La garnison ignora le drame, jusqu'à ce qu'un détachement parte à leur recherche dans la soirée. Une chaloupe défoncée à coups de hache, des giclées de sang et de cervelle sur la roche, les corps dénudés et horriblement mutilés des deux officiers, des dizaines de traces de mocassins et de pieds nus sur la grève furent autant d'indices susceptibles de témoigner de la tragédie. Les soldats suivirent les faibles empreintes laissées dans le boisé, mais celles-ci s'estompaient progressivement pour s'évanouir dans la noirceur. Dépitée, l'escouade rentra au fort les mains vides, mais avec suffisamment de preuves pour conclure à un casus belli provoqué par des Agniers.

Le lendemain, une estafette à bord d'un bateau puissamment armé prit la route pour Québec, afin d'informer le lieutenant-général de Tracy de la mort tragique de son neveu, l'enseigne Nicolas de Chazy, lâchement assassiné en compagnie de son capitaine. Tout portait à croire que la vengeance serait terrible. La triste nouvelle n'arrivera à Montréal qu'une semaine plus tard.

Un détachement solennel se présenta au domaine au moment où nous allions nous mettre à table pour le souper. À la mine sombre de nos visiteurs, j'eus un pressentiment de malheur. Je connaissais le capitaine Pierre de Saint-Ours pour l'avoir vu à Québec dans des jours meilleurs ; il faisait partie du 22e bataillon d'infanterie. Aujourd'hui, il arborait une tête d'enterrement.

—Que me vaut l'honneur de votre visite, capitaine ?

—Une bien triste mission, en vérité. Je suis chargé d'un pli personnel à remettre à mademoiselle votre sœur, la fiancée de l'enseigne de Chazy. Est-elle ici ?

—Oui, mais vous me voyez dans une mortelle inquiétude. Est-il arrivé quelque chose de grave au marquis ou à son neveu ? m'enquis-je avec une appréhension qui faisait vibrer ma voix.

—Permettez que je rentre, nous serons plus à l'aise pour discuter à l'intérieur…

Alors que je m'effaçais pour laisser passer ce messager de mauvais augure, Josnée, pâle comme jamais, vit venir cet homme au visage empreint de tristesse et de gravité.

—Tenez, mademoiselle, dit-il, cette missive vient de la part du chef de notre régiment, le Marquis de Tracy. Je suis désolé d'être porteur d'une si terrible nouvelle. J'espère que vous n'en tiendrez pas rigueur à celui qui vous l'aura délivré.

Fébrilement, Josnée défit le cachet de cire aux armoiries du marquis pour parcourir de ses yeux affolés la lettre indubitablement porteuse de mauvaises nouvelles, car sitôt sa lecture terminée, elle la laissa glisser de sa main. Après quoi, ma pauvre sœur perdit connaissance et s'affaissa comme une poupée de chiffon sur le plancher de bois.

Je m'empressai de la rattraper au vol pour l'étendre de tout son long et placer un petit coussin sous sa nuque afin de l'aider à reprendre ses esprits. Ce faisant, je ramassai la lettre et y lut ce qui suit :

Québec, 23 juillet 1666

Chère Mademoiselle Josnée de Val-Heureux,

C'est avec une profonde affliction que je me vois obligé de vous occasionner la plus grande des peines.

La semaine dernière, au cours d'une journée de permission, un petit détachement du fort Sainte-Anne est tombé dans une déloyale embuscade tendue par des Indiens rebelles. Voulant sans doute résister, comme il est le devoir de tout officier de le faire, le capitaine de Traversy et l'enseigne de Chazy ont été lâchement assassinés par, nous présumons, des Iroquois Agniers.

Parmi les cinq nations iroquoises, le peuple agnier est le seul qui a refusé de signer un traité de paix au mois de décembre der-

nier. Pourtant, nos deux peuples étaient officieusement en paix, ou du moins, la trêve était respectée.

Afin de châtier les coupables, monsieur le capitaine Pierre de Saurel quittera très bientôt Québec pour le pays des Agniers. Il sera à la tête de quatre compagnies du régiment et de deux compagnies de miliciens canadiens ; en tout, 300 hommes vengeront nos chers disparus.

Je formule l'espoir que le chagrin d'avoir perdu un être aussi exceptionnel que mon neveu n'altèrera en rien votre détermination à vous installer dans ce pays à la fois beau et cruel. Qui sait si un jour vous ne fonderez pas une famille à laquelle vous transmettrez vos valeurs méritoires.

Ma fille bien-aimée, je suis de tout cœur avec vous et votre peine immense que je partage.

Alexandre de Prouville, marquis de Tracy

Je restai abasourdi devant cette nouvelle. Pauvre Josnée. Nicolas était le premier et le seul homme qu'elle avait aimé dans sa vie. Comment réagirait-elle ?

Chapitre 14

Abnégation et accouchement particulier

Tranquillement, ma sœur reprenait ses esprits. Catherine lui donna un remontant, Anne-Marie pleurait en silence à ses côtés, Christian se tenait dans un coin, ne sachant que faire, tandis que dehors, les loups lâchèrent un sinistre hurlement qui me fit dresser les poils sur les bras.

J'invitai le capitaine et ses soldats à boire un verre de vin ou d'eau fraîche. Se sentant de trop, le prévenant officier déclina poliment l'offre et rebroussa chemin dans un ordre tout militaire. J'allai donc voir ma sœur éplorée qui se tenait toute droite, figée, le regard fixé sur l'infini.

—Ma pauvre Josnée, quel malheur. Je donnerais toutes les vies qu'il me reste pour que revive Nicolas. C'est trop injuste… Je ne sais trop quoi te dire ; tout paraît vide de sens et les mots sont dérisoires.

—Depuis mon réveil, gémit Josnée, je me répète la même chose. Pourquoi lui ? Pourquoi est-il allé là-bas, au lieu de rester ici ? Pourquoi cette haine, pourquoi ces guerres, pourquoi une personne bonne, pacifique et intelligente comme lui s'est embarquée dans cette galère et, enfin, pourquoi je vivrais, maintenant ?

—Josnée, c'est toi qui poses cette question ? Toi qui m'as aidé à faire vivre notre mère chérie pendant des années, alors qu'elle était dans le coma ? Pourquoi ne l'avons-nous pas laissée mourir ?

—Par amour, tout simplement, répondit ma sœur en essuyant machinalement ses yeux secs.

—Oui, par amour, Josnée. Par amour pour elle, mais aussi, par amour pour nous. Tout était préférable à sa mort ! Nous vivons en harmonie les uns avec les autres et tout ce qui touche l'un de nous, les autres le ressentent, comme ta présente douleur. Tu n'oublieras probablement jamais cet homme et il est fort possible, également, que tu n'en rencontres plus d'autres comme lui. Mais laisse-toi une chance de vivre, de voir notre famille grandir et, si les cieux ne sont pas trop avares, qui sait… ils t'enverront peut-être un homme aussi bon que le neveu du marquis, un homme avec qui tu vivras des moments heureux dans une grande maisonnée. C'est tout le bonheur que je te souhaite, ma très chère sœur. Nous t'aimons tellement et avons tant besoin de

toi. Tu dois vivre pour toi, pour nous et pour ce pauvre Nicolas de Chazy, qui souhaitait ton bonheur plus que tout au monde.

Dévastée, ma pauvre sœur s'effondra dans mes bras et versa toutes les larmes de son corps sur mon épaule, non sans humecter ma chemise de larges auréoles. Néanmoins, je préférais cela au mutisme qui avait précédé. Au moins, elle ne gardait plus sa peine à l'intérieur, elle l'exprimait sainement.

Le lendemain, entièrement vêtue de noir, Josnée descendit à la cuisine. Nous étions tous attablés, silencieux, chacun devant son bol de soupe aux légumes, incapable d'avaler la moindre bouchée. Sans prendre le temps de dire bonjour, ma chère sœur annonça :

—J'ai pris une décision, cette nuit. Je crois que je ne pourrai plus partager la vie de gens heureux qui ont la chance de vivre avec leur âme sœur, sans les perturber avec mon trop grand chagrin. Puisque je refuse de gâcher vos moments de bonheur, je vivrai désormais en retrait de la communauté, parmi les religieuses Hospitalières.

Ces paroles déclenchèrent un torrent de protestations. Nous avions beau assurer Josnée de tout notre amour et lui promettre notre soutien, rien n'y fit ; sa décision était prise et irrévocable.

—Mais, pourrons-nous venir te voir ? demandai-je. Ou bien toi, nous rendras-tu visite, parfois ?

—Bien sûr, mon petit frère ! Les sœurs Hospitalières, comme leur nom l'indique, le sont, et elles acceptent aussi qu'on leur rende la pareille, à l'occasion. Il faut que tu me comprennes. Ce sera plus facile de vivre ma peine si je suis entourée de prières et d'amour.

—Tu n'étais pas assez entourée d'amour avec nous ? répliquai-je amèrement, au risque de la culpabiliser.

—Non, tu sais que ce n'est pas ça que je voulais dire ; en restant ici, je deviendrais vite un fardeau pour tout le monde et je tiens à laisser un souvenir plus flatteur de moi, argua Josnée avec un pathétique sourire.

—Vis ton deuil, ma sœur chérie, et reviens nous voir dès que tu pourras et aussi souvent que tu le voudras. Tu auras toujours ta place ici…

À ce moment, Catherine, qui se tenait à l'écart en nous regardant d'un air ému, poussa un cri et se plia de douleur.

—Je crois que mon départ est remis à plus tard, lança Josnée, ta femme va bientôt enfanter… Emmène-la dans votre chambre ; toi, Christian, fais bouillir une marmite d'eau, et vous, Marie (notre nou-

velle aide, une veuve de 35 ans), veuillez refaire le lit de Catherine avec des draps propres. Vous m'apporterez ensuite des serviettes chaudes !

—Qu'aurions-nous fait si tu n'avais pas été là ? fis-je remarquer à juste titre.

—Oui, j'avoue que le moment était peut-être mal choisi ; je vais rester encore un peu, jusqu'à ce que tout soit fini et que la mère et le bébé se portent bien.

J'embrassai ma sœur en l'assurant que rien ne pressait et qu'après tout, elle faisait œuvre de charité chrétienne en s'occupant de l'accouchement et de la suite des choses.

Les douleurs se sont poursuivies durant toute la journée et toute la nuit. Au matin suivant, ma douce femme, épuisée, ne réagissait plus que mollement aux contractions, ce qui inquiéta Josnée. Un peu après, voyant que l'état de Catherine empirait, elle paniqua carrément.

—Aiglon, ta femme se meurt et je ne sais pas quoi faire. J'ai essayé tous les remèdes que je connais, mais rien ne fonctionne. Je n'ose pas effectuer une césarienne, car elle est trop faible et ça la tuerait. Il faut que tu trouves quelque chose, Aiglon, et vite !

Que pouvais-je faire ? Je ne pouvais me résoudre à regarder ma femme mourir sans rien tenter pour la sauver. Alors que je me revoyais discourir sur les beautés de la vie à la face de ma sœur, voilà que les rôles étaient inversés. Je n'étais pas sûr de vouloir ni de pouvoir survivre à ma femme adorée. Je touchai son front ; il était brûlant et ses longs cheveux de blé imbibés de sueur collaient sur sa tête fiévreuse. Elle essaya de me parler, mais ne parvint qu'à murmurer des mots à peine audibles.

Me souvenant de la façon dont nous baignions notre chère mère dans la rivière par les beaux jours d'été, et du bien-être que celle-ci en retirait, vu ses réactions positives malgré son coma, j'eus l'idée farfelue de transporter ma bien-aimée dans la crique qui bordait le sud de notre îlet.

Afin de ne pas lui occasionner un trop grand choc thermique, je l'immergeai lentement dans l'eau qui, quoique fraîche, était à son plus chaud. Il est vrai que nous étions au cœur de l'été. De ma main libre, je lui lavai la tête et rinçai son doux visage, tout en la berçant contre moi. Puis subitement, ses traits se détendirent. Son corps, que je soutenais sous la nuque, flottait au gré du courant. Sa chemise de nuit en fin coton blanc moulait son ventre et ses seins gonflés du lait maternel

de manière qui aurait été jugée indécente par la morale du temps, mais qui composait pour moi le plus beau tableau au monde : celui de la maternité. Il fallait que ce tableau donne la vie, et non la mort ! Soudain, j'entendis ma douce murmurer faiblement :

—Merci, Aiglon, je me sens mieux, continue de me soutenir dans cette onde fraîche ; il me semble que je reviens à la vie. Mes douleurs recommencent, mais on dirait qu'elles sont atténuées par l'eau. Lorsque Josnée vint nous rejoindre dans la crique, elle dit à Catherine :

—On dirait que ça va mieux, ma belle ; tu pourras te vanter de nous avoir fait peur.

—Dis, Josnée, crois-tu qu'une femme puisse accoucher dans l'eau ? m'informai-je.

—Pourquoi pas, répondit ma sœur. Si le fœtus vit neuf mois dans un milieu aqueux, il peut bien y vivre une ou deux minutes de plus. Jusqu'à présent, ton intuition ne t'a pas trompé, alors poursuis comme tu l'entends. Je demandai l'avis de la personne la plus concernée : la maman, qui s'en remit entièrement à moi. Me voilà donc résolu à tenter un nouveau procédé de délivrance. Je priai Marie d'apporter des serviettes chaudes et d'étendre un drap propre sur l'herbe au bord de l'eau sans se soucier des taches de verdure, afin d'y allonger la parturiente à la sortie du bain.

Aidée de Josnée, la courageuse maman poussa, poussa, poussa et poussa encore, jusqu'à ce que…

—Ça y est, chérie, on voit la tête qui sort !

Une dernière poussée extirpa un nouvel animal aquatique qui nageait littéralement en bougeant ses bras et ses jambes roses et potelés, pendant que ses yeux grands ouverts s'étonnaient devant ce monde aussi nouveau que vaste.

Je m'en saisis délicatement pour le sortir de l'onde, puis un rayon de soleil le caressa de sa chaude lumière. Le petit eut un hoquet et aspira sa première goulée d'air ; la trouvant sans doute âpre, après n'avoir respiré que du liquide pendant neuf mois, il poussa un braillement de protestation. Pour lui faire découvrir un goût des plus doux, je le maintins contre les généreuses mamelles nourricières de sa maman.

—Est-ce une fille ou un garçon ? interrogea Catherine, tout heureuse.

Avec toute l'agitation qui entourait la naissance de notre enfant, j'étais si ému que je n'avais pas remarqué son sexe… Il s'agissait d'un p'tit gars et d'un futur bon nageur !

De retour dans sa chambre, où le berceau, copie du mien, attendait impatiemment le poupon, ma chère épouse eut enfin droit à un vrai repos. Elle était sauvée !

Chapitre 15

Négociations de mauvaise foi

J'allai dans la cuisine me servir un bol de soupe, moi qui n'avais rien mangé ni bu depuis le début des douleurs de ma femme ; j'en étais incapable. Maintenant, je pouvais me détendre un peu. Josnée vint s'asseoir près de moi, une tasse de tisane à la main…

—Merci, Aiglon, de m'avoir montré ce que l'amour peut accomplir. Comme dirait grand-père : *Omnia vincit amor !*[17] Félicitations ! Vous pourrez dire, Catherine et toi, que vous l'avez mis au monde tous les deux, cet enfant ; puisque vous êtes un couple peu ordinaire, il fallait bien que la naissance de votre rejeton le soit aussi. Au pire moment, j'ai fait une prière, Aiglon. J'ai promis que si le bébé venait au monde en santé et que sa mère s'en sortait sans séquelles, je renoncerais à rentrer chez les religieuses et resterais indéfiniment avec vous… à condition, bien sûr, que vous vouliez de moi.

—Oh, Josnée, tu ne peux pas savoir la joie que tu me fais. Même si je comprenais parfaitement ton choix, j'avais l'impression que tu te retirais du monde laïque pour t'enterrer vivante dans la religion. Bienvenue chez toi, ma grande ! Ici est ta demeure, jusqu'à ce que tu fondes toi-même une famille.

S'ensuivirent de nouvelles embrassades et d'autres pleurs, mais cette fois, il s'agissait de larmes de joie. Visiblement embarrassé, Christian se tenait à l'écart. Je lui fis signe d'approcher et ce grand gaillard, tout ému, vint partager ses larmes de bonheur avec nous, tout en nous serrant dans ses bras puissants.

Comme prévu, le capitaine de Saurel quitta Québec le 24 juillet 1666, à la tête d'un contingent de 300 hommes. Je trouvais leur nombre un peu juste, mais enfin, c'était la rapidité du geste qui comptait.

Profondément engagée dans le fameux lac Champlain, la petite armée vit une délégation iroquoise venir à ses devants sur trois canots. Leur chef agnier portait un nom qui ressemblait plus à une insulte : Bâtard-Flamand ! Il devait probablement être l'un et l'autre, comme l'affirmaient ses cheveux roux et ses habits amérindiens. Il ramenait avec lui trois des cinq militaires français capturés par *Black Cloud* lors

17. L'amour triomphe de tout.

de l'attaque-surprise, soit deux soldats et un officier. Embarrassé, car ne pouvant prendre seul la décision de poursuivre ou non l'opération de représailles, le capitaine de Saurel rentra à Québec afin de quérir de nouvelles instructions, au grand dam des guides algonquins qui voyaient un ennemi redoutable leur glisser entre les mains.

Et les pourparlers de paix reprirent avec la lenteur et la mauvaise foi qui à cette époque, caractérisaient les négociations ; les discussions durèrent tout l'été ! Tracy envoya un homme de confiance, Guillaume Couture, en ambassade chez les Agniers. De plus, question de montrer ses bonnes intentions, malgré l'odieuse embuscade, le marquis retourna dans son pays Onneiout l'un des Iroquois pris en otage. La mission secrète de Couture consistait à ramener le coupable, si possible. La suite nous dira s'il y parviendra.

Le temps des récoltes était arrivé. Du matin au soir, à part Catherine et le bébé, bien sûr, tout le monde participait à la moisson. Dans l'une des tours de coin, j'avais aménagé une chambre froide, telle celle que j'avais vue au château Saint-Louis, où nous stockions des blocs de glace récupérés en bordure du fleuve lors du dégel. Recouverts de paille, ils avaient diminué de moitié, mais conféraient une fraîcheur suffisante pour conserver en bon état les légumes et les venaisons durant toute la chaude saison.

Vers la fin du mois d'août, une estafette m'apporta une invitation à me rendre à Québec pour assister aux pourparlers de paix ; cette convocation constituait en fait un ordre déguisé de monsieur de Tracy, qui se montrait soucieux de préserver mon anonymat.

Le gros du travail étant accompli, le domaine, le bébé et ma femme se trouvant entre de bonnes mains, je pouvais sans trop de remords m'absenter pour quelques jours. Afin de pouvoir embarquer sur le premier rafiot venu, et pour plus de discrétion, je partis seul, à pied, au grand déplaisir de Domino, qui fit entendre des hennissements de protestation. On dut même enfermer les loups qui voulaient me suivre à tout prix.

Arrivé à l'embarcadère de Montréal, je pris place à bord de l'*Espérance*, un beau voilier à trois mats qui lèverait l'ancre au matin. En partance pour la France, la goélette ferait escale aux Trois-Rivières, Québec, Tadoussac et Port-Royal en Acadie. Ce navire très pratique transitait autant des marchandises que des passagers.

Sur le pont, dès l'aurore, pendant que les marins s'affairaient aux manœuvres de départ, je contemplais le lever du soleil à travers

les branches de l'île Sainte-Hélène. Cette autre propriété du richissime Charles Le Moyne formait une île boisée et vallonnée entre Montréal et la Seigneurie de Longueuil. L'illustre Champlain la nomma ainsi en souvenir de sa jeune femme, Hélène de Boulé, restée en France.

À ce moment, surgissant de nulle part, d'un bond prodigieux, Capitaine sauta sur le pont du bateau qui venait de se détacher de l'embarcadère, non sans semer un début de panique chez les membres de l'équipage, qui croyaient qu'un loup enragé voulait les dévorer. Je les rassurai en empoignant ce *monstre sanguinaire* à bras le corps pour lui donner une franche accolade, pendant qu'il me lavait la figure de sa longue langue râpeuse. Il serait donc lui aussi du voyage ; tant pis pour la discrétion.

Ayant déjà contemplé les beautés du paysage, je passai le plus clair de mon temps enfermé dans ma cabine à rédiger des comptes-rendus et à écrire des poèmes à mon adorée, au grand désespoir de Capitaine, qui allongé au pied de la porte, se morfondait en poussant de grands soupirs.

—Tu as voulu me suivre, alors, endures, mon beau !

Sur son quasi inaccessible promontoire, Québec, toujours aussi belle avec ses tours et ses clochers, nous reçut en grande pompe avec la fanfare du régiment. Le château Saint-Louis grouillait d'activités paramilitaires. La délégation indienne logeait dans le grand bâtiment des Jésuites sis tout près. Les réunions avaient lieu dans leur vaste parc, en plein air, pour agréer les autochtones qui souffraient de claustrophobie dans nos pièces trop isolées de la nature.

La rencontre avec nos dirigeants fut marquée par le plaisir de revoir ces êtres remarquables. Elle était empreinte de tristesse, aussi, vu la tragédie qui venait de frapper notre vieux lion de bataille, le marquis de Tracy. Celui-ci me reçut seul dans son bureau pour me mettre au courant des derniers faits.

—Je vous ai fait mander, mon cher Jean, pour tirer quelques vérités au clair. Connaissant votre perspicacité qui n'a d'égale que votre vaillance, je crois que vous serez en mesure de déchiffrer le vrai du faux dans ce brouillard de mensonges ou de demi-vérités que l'on me sert depuis cette infamie. Je tiens, par-dessus tout, à mettre la main sur l'assassin de mon neveu. On m'a offert l'un des prétendus responsables du massacre, mais je crois plutôt qu'il s'agit d'un bouc émissaire. Pouvez-vous démêler les écheveaux de cette intrigue, mon cher Jean ?

Je l'assurai de mon entière collaboration, étant moi-même concerné par ce drame horrible.

—Pourrais-je rencontrer les soldats rescapés qui ont vécu cette attaque, monsieur le marquis ?

—J'ai bien peur que cela ne donne pas grand-chose ; nous les avons interrogés, vous vous en doutez bien. Ils sont traumatisés par cette terrible expérience et jurent qu'ils n'ont rien vu ni rien entendu, étant donné qu'ils jouaient dans l'eau comme des enfants. Ils se sont vus cernés subitement par les Sauvages et c'est là qu'ils ont pris conscience de la tragédie. Enfin, je vais vous faire conduire jusqu'à eux ; ils sont à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu en attendant d'être rapatriés. Vous verrez, leur moral est au plus bas…

En effet, ce sont trois hommes défaits que je rencontrai dans une chambre spacieuse et bien éclairée par deux grandes fenêtres à meneaux donnant sur le Saint-Laurent, qui coulait majestueusement dans le goulet du cap Diamant. La vue offrait un panorama imprenable sur le fleuve et ses environs verdoyants. Assis chacun sur leur lit, les soldats semblaient désœuvrés, amorphes et remplis de tristesse.

—Voilà une belle vie de château que vous menez, les abordai-je joyeusement. Je suis sûr que les Indiens ne vous ont pas gâtés ainsi ; est-ce que je me trompe ?

À l'évocation des tortures endurées la semaine précédente, toujours aussi effrayantes que traumatisantes pour eux, leurs pitoyables visages marqués de milliers de petites coupures infligées par les branches et épines ou résultant de la bastonnade subie au village indien, s'emplirent de terreur. Certains se mirent même à gémir comme des enfants… Voyant cela, je changeai de tactique.

—Qui veut bien me suivre dehors pour prendre l'air ? Nous bavarderons et ça nous permettra de nous dégourdir les jambes…

Après un long moment d'hésitation, l'un d'eux se leva et dit :

—Ça ne peut me faire de mal ; allons-y, si vous le voulez bien.

Mon loup, aussi connu dans la colonie que le loup blanc de l'histoire, m'attendait sagement à la porte. Sachant qu'il avait un effet apaisant sur quiconque le caressait, je m'empressai de faire les présentations.

—Capitaine, je te présente le courageux soldat…

—Jean-François Pinsonneault, dit La Fleur[18], précisa l'homme.

18. Par souci d'unité, tous les soldats du régiment se voyaient affublés d'un surnom débutant par la lettre L.

—Tu peux le flatter, il aime ça ; je l'ai depuis sa naissance et il m'est aussi attaché qu'un chien.

Un peu timidement d'abord, le soldat Pinsonneault s'enhardit enfin à donner de petites claques affectueuses sur la croupe de mon loup, qui répliqua par un coup de langue sur la joue rugueuse du soldat. Pour la première fois depuis longtemps, celui-ci se mit à rire sans retenue. Le charme animalier opérait.

Tout en déambulant dans les rues pentues et odorantes de la petite capitale, Jean-François prenait de l'assurance. Lorsque nous arrivâmes sur la place du port, il me confia :

—On dirait que je peux enfin respirer. L'air du large, les bateaux en partance pour les mers océanes, tous ces gens qui s'affairent comme des fourmis, et vous, avec votre formidable bête apprivoisée, vous me faites beaucoup de bien.

—Vous avez dû beaucoup souffrir lors de cette terrible tragédie. Voulez-vous en parler ou préférez-vous garder ces durs souvenirs pour vous ?

—Je crois que ça me fera du bien d'en discuter, surtout avec un homme comme vous. Assoyons-nous sur ce banc, ça risque d'être passablement long.

Ramassant ses esprits, le soldat débita d'une voix vibrante son tragique récit.

—Je ressasse sans fin le déroulement de cette journée infernale en me disant que j'aurais dû faire quelque chose pour éviter qu'un tel drame se produise. Premièrement, nous n'aurions jamais dû tous nous départir en même temps de nos armes lorsque nous nous sommes baignés ; deux hommes auraient pu se saucer dans l'eau pendant que les deux autres auraient monté la garde…

—Vous n'étiez pas l'officier responsable, l'interrompis-je, la décision revenait au capitaine ; vous n'avez pas à vivre avec ce remords sur la conscience. Veuillez poursuivre, mon brave.

—Merci, monsieur… ?

—Appelez-moi Jean, tout simplement ; je ne suis pas militaire et il n'y a pas de supérieur entre nous.

—Merci, Jean, vos paroles sont comme un baume sur mon cœur meurtri… Je reprends donc le cours de mon récit, même si cela me fait revivre de douloureux souvenirs. L'attaque s'est déroulée en un éclair, mais il est faux de dire que je n'ai rien vu. Je regardai du côté de nos officiers pour voir s'ils étaient toujours en grande conversation

ou sur le point de donner l'ordre de rassemblement, quand j'ai vu s'élever une ombre menaçante derrière le rocher où ils se faisaient sécher. J'ai voulu les prévenir, mais je n'ai pas eu le temps. Vif comme une vipère, l'ombre a frappé deux fois. Le capitaine a pu éviter le coup, mais pas l'enseigne, malheureusement. Le pauvre s'est effondré le crâne ouvert. Le capitaine n'a guère eu plus de chance, car il est tombé sous une pluie de flèches quelques secondes plus tard. Ensuite, les Sauvages nous ont facilement capturés et attachés en poussant des cris à nous percer les tympans. Après avoir écorché les chevelures et dépouillé les malheureux officiers, ils nous ont traînés derrière eux comme des animaux que l'on conduit à l'abattoir, avec une laisse autour du cou. Ils nous ont fait traverser ainsi des milles et des milles de sentiers quasi invisibles pour le commun des mortels. Blessé lors de l'attaque, le lieutenant de Lerole suivait à grand-peine, bien que nous l'aidions de notre mieux. Lors d'une halte, mon camarade André, un homme très pieux, s'est mis à prier comme à son habitude, mais avec encore plus de ferveur, vu la situation. Il a terminé en nous bénissant tous du signe de la croix. Lorsqu'il l'a vu faire, le chef s'est levé tranquillement, s'est approché de lui, puis sans le moindre avertissement, lui a ouvert le crâne avec son tomahawk maudit en criant : « Les Hollandais nous ont prévenus de ces signes sortilèges. Ils portent le malheur à notre peuple ! Nous allons honorer cet homme en le mangeant pour apaiser son esprit. » Après quoi, comme des bouchers, ils ont dépecé la dépouille du pauvre André et se la sont partagée. Fort heureusement, nous n'avons pas été invités au *festin* ! Après deux semaines de marche harassante, avec juste assez de nourriture infecte et d'eau pour ne pas mourir d'inanition, nous sommes enfin arrivés à leur village, qui était entouré de palissades aux pieux effilés. Plusieurs poteaux étaient coiffés des têtes de leurs ennemis. Certaines étaient fraîches, et d'autres, momifiées. Les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards nous ont fait une allée *d'honneur*. Ils étaient tous armés de gourdins, de lanières en cuir et autres instruments de torture. Il fallait défiler parmi eux sans fléchir ni trembler, au risque de passer pour un pleutre. Une pluie de coups nous est tombée dessus et, malgré notre état de faiblesse, nous avons réussi cette épreuve en nous traînant à quatre pattes sous les rires des Sauvages qui s'amusaient de notre humiliation. Ce n'était malheureusement pas la dernière. Par la suite, ils nous ont attachés aux poteaux de torture et pendant trois jours et trois nuits, ils nous ont tourmentés, brûlés et écorchés vifs. Tout en

se montrant insensibles à nos hurlements de douleur, ils redoublaient d'ardeur. Ils ont incéré des charbons ardents dans nos parties les plus sensibles et ont même déposé un collier de haches rougies au feu sur nos épaules fumantes. Mon ami Daniel, qui se trouvait déjà affaibli par la longue marche à travers le bois, s'est éteint le quatrième jour. Son corps a été partagé par les Sauvages, qui l'ont mangé soit rôti, soit cru, soit bouilli. C'est ce qui a marqué la fin de nos supplices. Les Agniers voulaient voir jusqu'où les soldats français pouvaient tenir. Après qu'on nous ait jetés dans une cage, des femmes sont venues nous apporter un peu de réconfort et de nourriture, soi-disant parce que notre endurance nous avait valu ce traitement de faveur. Sur les sept hommes que comptait notre détachement, seulement trois ont survécu à cette terrible épreuve. S'ensuivit le retour en canots, mais cette fois, dans des conditions beaucoup plus agréables. Depuis, nous attendons notre rapatriement avec impatience. Nous ne voulons plus revivre un pareil enfer. Et vous êtes arrivé, tel un ange gardien, avec votre compréhension et votre gentil loup, pour nous redonner l'espoir que nous pourrons vivre à nouveau en hommes libres, loin de la peur. Je vous en remercie infiniment, Jean, conclut le brave soldat avec émotion.

—Vous dites avoir vu comme une ombre frapper l'enseigne de Chazy… Auriez-vous reconnu cet homme, par la suite ?

—Oui, c'était leur chef, Agaratia ! Il est recouvert de tatouages foncés. C'est d'ailleurs pourquoi les Anglais l'ont surnommé *Black Cloud,* ce qui veut dire nuage noir en français. Il passait son temps à se vanter d'avoir assassiné par surprise Nicolas et le capitaine lors de nos rares haltes.

—L'avez-vous dit à vos supérieurs ?

—Non, avoua tristement le soldat. Tout était flou dans ma tête, la torture avait brisé ma volonté. Je n'étais plus qu'un lâche qui voulait oublier ce terrible épisode de ma vie. Mais je vais aller tout raconter, si vous le voulez bien.

—Pas tout de suite, mon brave, et ne vous traitez plus de lâche. Ce que vous avez enduré, très peu d'hommes l'ont fait ; ceux qui ont résisté à ces supplices sont tous des braves, comme vous et vos compagnons d'armes. Pourriez-vous rester jusqu'à ce que je tire cette affaire au clair ? J'aurai sans doute besoin de votre témoignage. Retournez à l'Hôtel-Dieu, essayez de remonter le moral de vos camarades d'infortune, en particulier le lieutenant, car, si vous ressentez une certaine responsabilité dans ce drame, imaginez ce qu'il doit se passer dans sa

tête. Encore merci pour toutes vos confidences, elles donnent un jour nouveau à cette sombre affaire.

Ainsi donc, Nuage-Noir se cachait derrière tout ça et, comble d'ironie, il faisait partie de la délégation plénipotentiaire iroquoise chargée de discuter de paix entre nos deux nations… Autant confier la garde de moutons à un ours, voire à un loup féroce !

Parlant du loup, je me promenais innocemment dans l'immense parc des Jésuites avec Capitaine, où nous passions difficilement inaperçus. Tout le monde s'approchait de nous pour voir de près cet étrange animal de compagnie, qui n'était pas un vrai loup sauvage, mais pas vraiment un chien domestique non plus.

Entouré de plusieurs guerriers, ses *Warriors,* comme il les appelait, *Black Cloud* tomba dans le piège et se dirigea de notre côté… Grand et musclé, la tête presque entièrement épilée, à l'exception d'une crête de cheveux raides qui se poursuivait en une longue natte huilée et ornée de plumes d'aigle, il avait fière allure. Ce qui impressionnait par-dessus tout restait ses tatouages. Des arabesques multiples couvraient son visage et son corps, ce qui lui donnait un air encore plus féroce. Je dus retenir Capitaine qui, contrairement à son habitude, lui aurait sauté à la gorge.

—Holà, homme blanc ! Combien veux-tu pour la fourrure de ce bel animal qui veut me dévorer ?

—Ta chevelure et ta vie feront l'affaire, répondis-je à cette impudente demande.

Croyant à une plaisanterie douteuse, l'intéressé lâcha un rire nerveux, bientôt imité par ses compagnons.

—Tu sais que ce bras a brisé bien des têtes pour des remarques moins acerbes que la tienne ? Si tu n'étais pas entouré de nombreux guerriers français, tu ferais moins le fanfaron, persifla-t-il.

Remarquant deux petites rougeurs au niveau de son épaule gauche (gracieuseté de nos grains de chevrotine), je lui demandai :

—Serait-ce des piqûres de *maringouins* [19] que je vois là, ou bien aurais- tu récolté ces petits pois sur une passerelle, au mois de mai dernier ?

Tiqué par ma question, il tourna les talons, puis s'éloigna précipitamment sans prendre le temps de me saluer. « Touché ! » pensai-je, « mais je vais devoir rentrer les griffes et faire patte de velours si je veux gagner sa confiance. »

19. Moustique en algonquin.

En premier lieu, il fallait enfermer Capitaine, pour qui il n'était pas question de jouer la comédie. Quand cet animal n'aimait pas quelqu'un, ce qui était rare, il le laissait savoir en montrant ses longs crocs ivoiriens, signal ostensible qu'il accompagnait d'un sourd grondement. Mais jamais il ne s'était montré aussi agressif envers un humain qu'il ne l'avait fait devant Nuage-Noir.

La soirée était animée dans l'immense parc. Un grand feu, alimenté de troncs d'arbres entiers, brûlait en lançant des flammèches vers la voûte du ciel étoilé tout en éclairant la clairière de ses chaudes lueurs dansantes. La nourriture circulait au même titre que l'eau-de-feu que j'avais eu l'idée de faire distribuer généreusement, vu le penchant de nos invités. Pour eux, l'état d'ébriété ressemblait à un voyage astral, du fait qu'il dédoublait leur personnalité. Ainsi, les meurtres que l'ivrogne pouvait perpétrer dans son délire éthylique lui étaient pardonnés, puisque selon leur logique, il n'était pas lui-même au moment de leur commission.

Comme si l'alcool ne suffisait pas, j'avais aussi apporté une arme secrète importée de France : un tabac de vérité, comme je l'appelais. Les feuilles de ce tabac particulier, préparé par les bons soins de Mamie avaient macéré dans une décoction d'huiles essentielles de cannabis, de houblon, de millepertuis et de plantain. Ce mélange de produits hallucinogènes concentrés avait la faculté de faire perdre le libre arbitre de celui qui le fumait, allant jusqu'à lui faire confesser des crimes abominables. Je me doutais bien que Nuage-Noir succomberait à ce puissant cocktail. Je m'approchai justement de lui, le sourire aux lèvres et un flacon de bon vin à la main…

—Pour fêter la réconciliation de nos deux peuples, je vous offre, ô grand chef aux volutes si harmonieuses, le meilleur vin de mon pays.

Surpris par tant de civilités, le chef regarda suspicieusement la bouteille aux lignes gracieuses que je lui tendais sans la prendre, comme s'il s'agissait d'un scorpion. Voyant cela, je portai le goulot à ma bouche et en but une rasade.

—Ah, quel bon vin ! Voulez-vous y goûter, Grand Chef, *sans peur et sans reproche* !

(Que le grand chevalier Bayard me pardonne pour l'emploi abusif de sa devise, mais c'était pour une bonne cause).

Trouvant mes salamalecs de bon ton, le chef s'empara de la précieuse bouteille et la vida d'une traite, non sans en gaspiller une bonne partie qui ruissela sur son torse aussi musculeux que bariolé.

J'avais suggéré au marquis de tenir une réunion exceptionnelle au cours de la soirée, mais cela n'empêchait pas nos invités de s'amuser ferme et encore moins de boire. Assis en tailleur autour du feu, près de mon *nouvel ami* Black Cloud, je sortis négligemment ma blague au tabac spécial pour en bourrer la pipe blanche en pierre d'écume qui n'avait servi qu'une seule fois pour confondre un meurtrier. L'effet ne se fit pas attendre…

—Tu as là une belle pipe, le Français ! Pourrais-tu me la montrer de plus près ?

—Avec plaisir, grand sachem ! Vous pouvez même goûter à mon tabac des Antilles, si cela vous chante, il est excellent !

—Je t'avais mal jugé, petit blanc, tu n'es pas aussi redoutable que je le croyais ; mes tatouages t'impressionnent, avoue-le !

—On ne peut rien cacher à un grand guerrier aussi perspicace que vous ; permettez que je vous allume ce bon pétun, grand chef. Vous verrez, il est stupéfiant !

Saisissant un brandon allumé, j'incendiai le tabac spécial qui fit sentir son arôme particulier, pendant que Nuage-Noir soufflait un nuage bleuté odoriférant. Le gosier habitué à inhaler toutes sortes d'herbages, mon *ami* ne toussa même pas en aspirant les grosses bouffées de fumée âcre qu'il rejetait d'un air arrogant.

—Tu as raison, c'est un bon tabac ! Tiens, fume à ton tour, m'invita-t-il.

Pour ne pas éveiller ses soupçons, je fis semblant de fumer, mais sans faire pénétrer la fumée plus avant que mes amygdales. Expulsant rapidement la fumée nocive, j'interrogeai mon loquace voisin…

—Un vaillant guerrier tel que vous doit avoir une liste impressionnante de victimes, m'informai-je innocemment en lui rendant la pipe.

—Impressionnante, c'est le mot !

Tendant son poing droit vers le ciel, les muscles saillants et luisants sous la lueur ardente, il ajouta :

—Ce bras que tu vois a tué plus de monde que toute l'assemblée réunie.

—Je suis sûr que cela plairait grandement à notre grand chef blanc, monsieur de Tracy, rétorquai-je devant tant de vantardise. Vous devriez lui en parler, il adore les faits d'armes. Justement, ne croyez-vous pas qu'il serait temps d'aller au château où de bons mets vous attendent, Grand Chef ?

Même si je n'avais pas inhalé profondément cette fumée aux pouvoirs étranges, la tête me tournait un peu. Aussi, réprimai-je une folle envie de rire, de peur de mettre la puce à l'oreille du noir nuage. De plus en plus volubile, ce dernier ne semblait plus s'inquiéter de rien.

—Ton vin et ton tabac m'ont ouvert l'appétit, petit Français ; je ferai honneur à vos plats, même si je les trouve un peu trop salés. Allons-y !

Je m'arrangeai pour arriver avant ses hommes et lui afin de transmettre quelques informations à monsieur de Tracy.

Au centre d'une vaste salle pourvue de majestueuses fenêtres trônait une grande table rectangulaire recouverte d'une nappe brodée immaculée qui croulait sous l'argenterie reflétant les mille feux des candélabres en cristal de Bohème suspendus au-dessus.

Les convives prirent place dans un grincement de chaises sur le plancher en marqueterie. La délégation iroquoise, incluant Nuage-Noir et Bâtard-Flamand, occupait presque toute la section près des fenêtres ouvertes donnant sur le fleuve, pour mieux les agréer. Le marquis et le gouverneur, pour leur part, siégeaient aux extrémités de la table, tandis que monsieur l'intendant Jean Talon et les principaux officiers entouraient leur général. Il y avait un nouveau venu parmi le groupe, soit le récent interprète du marquis, Nicolas Perrot, un homme rompu à toutes les langues amérindiennes. Quant à moi, j'étais assis en face de mon nouvel inséparable ami, dont j'avais obligeamment regarni la pipe.

Faisant suite au discours fleuri et arrogant prononcé par les Iroquois à l'ouverture du Conseil, monsieur le Marquis poursuivit en rendant un émouvant témoignage sur son cher neveu disparu, et sur la peine que cette lourde perte lui causait. De même, il pria nos invités, en particulier *Black Cloud,* d'avoir la bienséance de diminuer leur orgueil et de reconnaître eux aussi à quel point la disparition de son estimé parent était ressentie par tous comme un deuil immense… Apparemment pas par tout le monde, car, loin de se montrer compatissant, le chef aux tatouages complexes, de plus en plus intoxiqué par la fumée et l'alcool, se leva et déclara à la stupeur générale :

—C'est ce bras que je vous tends, avec ses veines, ses muscles et ses tatouages, dont chaque ligne représente l'une de mes victimes, c'est ce bras, donc, qui a eu l'honneur de fracasser la tête de votre neveu pendant qu'il se prélassait sur un rocher !

Cette confession jeta la consternation dans l'assistance. Personnellement, je m'y attendais un peu, mais jamais je n'aurais cru que ce serait fait avec une telle arrogance. Blême, animé par une froide colère, monsieur de Tracy se leva, tandis que nous retenions tous notre souffle.

—Il faut être soûl ou stupide, ou bien les deux à la fois, pour confesser pareilles atrocités à un tel aréopage d'officiers et de hauts fonctionnaires d'État… Gardes ! Saisissez-vous de cet arrogant criminel qui ose comparer ses horribles meurtres à de glorieux faits d'armes. Si ce bras a tué mon neveu, il ne tuera personne d'autre. Faites venir l'exécuteur des hautes œuvres, nous allons rendre la justice à la mode indienne.

Peu de temps après, un homme corpulent et tout de rouge vêtu arriva, escorté par quatre solides assistants. Avec des trémolos dans la voix, le marquis annonça sentencieusement :

—Monsieur Agaratia, aussi connu aussi sous le nom de Nuage-Noir, ou *Black Cloud*, si vous préférez, confirmez-vous avoir lâchement assassiné l'enseigne Nicolas de Chazy et le capitaine Pierre de Traversy, près du fort Sainte-Anne, le 19 juillet dernier ?

—Non, Tracy, j'ai manqué le capitaine, mais j'ai eu le jeune, ton neveu ; mes *Warriors* se sont chargés du capitaine, précisa d'un ton arrogant et impoli le guerrier tatoué.

—C'est plus que suffisant comme aveux. Monsieur le bourreau, étranglez cet homme sur-le-champ afin qu'il serve d'exemple, ordonna le marquis à la stupéfaction générale.

Maintenu assis de force sur sa chaise, le criminel, qui prit conscience que sa dernière heure venait de sonner, réagit en lançant d'un ton offusqué :

—Non ! Pas comme ça ! Un guerrier doit mourir par les armes, pas par une corde qu'on utilise pour lier un chien ; ce n'est pas une mort digne de moi !

—Croyez-vous que la mort atroce de mon neveu a été digne de lui ? répliqua vertement le marquis. Vous direz cela à sa fiancée et à sa famille. Vous êtes un chien féroce et enragé, et à ce titre, vous ne méritez pas mieux que ces bêtes. Bon voyage en enfer, monsieur le noir nuage !

Bien que le Sauvage se débattît comme un chat dans un baquet d'eau, les quatre aides du bourreau parvinrent à le maintenir solidement sur son siège. L'exécuteur des hautes œuvres lui passa le câble

autour du coup, forma un nœud plat pour en faire une boucle, puis introduisit le garrot à l'intérieur et entreprit de tourner le bâtonnet de bois. La corde vrillée s'imprima inexorablement dans le gosier en faisant saillir la pomme d'Adam. Le condamné vira au rouge cramoisi, alors que ses yeux exorbités menaçaient de jaillir de leur orbite. Pendant qu'il se ruait désespérément, son exécutant continuait de tourner le garrot lentement, comme pour faire durer le supplice.

Une grosse langue mauve sortit de la bouche déformée, puis on entendit des gargouillis étouffés. Les veines gonflées à rompre du front de l'Indien lui faisait un nouveau tatouage démentiel. Il eut un dernier soubresaut, se raidit, et retomba inerte sur la chaise. Immédiatement, une odeur nauséabonde se répandit autour de lui, du fait que ses sphincters s'étaient relâchés.

Ainsi mourut celui que les Français considéraient comme un monstre sanguinaire. Seuls les Hollandais et les Anglais pleurèrent l'héroïque allié qui semait la terreur dans la colonie de leurs rivaux.

Croyant leur fin prochaine, les Indiens qui avaient assisté à la scène furent soulagés de n'être faits que prisonniers pour servir d'otages à leur tour. Après tout, ils nous avaient caché qu'ils savaient qui était l'assassin de nos compatriotes, de même qu'ils avaient négocié de mauvaise foi un traité de paix. À leur décharge, nous pourrions dire que puisque pour eux nous étions des envahisseurs qui leur barrait la route des fourrures nordiques, à leurs yeux, la mauvaise foi était de mise.

Les pourparlers étaient rompus, plus question de paix avec des partenaires si retors. Si c'était la guerre qu'ils voulaient, ils l'auraient. 700 soldats du régiment, plus 600 miliciens canadiens, dont 110 Montréalistes, commandés par le capitaine Picoté de Belestre, mon ami Charles Le Moyne et Pierre Boucher, seront d'un grand secours. Comme ces deux derniers connaissaient à fond les tactiques de *petite guerre* employées par l'adversaire, ils pourront déjouer ses pièges.

Une centaine d'alliés algonquiens se feront un plaisir d'aller botter le derrière de leurs éternels rivaux, avec l'aide, il faut bien le dire, de leurs grands frères Français. Cette belle armée défila dans les rues de Québec le 9 septembre de l'année 1666, sous les acclamations de la foule et les pleurs des otages iroquois qui redoutaient, et avec raison, les dommages que pourrait causer un tel déploiement de forces en leur pays.

Regroupée au fort Sainte-Anne sur le lac Champlain, de triste mémoire, l'armée reprit sa route le 3 octobre au matin pour gagner le territoire des Agniers. La progression fut longue et pénible : canotage, portage et marches harassantes dans de traîtres marécages vaseux. Heureusement, les Algonquins et les miliciens canadiens, qui s'y déplaçaient avec aisance, montraient les sentes à emprunter aux soldats réguliers engoncés dans leur uniforme en laine, trop chaud en été et pas assez en hiver.

Après plusieurs jours d'efforts, le régiment de Carignan-Salières arriva enfin au pays des Agniers. Parvenu aux abords d'une grosse bourgade iroquoise, par une nuit sombre où le ciel déversait sur eux des trombes d'eau, le Marquis, qui redoutait que la poudre humide ne fasse long feu, donna l'ordre aux cinquante tambours de battre la charge.

Sa ruse fonctionna. Terrorisés par ce matraquage militaire aussi bruyant que visible, les Agniers (ou Mohawks, du nom de la rivière qui traversait leur territoire) se gardèrent bien de les attendre et encore moins de les affronter. Quatre ou cinq villages vides d'habitants, mais suffisamment pourvus en nourriture pour nourrir toute la colonie française pendant deux ans, furent impitoyablement incendiés, ainsi que les récoltes. Seules quelques caches subsistèrent, assurant aux Indiens juste de quoi ne pas mourir de faim cet hiver-là.

Au printemps suivant, une délégation d'Iroquois affamés représentant une population décimée par une épidémie de petite vérole viendra à Québec pour réclamer la paix. Le traité sera signé le 8 juillet de l'an 1667 et durera environ vingt ans.

Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, tout près des ruines fumantes d'Andaraqué, au nom du Roi de France, Tracy prit possession de l'Aniéjée au complet, soit tout le pays des Agniers, incluant les lacs Champlain et Saint-Sacrement (lac George), plus au sud. On y planta une croix et un poteau aux armes du Roi-Soleil et de la France, on chanta le Te Deum et quatre aumôniers dirent la messe.

Étrange campagne où l'armée, sans combattre, remporta une victoire morale et un territoire immense, ce qui donnera des idées à notre intendant, qui avait de grandes visées. Certains avaient sous-estimé les résultats de cette expédition, la qualifiant de demi-échec. Mais, ne fut-elle pas bénéfique, ne serait-ce que par la crainte qu'elle inspira aux Iroquois quant à de nouvelles incursions punitives devenues possibles grâce aux nombreux soldats français ? De plus, sans le savoir, un allié

à la fois invisible et redoutable, c'est-à-dire le virus de la variole apporté sans doute par les nombreux Européens[20] qu'ils côtoyaient dans la Nouvelle-Hollande, tua plus d'Indiens que ne l'aurait fait la plus meurtrière des armées.

De retour à Québec, après un défilé triomphal, l'infatigable monsieur de Tracy, en guise de remerciement pour le bon déroulement de sa campagne, fit ériger une énorme croix de 65 pieds de haut en bordure du cap Diamant, juste à l'endroit où nous nous tenions à notre arrivée, Catherine, mes sœurs et moi, voilà deux ans. Que d'événements étaient survenus en si peu de temps !

Nous rêvions alors de voyages et d'aventures ; à présent, nous aspirions tous à un peu de tranquillité pour pouvoir élever nos familles dans la paix et l'harmonie entre les peuples fondateurs de ce beau pays.

20. Les Agniers se ravitaillaient au Fort Orange, qui s'appellera plus tard Albany.

Chapitre 16

Retour au bercail

Le lendemain de l'exécution du sanguinaire Nuage-Noir, après les salutations d'usage aux dirigeants de la place, j'allai faire mes adieux au Marquis.

—Entrez, cher Jean Aiglon de Val-Heureux ! Permettez à un vieil ami de vous appeler par votre nom au complet.

—Je vous en prie, monsieur le Marquis, faites !

—Vous me feriez un grand plaisir de m'appeler Alexandre… Quand on est entre nous, bien entendu, crut bon d'ajouter mon hôte. Vous êtes un vrai mage pour avoir fait avouer à ce meurtrier son horrible crime en pleine audience.

—L'alcool et certaines herbes qui se fument parfois dans les calumets de la paix y auront été pour quelque chose, monsieur le Marquis…

—Alexandre, s'il vous plaît, me corrigea mon ami avec un sourire. Saviez-vous que mon neveu aimait la musique ?

J'avouai mon ignorance ; par contre, Josnée devait tout connaître sur lui.

—Oui, poursuivit monsieur de Tracy, il était même un excellent musicien. Pour lui faire une surprise, ses parents et moi avions fait venir son clavecin de Paris, car nous savions qu'il n'avait pas l'intention de repartir au pays… Le voilà !

Cela dit, il pointa un somptueux instrument de musique d'une facture irréprochable qui trônait dans un coin.

—Votre sœur joue-t-elle de cet instrument ?

—Non, monsieur le… Alexandre, mais ma femme en touche divinement.

—Parfait ! Elle pourra l'enseigner à votre sœur, alors ; je suis sûr que Nicolas aurait aimé que son instrument soit près d'elle.

—Dans ce cas, au nom de ma sœur, de celui de ma femme, Catherine, et du mien, je vous remercie de ce présent, Alexandre. Nous en sommes très honorés.

Monsieur de Tracy ne voulut point que je me préoccupe du transport dont l'armée allait se charger.

Ma dernière visite fut pour l'intendant, qui me fit connaître les

résultats du recensement qui venait de s'achever. Québec comptait 555 habitants, Beaupré 678, Beauport 172, l'île d'Orléans 471, Sillery 217, Trois-Rivières 461, et l'île de Montréal 584. Au total, la population de la colonie s'élevait à 3 138 personnes… Dire que nos voisins des colonies anglaises en dénombraient vingt fois plus ! Il était donc urgent de combler cette inégalité si l'on ne voulait pas, à brève échéance, se voir avaler tout rond par ces derniers. Avec ses idées d'accroissement de la population par les effectifs militaires en présence, l'intendant fera en sorte de remédier en partie à la situation.

Comme plus rien ne me retenait, je m'empressai de retourner auprès des miens, qui me manquaient beaucoup. Capitaine semblait aussi impatient que moi d'arriver. Les pattes de devant sur la rambarde, il regardait le quai de Montréal se rapprocher de nous, tout en évaluant la distance pour mieux sauter et ainsi, éviter d'attendre que les marins aient sécurisé le bateau avec les amarres.

Notre absence n'avait duré qu'une dizaine de jours et pourtant, nous courions sur le chemin conduisant à notre demeure. Prévenant, mon loup m'attendait fréquemment avant de repartir au galop. Bien avant d'arriver, il poussa son hurlement caractéristique et Vif-Argent lui répondit joyeusement. C'était dimanche et tout le monde nous attendait sur la passerelle ; Josnée, Anne-Marie, Christian, qui dépassait tout le monde de deux têtes, ainsi que ma femme adorée qui tenait notre poupon dans les bras. Les retrouvailles furent cordiales, comme à notre habitude. Ne voulant pas être en reste, Vif-Argent faisait des bonds à la verticale pour que je le remarque. J'allai le flatter à son tour, sans oublier nos chevaux qui piaffaient d'excitation.

Je retrouvai avec plaisir le confort et la quiétude de notre demeure. Après m'être informé de l'absence de Marie, j'appris qu'elle était en visite chez sa fille en ce jour de congé.

Prenant place au bout de la table, avant que le repas ne soit servi, j'entrepris le récit de mon séjour à Québec. J'abrégeai toutefois l'épisode de la mise à mort du misérable Black Cloud. Soulagée de le savoir puni pour ses crimes, Josnée fit cette remarque :

—Cela ne ramènera pas mon cher disparu, mais son honneur et sa mémoire sont maintenant lavés. Merci, Aiglon, pour Nicolas et pour tous ceux qui l'ont connu et aimé.

Mes obligations remplies, il était temps de m'occuper de mon fils, que je pris dans mes bras. Le poupon dormait profondément et ses rêves éthérés lui donnaient une mimique adorable.

—Comme il est beau ! m'exclamai-je. Il te ressemble, ma bien-aimée. Quand il sourit, il a tes fossettes sur les joues. Comment l'as-tu prénommé, déjà ?

—Nous attendions ton retour pour lui donner un nom. Que dirais-tu de Vincent, comme ton père ? suggéra ma chérie.

—C'est une excellente idée, mais que penserais-tu de Paul, comme le tien ? Tu sais à quel point j'aimais et j'estimais cet homme… Et il y a un peu de lui dans notre fils.

Le doux sourire et les yeux embués de Catherine constituaient une réponse éloquente à ma suggestion.

—Merci, mon amour, pour cette généreuse pensée. Nous l'appellerons donc Paul et ajouterons Vincent à son nom de baptême, qui pourrait se tenir dimanche prochain en l'église Notre-Dame de Montréal.

—Ce sera parfait ! Hein, mon petit Paul, qu'est-ce que tu en penses ?

En guise de réponse, le bébé émit un gazouillis que l'on pouvait prendre pour une acceptation, ce qui déclencha un éclat de rire général.

Le mercredi suivant, ce fut un jeune Pierre tout excité qui se pointa au pas de course au domaine.

—Monsieur Jean ! Monsieur Jean ! C'est vrai ce que dit mon papa… Vous auriez étranglé un Indien qui a tué d'innocents colons à Québec ?

—C'est le bourreau qui l'a étranglé, pas moi, et sur l'ordre de monsieur le marquis de Tracy, en plus, répondis-je au bambin plein de vie et d'énergie.

—Oui, mais c'est vous qui avez démasqué ce criminel, pas vrai ?

—Je te l'accorde ! répliquai-je avant de poursuivre ainsi d'une voix menaçante : alors, prends garde, petit bonhomme ! Si tu n'apprends pas bien tes leçons, je pourrais te livrer au bourreau, toi aussi !

Pas impressionné pour deux sols, mon élève laissa fuser un grand éclat de rire.

—Vous êtes drôle quand vous faites le méchant, monsieur Jean. Et qu'allons-nous apprendre, aujourd'hui ?

—L'art de la ruse, ou comment endormir la méfiance d'un ennemi ou d'un criminel ; à moins que tu préfères une partie de pêche où, là aussi, il faut user de tactiques et de stratégie pour déjouer l'adversaire !

—Oh, oui ! Une partie de pêche ! Et vous me montrerez comment apprêter les poissons à votre manière pour que j'en ramène un à ma mère, proposa l'enfant.

Je m'attachais à ce gamin. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je retrouvais en lui l'innocence, la fougue et la curiosité de mon enfance. J'aimerais bien que mon petit Paul lui ressemble un jour, mais s'il préférait jouer du clavecin, je ne l'en aimerais pas moins...

En prévision du baptême, Josnée, qui avait appris la broderie, avec sa grand-mère d'abord et notre pensionnaire Janine par la suite, fit une layette en fine laine blanche au nouveau-né, qui lui seyait à ravir. Le choix du parrain et de la marraine fut débattu en privé pour en arriver à la conclusion que Christian et Josnée seraient les plus appropriés pour s'occuper de notre enfant s'il nous arrivait un malheur. Sans vouloir dramatiser, nous vivions des temps d'incertitude et de ce fait, la prévoyance était de rigueur. Anne-Marie bouda un peu à l'annonce de notre choix, mais ce consola en sachant qu'elle serait la marraine de notre prochain enfant.

—Tu seras un peu plus âgée, ce qui fera de toi un meilleur substitut de parent, qu'en dis-tu ?

—N'es-tu pas fatigué d'avoir toujours raison ? me lança-t-elle avec une moue charmante.

Christian, lui, était aux anges ; cette consécration le faisait entrer de plain-pied dans la famille qui l'avait accueillie comme un frère, et il en était tout fier. D'ailleurs, je remarquai qu'il était d'une gentillesse extrême avec Josnée depuis le deuil de cette dernière. Prévenant comme pas un, il allait jusqu'à l'accompagner à son école en charrette, et ce, aller-retour, *pour mieux la protéger*, se justifiait-il. Or, je n'étais pas dupe. Je savais reconnaître le visage de l'amour quand je le voyais. Ma sœur, par contre, ne percevait rien ou feignait de ne rien voir. Perdue dans ses pensées, elle se laissait conduire sur les chemins cahoteux, indifférente aux beautés de la nature qui l'entouraient. À la maison, elle cachait sa peine pour ne pas gâcher notre bonheur. Vaillante comme une abeille, elle se livrait à mille et une activités pour ne pas s'assombrir dans de noires pensées.

Le jour du baptême, l'église était pleine d'amis et de connaissances. Monsieur Le Moyne et sa famille, qui occupaient toute une rangée à l'avant de la nef, nous saluèrent chaleureusement. Le petit Pierre me fit un grand sourire et envoya un baiser en soufflant sur sa main à ma jeune sœur, comme elle le lui avait appris.

Le Père jésuite Pijart officia la cérémonie et tout se passa pour le mieux. La fête se poursuivit par un repas champêtre durant lequel nos convives purent profiter de la proximité du fleuve pour se rafraîchir de la moite chaleur du mois d'août en se trempant les pieds dans l'eau fraîche. Certains, dont ma petite sœur, allèrent jusqu'à se baigner tout habillés. Même Josnée oublia un instant son deuil pour se fondre dans la bonne humeur générale qui régnait. Ce fut un autre instant de bonheur total… Hélas, il n'allait pas durer ! Un cri de détresse perça la rumeur des flots vifs...

—Au secours, Aiglon !

Je cherchais la provenance de cet appel désespéré quand Catherine, affolée, pointa le courant. C'est là que je vis Anne-Marie. Dans sa robe rouge, elle se faisait ballotter par les vagues et s'éloignait de nous à vive allure. Même en plongeant sans plus attendre dans les eaux furieuses, je n'arriverais jamais à la rattraper à temps.

Sans perdre un instant, je sortis Domino de son enclos et l'enfourchai à cru pour galoper le long de la rive. Issu d'un croisement aussi rare que fortuit entre une jument Pur-sang arabe et un étalon camarguais, mon destrier adorait caracoler dans les marais. En peu de temps, il arriva à la hauteur de mon imprudente jeune sœur. Je l'engageai alors dans l'eau vive. Ses sabots ferrés glissaient sur les cailloux recouverts de limon dont le lit de la rivière fougueuse était tapissé. Malgré tout, le courageux animal continua, jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans l'eau profonde et qu'il puisse flotter. Pour ma part, j'encourageai ma sœur à tenir bon. Elle savait nager depuis son tout jeune âge, aussi ne paniquait-elle pas, confiante en ses moyens ainsi qu'aux nôtres, au cheval et à moi.

Soudain, un rouleau monstrueux l'avala littéralement en l'escamotant de la surface. Nous n'étions qu'à une trentaine de pieds d'elle, alors que mon cheval peinait dans les remous sournois qui s'ouvraient sous ses pattes ; je l'incitai à aller de l'avant, mais le courant était si fort qu'il nous déportait de plus en plus.

Croyant qu'il aurait moins d'emprise sur un corps plus svelte, je me jetai à l'eau et moulinai désespérément des bras et des jambes. Malheureusement, j'étais incapable de faire mieux que du surplace contre les flots tumultueux. Sachant que le courant est parfois divisé horizontalement, je piquai vers le fond, où le contre-courant m'aida à remonter la rivière. Comme si elle était battue par les pales d'un moulin, l'eau était remplie de millions de petites bulles d'air qui m'empê-

chaient de voir plus loin que l'extrémité de mes mains. Je continuai néanmoins à nager à la façon d'un marsouin, en utilisant la force de l'élément liquide.

Sortant la tête de l'eau pour reprendre mon souffle et scruter les ondes, je vis la vague roulante qui gardait prisonnière un corps tourbillonnant et apparemment sans vie. Après avoir pris une autre inspiration, je replongeai sous les flots. Cette fois, je savais où j'allais. Au moment où la tache rouge apparut dans le bouillonnement des eaux, je m'en saisis prestement et la tirai hors des éléments en folie. Puis, d'un coup de reins, je remontai à la surface pour sortir la tête de ma sœur à l'air libre. La pauvre ne respirait déjà plus. Ses lèvres mauves et son visage exsangue d'une pâleur mortuaire faisaient craindre le pire.

Lorsque mon brave étalon nous rejoignit, je l'agrippai par sa longue crinière et l'encourageai à rejoindre la rive où tout le monde nous attendait. Dès que je fus sur mes pieds, je pris le corps inerte de ma sœur dans mes bras et le portai en courant sur la grève herbue, escortés par une foule autant empathique que recueillie. J'écartai tous les gens sauf Josnée, à qui je demandai :

—Est-ce que tu te souviens de la façon dont Janine et moi avions ramené à la vie son fils Nicolas après sa chute dans la rivière ?

—Bien sûr que je m'en souviens ! Ne perdons pas une minute, le temps presse.

Enfourchant le corps inerte de la noyée, soutenu par mes genoux de part et d'autre de sa taille menue, je m'emparai de ses petits poignets froids et entrepris de croiser et décroiser ses bras en appuyant très fort sur sa poitrine pour activer la circulation sanguine dans son cœur inerte. Pendant ce temps, à intervalles réguliers, Josnée soufflait de l'air dans la bouche entrouverte de sa petite sœur tout en lui pinçant les narines pour forcer l'air dans les poumons.

Au bout d'un temps qui me parut long, mais qui en fait avait duré deux à trois minutes, le petit visage blême reprit des couleurs ; Anne-Marie eut un hoquet et un filet d'eau baveuse sortit de sa bouche. J'arrêtai les opérations de réanimation, tout comme Josnée, pour tourner la tête de notre sœur et ainsi, lui permettre d'évacuer l'eau de ses poumons, ce qu'elle fit en toussant et en régurgitant. Après quoi, elle ouvrit enfin ses grands yeux lumineux remplis d'étonnement. Voyant tout son monde et ses loups inquiets autour d'elle, elle murmura :

—Suis-je au paradis ?

—Non, ma belle, mais tu nous as tous fait une frayeur d'enfer, lui répondis-je. Bienvenue dans le monde des vivants !

À ces mots, la foule applaudit et nous fûmes submergés de félicitations et de compliments. Les loups donnèrent des coups de langue affectueux à la jeune rescapée, pendant que Domino poussait un beau et long hennissement pour signifier sa joie. La fête pouvait dès lors reprendre son cours normal. Bien sûr, Anne-Marie en fut la vedette, elle qui racontait à qui voulait l'entendre son épopée dans le fameux Sault-Saint-Louis. C'est le moment que choisit une délégation de soldats pour nous apporter sur une charrette le beau clavecin de Nicolas dont j'avais réservé la surprise.

Le mercredi suivant, monsieur Le Moyne arriva seul au domaine. Je m'en inquiétai quand il me rassura.

—Pierre a les oreillons. Il voulait quand même venir, vous le connaissez, mais je préfère qu'il reste au lit.

—Vous avez bien fait. Mais entrez donc, nous bavarderons un peu, si le temps ne vous presse pas trop.

—Volontiers, d'autant plus que j'aimerais vous parler d'un sujet ayant trait à la colonie ; je sais qu'elle vous tient déjà à cœur. Ne pourrions-nous pas nous asseoir près de l'eau, par une si belle journée ? J'aimerai pouvoir étrenner votre charmant kiosque ouvragé.

Christian et moi avions aménagé une petite terrasse semi-ombragée à la pointe aval. Elle remplissait plusieurs fonctions. Sous le grondement des eaux, nous pouvions nous y asseoir des heures à contempler le paysage mouvant des rapides et la beauté des îlots vierges. C'était aussi l'endroit idéal pour surveiller les enfants qui jouaient dans l'eau de la crique où, depuis l'accident de mon imprudente sœur, une corde délimitait la frontière à ne pas dépasser pour éviter d'être emporté par le courant. Nous y prenions également certains repas quand la canicule sévissait, question de poursuivre une tradition méridionale. C'était le lieu rêvé pour la discussion qui allait suivre.

—Mon cher Jean, vous permettez que j'use de cette familiarité ?

—Mais bien sûr, faites, et je vous rendrai la politesse en vous appelant Charles, si vous me le permettez aussi.

—Savez-vous quelle est la ressource principale de ce pays ? me questionna Charles une fois le protocole établi.

—Les maringouins ? plaisantai-je.

—Je comprends mon fils quand il raconte que vous êtes drôle, répliqua mon invité après avoir lâché un éclat de rire.

—Vous savez, Charles, j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Je sais que depuis le commencement de nos rapports avec les peuples autochtones, le commerce des pelleteries représente la principale richesse de ce pays. Mais à mon avis, c'est sa terre fertile qui le fera vivre et prospérer un jour.

—Il faut des colons comme vous, Jean, pour défricher et ensemencer notre nouvelle patrie, mais si les fourrures n'arrivent pas à Montréal, tous ces gens qui en vivent, et je ne parle pas que de moi ou de ma famille, mais bien des deux tiers des Montréalistes qui dépendent de près ou de loin des fourrures pour gagner leur vie, et bien ces gens-là, mon cher Jean, mourront littéralement de faim ! Car, sans commerce, pas de navires, et sans navires, pas de marchandises…

—Qu'y puis-je ?

—Vous en faites déjà beaucoup ; je voulais juste vous informer qu'avec mon beau-frère, Jacques Le Ber, nous montons une équipe de coureurs des bois pour aller chercher les peaux jusqu'à la baie d'Hudson. Au cas où il vous prendrait le goût d'en faire partie, sachez qu'il y a beaucoup à gagner, mais que les risques sont tout aussi grands que les difficultés inhérentes à un tel voyage.

—Combien de temps durera cette expédition ?

—Il faut partir à la fin de l'été pour profiter des eaux basses et d'un temps clément. Nous devrons parcourir plus de cinq cents lieues en canot, qu'il nous faudra portager la plupart du temps, si nous voulons arriver juste avant la saison froide. Une fois sur place, notre but est d'établir des contacts avec les tribus locales et hiverner chez l'une d'elles. Durant l'hiver, les Indigènes capturent les bêtes au moment où leur fourrure est la plus fournie ; vous les troquez contre des marchandises honnêtes : casseroles, haches, couteaux, couvertures de laine, que les Indiens adorent, et autres biens comme la farine de blé, le sel et le tabac, sans oublier les perles que nos amis utilisent pour faire les colliers *wampan* devant servir de cadeau rituel lors de rencontres tribales. Au printemps, il ne vous reste plus qu'à revenir au comptoir de Montréal pour empocher vos bénéfices…

—Donc, un an en tout ? Impossible ! Je ne peux pas rester si longtemps loin des miens et du domaine. Un tel voyage m'attire pour le défi qu'il représente, mais pas pour le gain. Entendez-moi bien, je n'ai rien contre le trafic des peaux, puisqu'actuellement, il représente

la principale richesse de ce pays ; pourtant, je persiste à croire au potentiel agricole de cette bonne terre noire qui ne demande qu'à être ensemencée pour faire pousser des légumes et des céréales à profusion.

—Je n'insisterai donc pas, mon cher Jean. Mon fils ne me l'aurait pas pardonné si vous aviez accepté, mais mon devoir était de vous proposer de participer à ce projet.

Le fait de voir mon invité si détendu dans ce décor champêtre m'incita à lui poser cette question indiscrète :

—J'ai eu le triste privilège d'entendre le récit des atrocités qui ont été commises par des Iroquois sur l'un des prisonniers français. Étant donné que vous leur avez servi de monnaie d'échange, en quelque sorte, êtes-vous aussi passé par ces horribles tortures ?

—Après ma capture, ils m'ont effectivement attaché à leur poteau de torture, mais avant qu'ils ne commencent leurs jeux cruels, j'ai pris une voix d'outre-tombe pour annoncer dans leur idiome :

« Je vois d'innombrables soldats qui s'amènent pour venger ma mort. Malheur à ceux qui porteront la main sur moi, car la punition sera terrible ! »

—Très impressionnés, autant par superstition que par peur, ils se sont empressés de me détacher et de me traiter comme un invité de marque.

—Vous êtes plus rusé qu'un renard, mon cher Charles, votre fils a de qui tenir. Heureusement que vous n'avez pas pu suivre ce brave Dollard des Ormeaux au Long-Sault ; sinon, vous ne seriez pas ici en ce moment.

—Ah, ce sacré Dollard, tout un homme ! Et un bon vivant, aussi, mais il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte sur lui, encore moins lorsque ces histoires proviennent de certaines gentilles personnes prêtes à canoniser un gaillard de son espèce… Grâce à sa défense héroïque, il a sans doute contrecarré les plans d'invasion de la colonie, mais c'était fortuit. Sa mission première était de protéger le convoi de fourrures que les Outaouais, accompagnés de mes partenaires coureurs de bois, des Groseilliers et son beau-frère Radisson, rapportaient de la baie d'Hudson, où ils avaient passé l'hiver. Si d'aventure quelques Iroquois avaient croisé leur route, nul doute qu'ils en auraient profité pour les dépouiller. Mais voilà qu'au lieu d'une dizaine, ils étaient des centaines ! J'aurais fait partie du nombre s'il m'avait laissé le temps de finir mes semailles, mais Dollard a préféré se passer de moi. Malheureusement pour lui et sa troupe, ils sont tombés

sur un important groupe d'Iroquois qui revenaient eux aussi des Pays d'en Haut et qui devaient, apparemment, faire jonction avec un autre détachement plus important qui attendait leur retour sur des îles de la rivière aux Iroquois, comme nous la nommions. Appelés en renfort, les Mohawks ont remonté la rivière des Outaouais jusqu'au Long Saut pour se joindre à l'hallali. Cette victoire chèrement acquise les a poussés à douter de leurs chances de conquérir la Nouvelle-France. Ils y ont donc renoncé plutôt que de vivre un cuisant échec. Au mois d'août suivant, le miracle s'est accompli. Des Groseilliers, Radisson et 300 Outaouais, tous à bord d'une flottille de 60 canots qui transportaient 300 000 livres de fourrures, ont accosté à Ville-Marie, ce qui a donné un nouveau souffle à la Nouvelle-France qui n'avait jamais connu un pareil arrivage. Ils auraient dû être accueillis en héros. Pourtant, le gouverneur d'Argenson, sous prétexte qu'ils étaient partis sans son autorisation, a confisqué toute la cargaison en plus d'imposer une amende de 20 000 livres aux deux aventureux. Dégoûté de la France et de ses administrateurs, on comprend sans peine que l'année suivante, c'est aux Anglais que Radisson a offert son butin et le chemin de la baie d'Hudson sur un plateau d'argent. Il a tant vanté la route intérieure qui conduit jusqu'à la colonie hollandaise de La Nouvelle-Amsterdam, qu'en 1664, les Anglais se la sont appropriée pour détourner les arrivages de fourrures à leur profit. J'ai bien peur que si nous n'entreprenons rien, ils fassent de même avec la baie d'Hudson, auquel cas, ils nous prendront en tenaille entre le nord et le sud. Tout ça, parce que la France nous envoie des dirigeants qui ne connaissent rien au pays, encore moins à ses mœurs, plutôt que de désigner des gens parmi ses habitants… Qui sait où cela va nous conduire ? Sans le savoir, grâce à leur courage, Dollard et ses compagnons sont devenus les sauveurs de la colonie ; que leurs sacrifices restent à jamais gravés dans notre Histoire, car ils se sont comportés en véritables héros, conclut Charles dans un triste sourire.

—Amen ! répondis-je à cette oraison.

Soudain, une joyeuse mélodie de clavecin vint nous tirer de nos sombres pensées. Catherine nous annonçait, par son harmonieuse touche musicale, que le dîner était prêt. Notre invité fit honneur au bon repas, tout en nous charmant avec des récits de ses nombreuses aventures. À un certain moment, il se tourna vers moi et dit :

—Au fait, vous éduquez mon fils comme nul précepteur ne l'a fait avant vous ; n'avons-nous jamais défini de vos émoluments ?

—Émoluments… Que le mot est bien choisi ! Il provient du latin *emolumentum,* qui veut dire : bénéfice. Car, d'avoir la chance de transmettre à votre fils ce que d'autres m'ont appris, c'est bien ce que j'en retire… du bénéfice ! Il est une chose, par contre, qui me comblerait… Ce serait que vous m'enseigniez les langues indiennes que vous connaissez. En même temps qu'à votre fils, bien sûr ; à lui, plus qu'à tout autre, ce pourrait être utile un jour.

—C'est une excellente idée, Jean, nous pourrions commencer la semaine prochaine ; par quelle langue voulez-vous commencer ?

—Pour pouvoir parler de paix, il faut se comprendre. J'aimerais apprendre l'iroquois, si vous le voulez bien.

—Bon choix, d'autant plus qu'il vous sera plus facile d'apprendre le huron ensuite, puisque ce sont deux langues de la famille iroquoienne, contrairement à l'algonquine qui est totalement différente, tout comme le turc l'est du français !

Au moment de nous quitter, pour la première fois, on se fit spontanément une fraternelle accolade.

Chapitre 17

Triste sire

Trois jours plus tard, nous allions nous mettre au lit, quand les loups se mirent à s'agiter dans la cour. Autant pour eux que pour nous, nous avions cru préférable de les laisser dehors durant la nuit. Aidé d'Anne-Marie qui nous supervisait, pendant que Christian et moi travaillions tels des terrassiers, nous leur avions aménagé une confortable fausse tanière en bois et en boue, un peu à la manière des huttes indestructibles que construisent les castors ; on y trouvait même une sortie de secours donnant sur le courant.

En plus de leurs qualités de chien de garde, nos loups, grâce à leur instinct atavique, connaissaient le danger que représentait le plus grand, le plus terrible, le plus impitoyable des chasseurs : l'Homme ! Le dangereux prédateur redouté par tout le règne animal, sauf certains ours.

Par leurs gémissements et mimiques, je comprenais que des individus mal intentionnés s'approchaient. Silencieusement, je pris mon fusil à platine et un pistolet, pendant que Christian en faisait autant. Puis, une forte voix se fit entendre du portillon…

—Holà du fort ! Donnerez-vous l'hospitalité à un vétéran du régiment Carignan-Salières ?

—Ceci n'est pas un fort, mais une maison privée fortifiée ! répondis-je à travers la meurtrière. Continuez, mon brave, le fort de Montréal n'est qu'à une lieue en descendant la rivière.

—Nous avons eu une longue route, mon compagnon est malade et nous avons faim et soif… La charité, mon bon prince…

—Bon, tenez-vous sous la lumière du fanal pour que l'on dresse votre portrait ! finis-je par accepter après que le regard implorant des femmes m'eut apitoyé.

La clenche du portail levée au moyen d'une corde, deux individus lourdement chargés s'avancèrent en traînant de la patte pour entrer dans le halo lumineux de la lanterne de potence. Le grand avait un faciès de brute épaisse, tandis que le second se tenait voûté, à moins qu'il ne fût bossu. Un bandeau cachait le vide de son œil absent, ce qui n'occultait malheureusement pas sa laideur. À ma grande surprise, c'était lui le porte-parole, puisqu'il me lança d'une voix tonitruante :

—Alors, est-ce que nos têtes vous reviennent, ou allez-vous nous laisser dormir à la belle étoile ?

—Êtes-vous toujours en faveur de recevoir ces étranges visiteurs ? chuchotai-je à mes compagnes, qui acquiescèrent d'un même hochement de tête.

Après avoir enfermé les loups toujours énervés dans leur tanière, ce qui me demanda un certain temps, je revins à la porte pour dégager la lourde barre de fer et entrouvrir l'épais battant en chêne. Les deux hommes s'engouffrèrent dans la brèche en me bousculant au passage. Les loups hurlèrent en chœur, ce qui inquiéta nos encombrants invités que je m'empressai de rassurer.

—Enfin, ce n'est pas trop tôt, se plaignit le borgne. Je vous remercie de votre hospitalité, gentes dames et gentils damoiseaux.

—Le seul damoiseau de la maison serait Christian, mais vous seriez avisé de l'appeler autrement, à moins que vous ne vouliez suivre le sort du recenseur qui après s'être étonné qu'un *damoiseau* tel que lui ne soit pas encore marié, s'est retrouvé dans l'eau, cul par-dessus tête.

—Loin de moi l'idée de vous offenser, vous et votre valet…

—Dites plutôt mon engagé, ce qu'il est pour deux ans encore. Après, il sera libre de faire ce que bon lui semble.

—Engagé, valet ou esclave… Pour moi, c'est du pareil au même ! Permettez que je me présente, Balthazar Flotte de la Frédière, commandant du régiment Carignan-Salières. Aussi, j'ai l'infime honneur d'être le neveu du colonel le Marquis de la Salières, ajouta le bellâtre dans un rictus suffisant qui se voulait un sourire engageant.

Il nous aurait dit qu'il était le pape en personne qu'il ne nous aurait pas plus étonné. Par contre, son affiliation avec l'illustre colonel expliquait bien des choses, à commencer par son comportement indigne d'un officier, comme la suite allait nous le démontrer.

—Eh bien, entrez, monsieur de la Flotte !

—De la Frédière, s'il vous plaît… Mon cher… ?

—Jean Deval, pour vous servir. Mais, dites-moi, monsieur de la Freydière, que faites-vous sur les chemins à cette heure-ci ?

—Comme nous profitions d'une permission bien méritée, nous avons joint l'utile à l'agréable en allant traiter avec des Indiens. Tant qu'à supporter l'enfer de ce pays, autant remplir notre gousset tout en vidant nos bourses, pas vrai ? Ha ! Ha ! Ha ! Les Sauvageonnes nous trouvent irrésistibles, surtout mon imbécile de grand compagnon !

s'exclama mon interlocuteur en claquant la nuque du pauvre homme, qui lui, lâcha un rire dément.

Vraiment, les manières, ou plutôt, le manque de savoir-vivre de notre rustre visiteur, commençaient à m'offusquer sérieusement, mais son appartenance au régiment, qui assurait la sécurité de tout un peuple, m'imposait de garder mon calme et surtout, de faire bonne figure.

—Christian, si tu n'y vois pas trop d'inconvénients, tu pourrais céder ta place à nos invités… On t'aménagera un lit dans le couloir des chambres. Ainsi, tu pourras nous bercer avec tes ronflements.

Cette apparente banale proposition avait surtout l'avantage de créer un obstacle de taille si l'un de nos visiteurs avait l'idée de se promener à l'étage.

—Toi, l'idiot, ordonna La Freydière, va dormir dehors avec les loups apprivoisés du sieur Deval !

Cet ordre fut accompagné d'une brutale poussée sur l'épaule du pauvre hère, qui tituba sous la violence du choc.

—Je vais conduire votre valet à l'écurie, où il sera plus confortable, proposai-je.

Coupant court à toute contestation, j'entraînai l'homme intellectuellement indigent à ma suite.

—Tiens, ici, sur la paille, tu seras bien pour dormir, lui dis-je. N'aie pas peur des chevaux ; ils ne sont pas méchants, sauf si on les ennuie. Aussi, garde-toi de passer derrière eux, car ils t'enverraient voler dans les airs à l'aide d'une ruade. Tu as toute l'eau dont tu as besoin pour boire et te laver, et dans ce coin, entre les marches, tu pourras faire tes besoins ; l'écoulement du bassin se charge de tout nettoyer. Christian va t'apporter à manger dans un instant.

—Merci, sieur Jean ! Moi avant aimais chevaux. Bon soldat, aussi. Un jour, trop bu, tombé passerelle de garde, fort Sainte-Thérèse. Moi presque mort, après guéri, mais pas dans tête. Réformé, commandant prendre moi pour valet. Lui méchant, mais bon maître. Partage vin et femmes avec moi. Sauvageonnes pas difficiles. Ha ! Ha ! Ha !

—Quel est ton nom, mon brave ?

—Sais plus ! Balthazar, lui appeler moi : imbécile, idiot… des mots moi pas comprendre.

—Comme nous sommes au Sault-Saint-Louis, que dirais-tu si je t'appelais Louis, comme notre grand Roi ?

—Mon roi c'est Balthazar. Lui dire toujours : «*Je suis ton roi et maître, ne l'oublie pas !*» Moi pas oublié, mais Louis c'est joli, moi Louis !

—Ne sois pas surpris lorsque je vais barrer la porte en sortant. Dans ma famille, c'est un vieux réflexe de sécurité. On t'apportera bientôt un bon repas ; repose-toi et bonne nuit, Louis.

Pauvre homme ! L'esprit d'un enfant de trois ans, mais fort comme un bœuf ! La combinaison de cette malheureuse équation pouvait devenir un instrument dangereux entre des mains malhonnêtes.

J'allais voir comment se comportait notre *invité* quand des éclats de voix parvinrent à mes oreilles. Christian, rouge comme un coq, se dressait tel un Hercule en pierre au pied de l'escalier conduisant aux chambres. Imperturbable, il croisait ses puissants bras, prêt à tout pour interdire le passage à Balthazar. Alors que ce dernier rugissait des imprécations à son encontre, mon engagé n'en avait cure.

—Voyons, cessez ce tapage ! Voulez-vous réveiller tout le monde ?

—Monsieur Jean, j'empêche simplement cet homme d'accéder aux chambres pour dire bonne nuit à Anne-Marie, comme il en a manifesté le désir ; est-ce que je fais bien ?

—Tout à fait, mon Christian ! Prépare un bon repas pour son compagnon et porte-le-lui dans l'écurie. Comme il ne répondait qu'au nom d'idiot et autres gentilles appellations de la sorte dont l'affublait notre invité, je l'ai baptisé Louis. Pendant ce temps, nous allons avoir une petite conversation, monsieur de la Flotte et moi…

—Vous n'allez pas croire ce que dit ce valet, attaqua hargneusement notre invité en prenant les devants, cet engagé de mes bottes, qui a fui la justice de France sans un contrat en poche !

—Venez… Sortons, monsieur, je ne voudrais pas que nos propos agressent des oreilles innocentes.

Une fois dehors, je conduisis l'homme à la tonnelle, au bout de l'îlot, et l'invitai à s'asseoir.

—Les lois de l'hospitalité ont des limites, monsieur, et vous les avez largement atteintes, et même dépassées à plus d'une reprise depuis votre arrivée ici. Aussi, je vais vous demander de partager la paillasse de votre malheureux valet, sans le molester d'aucune manière. Sinon, c'est la porte et bonne chance…

—Vous osez me parler de la sorte, vous, un simple roturier venu s'enrichir comme les autres en trafiquant dans le dos des autorités ?

Et parce que vous vous êtes construit cette ridicule demeure grandiloquente, vous vous prenez pour un seigneur dans son château d'opérette ? Vous verrez ce qu'il en coûte d'insulter un officier du Roi !

—Premièrement, vous n'êtes pas un officier du Roi, mais du général de Tracy et du colonel de Salières… Je sais, c'est votre oncle ; deuxièmement, je ne trafique pas, ce qui n'est pas votre cas ; et troisièmement, vous avez raison de dire que je me comporte comme un seigneur dans son domaine. Connaissez-vous le dicton : *Charbonnier est maître chez soi* ? Pour toutes ces raisons, je vous demande d'obéir à mes injonctions ou à défaut, de prendre vos bagages et de déguerpir. À vous de choisir !

—Vous regretterez votre geste, me menaça de la Frédière.

Je regrettais déjà de l'avoir accueilli, malgré les avertissements des animaux, qui sont plus sensibles que nous aux bonnes ou mauvaises vibrations que les gens dégagent. Voyant Christian qui s'apprêtait à descendre pour aller porter des victuailles à Louis, je lui lançai :

—J'espère que tu as été généreux dans les portions, car ils seront deux à partager ce repas. Ce cher de La Flotte tient à tenir compagnie à son fidèle serviteur Louis.

—Il se nomme Georges, grogna Balthazar.

—Que vous l'appeliez Georges ou Louis m'importe peu, mais que vous l'affubliez de surnoms grotesques n'est pas digne du noble ni de l'officier que vous vous targuez d'être… Bonne nuit, monsieur !

Une fois nos curieux voyageurs sous clé, je pus enfin regagner ma chambre et Christian la sienne.

Au matin, c'est un Louis-Georges tout heureux qui émergea au grand jour en courant partout comme un enfant.

—Beau la rivière ! s'exclama-t-il. Beau la maison ! Beau le jardin ! Beau les chiens !... Pas grogner, tout doux, là. Louis pas méchant. Veut caresser beau chien-chien. Beau pelage épais, vaut beaucoup de pièces argent.

Puis, se tournant vers moi, il me demanda :

—Quand eux mourir, tu donnes fourrures à Louis ?

—Ni à Louis ni à personne. Ils partiront comme ils sont arrivés, c'est-à-dire avec leur fourrure pour les tenir au chaud dans les neiges éternelles du paradis des animaux nordiques.

—Pas grave, Balthazar a beaucoup fourrures payées pas cher, avec eau-de-vie allongée…

—Que veux-tu dire par… allongée ?

—Ajouter eau de rivière, moitié-moitié, deux fois plus profits, comme dit mon maître.

Plus j'en apprenais sur cet individu, plus j'avais hâte de le voir quitter les lieux. Pendant ce temps, le rustre s'incrustait au petit déjeuner et faisait mille mignardises aux femmes, lesquelles semblaient trouver ses propos distrayants, si je me fiais aux éclats de rire que j'entendais de dehors. Je m'empressai d'entrer…

—Ah ! Vous voilà enfin, mon cher aigle juvénile… ou Aiglon, devrais-je dire ?

—Pour vous ce sera Jean et rien d'autre ! rétorquai-je en fustigeant le malotru du regard. Veuillez abréger vos adieux, vos affaires sont sur la passerelle.

—Aiglon ! Tu me sembles discourtois avec ce monsieur, ce qui n'est pas dans tes habitudes, ne put s'empêcher de me reprocher Catherine à la suite de ma verte réplique.

—Tu as raison, mon amour, mais j'ai des motifs de l'être. Par courtoisie pour notre invité, permets-moi de ne pas les divulguer.

—Je ne voudrais pas être la cause d'une chicane d'amoureux, rétorqua le nabot, nullement impressionné. J'espère avoir le plaisir de revoir vos doux yeux, chère dame Catherine, ainsi que vous, mademoiselle Josnée. Mon presque cousin de Chazy avait eu bon goût de demander votre main. Quant à toi, ma jolie Anne-Marie, viens donner une bise à l'oncle Balthazar…

Avant que je ne puisse intervenir, ma petite sœur se précipita inexplicablement vers cet homme répugnant, autant moralement que physiquement, qu'elle ne connaissait même pas la veille, pour sauter à son cou et lui donner deux bises humides et retentissantes sur ses joues hirsutes.

—Bon, assez de politesse. Venez, messire, votre carrosse vous attend, plaisantai-je pour détendre l'atmosphère.

Une fois l'indésirable personnage parti, j'ouvris en grand portes et fenêtres pour aérer les lieux empuantis d'une odeur rance de vielle sueur lubrique.

Le mercredi suivant, tout excité, Pierre arriva dans une nouvelle calèche tirée par leur dernière acquisition : une belle jument brune. L'intrépide garçon tenait fièrement les rênes, sans l'aide de son père. Après les retrouvailles, Charles prit un ton grave pour annoncer :

—Nous avons depuis peu de temps un officier du régiment Carignan-Salières qui occupe les fonctions de gouverneur par intérim à Montréal. Vous le connaissez, je crois ; j'ai ouï-dire qu'il vous aurait *gratifié* de sa personne. Il s'agit du neveu du colonel de Salières, le commandant Balthazar Flotte de la Frédière. Un curieux personnage… Son oncle l'a chargé de dresser des redoutes sur les pourtours de la bourgade pour mieux la protéger, mais qui va protéger les habitants et surtout, les habitantes des abus de pouvoir de cet individu âpre au gain et aux jupons ? Veuillez excuser mon emportement, mais attendez d'apprendre la suite. Des soldats et officiers qui ont eu la désagréable expérience de servir sous ses ordres ont dit de lui qu'il avait *« une âme asservie aux passions les plus avilissantes »*, qu'il était injuste, tricheur, voleur, menteur, et que sais-je encore.

—Calmez-vous, mon cher Charles, vous allez avoir un coup de sang. Je ne peux pas croire que le Marquis de Tracy soit au courant des antécédents de son subalterne. Tenons-le à l'œil et nous aviserons si vos pires doutes se confirment. Oublions ce triste sire pour le moment et abordons des sujets plus plaisants. Voulez-vous que nous commencions par une leçon de langue iroquoise ou préférez-vous garder votre précieux enseignement pour le dessert ?

—En général, vous débutez par un exercice physique. J'aimerais assister à une leçon d'escrime. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, *œuf corse,* comme diraient nos voisins anglais ~~les Anglais~~. Et si j'osais, je me risquerais à affronter le redoutable bretteur que vous êtes.

—Il est sûrement plus facile de bien manier la lame que la langue, cher Charles, surtout les idiomes indiens. Allons nous préparer pour un affrontement amical.

—Monsieur Jean ? (Christian me donnait toujours ce titre devant les gens et ne m'appelait Aiglon que lorsque nous étions en famille).

—Oui, Christian ?

—Je sais que je ne suis qu'un roturier et que, par conséquent, je ne peux aspirer à porter une épée un jour si je retourne en France, mais j'aimerais apprendre ce noble art, si c'est possible.

—Ici, tout est possible, répondis-je, c'est un pays de liberté ! Tout le monde peut porter une épée, aller à la chasse ou à la pêche et couper du bois sur ses terres, sans demander de permission à quiconque. Chacun peut faire ce que bon lui semble, à la condition de ne pas causer de tort à ses semblables. Mon brave Christian, peut être

qu'un jour, ce ne sera pas ta force, mais bien ta science des armes, qui te sauvera ; tu es le bienvenu dans notre classe d'escrime !

—Oui, renchérit Charles, moi-même, en arrivant dans ce pays, je savais à peine lire et écrire. J'avais deux sols en poche et aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, je peux marcher de l'aurore au crépuscule en ligne droite, dans un sens comme dans l'autre, sans jamais quitter mes terres. Il m'aurait fallu au moins mille ans, en France, pour avoir une seigneurie pareille. Tu peux en faire autant, Christian. Tu as la chance d'avoir le meilleur des maîtres pour patron ; alors, profite de ses leçons, qu'elles soient de vie, de sciences ou de combat ; elles parachèveront l'homme valeureux qui est en toi.

Le lendemain, tandis que je me rendais en charrette comme tous les jeudis au marché Bonsecours, une agitation inhabituelle sur la place de la commune attira mon attention. Un échafaud, surgi dans la nuit, occupait le centre de l'agora et offrait un macabre spectacle. Un cheval de bois efflanqué, constitué d'un solide madrier équarri, supportait un homme lié. Accroché à ses pieds, un gros sac rempli de sable pendait de part et d'autre du chevalet, de façon à étirer et comprimer la chair et les os sur les arêtes vives du bois, ce qui occasionnait de grandes souffrances au supplicié. Je m'approchai du malheureux et reconnus André Demers, mon voisin de Pointe-Saint-Charles qui, en compagnie du fameux charpentier Claude Jodoin, nous avait grandement aidés, l'hiver précédent, à construire notre demeure. Bien qu'épuisé, il me fit un pâle sourire. Face à cette scène affligeante, deux soldats montaient la garde devant une foule qui se tenait à une distance respectueuse en murmurant son indignation. Je m'approchai des gardes et demandai :

—Lequel de vous est responsable, ici ?

À ma grande surprise, celui que je prenais pour un novice subalterne se mit au garde-à-vous en déclamant :

—Je suis l'enseigne Jean-Vincent d'Abbadie[21], que puis-je pour vous ?

—Qu'a fait cet homme pour mériter un tel châtiment ?

—Il a insulté le commandant de la place.

—Parlez-vous de Balthazar Flotte de la Frédière ?

—Lui-même, le connaissez-vous ?

21. Jean-Vincent d'Abbadie, baron de Saint-Castin. 1652-1707. À treize ans, il fut enseigne dans le régiment Carignan-Salières. Il deviendra la bête noire des Anglais en Acadie lorsqu'il sera le gendre du grand chef abénaquis.

—Très bien. D'ailleurs, j'aimerais vous retourner la question : connaissez-vous votre commandant ?

—Non, à peine, je ne suis ici que depuis hier. C'est ma première mission et, à franchement parler, je ne la trouve pas des plus glorieuse.

—Elle pourrait l'être, mon brave. Je vous ai dit que je connaissais le triste individu qui dirige le contingent de ce coin de pays, car je l'ai accueilli chez moi la semaine dernière. Son comportement était indigne d'un homme prétendument civilisé, encore plus d'un officier. J'ai dû l'enfermer dans l'écurie pour nous assurer de passer une nuit tranquille. Au matin, je l'ai chassé en lui disant ce que je pensais de lui. Je suis sûr que le supplicié, que je connais bien, ne l'a pas insulté autant que j'ai pu le faire ; alors, pourquoi est-ce lui, et non moi, qui se trouve lié sur ce cheval infâme ?

—Grâce à quelques relations haut placées que n'aurait pas ce malheureux ? avança le jeunot à l'esprit vif.

—Exactement ! Vous avez tout compris. Alors, je vais faire appel à votre esprit humanitaire et chrétien et vous demander de libérer cet innocent !

La lutte intérieure qu'il se livrait se lisait sur le visage rondelet du jeune officier de quatorze ans : obéir aveuglément aux ordres ou suivre le bon sens humain ? Des tics nerveux agitaient sa figure poupine à peine sortie de l'enfance. Il finit par se décider et répondre :

—Cela me coûtera sans doute mon grade, mais vous avez raison. Nous sommes ici pour aider ces pauvres gens, non pour les persécuter. Soldat, veuillez détacher cet homme, ordonna-t-il en chevrotant de sa voix en pleine mutation.

Spontanément, la foule applaudit ce commandement. Une fois débarrassé de ses liens et du poids de soixante livres qui pendait à chacun de ses pieds, André peinait à se tenir debout. Obligeamment, le solide militaire le soutint pour l'aider à descendre. Puis à deux, nous le conduisîmes à ma charrette où à sa grande satisfaction, il put s'affaler sur la paille.

Les achats furent bâclés et je revins en vitesse au domaine pour permettre à Josnée de prendre soin de notre malheureux voisin. En chemin, celui-ci me conta les circonstances de son arrestation. D'abord, il avait vu des chiens de chasse envahir son champ de blé pour poursuivre un cerf, puis des hommes bottés fouler négligemment sa précieuse culture qui lui avait demandé tant de soins et de labeur. Indigné, il avait sommé ces vandales d'aller chasser ailleurs… Mal lui

en prit, car à la tête des chasseurs se trouvait nul autre que l'arrogant commandant de la place qui le fit arrêter et condamner à l'étirement sur le cheval en bois pour outrage à son auguste personne.

Pendant que Josnée s'occupait d'André Demers, j'écrivis une missive à notre bienveillant intendant pour lui relater les dernières frasques du protégé du colonel de Salières et lui suggérer de le renvoyer en France, enchaîné à fond de cale de préférence.

Plutôt que de confier ma lettre à quiconque, je comptais la livrer en personne à l'intendant, question de pouvoir répondre sur-le-champ à toute question concernant le triste sire. Je bouclai donc mes bagages et fis part de mes intentions à la famille. Cette fois encore, Domino ne m'accompagnerait pas. Même chose pour les loups, que je jugeais trop voyants.

Trois jours plus tard, alors que la lune se voilait d'un nuage cotonneux, un passager, vêtu d'une longue cape noire et d'un chapeau à large bord qui masquait son visage, quitta discrètement sa cabine, monta sur le pont et, voyant la voie libre, sauta prestement sur le quai. Puis, avec la démarche d'un commis soucieux de ne pas lambiner en chemin, il gravit allègrement les rues escarpées de la capitale de la Nouvelle-France. Ce passager aussi discret que pouvait l'être ma mission n'était nul autre que moi. Mon but : faire destituer au plus vite le neveu du colonel de Salières, Balthazar Flotte de la Frédière.

La grande maison en pierre de l'intendant s'élevait sur le chemin de la côte de la Montagne, entre le cimetière paroissial et la capitale perché. La haute-ville de Québec dressait ses gracieuses tours sur un fond de ciel étoilé, pendant qu'un clair de lune blême arrosait ses toitures d'argent. Une porte dérobée à l'arrière facilita ma visite non officielle. Au valet qui s'informa de ma requête, je servis le mot de passe dont nous avions convenu, monsieur Talon et moi :

—Le commis de monsieur Le Moyne vous apporte de ses nouvelles.

Sensible à ma demande, l'intendant se montra ouvert à l'idée de chasser l'indélicat gouverneur par intérim et promit d'en discuter avec monsieur de Tracy dès que celui-ci reviendrait de sa victorieuse campagne guerrière, ce qui, selon des messagers, ne saurait tarder. De même, monsieur Talon en aviserait le Conseil souverain dès le lendemain.

De mon côté, impatient de revoir les miens, je pris une goélette chargée des vivres ainsi et de nouveaux arrivants. La leste embarca-

tion louvoyait entre les fréquents bancs de sable dans le lit de Magtogock tout en remontant le grand fleuve vers le Mont-Royal, comme certains nommaient notre bourgade…

Ville-Marie, en perdant sa vocation première, soit l'évangélisation des Indigènes, vu les nombreuses difficultés rencontrées pour mener à bien cette mission chrétienne, devint un carrefour commercial destiné à la traite des fourrures et aux rencontres diplomatiques annuelles, avant de servir de point de départ à toutes les campagnes guerrières contre l'Iroquoisie~~, qui était~~ à nouveau devenue hostile.

Comme notre navire faisait une escale au port des Trois-Rivières, j'en profitai pour visiter le village algonquin placé sous la protection du fort La Violette. Lors de mon passage, une famille d'artisans fabriquait un canot d'écorce de bouleau. Curieux comme un enfant, je m'arrêtai pour admirer leur technique. Sur un lit de sable légèrement élevé aux extrémités, un savant assemblage de membrures cintrées dans de l'eau chaude et séchées au soleil était lié à des longerons, ainsi qu'à des plats bords de cèdre et d'épinette noire, le tout écarté par des barrots en bois dur. L'ensemble formait une carcasse dont le pourtour était délimité par huit piqués plantés solidement au sol. Une fois le squelette en bois enlevé, la forme du futur canot resta imprimée dans le sable. Les femmes la recouvrirent à l'aide d'une grande feuille de bouleau d'un seul tenant, le côté blanc à l'intérieur, le tout bien appuyé sur les poteaux. Ensuite, la carcasse en bois fut déposée dessus ; il ne restait plus qu'à coudre l'ensemble de racines d'épinette refendues et attendries dans l'eau tiède, qu'on nommait *ouatapi*.

À l'aide d'un pinceau fait d'une queue de chevreuil, les artisans enduisirent les joints et les coutures de sève d'épinette bouillie, mélangée avec de la cendre du foyer et de la graisse d'ours fondue encore chaude qui, en se refroidissant, durcirait tout en restant souple, ce qui rendrait l'assemblage parfaitement étanche.

Le canot, aussi appelé voiture d'eau, pouvait avoir différentes tailles selon les besoins, généralement entre douze et vingt-cinq pieds de long. Une fois fini, celui qui se trouvait sous mes yeux ferait quinze pieds et pèserait une soixantaine de livres. Ainsi, il serait facilement transportable, même pour un seul homme. Néanmoins, il pourrait accueillir deux à quatre voyageurs et supporter mille livres de fret.

Or, cela n'était rien en comparaison des immenses canots de maître, fabriqués par Louis Maître des Trois-Rivières, d'où leur nom, qu'on appelait parfois : canots de Montréal. Issus du mariage de la

technologie amérindienne et des ambitions de l'industrie française des fourrures, ces canots monstrueux avaient une trentaine de pieds de longueur et jusqu'à sept pieds de large ! Peints et décorés élégamment, les canots de maître pouvaient contenir huit à douze passagers et quelque quatre mille livres de marchandises. Idéal pour transporter de lourdes charges sur les grands plans d'eau comme le Saint-Laurent, le Saguenay, le Saint-Maurice, l'Outaouais et les Grands Lacs, mais fort peu pratique dans les rivières au faible tirant d'eau. Dans ce genre de cours d'eau, on devait transborder la marchandise dans des canots similaires à celui que construisait la famille algonquienne, connus également sous le vocable de canots du Nord.

Pour notre usage, celui de quinze pieds convenait amplement ; j'en commandai donc un sur-le-champ. Celui-ci me serait livré chez moi dans moins d'un mois, me certifia l'artisan algonquin. D'ici là, je me promettais d'apprendre quelques mots dans sa langue pour le remercier.

À mon arrivée au port de Montréal, je fus mis au courant des nouveaux écarts de conduite du terrible de la Frédière. Ulcéré que j'aie fait relâcher André, cet odieux personnage n'avait rien trouvé de mieux que de rattacher mon pauvre voisin une journée de plus à l'horrible cheval en bois. De même, il avait dégradé et mis aux arrêts le jeune enseigne qui avait obtempéré à mes directives. Puis, trouvant l'épouse du charpentier Claude Jodoin à son goût, ce rustre personnage avait mobilisé l'excellent ouvrier pour le faire travailler indéfiniment à l'édification d'une redoute, bien que la norme eût été de trois jours, sous prétexte qu'il était un bon menuisier. Pendant que l'infortuné travailleur peinait à la tâche et négligeait ses récoltes, l'immonde goujat faisait le bellâtre autour de sa femme. La courageuse Anne Thomasse avait tant et si bien résisté, qu'il en était venu à l'empêcher de moudre son grain pour mieux l'affamer.

J'espérais que monsieur Talon, par l'entremise du Conseil souverain, donne suite à ma requête le plus promptement possible, avant que ce monstre ne commette d'autres lâches exactions. Durant mon absence, il avait eu l'outrecuidance de rendre une prétendue visite de courtoisie à ma sœur aînée. Celle-ci, pas dupe de ses hypocrites attentions, l'avait battu froid. Voyant cela, le satyre avait décidé de détourner ses prévenances vers Catherine, qui malgré une irréprochable courtoisie, était restée de glace devant ses avances déplacées. Le cynique individu avait alors abattu son jeu en déclarant :

—Plus les femmes sont instruites, plus elles sont imbues d'elles-mêmes et font trop de façons pour nous accorder leurs faveurs, comme si la fleur qu'elles cachent entre leurs cuisses n'avait pas besoin d'être arrosée par la semence d'un vrai mâle. C'est pour cette raison que je les préfère à l'âge tendre où elles découvrent avec ravissement les joies de la bête à deux dos… Où est votre charmante petite sœur ? avait-il osé demander à Josnée.

—Elle est partie dans les bois avec Christian pour cueillir des framboises et des bleuets. Je ne crois pas qu'il serait sage que vous l'attendiez, car notre engagé ne vous porte pas dans son cœur.

—Votre grand dadais d'engagé ne me fait pas peur ! J'ai fait la guerre contre les Turcs, moi, mesdames, et contre les Iroquois, aussi, même si j'en suis revenu meurtri ! Je ne crains rien ni personne… Au fait, où est votre juvénile volatile ?

—Pardon, de qui parlez-vous ? de s'insurger Josnée.

—Eh bien, de l'homme au nom d'oiseau qui m'a mal reçu la dernière fois et qui a enfreint la loi en faisant libérer un condamné au cheval en bois… Où se cache cet insolent paysan ?

Aussi outrée que ma sœur, Catherine prit ma défense.

—Sachez, monsieur, que mon mari, qui a plus de noblesse dans son petit doigt que vous n'en aurez jamais dans tout votre être, est à Québec, en ce moment, pour rapporter à qui de droit vos exactions. Veuillez quitter cette demeure, où vous n'êtes plus le bienvenu, et ne vous y présentez plus sous quelque prétexte que ce soit. Je rapporterai vos propos à mon époux ; nul doute qu'il en rira ou qu'il se fâchera.

Rouge de colère, le grossier personnage sortit en claquant la porte. Sur la passerelle, il croisa Christian et Anne-Marie, qui revenaient les bras chargés de casseaux de fruits sauvages. Quand il voulut se pencher pour prendre la petite dans ses bras, Christian le bouscula *accidentellement* au passage, ce qui le fit chuter dans le bras de rivière peu profond qui coulait, en cette saison, sous l'ouvrage en planches. Le bas du dos meurtri par les cailloux qui tapissaient le cours d'eau, Balthazar se releva de sa fâcheuse position. Trempé de pied en cap, il vociféra des injures au géant, qui lui servit ses plus plates excuses.

—Pardon, monsieur la Flotte, de vous avoir fait tomber dans la rivière ; je ne vous ai point vu quand vous vous êtes baissé ; vous êtes si petit. Mille excuses ! J'espère que je n'aurai pas droit au cheval en bois pour ma maladresse ; auquel cas, il faudra songer à allonger les pattes, car mes pieds traîneraient par terre.

Je me sermonnai d'avoir laissé ma famille sans défense et jurai, mais un peu tard, de ne plus abandonner les miens tant et aussi longtemps que ce triste sire resterait dans les parages.

Le soir, dans notre couche nuptiale, mon adorée me demanda :

—Que veut dire l'expression *une bête à deux dos* ?

—C'est l'image un peu grotesque d'un couple qui fait l'amour de face et qui donne l'impression d'être une seule personne pourvue d'un double dos… Pourquoi cette question, ma chérie ?

—C'est l'expression qu'a utilisée Balthazar… Et si je monte sur toi, comment nommeras-tu cette figure ?

—Dominante ou en Amazone, mon cœur… Veux-tu me dominer ?

—Peut-être par curiosité. Mais dis-moi, où as-tu appris ces choses-là ?

—En puisant dans la collection secrète de mon grand-père… et dans celle de ton père, aussi…

—Mon père s'intéressait aux choses de l'amour ? Je n'aurais pas cru ça de lui.

—Les enfants ne veulent pas reconnaître que leurs parents sont faits à leur image, avec leurs forces et leurs faiblesses, et surtout, qu'ils ont une sexualité aussi impérieuse que la leur ; du moins, à leur âge. On s'informe bien sur l'agriculture, les sciences, les arts et les lettres, alors pourquoi en serait-il autrement avec les rapports intimes entre hommes et femmes ? Après tout, l'Homo sapiens a dépassé le stade d'accouplement dans un but purement reproductif pour en arriver à des relations intimes gratifiantes pour les deux parties et cela, la nature ne l'avait pas prévu. C'est pourquoi, de tout temps, des traités sur l'art de l'amour ont été écrits ; d'abord en Chine, puis l'Inde a suivi avec son fameux Kama Sutra. L'Arabie, quant à elle, n'est pas en reste avec ses *Contes des mille et une nuits* ; même l'Europe est entrée dans la ronde, ce qui a suscité des émules en littérature érotique, au grand dam de l'Église qui les a systématiquement mis à l'Index.

—C'est de là que tu tiens tes connaissances sur les jeux de Cupidon et d'Aphrodite dont tu me fais tant profiter, mon amoureux chevalier ?

—De là, et de toi, ma douce lumière, qui m'inspires chaque jour de nouvelles façons de t'aimer… dis-je avant d'ajouter sur un ton emphatique : je suis un étalon éperdu d'amour pour sa belle cavalière ! Viens, ma gracieuse amazone, enfourche ta monture.

La cavalière ne se fit pas prier pour monter en selle. Usant d'un pas lent et langoureux pour commencer en douceur et faire piaffer d'impatience le destrier, elle accéléra la cadence. La finale se résuma en un galop effréné, au terme duquel une explosive apothéose du bassin désarçonna l'Amazone à bout de souffle.

—Ah, oui ! Que cette chevauchée est exaltante, mon amour ! Ça me rappelle ma première galopade avec toi sur la lande.

—Y aurais-tu pris le même plaisir ? m'étonnai-je, un peu envieux.

—Presque, mais ne sois pas jaloux. La selle de ma monture ne recèle aucune protubérance comme la tienne, confessa ma mie en donnant une petite tape affectueuse sur mon membre fléchissant, qui, croyant à une reprise des ébats, eut un regain d'énergie.

Voyant cela, ma belle encouragea cette résurgence à l'aide de ses cheveux d'or et de son souffle ardent.

—Je croyais que la chevauchée t'avait épuisée, ma douce. Prête pour un autre parcours du Tendre ?

—Oui, mais à la *paresseuse*, comme tu appelles si bien cette position, souffla-t-elle avant de s'allonger sur le côté, en position fœtale.

Je me lovai dans son dos et l'enlaçai amoureusement. Alors que je caressais sa douce peau, son épiderme se perla de petites bosses de chair de poule qui me faisaient penser aux grains de blé dont la couleur s'apparentait à ses cheveux.

Par une incontrôlable association d'idées, mon esprit entreprit d'ébaucher la construction d'un moulin à eau pour moudre notre grain et celui des voisins. Il est vrai que pour ce faire, nous jouissions de l'endroit idéal. Mais aussitôt, je chassai ces idées parasites et matérielles dans un recoin de mon cerveau pour me consacrer au doux moment présent.

Le lendemain, je passai voir notre voisin André pour m'enquérir de son état de santé. Il me montra les marques laissées par la torture qu'il avait subie et que ma sœur avait soignées, puis me remercia à nouveau pour mon intervention et celle de Josnée. Je lui fis part de mes regrets de n'avoir pu lui éviter de nouveaux tourments et promis de venger ses souffrances.

Ma deuxième visite fut pour la femme de Claude Jodoin, Anne Thomasse, en butte aux avances indécentes de notre nouveau commandant militaire. Elle était désespérée. Non seulement son mari était-il aux travaux forcés depuis trois mois, mais de plus, leurs ré-

coltes se trouvaient à l'abandon et la pauvre femme était incapable de faire moudre son grain. Pour survivre, elle n'avait d'autre choix que de dépendre de la générosité de ses voisins. Je l'assurai de notre aide et lui dis que Christian et moi viendrions faire la récolte de son blé, que je confirais ensuite à mon ami Charles pour qu'il le fasse moudre dans son moulin. Émue aux larmes, Anne me remercia chaudement, et me demanda ce qu'elle pouvait faire pour libérer son mari de cette galère.

—Feignez de vous séparer, lui suggérai-je. Du coup, le commandant ne verra plus la nécessité d'accaparer votre époux.

Et la ruse fonctionna.

Jean Talon fit part de nos doléances au marquis de Tracy et lui recommanda de démettre de ses fonctions et de rapatrier au plus tôt ce militaire qui déshonorait et salissait tout le régiment avec sa conduite éhontée, que même sa parenté avec le colonel de Salières ne pouvait excuser.

Peu de temps après, le vice-roi des Indes occidentales annonça au colonel de Salières le renvoi de son neveu, sans toutefois fournir trop de détails sur les frasques de ce dernier. L'oncle protesta, nia le droit à quiconque de juger l'un de ses officiers, et exigea qu'un procès soit instruit dans les formes.

Ainsi donc, à la mi-septembre 1667, le lieutenant de police civile et criminelle, sur l'ordre de l'intendant, fit venir les témoins de cette affaire. Des récits à faire frémir d'horreur un Iroquois furent alors étalés au grand jour. Trafic d'alcool frelaté, vol de matériaux destinés à la construction de redoutes dans le but de les revendre à des particuliers, viols de femmes, abus de pouvoir, et j'en passe. La preuve était accablante. Honteusement, La Freydière retourna dans la mère patrie pour y subir les foudres du roi. Au même moment, le valeureux Jean-Vincent d'Abbadie réintégra son poste, et fut même promu au rang de sous-lieutenant.

La Confédération haudenosaunee (iroquoise) ayant enfin signé un traité de paix à la suite de pourparlers qui se sont étendus entre mai et décembre 1666, l'odieux commandant parti, la colonie allait pouvoir souffler un peu et se consacrer à sa consolidation. Considérant sa mission de pacification accomplie, le 28 août 1667, le lieutenant général de Tracy embarqua à bord du *Saint-Sébastien* en compagnie d'environ quatre cents soldats du régiment, qui pour des raisons personnelles, préféraient rentrer au pays. Autant resta dans la colonie, ce

qui favorisera grandement l'accroissement spectaculaire de la population ; deux cent cinquante autres militaires y avaient laissé leur vie pour améliorer celle de leurs compagnons et des habitants.

En occupant de nouvelles seigneuries, plusieurs officiers et sous-officiers donneront leurs patronymes à la topographie régionale, question de laisser une marque indélébile de leur passage. Il suffit de penser à Sorel, Chambly, Saint-Ours, Contrecœur, Verchères, Varennes et La Noraye, pour ne citer que ceux-là.

Malheureusement, notre dévoué intendant, en butte contre l'autorité du gouverneur de Courcelles, acheva son mandat en 1668 et retourna en France, officiellement pour des raisons de santé. Ce qui n'arrangera pas les relations entre les deux hommes à la tête du pouvoir, fut la rivalité qu'il se livraient pour gagner les faveurs de la veuve du gouverneur Louis d'Ailleboust, madame Marie Barbe Boulogne, femme vertueuse s'il en est. La chaste dame, pour mieux décourager ses puissants soupirants, finit par se retirer chez les sœurs Hospitalières et s'occuper des pauvres, avant de s'éteindre bien sagement et ainsi, mettre un terme définitif aux espoirs de ses amoureux transis. À ce sujet, des esprits spirituels à la langue bien pendue faisaient courir cette plaisanterie : « Le gouverneur court celle qui a déjà un intendant sur les talons… »

C'est ainsi qu'à l'été 1668, Jean Talon embarqua sur le même navire qui avait transporté Tracy en 1667 : *Le Saint-Sébastien*. Le reste du régiment lui tint bonne compagnie, sa mission de pacification était terminée. Les officiers et les soldats du régiment qui désiraient rentrer dans le vieux pays furent également du voyage, confiant la colonie à la milice fondée par le chevalier de Maisonneuve.

Chapitre 18

Le soleil qui marche

L'apprentissage des langues amérindiennes s'avéra plus complexe que je ne l'aurais cru. Le parler de ces idiomes requiert une longue adaptation. Contrairement à nous, les Indiens n'utilisent presque pas les lèvres pour articuler les mots, car les sons se forment à l'intérieur de la bouche, un peu à la façon des ventriloques. Il nous arrivait souvent de prononcer une expression à la place d'une autre, ce qui faisait bien rire notre professeur ex-langues indiennes.

Avec tout le travail que nous abattions, les deux dernières années s'étaient vite écoulées. L'engagement de Christian avait pris fin, mais il ne semblait pas pressé de nous quitter. Il faut dire qu'il s'était attaché à notre famille autant qu'au domaine. Josnée paraissait avoir oublié un tant soit peu son malheur, mais n'en continuait pas moins à porter le deuil. Anne-Marie s'épanouissait comme un bouton de rose au printemps de sa vie, alors que pour leur part, nos loups n'effrayaient plus nos voisins, trop contents d'avoir de si bons gardiens auprès d'eux. Nous avions un nouveau poulain exotique, rejeton de Coquette et de Domino. La bête colorée s'ébrouait joyeusement dans son vaste enclos, sous les yeux attentifs de ses parents. Enfin, notre petit Paul gambadait partout dans la maison sur ses petites jambes arquées, tandis que ma très chère Catherine attendait un heureux événement pour l'automne.

Les leçons pour parler indien allaient bon train ; non seulement Charles nous apprenait les rudiments du langage, mais de plus, il nous instruisait sur les us et coutumes des indigènes. Un jour, il nous fit l'honneur d'amener un invité surprenant afin de parfaire notre éducation. Il s'agissait d'un personnage célèbre dans la colonie, à la base de toutes les négociations de paix entre les nations iroquoise et française depuis 1654. Ce grand capitaine de la nation *Onondaga* (qui se prononce aussi Onnontagués) se nommait *Garakontié*, ce qui signifie, en iroquois, *Le soleil qui marche* !

Cet homme, juste et bon, aimé et respecté autant des Français que des Amérindiens, tel un soleil nourricier, éclairait de sa lumière de compréhension et de sagesse le gouffre des ténèbres de la guerre où certains voulaient nous pousser.

—Permettez-moi de vous présenter le très honorable Garakontié, annonça Charles. Il est mon ami et celui de tous les Français. Un jour, alors qu'on me gardait en otage, il m'a sauvé la vie en obtenant ma libération. Aujourd'hui, c'est lui qui vous donnera le cours de langue. De même, il vous parlera de certains événements historiques auxquels il a eu le bonheur, ou le malheur, d'assister en tant qu'acteur et spectateur.

Le grand sage, bien que connaissant parfaitement notre langue, enchaîna en iroquois.

—Ce sera pour moi un grand honneur d'apporter ma modeste contribution pour parfaire votre connaissance de la langue iroquoise, que vous avez eu le courage et la sagesse d'apprendre. Il y a longtemps, j'ai fait un rêve. Je voyais tout un peuple composé d'Indiens et d'Européens réunis dans un grand et beau pays, où tout le monde allait en paix aux bois comme aux champs, sans crainte de se faire capturer, scalper, torturer ou tuer. Ce jour-là viendra, mes amis, et alors, le Canada sera un grand pays, ainsi qu'un asile de paix et de prospérité pour tous les hommes de bonne volonté…

Cette prophétie pleine de sagesse et d'empathie remplit nos cœurs d'une émotion palpable tant elle était empreinte d'amour. La suite, quant à elle, nous donna des frissons dans le dos.

—Vous savez sans doute que depuis l'arrivée des Européens sur ces terres, leurs colonies n'ont cessé de s'accroître : les Français d'abord, qui se sont installés dans la vallée de la rivière Canada (le Saint-Laurent) en 1608 ; ensuite, les Hollandais, qui sont entrés par la rivière Hudson et qui se sont établis sur l'île de Manhattan en 1626, île qui leur a été vendue pour l'équivalent d'une douzaine de peaux de castor par des Autochtones qui ignoraient la véritable valeur de ces territoires. Puis, les Suédois se sont emparés des pays des Susquehannock, à l'embouchure du fleuve Delaware qui se jette dans la baie de Chesapeake ; et pour finir, les Anglais ont fait de la vallée du Connecticut leur base pour amorcer leur colonisation, pour le moins envahissante. Ces nations avides de pelleterie se sont lancées à la chasse exagérée de tout ce qui porte une fourrure, à commencer par les castors qui ont fini par disparaître de l'Iroquoisie et de l'Huronie. Ils poussaient toujours plus loin nos vaillants guerriers, puissamment armés par les Hollandais, dans la quête de peaux. La concurrence pour la traite de fourrures a été féroce. Elle a provoqué des massacres tout autour des mers douces (les Grands Lacs) pour éliminer

les alliés des Français et rapporter toujours plus de peaux aux avides trafiquants du fort Orange, d'Albany. Les tueries se sont intensifiées comme jamais pendant une dizaine d'années. Les guerriers pillaient et tuaient les personnes âgées, les malades, les femmes, les enfants et bien sûr, les hommes qui n'avaient pas pu s'échapper ; leur sang nous arrivait jusqu'aux genoux. C'est ainsi que de puissantes nations telles celles des Hurons, des Neutres, des Ériés, des Pétuns, des Mohicans et d'autres infortunées peuplades ont été anéanties ou dispersées à jamais. Une nuit, après avoir assisté impuissamment à un épouvantable massacre, j'ai reçu la visite, en rêve, du Grand Esprit. Il m'a dit :

« Pourquoi tuez-vous vos frères ? Pour vous approprier leurs territoires, leurs animaux et leurs fourrures ? Je vous ai donné un beau et immense pays avec des lacs aussi grands que des mers et remplis de poissons, des forêts denses peuplées de gibier pour vous abriter, vous nourrir et vous vêtir. Or, cela ne vous suffit pas ; il vous en faut toujours plus. Vous vous perdrez en voulant gagner sur vos voisins, qu'ils soient Indiens ou Blancs. Apprenez à vivre en harmonie, ou je recouvrirai ce territoire d'un épais manteau de glace, comme je l'ai déjà fait dans le passé, et vous n'aurez alors d'autre choix que de l'abandonner. Si vous ne changez pas de comportement, vous sombrerez en masse dans les eaux froides et salées de la grande mer, comme des lemmings à la recherche d'une terre qui n'existe plus. »

Au matin, j'ai raconté mon songe à mes frères, qui ont été très impressionnés. C'est là qu'on m'a mis à la tête d'une délégation de paix qui a rencontré l'Onontio[22] *à la bourgade du Mont-Royal au printemps de 1654. Les Français se sont montrés agréablement surpris lorsque nous leur avons fait part de nos nouvelles dispositions ; et ils l'ont été encore plus quand nous leur avons offert la possibilité de construire une mission religieuse sur notre territoire. Sûrement pour s'assurer de la solidité de notre amitié, ils ont attendu deux ans avant de mettre ce projet à exécution. Le 17 mai 1656, ils ont envoyé une cinquantaine d'hommes : des missionnaires, des laïques et des soldats, à bord de deux chaloupes et d'une douzaine de canots. Nos frères Mohawks, qui ne voyaient pas ce rapprochement d'un bon œil, ont tenté de le contrecarrer, mais sans succès. Vos compatriotes sont arrivés au terme de leur long voyage à la mi-juillet, puis se sont ins-*

22. Onontio, littéralement, grande montagne, en souvenir du premier gouverneur de la Nouvelle-France, Charles Jacques Huault de Montmagny (mont *Magnus= grand*). Dans le cas présent, il s'agissait de Jean de Lauzon.

tallés dans une mission entourée d'une palissade aux abords du lac Gannentaha, au centre des quatre nations iroquoises pacifiées. J'ai écouté les prêches des robes noires ; j'y ai trouvé matière à réflexion et aussi, à confusion. Comment concilier nos coutumes et nos mœurs avec de telles croyances ? Nous n'étions pas comme les Hurons, tributaires des Français, pour nous approvisionner en armes à feu et de toutes ces choses qui encore tout récemment nous étaient inconnues, mais qui à présent, nous semblent indispensables. Avec parcimonie, les Français ne vendaient des arquebuses qu'aux néophytes qui avaient embrassé leur religion, de peur que leurs alliés indiens, plus nombreux qu'eux, ne les rejettent à la mer. Ceux qui, parmi nous, se sont convertis à la religion chrétienne l'ont fait de leur plein gré, par conviction, et non par intérêt. Personnellement, bien que les robes noires m'aient toujours dit que l'amour de mon prochain m'habitait comme si j'étais un fervent catholique, je n'ai pas encore reçu le baptême, car je ne suis pas sûr de vouloir renier nos propres Dieux.[23]
Alors qu'un air joyeux de clavecin raisonnait sur l'îlot, je me permis d'interrompre notre invité.

—Que direz-vous de prendre une pause pour le dîner, cher Garakontié ? Entendez-vous cette jolie mélodie ? C'est mon épouse qui nous rappelle à sa façon que le repas de midi est prêt…

Nos amis firent honneur aux délicieux mets apprêtés par notre attentionnée gouvernante, Marie, aidée de ma jeune sœur, toute fière de nous faire découvrir son récent savoir-faire culinaire, ce qui entraîna un compliment de la part de notre invité d'honneur.

—Merci pour ce bon repas… Décidément, les Français se donnent beaucoup de peine pour apprêter la viande, le poisson et les légumes de mille façons et faire en sorte que leur goût diffère chaque fois. Nos femmes ne nous gâtent pas ainsi, mais il faut dire qu'elles ont beaucoup de tâches à accomplir, fit-il remarquer dans un excellent français.

—Vous trouvez les femmes blanches oisives ? questionna ma douce avec un mutin sourire.

—Loin de moi cette idée, belle femme à la chevelure d'or, mais ce n'est pas vous qui transporteriez votre maison sur le dos, si jamais, comme nous, vous deviez déménager chaque décennie, quand nos terres sont épuisées et que nos récoltes sont mauvaises. Ce sont aussi

23. Garakontié embrassa définitivement la foi chrétienne en 1669 ; le gouverneur Courcelles fut son parrain. Une fresque dans le vieux Montréal immortalise ce moment.

nos femmes qui hersent la terre, sèment, soignent et récoltent notre nourriture végétale ; elles s'occupent également des peaux, qu'elles doivent dégraisser et étendre sur des séchoirs. Par la suite, elles doivent les tanner et les coudre ensemble pour en faire des vêtements et des mocassins. Enfin, elles siègent avec nous lors de nos Conseils de bande, car leurs décisions sont toujours emplies de sagesse.

—Grand Dieu ! Elles font tout ça ! s'étonna Catherine. Mais qui s'occupe des enfants ?

—Personne et tout le monde à la fois… Les oncles maternels, en particulier, car nos mœurs étant ce qu'elles sont, on ne sait jamais qui est vraiment le père ; ce qui d'ailleurs choquait la morale de vos chastes missionnaires…

—Cela choque la mienne aussi, avoua ma tendre épouse.

—On ne doit pas juger les coutumes d'un peuple qui a su vivre pendant des millénaires en symbiose avec la nature sauvage qui l'entoure, crut bon d'intervenir Charles. Je crois sincèrement que ces gens étaient plus heureux avant l'arrivée des Européens. Ils pêchaient, chassaient, cultivaient, récoltaient des baies et autres rhizomes comestibles dans l'unique but de combler leurs besoins indispensables. Les surplus, quant à eux, servaient de monnaie d'échange pour obtenir ce qu'ils ne fabriquaient pas, telles les perles de wampum, qui sont produites sur la côte à partir de conque. La subordination des différentes nations indiennes par les Blancs a créé un déséquilibre fatal dont le résultat s'est soldé par la désintégration de plusieurs peuples autochtones, comme nous l'a si bien raconté Garakontié. Il faut cependant avouer que ces peuples ont déjà été décimés par des épidémies qui les ont frappés en vagues successives. Autre apport de notre monde dit civilisé…

Pour alléger l'atmosphère, je proposai, étant donné que nous en étions à savourer le dessert, une délicieuse citrouille grillée qui goûtait la pomme reinette, d'aller fumer une pipe au bord de l'eau, sous la pergola ouvragée. Ma proposition fut agréée à l'unanimité.

—Préférez-vous que je poursuive mon récit dans votre langue ou dans la mienne ? s'enquit poliment le sage Garakontié.

—Bien que cela me demande beaucoup d'attention et d'effort de compréhension, répondis-je à sa plus grande satisfaction, votre histoire est si captivante et votre discours si éloquent, que je m'en voudrais de ne pas bénéficier d'un tel enseignement ; Donc, poursuivez en iroquois, grand sachem de paix.

—Que voilà de bonnes dispositions ! Malgré votre jeune âge, vous êtes aussi sage qu'un homme mûr et vous portez un nom de guerrier : Valeureux ! Je suis sûr que vous en êtes digne !

—Merci, Soleil-qui-marche. Mon père a mérité ce nom grâce à son comportement sur les champs de bataille ; c'est le père de l'actuel roi de France qui le lui a donné.

—Le loup ne peut engendrer un lièvre ; ce dicton indien s'applique à merveille en ce qui vous concerne. Mais pourquoi votre épouse et vos sœurs vous nomment-elles Aiglon, le fils de l'aigle ?

—Oh, ça ! C'est une longue histoire, mais la vôtre est plus passionnante. Alors, poursuivez, je vous en prie, vénérable Soleil-qui-marche…

—J'en étais rendu à mon questionnement sur la solidité de ma foi… Pendant ce temps, des dissensions au sein même de mon peuple sont apparues. Des rumeurs d'invasion de notre territoire par les Français, colportées par des prisonniers hurons, ont ravivé la flamme de la guerre dans le cœur de certains des nôtres. Pour mieux envisager cette possibilité, le Conseil des Onontagués, dont je faisais partie, a décidé de réclamer de l'aide auprès des Hollandais. Quant à nos voisins, les Onneiouts, ils ont préféré aller voir sur place, en Nouvelle-France, de quoi il en retournait. Ils ont donc dépêché là-bas une trentaine de guerriers… Hélas ! Ça n'a pas été leur meilleure idée ! Franchir ces rapides que vous avez la chance de contempler de vos fenêtres a été un jeu d'enfant pour les habiles pagayeurs que sont ces guerriers. Il faut dire qu'ils sont habitués, depuis leur plus jeune âge, à parcourir le pays dans tous les sens. Ils ont accosté tout près d'ici le 25 octobre en l'an 1657, et se sont rendus à la pointe Saint-Charles, comme vous nommez ce cap. Ils ont été très bien reçus par un menuisier du nom de Nicolas Godé, à qui le gendre, Jean de Saint-Père, donnait un coup de main pour parachever sa maison. Les guerriers ont été trop bien reçus, même, car non seulement les habitants les ont-ils invités à manger, mais aussi, suivant leurs habitudes, ils ont arrosé un peu trop ce repas de bon vin de France. Le festin terminé, les deux habitants, comme pour prouver que l'alcool avait peu d'effet sur eux, ont voulu profiter des derniers beaux jours avant l'hiver et sont montés lestement sur le toit de la maison pour terminer leur ouvrage à l'aide du serviteur zélé qui les accompagnait. Que s'est-il passé dans le crâne de mes frères ? Je ne vois que l'alcool pour expliquer leur geste funeste. Sans raison et sans qu'ils aient été

provoqués, par jeu stupide et cruel, je présume, ils ont fait feu sur les malheureux sans défense. Et pour ajouter l'insulte à l'injure, comme ils trouvaient que la longue chevelure blonde de Saint-Père avait le plus bel effet, ils ont emporté sa tête en guise de trophée. Mal leur en prit, car on dit que cette tête leur a parlé tout au long de leur retour, comme pour les narguer. Jour et nuit, ils l'entendaient répéter en bon iroquois, alors que l'homme n'en savait pas un mot de son vivant : « Tu nous tues, tu nous fais mille cruautés, tu veux anéantir les François, tu n'en viendras pas à bout. Ils seront un jour vos maîtres et vous leur obéirez, vous avez beau faire les méchants. » Terrorisés, les lâches se sont débarrassés de cet encombrant butin qui a tout de même continué à hanter leurs nuits. Le résultat de cette ignominie ne s'est pas fait attendre. L'Onontio d'Ailleboust a ordonné l'arrestation de tous les Iroquois de la colonie ! Cette décision, bien que justifiée, a eu pour effet de rapprocher nos Cinq Nations. Durant l'hiver de 1658, les Mohawks (Agniers) ont envoyé trois ambassadeurs auprès du gouverneur Pierre Voyer d'Argenson, à Québec, pour réclamer la libération des leurs et la restitution de leurs biens confisqués. Ils ont reçu une réponse cinglante de la part de l'Onontio. En substance, il nous déclarait la guerre ! Avertis de la chose, les chefs des Cinq Nations ont décidé de prendre les armes et de marcher sur les Français. En attendant, il fallait résoudre le problème de nos « invités ». Un Conseil s'est réuni à la hâte ; la majorité voulait que l'on tue ces Français qui, en plus de nous apporter la bonne parole, nous avaient transmis des maladies mortelles qui jusqu'alors, nous étaient inconnues. Certains disaient que toutes les cérémonies auxquelles ils se livraient expliquaient l'apparition de ces maladies. Je ne pouvais me résoudre à laisser massacrer nos invités sans rien faire, et donc, j'ai averti leur chef, Zacharie Dupuy, de l'urgence à fuir pour sauver leur vie. En cachette, dans le grenier, ils se sont dépêchés de construire deux solides chaloupes. Quand ils ont eu terminé, un jeune Français[24] dénommé Radisson, un ancien captif adopté par le chef de notre tribu, a raconté une fable où il était question d'un banquet gargantuesque pour détourner l'attention de mes frères et de son père adoptif. Pour répondre à son souhait, le chef a organisé un festin à tout manger ! Les Français ont contribué en vivres et ont pris part à la fête en chantant et en dansant. Pendant ce temps, les autres transportaient les embarcations sur le lac, en emportant avec eux des armes et des bagages, de

24. Pierre-Esprit Radisson.

même que des centaines de peaux de castor qu'ils avaient troquées sur place. Pour mieux berner mes frères, ils ont érigé des mannequins en paille sur le chemin de ronde qui entoure la palissade et ont attaché un cochon à une longue corde tendue entre deux poteaux, de façon à obliger l'animal à faire un va-et-vient constant, et ainsi, donner l'illusion qu'un soldat montait la garde. Le rusé petit Français a remercié son père et ses convives, puis les a priés d'arrêter de manger pour écouter un air de guitare. Aussi, il leur a recommandé de dormir jusqu'à la messe matinale. J'ai fait semblant de sommeiller et par mes paupières entrouvertes, j'ai vu toute la bande déguerpir par la porte arrière. Heureusement pour eux, la neige a vite fait de cacher leurs pas. Grâce à ce stratagème, ils sont presque tous parvenus à se sauver. Fourbus et transis de froid, ils ont fini par arriver à Ville-Marie au début du mois d'avril de 1658. Au cours de cette course contre la mort, trois des leurs avaient perdu la vie dans les glaces, mais la mission était sauvée ! Au matin, furieux de s'être fait berner, le chef a promis que sa vengeance serait terrible. Cette année-là, à cause de leurs raids incessants, les Iroquois ont une nouvelle fois asphyxié l'économie de la Nouvelle-France. Ils pillaient et tuaient tous ceux qui y ramenaient des fourrures. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, comme vous dites. Eh bien, de 15 000 peaux qu'elle récoltait habituellement chaque année, la Nouvelle-Hollande est passée à plus 30 000 en 58 et en 59. Après avoir appris, par nos indicateurs, qu'un énorme convoi de fourrures en provenance des Grands Lacs serait livré à Ville-Marie au printemps de 1660, les chefs de guerre ont planifié une action de grande envergure qui allait assener le coup de grâce à la Nouvelle-France. Pendant que 300 de nos guerriers patrouilleraient dans la rivière des Outaouais pour intercepter l'imposante flottille qu'ils n'auraient aucun mal à repérer, 500 Mohawks attendraient patiemment sur l'une des nombreuses îles de la rivière aux Iroquois qu'on vienne les quérir pour attaquer et détruire un à un les établissements français, en commençant par Ville-Marie. Vous connaissez la suite ; Dollard et ses 16 compagnons, plus une douzaine d'Indiens alliés, ont tenu en échec nos meilleurs combattants pendant deux semaines. Et dire qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire des réserves d'eau et de nourriture, d'après certains prisonniers hurons. De plus, nous les avons surpris dans un mauvais fortin. On imaginait l'accueil que nous réserveraient de solides fortifications pourvues de canons ! C'est ce qui a mis un terme temporaire à nos espoirs de conquérir les

Français. Dépitée, la puissante armée, forte d'une piètre victoire, est rentrée avec un maigre butin. Quelques semaines plus tard, un imposant convoi d'une soixantaine de canots, montés par 300 Outaouais sous la conduite de ce même Radisson et de son beau-frère des Groseilliers, est passé sur les lieux de la tragédie. Le jeune Radisson, qui parle très bien notre langue pour avoir été l'un de nos invités forcés pendant des années, a eu cette juste réflexion :

—Cette défaite nous a sauvés, sans doute !

Il aurait pu ajouter : « Et elle aura sauvé la colonie de la faillite, si ce n'est de l'extermination. »

Après avoir adopté une nouvelle tactique, mes frères ont continué leur harcèlement. Cette fois, ils envoyaient des petits groupes plus discrets, mais pas moins efficaces, comme ils l'avaient prouvé durant les années quarante et cinquante. Cette guerre a duré jusqu'en 1665, soit jusqu'à l'arrivée du régiment de France, qui nous a tellement impressionnés, que tous les Iroquois ont conclu qu'il valait mieux s'entendre avec un tel adversaire. Il y a toutefois un capitaine de guerre qui a refusé de se soumettre. Je crois d'ailleurs vous avoir vu en sa compagnie dans le parc des Jésuites, à Québec, est-ce possible ?

—C'est exact, répondis-je laconiquement en iroquois.

—Êtes-vous responsable d'une quelconque manière des aveux pour le moins fracassants qu'il a faits ?

—De ses aveux, peut-être, mais pas de ses actes. Vous avez dit vous-même que vos frères supportent mal l'alcool. Puisque je connaissais cette faiblesse et la vantardise proverbiale de Agaratia, de même que je savais de source sûre qu'il était bien le coupable, je l'ai aidé à se dénoncer publiquement. Me reprochez-vous ce geste ?

—Pas le moins du monde ! Cet homme représentait le plus gros obstacle au traité de paix sincère que nous avons signé avec Tracy. En fait, je vous félicite pour cet acte, ainsi que pour votre excellente maîtrise de l'iroquois.

—Tout le mérite revient à notre ami Charles Le Moyne.

—Vous me faites trop d'honneur, cher Fils de l'aigle ! Vous êtes doué pour les langues, tout comme vous l'êtes pour manier les armes, répliqua Charles, dans un iroquois impeccable.

L'après-midi touchait à sa fin, et l'astre solaire embrasait l'horizon. Le jeune Pierre s'était endormi depuis longtemps contre son paternel, bercé par l'intonation chaude et chantante de notre nouvel ami, le Soleil qui marche, Garakontié !

Par cette belle fin de journée du printemps de 1669, une immense volée de tourtes, semblables à de petits pigeons voyageurs, s'abattit sur notre champ fraîchement labouré et grouillant d'insectes délectables pour les volatiles. Au passage, une pluie d'excréments barbouilla le sol de dépôts blanchâtres et gluants. Heureusement, notre toiture avait su nous protéger de cette neige nauséabonde. Ces oiseaux délicieux sont inconnus dans les vieux pays, probablement parce qu'exterminés depuis longtemps, mais si abondants ici, qu'ils obscurcissent parfois les cieux.

—Voulez-vous essayer un fusil moderne à platine et rapporter quelques gibiers à plumes ? proposai-je à mon invité.

—Inutile de gaspiller votre précieuse poudre et vos plombs pour ces stupides oiseaux ; un bâton fera l'affaire, répondit le vieux sage dans la langue de Molière.

Chapitre 19

1669 - Chassez le naturel…

Trouvant sans doute la vie de défricheur trop harassante, mes *amis* et anciens brigands repentis, qui n'avaient pas le choix de rester en ce pays (le gibet les attendait en France), préférèrent se réengager dans l'armée plutôt que de se constituer un domaine. Qu'importe, ils seraient plus utiles dans ce rôle !

Justement, cinq d'entre eux avaient obtenu une permission de leur supérieur, en l'occurrence le lieutenant de Largentière (la Fouine), pour aller à la chasse et faire un peu de traite par la même occasion. Ils ne s'étaient pas embarrassés d'un tas de marchandises encombrantes afin de faire du troc ; un baril d'eau-de-vie ferait l'affaire, bien que le trafic d'alcool fût formellement interdit par le Conseil souverain depuis le 10 novembre 1668. Or, on ne peut changer facilement des mentalités délinquantes, surtout lorsqu'on a vécu des fruits du crime des années durant.

Ces brigands ne s'étaient pas donné la peine de faire un long cheminement pour trouver un site où faire du *commerce*. En fait, ils n'avaient même pas quitté l'île de Montréal. Ils s'étaient rendus à son extrémité ouest, au lieu-dit de la Pointe-Claire. Campant dans une baie sablonneuse à l'abri des vents frais du mois de mai en attendant qu'une proie facile se présente, ils chassaient le petit gibier et pêchaient des poissons d'argent aussi agréables à attraper que délicieux à consommer. Cet endroit stratégique était connu des Indiens depuis la nuit des temps. Il leur servait de lieu de repos naturel avant d'affronter les terribles pièges du Sault-Saint-Louis. Les trafiquants devaient être au courant, puisqu'ils y attendaient patiemment leurs *clients*. Il s'agissait là d'une nouvelle infraction à leur actif, puisqu'un décret interdisait de faire de la traite en dehors des foires prévues à cet effet, où tout un rituel d'échanges et de cadeaux devait être respecté. Ce n'était pas pour se livrer à un vulgaire mercantilisme que les Indiens se donnaient tant de peine pour nous apporter le fruit de leur chasse, mais bien pour renouveler nos alliances.

Justement, un petit canot, propulsé par un seul homme, s'approchait du bord. Pour ne pas l'effaroucher, un soldat solitaire vêtu comme un coureur de bois se tenait sur la grève en faisant des signes

amicaux à l'Indien, pendant que ses compagnons se cachaient à l'orée de la forêt. Sans se méfier, le voyageur imprudent accosta en douceur sur le sable grossier, puis sauta prestement dans six pouces d'eau pour haler sa frêle embarcation lourdement chargée sur la plage. Il rentrait d'une saison de chasse fructueuse par la rivière des Outaouais. Heureusement qu'il parlait un peu le français, car le soldat ne connaissait que trois mots en iroquois : fourrure, troc et eau-de-vie.

Ce dernier invita obligeamment l'Indien à se réchauffer près du feu de camp sur la grève et lui offrit un verre de son alcool bon marché. L'Iroquois, qui n'ignorait pas que les trafiquants étaient avides de profits, savait qu'ils ne donnaient jamais rien pour rien. Aussi se garda-t-il d'accepter la consommation. L'autre insista en clamant ses bonnes intentions et en jurant qu'il ne voulait rien d'autre que trinquer en toute amitié.

Autant les Indiens aiment les bonnes manières, autant ils ont en horreur l'avidité de certains Blancs. Comme il semblait impoli, à l'Iroquois, de refuser une offre si désintéressée, il finit par accepter juste un verre, pour sceller une nouvelle alliance, croyait-il. Or, après un verre, ce fut un deuxième, puis un autre et un autre. Si bien, que la relation entre les deux hommes devenait de plus en plus cordiale. Pendant que l'Indien ingurgitait l'équivalent d'une pinte de ce tord-boyaux, le fourbe vidait discrètement son verre dans le sable. Finalement l'Iroquois s'effondra sur la plage, ivre mort. C'est le moment que choisirent les autres pour sortir de leur cachette, non sans rire de leur bonne blague. Si seulement ce n'avait été qu'une blague. Malheureusement, la suite tourna à la tragédie…

Se saisissant du malheureux à demi comateux, ils lièrent une corde autour de son cou, attachèrent l'extrémité à une grosse pierre et l'emmenèrent au large pour le noyer tel un chien indésirable. L'horrible forfait commis, ils firent l'inventaire de leur butin. Soigneusement empaquetées dans une toile huilée, une dizaine de grandes peaux d'orignal (élan), des fourrures précieuses de mustélidé et quelques autres de castor constituaient un trésor facilement et criminellement gagné.

De retour à la garnison, ils s'empressèrent de porter le tout à leur officier et ancien chef de bande, qui les félicita pour leur *bonne chasse* avant de partager le produit de leur rapine en six parts égales, non sans recommander à chacun d'attendre un peu avant d'écouler la marchandise qu'il allait garder en réserve. Mais, comme il avait

une dette de jeu importante qu'il ne pouvait pas acquitter par sa seule solde, La Fouine ne suivit pas ce bon conseil et alla remettre les fruits de son recel à son débiteur, qui s'empressera de les revendre.

L'infortuné chasseur solitaire ne l'était pas tant que ça ; des frères d'armes et de sang qui campaient aux abords de la bourgade l'attendaient à la foire aux fourrures de Montréal. Ne le voyant pas arriver, ils en conclurent qu'il avait dû se noyer dans les perfides eaux du grand chemin qui marche.

Quelques jours après le meurtre crapuleux, d'autres Iroquois, en route vers la foire, passèrent sur les lieux du crime. L'un d'eux remarqua un corps qui flottait entre les eaux claires de la baie. Pendant la décomposition du corps, les gaz avaient gonflé le ventre du cadavre comme une baudruche, ce qui le fit remonter aussi haut que sa corde pouvait le permettre, soit à quelques pieds de la surface. Évidemment, comme son lien était toujours relié à la pierre, celle-ci le maintenait ancré sur place. Non sans mal, il fut repêché et malgré son état, ses compatriotes le reconnurent. Ceux-ci s'empressèrent de porter la dépouille aux autorités de la ville et de réclamer justice pour ce meurtre qui, selon toute apparence, ne pouvait avoir été commis que par un ou des Blancs. De timides recherches furent entreprises, mais sans résultat.

Les Iroquois ont la rancune tenace et n'oublient pas facilement un affront. Aussi prirent-ils cette affaire en main. Visitant les uns après les autres les boutiques volantes sur le terrain de la commune et les magasins de fourrure de la rue Saint-Paul, ils finirent par trouver une peau d'orignal marquée discrètement par le signe distinctif de leur compagnon. Ils s'en saisirent et la portèrent au gouverneur en guise de pièce à conviction.

De fil en aiguille, l'enquête conduisit à la maison de l'officier malhonnête, où d'autres peaux incriminantes furent trouvées. Scandalisé, le lieutenant clama son innocence et son ignorance de l'horrible crime. Embarrassées, les autorités, sachant que je connaissais le suspect, me mandèrent pour tirer cette affaire au clair. C'est ainsi que je fus malgré moi mêlé à cette sordide histoire.

François-Marie Perrot, le nouveau gouverneur de Montréal, qui n'avait aucun lien de parenté avec le truchement Nicolas Perrot, mais qui était par contre le neveu par alliance de Jean Talon, n'était pas encore en poste. C'est donc le gouverneur par intérim et remplaçant de l'infâme Balthazar, monsieur Picoté de Belestre, qui vint me

voir au début du mois de juin pour me faire un compte rendu de cette scabreuse affaire.

Aussitôt, je m'empressai de rendre visite au suspect, qui était discrètement surveillé par un huissier. Le lieutenant Gilbert de Largentière m'accueillit chaleureusement.

—Ah, cher ami ! me lança-t-il. Comme je suis content de vous voir ! On m'accuse des pires crimes, moi, un soldat qui a donné de son sang pour la patrie, en Turquie aussi bien qu'ici. Dites à ces messieurs que je ne peux être complice d'un tel forfait !

—Parlez-vous sérieusement ? répliquai-je à cette assertion de mauvaise foi. N'avez-vous point souvenance de la façon dont nous nous sommes rencontrés ? C'était à la pointe de nos épées. Vous vouliez me détrousser et me tuer, alors que je n'étais qu'un enfant de neuf ans. Ne jouez pas à la vierge offensée avec moi. Je ne suis pas dupe de vos simagrées.

—Je me suis amendé, depuis, et je vous ai sauvé la vie, l'auriez-vous oublié ?

—Sans être mesquin, je dirais que vous m'en devez bien une, car j'ai sauvé la vôtre à deux reprises. Encore un trou de mémoire ?

—Je ne le sais que trop. Depuis ce temps, je ne cesse de courir les champs de bataille pour une solde misérable afin de rentrer dans les bonnes grâces du Roi.

—Auriez-vous préféré être raccourci par le bourreau ou ramer sous les coups de fouet, enchaîné à un banc de nage d'une galère royale ?

—Ni l'un ni l'autre. J'étais plus heureux dans ma forêt cévenole au fond de ma caverne au trésor.

—Vos jours étaient comptés, là-bas, l'informai-je. Colbert m'a certifié qu'il s'apprêtait à envoyer un régiment de dragons pour vous cerner. Ils avaient ordre de vous capturer mort ou vif. Non seulement mon intervention lui a économisé cette dépense, mais de plus, elle vous a permis, à vous et votre bande, de vous racheter de vos crimes. Or, je vois que le proverbe *chassez le naturel et il revient au galop* ! est plus vrai que jamais en ce qui vous concerne. Si vous êtes innocent, comme vous le prétendez, au moins cinq de vos hommes sont retombés dans leurs vices !

—Mais vous nous condamnez sans appel ! Que faites-vous de la considération à laquelle a droit tout soldat du Roi ?

—Vous l'avez, du moins jusqu'à ce que l'on ait mis la main au collet de vos hommes pour leur faire avouer leur crime sordide ; au fait, où sont-ils ?

—Partis à la chasse, je crois…

—À la chasse aux naturels[25], sans doute. Et quand doivent-ils revenir ?

—Pas la moindre idée ! Vous savez, nous ne sommes plus en état de guerre avec les Iroquois, alors je leur ai donné un congé illimité.

—Merci de me rappeler que nous ne sommes plus en guerre avec les Iroquois, même si vos hommes font tout pour nous y replonger. En attendant leur retour, il serait sage de ne pas vous absenter également.

—Suis-je donc mis aux arrêts ?

—Disons, en observation. Tenez-le-vous pour dit ! Bien le bonjour, monsieur de Largentière[26].

J'allai ensuite faire mon rapport aux autorités, à qui je réclamai un détachement en vue de nous rendre sur les lieux du forfait et y faire une investigation plus poussée.

Deux jours plus tard, à bord d'une chaloupe, nous ratissions le fond de la baie à l'aide d'un grappin… L'horreur ! J'en frémis encore juste en le racontant ; pas un, mais trois cadavres en parfait état de conservation, en raison de la froideur des eaux profondes, furent repêchés. Toute une petite famille… Le père, la mère et un enfant de sept ou huit ans, chacun avec une grosse pierre attachée autour du cou, la signature infamante de nos criminels. Cette découverte restera toutefois secrète, histoire de ne pas attiser la soif de vengeance des Iroquois.

Soigneusement enveloppés dans une toile cirée, les corps des malheureux furent discrètement ramenés au fort. Après une brève cérémonie, nous attendîmes la nuit pour procéder à leur inhumation dans une tombe anonyme du cimetière communal.

Il faudra attendre jusqu'à la fin du mois de juin pour voir débarquer la bande de charognards, tout heureux de rapporter un nouveau butin dont on redoutait la provenance. Les soldats pirates n'avaient pas sitôt mis pied sur le quai, qu'ils furent arrêtés et écroués dans la prison du fort. Interrogés individuellement et soumis à la question

25. C'est ainsi que l'on nommait parfois les autochtones, les naturels.

26. Cet officier indélicat a bien existé. Seul son nom est fictif. Toutes mes excuses à de possibles descendants de ce joli patronyme en provenance de l'Ardèche.

ordinaire (formule édulcorée pour décrire la torture, mais sans aller jusqu'à la mort, comme c'est le cas avec la question extraordinaire), ils finirent, sous d'atroces souffrances, par s'incriminer mutuellement. Chacun osa même, à sa manière, se qualifier de petit saint.

Jugeant cette cause comme une affaire d'État, monsieur de Courcelles fut impitoyable et expéditif en les condamnant tous à la peine capitale. Ils devaient être exécutés le 6 juillet 1669, malgré l'intervention de Garakontié qui ne comprenait pas pourquoi on prenait la vie de cinq hommes, alors qu'ils n'avaient tué qu'un des leurs. Évidemment, nous n'avons jamais osé lui dire la vérité ; en lieu et place, je lui expliquai que la justice française ne faisait aucune différence entre un criminel et ses complices, car à nos yeux, ils étaient aussi coupables les uns que les autres. Tous ses cadeaux de wampum et sa belle rhétorique n'y changèrent rien.

Quant au principal responsable des assassinats, il retourna en France sur le premier vaisseau afin d'y être jugé. Pour plus de discrétion, il fut ensuite mis à mort à même son cachot. Ceci, parce que Courcelles redoutait que l'exécution d'un officier dans la colonie ait un mauvais effet sur le moral des troupes et de ses habitants, surtout après avoir connu l'abject et despotique de La Frédière…

En attendant, justice aux Iroquois était rendue. *Dura lex, sed lex !* aurait prononcé sentencieusement Jean Talon. La loi est dure, mais c'est la loi !

Quand, par un beau mercredi, Charles effectua sa visite hebdomadaire, je lui contai tous les dessous de cette sordide histoire en me blâmant pour avoir intercédé en leur faveur en France, plutôt que d'avoir laissé la justice suivre son cours.

—Vous êtes un homme juste et bon, dit-il pour me réconforter. Tout individu, quel qui soit, a droit à une seconde chance. Vous la leur avez donnée et ils l'ont gâchée ; ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Mais toutes les pommes ne sont pas pourries, dans ce panier, car les quinze autres n'ont pas suivi leurs compagnons sur la voie du crime. Pour avoir sauvé votre vie au fort du capitaine de Chambly, je leur garde à tous mon entière estime. Sans eux, je n'aurais pas eu la chance de vous rencontrer, et mon fils d'avoir un mentor tel que vous. N'ayez aucun remords, les Iroquois aussi ont commis des atrocités ; ils ne sont pas tous comme Garakontié, je peux vous l'assurer. N'oubliez pas que de force ou de gré, j'ai dû vivre en leur compagnie…

—Merci pour votre empathie ; je vous retourne le compliment… Vous êtes un homme juste et bon et vos enfants ont beaucoup de chance d'avoir un père tel que vous.

—Arrêtons de nous louanger. Autrement, nous risquons de tomber dans les bras l'un de l'autre en pleurant comme des Madeleines. Changeons de sujet, si vous le voulez bien. Connaissez-vous monsieur de La Salle ? me questionna Charles.

—Si je connais monsieur de La Salle ? Non, je n'ai pas eu cet honneur, répondis-je.

—Eh bien, vous l'aurez certainement avant longtemps. Il est à Montréal depuis peu et déjà, il prépare une expédition aux confins du monde pour tenter de trouver cette mer de Chine et du Japon que tous les explorateurs, depuis Jacques Cartier, rêvent de découvrir. Il est en train de se constituer une équipe et m'a proposé de l'accompagner en tant que truchement. Sauf que j'ai passé l'âge pour ce genre d'aventure, d'autant plus que mes affaires me retiennent ici. Je ne serais pas surpris qu'il vous fasse la même proposition, tout comme il l'a fait à mon bon ami Guillaume Couture[27], qui a décliné lui aussi son offre. À vous, je peux bien l'avouer, ce La Salle m'a laissé une mauvaise impression. Je le trouve hautain, un peu sec et surtout pédant. J'ai cru comprendre qu'il a failli devenir jésuite, mais son caractère, par trop chicanier, lui aurait causé certaines inimitiés dans cette société de clercs pour qui l'individualisme est une tare.

—Merci de me prévenir, Charles, mais il aurait beau être l'homme le plus affable au monde que son projet ne m'intéresserait pas. Ma femme doit accoucher cet automne et je tiens à être présent au cas où des complications se présenteraient encore. Et puis, il nous reste l'algonquin à étudier, à moins que vos nombreuses affaires vous tiennent trop occupé pour me l'enseigner, auquel cas je m'adresserai à Nicolas Perrot, qui tout comme vous, a vécu avec les indigènes de différentes nations et parle couramment leurs différents idiomes.

—Vous n'y pensez pas ! J'adore beaucoup trop nos rencontres ; elles sont comme une oasis de repos dans la tourmente de mes obligations. Elles sont aussi pour moi l'occasion d'enseigner à mon fils et par le fait même, de me rapprocher de lui, sans compter que vous nous dispensez un enseignement précieux.

---

27. Guillaume Couture (1616-1701). Menuisier et *donné* des jésuites. Il fut capturé par les Agniers en 1642 et relâché en1645, passant de la condition de prisonnier à celui de sachem ou chef.

—Dans ce cas, que direz-vous d'une petite balade de santé sur les eaux tumultueuses des rapides à bord de mon canot d'écorce ? Nous pourrions visiter l'île aux Hérons, juste en face, ce qui nous donnerait l'occasion de pratiquer la traversée en bac, comme me l'a appris l'artisan algonquin qui a construit cette excellente embarcation.

—Je dois vous avouer que plutôt que d'affronter ces rapides, au cours de mes nombreux voyages, je préférais portager mon canot, même si cela m'occasionnait bien des peines. Mais, depuis que vous nous avez appris à nager, à mon fils et à moi, je me sens plus téméraire. Allons-y, je vous fais confiance !

Sous les yeux inquiets de la gent féminine, nous prîmes donc place dans le frêle esquif : Charles, le plus pesant, à l'arrière, le jeune Pierre, qui n'aurait laissé sa place pour tout l'or du monde, au milieu, et moi, dans la pince avant, où j'aurais la responsabilité de diriger le canot dans le courant.

Suivant les recommandations du maître artisan, plutôt que de nous asseoir sur les traverses en érable, nous nous tenions agenouillés sur une peau de castor pour plus de stabilité et de confort. La pointe vers l'amont, j'engageai l'embarcation dans le lit de la rivière agitée en lui donnant un léger angle de pénétration ; aussitôt, la force des eaux poussant sur le flanc exposé nous déporta vers le large. Charles pagayait vigoureusement de l'autre côté pour empêcher la voiture d'eau de dériver. Je me contentais de maintenir le cap, pendant que Pierre, tout excité, les deux mains rivées sur les plats bords pour en atténuer le roulis, nous encourageait avec ses exultations d'allégresse.

Le canot fonçait en crabe à travers les flots sans dériver de sa route, jouant à saute-mouton avec les vagues qui nous éclaboussaient au passage. En peu de temps, l'îlot à la végétation luxuriante fut atteint. Pour ne pas déranger la multitude d'oiseaux qui en avaient fait leur refuge, nous nous contentâmes d'en faire le tour, en notant au passage que le sol était couvert par endroits d'une couche épaisse de guano. Comme la neige de janvier, de nombreuses plumes, allant de fins duvets à de longues rémiges blanches, jonchaient le sol et les buissons du sous-bois. Pierre attrapa une belle grande plume immaculée sur le bord, en disant qu'il voulait en faire cadeau à un être cher.

La présence du guano, une matière organique riche en phosphate et en sels minéraux, expliquait la croissance phénoménale des arbres et autres végétaux qui formaient une véritable forêt vierge, quasi tropicale, au cœur du tumultueux fleuve septentrional. « Je reviendrai avec

Christian et en remplirai plusieurs sacs. Ce sera excellent pour enrichir nos champs et notre jardin potager », pensais-je en contemplant le paysage.

Le retour s'effectua de la même manière qu'à l'aller, et ce sont trois canotiers trempés de la tête aux pieds qui abordèrent la plage de notre petit havre naturel situé à l'aval de notre modeste, mais pittoresque, domaine insulaire.

Une couverture, un verre de vin chaud sucré à la cannelle et un bon feu dans la cheminée parvinrent à nous réchauffer, avant que nous ne poursuivions notre journée avec des cours plus académiques et surtout, plus tranquilles.

Chapitre 20

1669 – 1670

Sur la trace des grands hommes

Le jour de l'exécution des criminels, le 6 juillet 1669, soulignait aussi le départ d'une importante expédition. Une étrange procession composée d'une vingtaine de personnes[28], dont des Occidentaux et des Amérindiens qui portageaient neuf canots, passa devant chez nous sur le chemin conduisant au lac Saint-Louis. Il s'agissait de La Salle et de ses compagnons. Bien que frais et dispos, ils en profitèrent pour faire une halte à la suite de mon invitation. Je les régalai d'un copieux déjeuner champêtre et par la suite, leur chef, La Salle, un grand jeune homme sec et un peu guindé, me prit à part pour me proposer de me joindre au groupe, ce que je déclinai poliment en lui expliquant les raisons de mon refus. Malgré mes solides arguments, ma réfutation le contraria.

—Je vous donne la chance de participer à une expédition historique et vous la refusez pour jouer à la sage-femme ?

—Votre courage et votre détermination vous honorent, mais je manquerais à mes plus élémentaires devoirs de mari et de père si j'abandonnais les miens au moment où ils ont le plus besoin de moi. Ma présence sera plus utile ici qu'auprès de vous, qui avez déjà un interprète hollandais. De plus, vous parlez couramment l'iroquois à ce qu'il paraît…

—Oui, bien sûr ! Mais on n'est jamais assez prudent, d'autant plus que le truchement hollandais comprend très mal le français…

—Voilà qui est fâcheux, pour un interprète… dis-je avant de poursuivre en huron pour m'assurer des dires de mon interlocuteur. *J'espère que votre voyage s'effectuera sans anicroches !*

La suite confirma mes soupçons…

—Vous parlez très bien l'iroquois. Décidément, votre présence nous aurait été fort utile. Dommage que des préoccupations familiales vous retiennent ; à mon retour, je vous ferai part de mes découvertes. Peut-être vous inciteront-elles à vous joindre à moi lors d'une prochaine expédition sur ce vaste continent.

28. 24, plus précisément, La Salle et 14 engagés, 2 Sulpiciens, et 7 Indiens Tsonnontouans.

Puis l'individu ajouta cette phrase qui dénotait bien le personnage imbu de lui-même :

—Je ne voudrais pas laisser à un autre homme l'honneur de trouver le chemin de la mer du Sud, et par elle, celui de la Chine ! Tant pis pour vous si vous manquez une occasion pareille ; elle ne se représentera pas de sitôt !

Je regardai, un peu envieux, il faut bien l'avouer, ce groupe hétéroclite poursuivre sa route, en formulant le vœu qu'ils reviennent tous sains et saufs de leur périlleux périple.

Ce soir-là, dans notre chambre, ma douce épouse me fit part de ses réflexions.

—Sans le vouloir, j'ai entendu votre conversation, ce matin. Je reconnais bien là ton sens du devoir. Tu as fait passer tes responsabilités familiales avant ton envie de l'aventure. Pourtant, je crois que tu devrais reconsidérer ta décision. Depuis notre arrivée en ce pays, hormis ta participation à la construction du fort du capitaine de Chambly, tu n'as pas eu la chance de t'impliquer dans aucune exploration, même si c'était ton désir quand nous vivions dans nos Cévennes de France. Tu as mis de côté tes rêves et tes ambitions pour nous bâtir un foyer confortable et sécuritaire, et je t'en serai éternellement reconnaissante, d'autant plus que ton aide, lors de mon accouchement, a été cruciale. Mais je crois qu'il est temps, à présent, que tu réalises tes rêves de jeunesse en t'offrant une grande aventure. Et la découverte de ce continent en est toute une.

Bien que touché par cette proposition purement désintéressée, je ne pouvais me résoudre à laisser ma femme traverser seule les dures épreuves d'un enfantement en sachant que son premier accouchement laissait présager de nouvelles complications. Or, sur ce point, elle me rassura…

—D'après madame Marguerite Bourgeoys, mettre au monde un deuxième enfant est toujours plus facile. Dans le pire des cas, Josnée et Marie pourront faire ce que tu as fait, puisqu'elles ont vu comment tu t'y étais pris. Quant au domaine, comme Christian y est aussi attaché que toi, il en prendra soin autant que de nous ! Part sans remords, mon preux chevalier, et apporte ton aide précieuse à cette expédition historique.

Ma tendre épouse venait encore de m'éclairer de sa lumière. Elle avait perçu les sentiments contradictoires qui m'habitaient et deviné que j'étais déchiré entre mes devoirs familiaux et mon besoin d'ac-

tion. C'était décidé, j'allais rejoindre l'expédition du sieur de La Salle dès le lendemain, avant qu'elle que le groupe n'ait pris trop d'avance sur moi.

Comme ce départ tombait le jour de visite de Charles Lemoyne et de son fils Pierre, j'attendis leur arrivée avant d'entreprendre le long voyage. Le jeune Pierre fut chagriné par cette nouvelle inattendue, mais je le consolai de sa peine en lui remettant prématurément son cadeau d'anniversaire, soit le rejeton tricolore de Coquette et de Domino, un poulain tacheté noir, brun et blanc ! Le garçon aussi avait un présent pour moi : un superbe bandeau en cuir ouvragé et orné de la fameuse plume blanche récupérée sur l'île aux Hérons. Je m'empressai de ceindre ma tête de cette parure qui durant mon périple retiendrait ma longue chevelure châtain clair, qui avait tendance à blondir sous les rayons décapants du soleil. Depuis le printemps, j'enseignais à Pierre à monter Domino. Lors de ses leçons, il ne manquait jamais de flatter le poulain d'un an et de lui dire : « Quand tu seras plus fort, c'est toi que je monterai. » Je lui avais indiqué qu'il valait mieux attendre que les os de l'animal soient consolidés avant de le chevaucher, c'est-à-dire vers ses trois ans. Enthousiasmé par ce présent, Pierre me sauta au cou pour me piquer les joues de bises sonores.

—Oh ! merci, Monsieur Jean, c'est le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu. Comment devrais-je l'appeler ?

—Nous le surnommions Bébé, mais ce nom ne lui convient plus, vu sa taille. C'est à toi de lui trouver un patronyme plus approprié. Tu pourras le monter bientôt, mais il serait sage d'attendre deux ans avant de le faire régulièrement. Alors, comment vas-tu le nommer ?

—Vous m'avez parlé des chevaux de conquistadores qui ont retrouvé leur état sauvage et que l'on appelle mustangs ; je trouve que ce nom sonne bien. Que diriez-vous de Mustang comme nom ?

—Bonne idée ! Ça résonne comme un coup de fouet, mais en douceur.

—Viens, mon beau Mustang, nous allons accompagner monsieur Jean jusqu'au lac Saint-Louis.

Charles aussi tenait à me conduire à l'emplacement où je pourrais mettre mon canot à l'eau, en amont des rapides. Ce lieu, nommé côte Saint-Sulpice, était la récente propriété de La Salle, qui en avait fait le point de départ de ses expéditions. À son retour, vu l'échec de sa présente démarche, l'endroit sera rebaptisé La Chine, soit par dérision, soit par un excès d'optimisme.

Ma frêle embarcation arrimée sur sa calèche avec vivres et provisions pour trois mois, le tout bien enveloppé dans deux sacs en toile huilée et bien calé, nous étions parés à partir. Lorsque je fis mes adieux et dernières recommandations à tout mon monde, mon petit Paul, du haut de ses trois ans, ressentait l'émotion inhabituelle liée à mon départ, d'où la raison pour laquelle il pleurait à chaudes larmes dans les bras de sa mère. Je le pris dans les miens et lui dit :

—Papa s'en va pour longtemps ; je dois me joindre au groupe qui cherche un chemin qui ne gèle pas l'hiver, afin que les bateaux du pays de tes ancêtres puissent venir à longueur d'année. Tu devras être sage ; bientôt, tu auras un petit frère ou une petite sœur, et il faudra que tu donnes l'exemple. Je peux compter sur toi ?

—Oui, mon *papadou*, mais quand toi revenir ?

—Dans un an, je te le promets ; je te ramènerai un petit arc avec des flèches et nous irons à la chasse aux lièvres et aux perdrix.

Tout en le serrant affectueusement dans mes bras, je lui donnai un gros baiser sur son front satiné et le déposai à terre pour prendre mon épouse par la main. Celle-ci me regardait tendrement en cachant sa peine sous un factice sourire qui ne trompait personne.

—Va, mon preux chevalier ! me lança-t-elle néanmoins. Trouve ce fameux passage de la mer de Chine, et reviens-nous vite, aussi vite que tu le puisses ; nous t'attendrons avec impatience en priant pour qu'il ne t'arrive rien de fâcheux.

Après une longue étreinte où nous baignâmes nos visages de nos larmes salées, je pris place aux côtés de Charles qui, d'un claquement de langue, fit démarrer notre équipage. Lorsque je me retournai, je contemplai une dernière fois ma famille réunie sur la berge en leur envoyant un grand salut de la main. Les animaux enfermés dans leur enclos respectif faisaient entendre, qui leurs hurlements, qui leurs hennissements de protestation tant ils auraient souhaité être de l'aventure. Je leur répondis en lâchant un strident glatissement d'aigle, qui résonna sur le fleuve comme un coup de trompette. Puis le silence se fit…

—Ah ! Les adieux ont toujours été le moment que j'appréhende le plus lors de mes voyages, me confia Charles. Il vaut mieux être célibataire ou religieux lorsque nous voulons partir durant de longs mois ; on laisse moins de notre cœur à chaque départ. Depuis que j'ai fondé une famille, je suis plus réticent à courir l'aventure. Je viens d'acheter un bateau pour caboter sur le fleuve. Ainsi, mes absences seront

moins longues et surtout, moins éreintantes que de voguer à travers monts et vallées sur des lacs immenses et des rivières tumultueuses. J'ai eu mon lot d'aventures[29]. Mais je dois avouer que je vous envie de partir de la sorte au bout du monde connu. Vous verrez ce qu'aucun homme blanc n'aura vu avant vous. Moi aussi j'espérerai impatiemment votre retour. Vous me conterez les péripéties de votre épopée ; nos rencontres hebdomadaires me manqueront... Tu vois, Pierre, ne te marie pas trop jeune si tu veux vivre une vie d'aventures.

Le jeune garçon de huit ans, tout fier de caracoler sur son poulain malgré mes recommandations, s'écria d'un ton péremptoire :

—Je veux devenir capitaine d'un vaisseau de guerre ! Comme les femmes ne sont pas admises à bord, je ne me marierai jamais ! D'ailleurs, les femmes sont la source de bien des tracas.

L'avenir lui donnera en partie raison.

Le chemin de portage aboutissait dans une baie abritée des vents du nord. Quelques maisons adossées à une petite chapelle formaient l'embryon d'une seigneurie appelée côte Saint-Sulpice, qui deviendrait le village de La Chine (Lachine) à la suite à l'expédition qui venait de partir pour en trouver le raccourci et rendre ces richesses à la portée de la Nouvelle-France ; du moins, c'est ce que nous pensions… Nous n'avions alors aucune idée de l'invraisemblance de cette mission !

La solide maison en pierre de La Salle se trouvait nichée entre les arbres au fond d'une crique. C'était son port d'attache, le trait d'union entre la bourgade de Ville-Marie et le reste du monde. Charles vit tout de suite le potentiel de cet endroit privilégié qui servait de point de départ et d'arrivée à toute expédition se dirigeant vers le sud, le nord ou l'ouest.

L'année suivante, alors qu'il avait besoin de liquidités pour financer d'autres voyages, La Salle vendra son fief aux Sulpiciens. Charles Le Moyne s'empressera d'en acquérir un lot avec son beau-frère Jacques Le Ber pour y construire un magasin entrepôt si solide, qu'il résistera aux outrages du temps. Beaucoup plus tard, ce lieu deviendra un musée qui soulignera son glorieux passé.

Le canot fut mis à l'eau et les sacs arrimés en avant et au milieu, question de répartir le poids. Il ne me restait plus qu'à embarquer, quand Charles me fit ses dernières recommandations.

29. Il en aura bien d'autres encore, jusqu'à la fin de sa vie en 1685.

—Vers l'ouest se trouve la rivière des Outaouais, plein sud, une belle rivière ~~qui~~ se jette dans le lac Saint-Louis[30], ne la prenez pas. Mettez plutôt le cap au sud-ouest, vers le fleuve ; c'est par là que l'expédition a dû passer pour rejoindre le grand lac Ontario, qui est probablement sa source. De nombreux rapides parsèment cette grande rivière contournée par des sentiers de portage escarpés qui existent depuis toujours. Si vous faites diligence, vous devriez rencontrer le groupe à son deuxième campement de nuit, au pied d'un rapide à la pointe d'un élargissement de la rivière nommé lac Saint-François. Plus loin, c'est encore l'inconnu pour moi. J'ai hâte que vous m'en parliez… Bonne chance, et que Dieu vous garde, mon ami !

—Bon voyage, monsieur Jean, me cria Pierre en m'envoyant la main. Merci pour tout !

Je donnai les premiers coups de pagaie et m'éloignai rapidement du bord avec un sentiment indéfinissable où se mêlaient l'excitation du départ et la tristesse de quitter ceux que j'aimais. Voulant conjurer le sort, et pour expulser, en même temps, l'émotion qui m'envahissait, je poussai un long cri strident d'au revoir, à la manière de Clopin, l'aigle royal de mon enfance. Non loin de moi, un pygargue, également appelé aigle à tête blanche, qui scrutait la surface de l'eau pour trouver une proie frétillante me répondit, intrigué d'entendre un bipède s'exprimer comme l'un des siens.

La traversée du lac Saint-Louis, dans son goulet est, me prit la demi-journée. Les vents et le courant me forçaient à propulser ma légère embarcation côté bâbord pour contrecarrer la dérive. Bientôt, je vis l'embouchure de la future rivière Châteauguay, comme l'avait prédit Charles. Lorsque je fis une brève halte sur la pointe pour me sustenter et souffler un peu, des traces fraîches de pas me confirmèrent que je me dirigeais dans la bonne direction.

Même si la journée était bien avancée, je voulais rattraper mon retard. Aussi, après m'être rafraîchi lors d'une agréable baignade, je poursuivis ma route. Pendant que je pagayais, une grosse île se profilait à tribord. Le nouveau gouverneur de Montréal, François-Marie Perrot, se la fera octroyer en 1672 par son illustre oncle, l'intendant Jean Talon, et lui donnera, à tout seigneur tout honneur, son patronyme. Cette île, judicieusement située à la jonction de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent, permettra à cet indélicat gouverneur de couper

30. Cette rivière a été nommée Châteauguay après que Charles Le Moyne ait pris possession de la seigneurie qui portera le nom d'une propriété parentale en France.

l'herbe sous le pied des honnêtes marchands de fourrure de Montréal en détournant illicitement à son profit des cargaisons de pelleterie destinées à la bourgade. On verra plus tard ce qu'il adviendra de ce haut fonctionnaire prévaricateur auquel je me confronterai. Pour le moment, François-Marie Perrot était au mieux avec le gouverneur Rémy de Courcelles. Suivant le chemin que nous allions tracer, La Salle et son groupe, incluant les Sulpiciens Bréant de Galinée et Dollier de Casson, il l'accompagnera sur le lac Ontario, l'été suivant, pour une ultime parade guerrière du régiment Carignan-Salières sur ce vaste plan d'eau à la frontière nord-ouest de l'Iroquoisie. Avant son retour dans la mère patrie en compagnie des dernières troupes régulières, le gouverneur général tiendra à laisser une preuve tangible de la menace qui planait désormais sur tous ceux qui tenteraient de se dresser, Indiens ou Blancs, contre cet embryon de France en Amérique.

Je continuais ma progression tout en admirant le coucher de soleil qui irradiait le ciel et les eaux d'une flamboyante lumière d'or et de feu. Un vol d'oies sauvages, alignées comme à la parade, se profilait à l'horizon. Probablement le même pygargue qu'au matin me salua de son cri strident auquel je répondis. L'oiseau majestueux, surpris de ce dialogue avec un humain, infléchit son vol et passa dignement au-dessus de moi, comme pour me souhaiter bonne route. Mon voyage commençait sous de bons augures.

La nuit était passablement avancée quand je tombai sur une pointe de terre qui divisait l'immense fleuve en deux. Pour éviter d'éventrer mon frêle esquif sur les rochers, je sautai dans l'eau peu profonde afin de remorquer le canot et l'échouer sur une plage de sable et de galets. Mon frugal repas avalé, je m'enroulai dans une couverture pour me garder des insectes piqueurs, me protéger de la fraîcheur de la nuit et m'offrir un repos bien mérité.

Dès l'aube, j'étais ragaillardi comme si j'avais dormi dix heures d'affilée, sans doute l'un des effets bénéfiques de ma pierre protectrice, pensai-je avec un sentiment de bien-être. J'en profitai pour explorer le rivage, à la recherche d'indices… Les restes d'un feu de camp, dont la braise couvait sous la cendre, et des traces de pas dans le sable me confortèrent quant à la direction à suivre, d'autant plus que le fort courant avait obligé l'expédition à portager jusqu'à la pointe amont de l'île de cinq lieues de long (futur emplacement de Valleyfield). Comme je devais faire deux voyages pour transporter mes vivres et mon canot, il m'aurait fallu marcher quinze lieues sous la chaleur étouffante de

juillet, entouré d'un essaim de moustiques et de mouches à chevreuil voraces ; impossible à faire en une seule journée, même en courant. À la place, je laissai mes bagages dans l'embarcation, puis, à l'aide d'une corde en chanvre enroulée à ma taille, je halai le tout en suivant la berge le plus possible et en évitant les grosses pierres aux arêtes vives qui affleuraient parfois en surface. Grâce à la pommade protectrice de Mamie, dont je m'étais précautionneusement enduit au matin, non seulement j'étais protégé des brûlures de l'ardent soleil, mais de plus, les insectes avaient cessé de s'abreuver de mon sang, qu'ils trouvaient infect. Quand j'avais trop chaud, il suffisait que je m'immerge dans l'eau tempérée pour en ressortir frais et dispos !

Sans trop me hâter, il me fallut toute la journée pour me rendre au bout de cette grande île, non sans avoir eu à portager quelques fois pour franchir d'impressionnants rapides. Enfin, je me fis un feu de camp afin d'éloigner un tant soit peu ces minuscules vampires frustrés, qui n'en tourbillonnaient pas moins autour de moi, et trouver un semblant de confort. Désireux d'économiser mes rations, je pêchai quelques beaux poissons que je fis griller sur la braise, enfourchés sur une branche.

À mon réveil, le ciel était encore d'un noir d'encre. Une nuée d'étoiles scintillantes l'éclairait pourtant d'une lueur évanescente, pendant qu'au Levant, une mince lisière d'or soulignait sa beauté. Je mis mon canot à l'eau et quittai l'île précipitamment, dans l'espoir de grignoter l'avance des aventuriers.

À cet endroit, le Saint-Laurent formait un renflement qui lui donnait l'apparence d'un vaste bassin que l'on nomma lac Saint-François. Il devait avoir une lieue et demie de large par une dizaine de long. Au terme de ce plan d'eau, un archipel d'îlots entrecoupés de plusieurs bras de courants m'obligea à accoster pour la nuit.

Je n'avais toujours pas rejoint le groupe, mais par contre, je les suivais à la trace. Il faut dire qu'un canot propulsé par un seul homme qui doit constamment le redresser pour garder le cap va moins vite que si l'esquif est pagayé par deux individus ou plus. Il me faudrait écourter mes nuits si je voulais rattraper les explorateurs. En attendant, le chant lancinant des grillons et les coassements sonores des batraciens en chaleur berçaient mon sommeil sans rêves, mais, ô combien réparateur !

Le lendemain, les oiseaux se chargèrent de me réveiller en modulant leurs ritournelles répétitives. Le petit-déjeuner et le rituel hy-

giénique expédiés, je cherchai désespérément la piste de mes prédécesseurs. Rien sur cet îlot, allons voir le suivant… Pas plus de traces. Pourtant, même en hâlant leurs embarcations, ils n'avaient sûrement pas pu remonter ce puissant rapide sans mettre pied à terre.

J'en étais à ces réflexions quand soudain, un coup de feu retentit au loin, en bordure du lac Saint-François. Il fut suivi d'une salve nourrie et enfin, d'un lugubre dernier, comme un coup de grâce. Puis, ce fut le silence, uniquement troublé par le roulement des eaux vives ; même les oiseaux s'étaient tus. Se pourrait-il que de La Salle et ses hommes aient campé aux abords du lac et que je sois passé au large sans les voir ? Les coups de feu avaient-ils été tirés par des chasseurs ou des assaillants ?

Dans le doute, je sortis mes armes de leur enveloppe étanche, chargeai le fusil et deux pistolets, posai ma rapière à portée de main et retournai le plus vite possible vers la pétarade. Après une heure de course intense, un mince filet de fumée, au fond d'une anse boisée, attira mon attention. Sur mes gardes, je pénétrai silencieusement dans la rade…

Des éclats de voix se firent entendre. Ils étaient là, groupés autour d'une carcasse d'orignal au panache imposant, à gesticuler et à parler fort. Je poussai mon cri d'aigle. Aussitôt, les explorateurs cessèrent leur manège et regardèrent dans le ciel pour savoir d'où provenait ce cri, quand l'un d'eux m'aperçut et me fit des signes amicaux. J'abordai la plage en douceur et fus vite entouré des voyageurs qui reconnurent celui qui les avait gratifiés d'un bon repas trois jours plus tôt. La Salle vint à moi, la main tendue, le sourire aux lèvres, suivi de près par les deux solides Sulpiciens…

—Vous avez eu des remords, s'exclama-t-il, et vous vous êtes dit : « Je ne vais pas laisser passer la gloire à ma porte sans la saisir ! », n'est-ce pas ?

—Pas tout à fait, sieur de La Salle. Je veux bien me joindre à vous à titre d'observateur et de truchement, ~~et ce,~~ dans la mesure de mes moyens, mais de façon non officielle. Ne mentionnez jamais mon nom dans vos rapports, et vous non plus, mes révérends Pères. Je ne cherche pas la célébrité, mais l'aventure.

—Comme vous voulez, cher ami ! Tout le monde n'a pas la prestance nécessaire pour passer à l'Histoire ; si un rôle effacé vous convient, j'en suis fort aise.

Je ne relevai pas cette remarque désobligeante, mais n'en pensai pas moins ; au hochement de tête de l'abbé René Brehant de Galinée, je compris que l'harmonie ne régnait déjà pas au sein du groupe. Pour changer de sujet et adoucir les rancœurs, je lançai :

—Je vois que vous avez fait bonne chasse ; vous aurez de la viande pour plusieurs jours, à condition de la faire sécher et fumer sur un treillis au-dessus d'un feu qui devra produire beaucoup de boucane.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, répliqua La Salle. Enroulez-la dans des toiles cirées, elle se conservera tout aussi bien, d'autant plus que nous avons abattu la femelle un peu plus loin.

—Quel gaspillage ! Un seul de ces énormes cervidés aurait amplement suffi, surtout qu'avec la canicule qui s'annonce, toute cette bonne viande sera gâchée.

—À peine arrivé et vous contestez déjà mes ordres !

—Je ne fais que de vous donner mon avis ; à vous d'en tenir compte ou non. C'est vous le capitaine de l'expédition.

—J'aime vous l'entendre dire et ne l'oubliez surtout pas.

Chapitre 21

Aigle Blanc

Voilà une entrée en matière qui ne laissait présager rien de bon. La suite, hélas, allait le confirmer. À coups de hachette, les guides indigènes découpaient habilement la bête en quartiers. L'un d'eux, le plus grand, s'adressa à moi dans sa langue.

—Tes paroles sont sages, homme blanc. Dommage que tu ne sois pas le capitaine. Cette bonne viande va pourrir en peu de temps, mais avant, goûte à ce morceau de choix, m'offrit-il en coupant l'épaisse langue charnue.

Surmontant mon dégoût, je mordis dans cet organe sanguinolent et tendre à souhait et, oh surprise, le trouvai délicieux.

—Merci, c'est très bon ; mais comment savais-tu que je parle iroquois ?

—Le Soleil-qui-marche (Garakontié) m'a dit que l'homme blanc qui s'adresse aux aigles est un grand sachem aux pouvoirs multiples. Il m'a aussi fait savoir que ce même homme maîtrise notre parlure aussi bien que l'un des nôtres. Je suis content que tu te sois joint à nous. Je n'aime pas La Salle, son âme ressemble à son nom : elle est sale ! prononça mon interlocuteur en français.

Au même moment, le chef aux oreilles fines s'approcha justement de nous…

—Ai-je entendu prononcer mon nom, de quoi parliez-vous ? questionna-t-il sévèrement.

—De cette bonne viande ! Cet Indien me disait : « Vous devriez partager ce bon morceau avec La Salle ». Tenez, goûtez… c'est délicieux ! affirmai-je en tendant la pièce de viande baveuse.

—Pouah ! Quelle horreur ! Ce n'est pas parce que nous sommes avec des Sauvages qu'il faut se comporter comme eux. Jetez cette abomination au feu et suivez-moi.

Je tendis l'offrande au grand Tsonnontouan en clignant de l'œil et suivis le *chef* qui me servit ce discours :

—Je n'aime pas que l'on s'adresse aux Sauvages autrement qu'en Français. Ils nous comprennent très bien et cela évitera qu'on complote dans mon dos.

—Je n'ai fait que lui répondre dans sa langue par politesse. Et puisque vous comprenez l'iroquois, vous n'avez pas à vous en formaliser.

—Je le comprends, soit, mais mal. C'est la raison qui fait que je vous ai prié de vous joindre à notre groupe. Mais à la moindre incartade, je vous en chasserai. Tenez-vous-le pour dit !

Cet avertissement servi, La Salle enchaîna à l'intention de ses hommes…

—Assez traînaillé, vous autres… Préparez-vous au départ, si nous voulons atteindre les rapides avant la nuit !

La flottille se mit en branle, laissant derrière deux carcasses à peine entamées. Ne restait plus qu'à espérer que des loups ou autres charognards s'en repaissent. Je fus surpris de la lenteur de notre cortège. Sans doute pour ménager leurs forces, les Indiens, en éclaireur, pagayaient à un rythme lent et coulé. Cette allure de promenade expliquait pourquoi je les avais si facilement rattrapés en dépit leur avance. Étant donné que La Salle ne semblait pas s'en formaliser, je suivais, comme à la parade, en profitant des beautés du paysage. Là où je mis une heure pour retrouver le groupe, mais à vive allure, il est vrai, nous en mettrons trois. Une véritable balade de santé.

Nous fîmes une halte au même îlot que j'avais choisi la veille. Le débarquement de nos affaires, en vue du portage du lendemain, exigea le reste de la journée, y compris le montage du camp. À ce train-là, soit environ 2 ou 3 lieues[31] par jour, on comprendra qu'il ne nous fallut rien de moins que vingt-quatre jours pour parcourir les 55 lieues qui nous séparait du lac Ontario. Il faut avouer, cependant, que cette portion du fleuve est difficilement navigable, du fait qu'elle est entrecoupée de chutes effroyables et de rapides infranchissables. Malgré tout, on aurait dit que nos guides nous conduisaient à regret dans leur pays de cocagne.

Quant à la viande d'orignal, le deuxième jour, il fallut la jeter pour éloigner la puanteur et les mouches vertes. Dès lors, nous dûmes nous contenter de poissons, comme ce vilain poisson barbu à la chair grasse et savoureuse qui agrémenta notre sagamité de blé d'Inde.

Sur une dizaine de lieues avant l'embouchure du fleuve, nous croisâmes un chapelet d'un millier de charmants îlots noyés dans la brume, au terme desquels le vaste lac s'ouvrit à l'infini devant nos yeux éblouis par cette merveille de la nature. À l'entrée de cette véri-

31. Une lieue égale environ 4 km.

table mer intérieure d'eau douce que représente le lac Ontario (12 fois plus vaste que le lac Champlain, lui-même d'une superficie deux fois supérieure à celle du lac Léman), nous abordâmes sur une pointe, à l'entrée de la rivière *Cataracoui*.

Formant une avancée de terre plongeant dans le lac profond, l'embouchure suscita dans la tête du responsable de l'expédition l'idée d'y construire un poste de traite permanent en vue de détourner les pelleteries destinées aux Anglais, aux Hollandais, et occasionnellement aux marchands de Montréal. La Salle ne manquera d'ailleurs pas d'en informer le futur gouverneur de la Nouvelle-France, le marquis de Frontenac, avec qui il s'entendra comme larrons en foire, et un fort y sera inauguré en grande pompe le 12 juillet 1673. Il portera d'abord le nom de fort Cataracoui, puis, lorsqu'il passera sous la tutelle de La Salle (moyennant un paiement de 10 000 livres en guise de dédommagement au gouverneur), il sera rebâti en pierres et rebaptisé *fort Frontenac* en l'honneur de son protecteur. Celui-ci y établira une petite colonie dotée de granges et d'un moulin à vent, et ne ménagera pas son argent afin que son investissement lui soit des plus profitables.

Bien plus tard, après la Conquête, les Anglais nommeront cette bourgade *Kingston*. Au XIX^e^ siècle, ils relieront la rivière Cataracoui à celle des Outaouais par l'entremise du canal Rideau. À la jonction des deux cours d'eau, une ville fut fondée et baptisée Ottawa en l'honneur du peuple amérindien qui vivait sur ces rives. Cette cité deviendra la capitale du Haut et du Bas-Canada en 1857, ce qui mettra fin aux rivalités entre Toronto, Kingston, Montréal et Québec qui se disputaient ce titre.

Pour le moment, nous n'en étions qu'à un campement de fortune. Les nombreux rapides et portages ayant mis nos embarcations et nos jambes à rude épreuve, tels des animaux amphibies blessés, nous léchions nos blessures avant d'entreprendre la grande traversée de l'immense lac. À l'aide de graisse d'ours et de gomme de sapin, auxquels ils ajoutèrent de la cendre, nos guides réparaient les plaies et les bosses des embarcations. Pendant ce temps, je partis chasser le chevreuil pour apporter de la bonne viande fraîche. L'abbé de Galinée, le responsable de la cartographie, tint à m'accompagner, ainsi que le grand Indien qui m'avait adressé la parole au tout début.

Après avoir obtenu la permission de notre capitaine, sous son air soupçonneux, nous pénétrâmes dans le bois. Un bosquet constitué de cèdres nous semblait susceptible de cacher le gibier que nous convoi-

tions. D'ailleurs, les branches basses broutées et les tas de crottes, semblables à de petites olives noires, qui parsemaient le boisé dénonçaient ses hôtes aux pattes fourchues. Sans bruit, enfin, en n'en faisant le moins possible, nous avancions face au vent, tous les sens aux aguets. À quelque distance de là, l'indigène, qui agissait en éclaireur, s'arrêta, se tourna vers moi et plaqua ses mains aux doigts ouverts sur ses tempes pour mimer un mâle imposant. C'était un magnifique douze cors, d'une élégante prestance et d'une beauté admirable ! Trop beau, jugeai-je, pour finir en boucherie de viande sauvage plutôt qu'en trophée de chasse. Je fis donc non de la tête. Interloqué, l'Indien crut que je cherchais un animal encore plus gros et poursuivit son cheminement à pas feutrés.

Tout à coup, une harde cachée dans les fourrés denses détala en claquant de la langue, ce qui produisit un son qui se répercuta dans le sous-bois comme autant de coups de fouet. Par bonds gracieux et aériens, le dessous blanc de la queue en panache, ils allaient disparaître dans l'épaisse frondaison, quand j'aperçus un vieux mâle aux cornes brisées qui traînait de la patte. Portant rapidement mon arme à l'épaule, je suivis le mouvement de la bête et fis feu sans attendre. Touché en plein cœur, l'animal culbuta, foudroyé, cul par-dessus tête.

—Joli coup ! s'écria l'abbé, mais pourquoi avoir choisi le plus laid et le plus vieux du groupe ?

—Justement, c'était un ancien chef de horde détrôné par un plus jeune lors d'une bataille qui visait à déterminer lequel des mâles prendrait possession du harem. Il était blessé et affaibli, ce qui en faisait une proie facile pour les loups qui comme on le sait, éliminent les non productifs. Aurions-nous moins de jugement que ces bêtes dites féroces ?

—Hélas ! j'en ai peur, répondit le docte sulpicien.

L'Indien entama une danse rituelle autour de la dépouille pour apaiser son esprit et concilier son pardon d'avoir pris sa vie. Ensuite, il entrouvrit la bouche de l'animal et lui trancha prestement la langue, qu'il m'apporta fièrement.

—Aigle blanc, tu as fait un grand honneur à ce vieux mâle en le tuant si proprement. Il n'a pas souffert et a connu une mort honorable, digne d'un chef. Tiens, tu mérites le meilleur morceau.

Et il me tendit une fois de plus cette pièce de viande sanguinolente et baveuse qui me levait le cœur.

—Merci à toi, Grand Guide, mais c'est toi qui m'as conduit jusqu'à lui. Ce morceau te revient donc de plein droit ; je me contenterai d'un cuisseau.

—Tu es non seulement le meilleur tireur que je connaisse, mais de plus, tu es le plus généreux des hommes… merci, Aigle blanc !

Cet échange de bonnes manières fut suivi d'une autre danse.

—Le plus généreux et le plus rusé, murmura l'abbé avec un sourire entendu. Vous avez hérité d'un nom guerrier des plus nobles… L'aigle est un symbole de royauté, autant chez les Indiens que chez les Blancs ; vous ne l'avez pas usurpé, il vous va comme un gant.

L'on dut envelopper la carcasse pour la transporter sans se souiller de son sang, selon la coutume amérindienne. De retour au campement, j'essuyai quelques quolibets de certains lorsqu'ils constatèrent l'état de ma prise.

—Était-il encore en vie quand vous lui avez tiré dessus ? railla La Salle.

Loin de me vexer, cette remarque me fit pouffer de rire. Ce devait être un rire communicatif, car le bon abbé et mon nouvel ami indien, qui au fait s'appelait *Deseronto*, en firent autant, sous le regard réprobateur de notre capitaine.

Ce soir-là, nonobstant l'âge de la bête, tout le monde se régala de sa chair goûteuse à souhait. Ce fut l'occasion de fêter notre première étape. Deseronto conta à ses compatriotes les péripéties de notre chasse, et je fus congratulé chaleureusement pour avoir épargné le beau mâle aux douze pointes. Dorénavant, Aigle blanc serait mon patronyme indien…

Chapitre 22

Découverte du cœur de l'Amérique

La flottille reprit sa route à l'aube alors qu'un brouillard épais recouvrait le lac. Faisant confiance à nos guides, nous avancions dans la brume sans aucun repère pour nous diriger. L'immensité liquide nous entourait irrémédiablement. Finalement, le soleil radieux dissipa le voile et l'on se retrouva au beau milieu de la baie : de l'eau à perte de vue !

Prudemment, le meneur changea de cap pour aller vers la rive sudiste, car, si le vent venait à se lever, des vagues aussi grosses que celles d'un océan en furie auraient tôt fait de nous envoyer par le fond. Heureusement, la surface de l'eau, étale comme un miroir, nous parut rassurante, mais il fallait tout de même se méfier de toute éventuelle saute d'humeur de Dame nature.

Suivant un rituel établi, nous partions à la pointe du jour et naviguions toute la journée, pour nous arrêter le soir sur une plage sablonneuse afin de nous accorder un repos bien mérité. Au sixième jour, nous fîmes une halte sur une île habitée par une famille tsonnontouan qui en avait fait sa résidence d'été. Cultivant les trois sœurs végétales iroquoiennes, soit le maïs, le haricot et la courge, ces braves gens nous régalèrent généreusement de ces légumes bouillis à l'eau, que nous mangeâmes en grande quantité, surtout le corpulent abbé Dollier de Casson. Afin de remercier nos hôtes, nous leur offrîmes des couteaux et des aiguilles que mes compagnons avaient apportés en grand nombre.

Le lendemain, le gourmand religieux fut pris d'une forte fièvre qui faillit l'emporter. Les deux chirurgiens de la troupe durent avouer leur impuissance devant ce mal, d'autant plus que je les avais empêchés de pratiquer la saignée sur le patient, selon leur fâcheuse habitude. Heureusement, je transportais toujours une trousse de secours avec moi ; elle contenait plusieurs flacons de teinture mère de différentes plantes médicinales, entre autres de la quinine importée à grands frais du Brésil par des frères jésuites. Après en avoir dilué quelques gouttes dans une tasse d'eau chaude, je la fis boire au malade, dont le front était brûlant. La compresse d'eau froide sur sa tête devait être changée chaque cinq minutes tant elle se réchauffait rapidement. Néanmoins,

la quinine dut avoir un effet foudroyant, car, peu de temps après, la fièvre chuta. Notre homme était sauvé. Nous pûmes donc reprendre notre lente et monotone route sur la mer d'eau douce et d'humeur étale...

35 jours plus tard, nous abordâmes enfin au pays des Tsonnontouans, dans l'estuaire de la rivière *Karontagouat*. (*Genesee River*). Nous n'étions pas sitôt accostés que déjà, nous fûmes visités par une importante délégation d'indigènes, tous des compatriotes de nos amis indiens. Ils nous apportaient une bonne quantité de fruits sauvages, du blé d'Inde et bien sûr, des courges. Dollier se garda bien d'en manger, lui qui avait conservé un mauvais souvenir de cette délicieuse cucurbitacée sucrée, ce qui n'était pas notre cas. Pour ne pas être en reste, nous donnâmes aux Indigènes des objets utilitaires qui à leurs yeux, avaient une valeur inestimable. Ravis, ils nous invitèrent à les suivre dans leur village, situé à quelques lieues dans les terres.

Dans le but d'éviter tout chapardage, il fut convenu qu'une partie du groupe resterait sur place pour surveiller les canots et les bagages. La Salle, Galinée, et sept autres Français, dont moi, feraient partie de la délégation qui irait au village Iroquois. Deseronto tint à venir lui aussi, pour m'accompagner. Quant à Dollier de Casson, il se porta volontaire pour rester sur place.

—N'allez surtout pas manger toutes les courges, le taquinai-je avant de partir, laissez-en pour vos camarades.

Boutade qui fit rire autant mes compagnons que le principal intéressé.

Notre arrivée dans la bourgade indienne fut soulignée par une grande fête. Un enfant du pays revenait avec des hommes étranges, vêtus d'habits chamarrés, comme ils n'en avaient jamais vu pour la plupart. Nous entourant de tous bords tous côtés, ils nous touchaient avec respect, non sans s'étonner de nos barbes ou de nos tonsures. Tous riaient comme des enfants devant un théâtre de guignols.

Entourés de guerriers qui ne cessaient de gesticuler et de chiens efflanqués qui nous flairaient suspicieusement, nous fûmes étroitement conduits devant le Conseil qui s'était réuni pour l'occasion. Il était difficile d'identifier le chef, car ce Conseil ressemblait plus à un cénacle romain de sénateurs, où chacun y allait de sa harangue. La Salle débita la sienne en français, que je traduisis à ma façon.

—Merci de votre accueil, grand peuple Tsonnontouan ! Nous vous offrons ces modestes cadeaux en gage d'amitié de la part du

grand Onontio qui nous envoie. Vos frères, ici présents, (ce disant, je désignai Deseronto qui dépassait tout le monde d'une tête), nous ont parlé de la grande rivière Oyo[32]*, qui mène à une mer chaude et salée. Si vous nous fournissez un guide ou un esclave de ce pays pour nous y conduire, nous vous en serons à jamais reconnaissants et ne manquerons pas de vous laisser d'autres présents à chacun de nos passages.*

Ce discours créa un remous dans l'assistance ; un brouhaha de conversations difficiles à suivre s'ensuivit, auquel Deseronto prenait part. Enfin, il en résulta un consensus quand leur porte-parole annonça :

—Aigle Blanc, mon frère dit que tu parles toujours droit. Si tes compagnons sont comme toi, nous les recevrons avec plaisir, mais s'ils viennent ici dans l'intention de voler nos terres, comme l'ont fait les Anglais dans la vallée du Delaware, les Hollandais dans celle de la rivière Hudson et les Français à la grande rivière de Kanada, ils trouveront à qui parler. Vous devrez patienter jusqu'au retour de nos guerriers, qui sont partis faire la traite des fourrures, avant d'obtenir un guide. En attendant, vous êtes les bienvenus dans notre village. Installez-vous comme chez vous. Hiro ! (J'ai dit !)

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous emménageâmes dans une hutte libre bâtie toute en longueur. De bonnes odeurs de plantes mises à sécher, ajoutées à la fumée âcre des deux foyers emplissaient l'atmosphère rustique de senteurs sauvages. Des couchettes suspendues, alignées contre la cloison de branches étroitement enlacées furent plus qu'accueillantes pour nos corps fatigués qui ne demandaient pas mieux que d'y trouver le sommeil, lequel fut perturbé par des visiteuses nocturnes…

Dans le respect des us et coutumes autochtones, de jolies jeunes femmes s'offrirent sans façon pour nous faire oublier la fatigue du voyage. Puisqu'il aurait été très offensant de les repousser sans raison, je me fis passer pour un religieux à qui cette pratique était interdite. En revanche, d'autres compagnons, libres comme l'air, profitèrent allègrement de ces douceurs, sous les yeux outrés du Sulpicien qui dû accepter la chose. Comme ce manège se répétait chaque nuit, il finit par s'en faire une raison. Quant à moi, grâce à de la mie de pain placée en boule dans mes oreilles, je dormais du sommeil du juste en rêvant du jour où je reverrais mes êtres chers !

32. Ainsi se prononçait et s'écrivait parfois le nom de cette *Belle Rivière,* ou Ohio, que les Anglais prononceront Ohayo en lisant la toponymie des cartes françaises.

L'attente fut longue. Tout un mois. J'en profitais pour parfaire ma culture amérindienne et rédiger mon journal de voyage. Je pensais chaque jour aux miens qui attendaient mon retour, en espérant que tout se passait bien pour eux.

Ma réputation de tireur d'élite ayant fait le tour du village, je dus faire quelques démonstrations de tir, à la grande joie des habitants, mais au grand dam de notre capitaine qui voyait d'un mauvais œil ma popularité grandir au détriment de la sienne. Je me familiarisai aussi au maniement de l'arc avec Deseronto, qui m'avoua avoir perdu l'adresse de ses ancêtres depuis qu'il n'utilisait que des armes à feu (exception faite de son tomawak accroché à la ceinture et de son couteau de scalp porté en sautoir). C'est en forgeant qu'on devient forgeron, aurait dit ma grand-mère, qui utilisait souvent des dictons. Après plusieurs jours d'entraînement, nous arrivions à toucher régulièrement une citrouille placée à cinquante pas de nous. Désireux de vérifier notre adresse, nous fîmes une chasse aux canards mémorable. Dissimulés dans les hauts herbages du rivage avec une douzaine d'appeaux réalistes sculptés dans du bois de pin et disposés sur une marre devant nous, nous parvînmes à embrocher une bonne quantité d'oiseaux migrateurs. Ce fut l'occasion d'un festin *à tout manger* auquel tout le village fut convié. Pour l'occasion, je sortis ma pipe en écume de mer, qui émerveilla l'assistance par sa blancheur de lait, ce qui du coup, renforça mon surnom d'Aigle Blanc. Cette pipe me rappelait trop de souvenirs douloureux : Gontran du Noir-Vallon et Nuage-Noir. Aussi, c'est sans regret que j'en fis cadeau au chaman du village, non sans m'attirer sa sympathie et me mériter une peau d'ours qui me sera très utile durant l'hiver.

Enfin, le contingent de guerriers finit par rentrer au bercail. Résidant dans un village situé de l'autre côté de la mer douce, l'un d'eux nous certifia bien connaître l'itinéraire qui conduisait à la rivière Ohio. Aussi, il proposa de nous y conduire, à la condition que nous passions par chez lui. Cela nous obligeait à faire un long détour, mais nous n'avions pas le choix. Nous devrions attendre que les neiges recouvrent les obstacles naturels et aplanissent le terrain pour pouvoir circuler en raquette et ainsi, rejoindre notre destination. D'après notre ami, il nous faudrait marcher à travers bois pendant des milles, après avoir traversé un autre lac aussi grand, sinon plus, que celui qui se trouve là où vivait jadis la nation Érié.

Et ce fut un nouveau départ… Il fallait calculer 22 lieues, ou quelque soixante milles nautiques, pour traverser le lac. De même, il n'y aurait aucune île pour faire une halte ou nous abriter en cas de mauvais temps. Profitant de l'été indien, nous entreprîmes notre périple par un matin radieux de la mi-septembre. La chance et l'expérience firent qu'après seulement deux jours, nous abordions tous, sains et saufs, sur la rive nord, près du village de *Ganastogué*, lieu de résidence de notre guide, qui alla quérir de l'aide pour transporter nos effets à quelque distance de là.

Profitant de ce repos forcé, je requis la permission d'aller chasser, mais, quelles ne furent pas ma surprise et ma déception quand ma demande fut refusée par notre capitaine, qui me lança avec une rancœur à peine contenue :

—Vous avez assez joué au matamore ! J'en ai soupé de vos grands airs d'aigle blanchâtre. Vous n'êtes pas le seul à savoir tirer ; préparez la sagamité, cela occupera vos loisirs ! Je me charge de ramener du gibier et, moi, je ne tuerai pas un animal à moitié mort, soyez-en sûr ! Vous trois, continua-t-il en désignant trois forts gaillards, suivez-moi ; j'aurai besoin de vous pour rapporter ma chasse.

Dès qu'il partit, les langues se délièrent. Par charité chrétienne je ne rapporterai pas les récriminations à son endroit. Que l'on sache toutefois que tout le monde était unanime pour critiquer le comportement despotique de La Salle !

Malgré les ordres, j'allai taquiner la truite dans un ruisseau prometteur qui se jetait dans la baie. Quelle ne fut pas ma surprise d'y pêcher deux beaux saumons anadromes que les locaux anglophiles appellent *Steelhead*, à cause de leur tête argentée… Voilà qui allait agrémenter notre sempiternelle sagamité !

Heureusement que je n'avais pas attendu la chasse miraculeuse de notre capitaine pour nourrir le groupe, car il revint bredouille et affligé, en plus, d'une forte fièvre. De mauvaises langues racontèrent que c'est à la vue de trois gros serpents à sonnette sur son chemin qu'il l'aurait attrapée. Qu'importe ! Il eut droit lui aussi à mon remède miraculeux, qui le mit rapidement sur pied.

Après un autre accueil chaleureux, suivi d'échanges de présents et de discours fleuris, nous poursuivîmes notre mission vers le sud le 22 septembre de l'année 1669. Peu après, un événement rarissime se produisit, soit la rencontre d'une autre mission de découverte, celle-là étant conduite par le sieur Adrien Jolliet. Cette expédition avait pour but

d'explorer les abords du lac Supérieur, dont les superlatifs manquent pour décrire son étendue. Selon ce qui nous avons appris, le groupe était à la recherche d'une mine de cuivre. Dans ce cas-ci, l'expression *chercher une aiguille dans une botte de foin* s'appliquait à merveille et prenait tout son sens. Jolliet nous donna de précieux conseils sur l'itinéraire à suivre pour un retour allongé vers Ville-Marie, quoique plus instructif. Il nous recommanda, effectivement, de passer par les autres Grands Lacs afin de récolter le plus d'informations possible, lesquelles serviraient à établir une carte géographique commune de ce vaste continent encore peu connu. Après nous être mutuellement souhaité bonne chance, chacun reprit sa longue route.

Vers la fin du mois, La Salle proposa de faire demi-tour, sous prétexte qu'il souffrait d'une maladie pernicieuse (autant que discrète), et du mal du pays. Les Sulpiciens s'opposèrent farouchement à cette idée, eux qui voulaient poursuivre leur mission d'évangélisation auprès des peuples établis plus au sud et surtout, trouver la fameuse voie navigable menant vers les mers asiatiques par la Belle-Rivière, traduction littérale de l'Ohio, qui se prononçait bien Oyo et non *Ohaïo,* comme l'articulaient les Anglais en lisant les cartes françaises. Ne pouvant commander aux religieux, La Salle leur retira néanmoins ses hommes et ne leur laissa qu'un petit groupe de fidèles dont je faisais partie. Deseronto voulut faire équipe avec moi ; évidemment, lui et sa grande expérience de coureur des bois furent les bienvenus dans mon canot. Finalement, c'est avec un certain soulagement que le 1er octobre 1669, l'on se sépara définitivement de La Salle.

Après deux semaines de navigation, le bout du Grand Lac apparut enfin… Un gros cours d'eau au débit impressionnant nourrissait le monstre. Il s'agissait de la rivière Niagara. Notre guide nous apprit que cet énorme torrent rejoignait un autre lac, encore plus grand, peuplé jadis par la nation Érié[33], d'où son patronyme. Puis, avec un air d'enfant espiègle, il nous promit une surprise stupéfiante.

La rivière torrentielle roulait dans une vallée si encaissée, qu'elle devenait impossible à remonter ou à portager. En iroquois, Niagara signifie : *les eaux qui grondent* ; je me doutais bien que cette rivière était parsemée de chutes redoutables dont le bourdonnement se répercutait sur les falaises escarpées, mais j'étais loin de m'attendre au spectacle qu'elle nous réservait…

33. Nation exterminée par qui vous savez…

L'on dut grimper sur le plateau en vue de poursuivre notre route, avec tous les risques et les efforts que cela comportait. Le travail en valut la peine, car, deux jours de marche plus tard, un grondement sourd se fit entendre dans le lointain, lequel se faisait de plus en plus puissant. Un magnifique arc-en-ciel se dessinait en permanence au-dessus de la gorge. La noirceur nous obligea à dresser notre campement sur la falaise nordiste du canyon. Toute la nuit, je me demandai ce qui nous attendait plus loin. Le guide, toujours mystérieux, se récusait dans son silence en affichant un sourire énigmatique, telle une *Mona Lisa* d'un genre particulier.

À l'aurore, nous étions tous fébriles de voir cet époustouflant phénomène géologique qu'aucun homme blanc n'avait encore vu… Au fur et à mesure de notre progression, l'air devenait de plus en plus humide ; un vrai brouillard londonien. Alors que le bruit des eaux devenait assourdissant, je devinai qu'il s'agissait d'une cataracte. J'en avais déjà vu en France et surtout, à Québec : les fameuses chutes Montmorency et celles de la rivière Chaudière. Mais rien de comparable à ce que je voyais tout à coup…

Tout l'horizon n'était qu'une immense cascade ! Des trombes d'eau se déversaient de la falaise surplombante, parfois en ligne, comme un gigantesque mur d'eau et d'écume, tantôt dans un demi-cercle en fer à cheval formant une colossale marmite bouillonnante. Nous étions sur la falaise, légèrement plus hauts que la large rivière qui s'étalait sur plus de deux milles avant de chuter net dans le vide. En regardant en contrebas, j'éprouvai le vertige pour la première fois de ma vie.

—Alors, me demanda notre guide, cela valait-il le déplacement ?

—Les mots me manquent, dis-je. Je n'aurais jamais cru voir une telle chose dans ce monde. C'est certainement l'une de ses merveilles !

Ces chutes de la rivière Niagara sont tellement spectaculaires qu'elles embrouillent nos sens et nous poussent à surévaluer leur hauteur. Ainsi, le père Hennepin, qui passera en ces lieux dix ans plus tard lors d'une autre mission de découverte en compagnie de l'infatigable et persévérant sieur de La Salle, les estimera à 600 pieds de hauteur dans son journal de voyage, alors qu'elles n'en font pas deux cents. Au nord de Québec, l'eau de la torrentielle rivière Montmorency tombe d'une hauteur de près de 300 pieds, avant de rejoindre le majestueux Saint-Laurent, sauf qu'elle n'a pas cette splendeur ; par manque de largeur, sans doute.

Devant ce phénomène géologique époustouflant, je me rendis compte que tous les Grands Lacs communiquaient les uns avec les autres, pour aboutir dans le fleuve Saint-Laurent… À lacs géants, cours d'eau géants aussi, tout s'expliquait. Autrement dit, le Saint-Laurent est la décharge des Grands Lacs, qui eux, drainent une partie des eaux de l'Amérique du Nord. Nous apprendrons plus tard que le Mississippi était son pendant sudiste.

Nous étions donc au cœur du continent qui irriguait ses immenses plaines fertiles, tout comme le muscle cardiaque nourrit le corps du sang frais qui pulse dans ses artères.

Nous arrivâmes au lac Érié à la fin du mois d'octobre et nous en prîmes possession au nom du roi de France, comme terre inoccupée, dans une très officielle cérémonie protocolaire.

Les deux missionnaires, Dollier de Casson et Brehant de Galinée, accompagnés de sept Français, furent les premiers Européens à hiverner en ce pays. À défaut d'avoir trouvé le chemin de la mer de Chine, cette expédition ne reviendra pas bredouille puisqu'elle annexera à la Nouvelle-France cet énorme territoire des Grands Lacs : les Pays d'en Haut.

À la fin de l'hiver, bien que n'ayant pas encore trouvé la fameuse rivière Ohio nichée à l'autre bout de l'immense lac, à court de vivres et de munitions et souffrant nous aussi du mal du pays, nous entreprîmes le chemin du retour. Le trajet nous parut plus facile que l'aller, car à l'instar des chevaux sentant l'écurie, nous ne ménagions pas nos efforts.

Afin de retirer le plus d'informations possible de notre voyage, vu que notre mission première avait échoué, il fut convenu de revenir par le nord, quitte à allonger le retour. Subséquemment, nous franchîmes le détroit qui sépare les lacs Érié et Huron par la rivière qui porte, comme dirait La Palisse, le nom de Détroit[34]. Un lac imposant en son centre, mais qui faisait figure de nain par rapport à ses grands voisins (Érié et Huron), reçut le nom de Sainte-Claire en hommage à Claire d'Assise.

Après avoir remonté sur toute son incroyable longueur le lac des Hurons, nous fîmes escale au poste de traite avancé, situé sur une île dont la forme ressemble à une carapace de tortue géante. La traduction

34. Un fort fut construit sur ses rives en 1701 et porta le patronyme du ministre de la Marine d'alors : Fort Pontchartrain. L'aventurier et officier Antoine Laumet de la Mothe, Sieur de Cadillac, sera le fondateur de ce poste avancé, les débuts de Détroit (Michigan).

algonquine est : *Michillimakinac*, lieu que le grand Champlain francisa avec l'appellation *Grand-Portage*. Nous y refîmes nos forces avant de continuer ce merveilleux et exténuant périple. Remis de notre fatigue, nous entreprîmes la dernière partie de notre expédition au début du mois de juin. La traversée d'une vaste baie (future baie Georgienne) nous occasionna une frayeur lorsque le mauvais temps se mit de la partie. Nous perdîmes un canot, mais récupérâmes l'équipage sain et sauf. La remontée de la tumultueuse rivière des Français (nommée ainsi après le passage de Champlain et de ses compagnons) exigea bien des portages avec la peine qui s'ensuivait. Sa source, le lac Nipissing, par contre, fut des plus faciles à traverser et des plus accueillants, aussi, grâce au peuple pacifique qui l'habitait.

Une autre rivière torrentielle, la Matwin, déboucha enfin dans la puissante rivière des Outaouais, qui nous transporta allègrement vers le Mont-Royal. Pour y parvenir, il nous fallut faire deux semaines de chevauchée nautique endiablée.

En chemin, pour rentabiliser le voyage, mes compagnons échangèrent ce qu'il leur restait de marchandise contre des fourrures. Quant à moi, puisque je n'avais pas apporté de fournitures de troc, je passais mon temps à soigner des indigènes, prévenus, on ne sait trop comment, de la venue d'un chaman blanc. Évidemment, je dus accepter leurs présents pour ne pas les froisser. Je revins donc avec un volume impressionnant de fourrures et autres objets décoratifs, dont trois belles robes en cuir fin, ornées de perles aux motifs géométriques ravissants.

Chapitre 23

Le retour et une révélation étonnante

Le 18 juin de l'an 1670, après une absence de 347 jours, nous débarquâmes à l'endroit qui deviendrait La Chine, puis Lachine, sans en avoir trouvé la route, mais riches d'une expérience inoubliable. La boucle était bouclée et j'avais tenu mes engagements auprès de mon fils, puisque j'étais revenu au bercail moins d'un an après mon départ. Toutefois, je ne pouvais quitter mes compagnons de route sans leur adresser un dernier au revoir.

—Messieurs, ce fut un réel plaisir de vivre cette grande aventure avec vous, leur lançai-je. Il serait imprudent, pour ne pas dire insensé, de tout risquer en affrontant les derniers obstacles qui vous séparent de Montréal. Patientez encore un peu, je vais vous envoyer une charrette pour vous conduire à la bourgade en toute sécurité. Quant à moi, je suis tellement impatient de revoir les miens que je vais m'y risquer, mais rassurez-vous, je connais ces rapides comme ma poche et je sais nager. *Deseronto, mon frère, est-ce que tu préfères attendre la charrette ici ou cheminer tranquillement sur la piste de portage jusqu'à chez moi ? Car bien sûr, je t'invite.*

—Tu voudrais que j'abandonne mon partenaire d'aventure au moment où il en a le plus besoin ? Aigle Blanc, tu me connais mal ! Nous avons vaincu ensemble des courants plus redoutables ; allons, assez causé, ta famille t'attend et j'ai hâte de les connaître… Depuis le temps que tu m'en parles.

Joignant le geste à la parole, faisant corps avec la fine embarcation, l'Indien fit faire demi-tour au canot et le dirigea dans le sens du courant.

Restés sur le rivage, mes compagnons nous souhaitèrent bonne chance et nous donnèrent rendez-vous le lendemain au marché des fourrures qui se tenait sur le terrain communal.

Le leste canot prenait de la vitesse au fur et à mesure que le courant nous entraînait. Pour rester manœuvrable, l'embarcation devait aller légèrement plus vite que celui-ci, d'où la raison pour laquelle nous donnions de petits coups de pagaies, ce qui nous permettait de garder le contrôle.

Beaucoup plus lourd que moi, Deseronto casait sa grande carcasse à l'arrière, tandis que nos bagages étaient répartis au milieu. Quant à moi, je me tenais agenouillé à l'avant pour mieux diriger le canot dans les rapides. Nous étions donc parés pour cet ultime défi. Les premiers sauts furent franchis sans trop de difficulté. L'excitation commençait à nous gagner ; bientôt, nous aperçûmes la maison fortifiée perchée sur son îlot luxuriant. Mon cœur battait la chamade. J'aurais voulu aller plus vite, mais mon compagnon calma mes transports. Celui-ci dut crier pour couvrir le vacarme causé par les eaux vives.

—Pas si vite, Aigle Blanc, nous risquons d'embarquer trop d'eau au prochain saut. Si nous déversons, nous ne serons pas plus avancés !

Il avait raison ; je laissai donc traîner la spatule dans l'onde agitée pour freiner notre descente. Afin de me calmer les esprits et en même temps, avertir ma famille de notre arrivée imminente, je poussai trois fois mon glatissement d'aigle. Comme s'ils me répondaient, les loups et les chevaux poussèrent leur cri à leur tour, alors que Deseronto répliqua avec son cri de guerre. Il s'ensuivit une cacophonie audible de Lachine à Montréal, qui vit un nuage blanc s'envoler au-dessus de l'île aux Hérons, perturbée par tout ce vacarme.

Toute la famille accourut sur la berge pour assister à notre arrivée. Les deux bras tendus dans les airs, je secouai la pagaie en signe de salut, pendant que mon compagnon en faisait autant. Des débordements de joie parvinrent à couvrir le tumulte des eaux. Je nous dirigeai aux abords de l'îlot en sachant qu'aucune roche traîtresse ne s'y dissimulait, puisque je l'avais moi-même débarrassé de tout récif. Le moment était critique. Un seul faux mouvement et nous chavirions. Une fois au cisaillement du courant, à la pointe de terre aval, je conduisis le canot de biais sur la ligne tangible de l'eau et, au moment où l'avant passait dessus, je plantai la pagaie le plus loin que je pus, en la ramenant brusquement sur la pince avant du canot. De son côté, mon coéquipier accentua le mouvement giratoire de son aviron, tout en se couchant sur le bord intérieur. Cette double manœuvre eut pour heureux résultat de faire pivoter notre esquif dans un gracieux virage à 180 degrés, ce qui nous plaçait dans le sens opposé du courant. Cette figure s'appelle *un arrêt contre-courant* ; nous l'avions exécutée mainte fois, mon compagnon et moi, car elle est indispensable pour quiconque s'aventure sur des eaux tumultueuses et veut s'arrêter derrière un gros rocher ou une pointe de terre afin d'étudier la meilleure voie à suivre

pour ne pas se jeter imprudemment dans un remous ou une cascade. La manœuvre avait réussi une fois de plus. Je sautai prestement dans l'eau peu profonde et courus dans les bras ouverts de ma bien-aimée. Incapables de nous parler tant l'émotion était intense, nous nous étreignions avec fougue et passion, tout en riant et pleurant à la fois.

—Mon amour, comme je me suis ennuyé de toi, réussis-je à articuler en hoquetant. Cent fois j'ai voulu rebrousser chemin, mais notre sacrifice aurait été vain si je n'avais pas accompli la mission pour laquelle nous avons fait tant d'efforts et connu tant de peines.

Voyant mes sœurs qui se tenaient à une distance respectueuse, je les appelai.

—Mes très chères sœurs, venez que je vous embrasse aussi ! Vous m'avez beaucoup manqué ! Et toi, mon grand compagnon, ne reste pas planté là à t'essuyer les yeux. Faisons-nous une belle accolade, mais fais attention de ne pas me briser les os, dis-je à Christian, qui lâcha un grand éclat de rire. Eh, vous, les animaux, votre tour viendra bientôt ! Mais… où est le petit Paul ?

—Il dort, me rassura ma femme, c'est l'heure de sa sieste et j'ai cru qu'il serait préférable que tu le réveilles en douceur dans son lit.

—Tu as bien fait, mon cœur ; rien ne presse, à présent. Et le bébé, dort-il lui aussi ?

À cette question, toute joie disparut du visage de ma douce, non sans me faire craindre le pire.

—Je l'ai perdu à la naissance, m'apprit-elle en sanglotant. Rien ni personne n'aurait pu le sauver, pas même toi ; il est mort-né ! Ne te culpabilise pas, ton absence n'y est pour rien.

—Ne pleure pas ma mie, nous en aurons d'autres. L'important, c'est que tu sois en bonne santé.

Inexplicablement, ma pauvre femme redoubla ses pleurs.

—Justement, je ne pourrai plus en avoir, lâcha-t-elle en hoquetant de douleur.

—Dieu nous a donné un enfant en santé et nous le sommes aussi ; le reste importe peu. Ne te désole pas, mon amour, il vaut mieux que tu n'aies plus d'autres enfants ; ton corps est trop fragile pour supporter les contraintes d'une grossesse et de l'accouchement. Ma mère non plus n'était pas faite pour enfanter et mon père l'aimait autant que je t'aime.

—Elle a tout de même réussi à faire trois enfants, fit remarquer Catherine en soupirant.

—On sait où cela l'a entraînée. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive la même chose, je tiens tellement à toi. Crois-moi, ma chérie, l'important c'est d'être entourés d'amour et nous avons cette chance. Tous ensemble, nous formons une grande et belle famille, dis-je en englobant tout mon monde, y compris mon compagnon sauvage, à qui je m'adressai en français. Viens, Deseronto, que je te présente. Voici mon ami Deseronto, un Iroquois de la nation des Tsonnontouan[35] avec qui j'ai fait ce très long voyage. Il a été un équipier hors pair et un compagnon de voyage plus qu'agréable.

Bâti tel un olympien, Deseronto ressemblait à une statue en bronze avec ses longs cheveux de jais retenus par un lacet en cuir qui encadraient un visage fin et racé aux yeux noirs pétillants d'intelligence. Ce grand gaillard semblait aussi impressionné qu'intimidé devant la famille qui le couvait des yeux.

—Deseronto, je crois que tu connais tout le monde, mais je te les présente tout de même. Voici, bien sûr, ma chère épouse Catherine, dont je t'ai amplement vanté les charmes, ma sœur aînée Josnée, heureuse de mon retour, bien qu'encore en deuil, ainsi que ma jeune sœur espiègle et de plus en plus jolie : Anne-Marie. Et je te présente aussi le seul homme que je connaisse en ce pays qui soit légèrement plus grand que toi, le parrain de notre fils, mon ancien engagé et aujourd'hui partenaire du domaine : Christian.

Ce dernier resta tout surpris de sa promotion, bien méritée au demeurant !

—Quant au petit Paul, tu le verras au souper ! déclara ma femme, à nouveau enjouée.

—Où est Marie ? questionnai-je, en remarquant l'absence de notre bonne.

—Elle prépare ton plat favori pour ce soir, me répondit ma douce.

—Lequel ? C'est que j'en ai plusieurs.

—Dont tu raffoles autant que le cassoulet ?

—Le cassoulet de Castelnaudary ?

—Non, celui de par ici, répondit malicieusement la coquine avant d'ajouter aussitôt : mais oui mon cœur, TON cassoulet de Castelnaudary.

—Il nous en parlait souvent de ce plat avec envie quand il mangeait la *sempiternelle* sagamité, rigola Deseronto.

35. Connu aussi sous l'appellation anglaise de Seneca.

Je fus surpris par la qualité du français de mon ami prétendument sauvage. Je tâcherais d'élucider ce mystère plus tard. En attendant, je déclarai à l'assemblée familiale :

—Bon, les présentations sont faites. Comme dirait notre chef de mission, le sieur René-Robert Cavelier de La Salle : *Au rapport* ! lançai-je en imitant le ton autoritaire de l'explorateur malchanceux. Quoi de neuf à la maison ? À la bourgade ? Au pays, quoi ! Depuis le temps que je suis parti, il a dû s'en passer des choses !

Tout de noir vêtue, comme à son habitude, Josnée, prit la parole.

—Tout d'abord, comme le reste de la famille, je suis heureuse que tu sois revenu sain et sauf. Aussi, je tiens à souhaiter la bienvenue à ton ami indien.

—Veuillez pardonner mon ignorance, belle brune, mais, c'est quoi un Indien ? questionna galamment Deseronto.

—Un Indien… balbutia ma sœur dont le teint vira au cramoisi, c'est… un habitant de l'Inde.

—Et, où est-ce, l'Inde, jolie savante demoiselle ?

—En Asie méridionale, répondit la jolie savante demoiselle aux joues pivoine.

—Asie, Inde… ces noms ne me disent rien du tout ! Pourtant, j'ai sillonné le pays, des neiges éternelles de l'océan glacial aux chaleurs étouffantes du Bayou. De l'embouchure du Mississippi, je suis allé sur les côtes échancrées de Guesh-Pesh, le *Bout du Monde,* en algonquin, qui fut francisé en Gaspésie. J'ai visité ce que vous appelez les Pays d'en Haut, qui sont baignés de mers douces à l'intérieur des terres, et je n'ai jamais rencontré quiconque prononcer ces noms, fit savoir le Tsonnontouan, qui me surprit encore plus par son vocabulaire châtié.

Moi qui croyais qu'il comprenait à peine notre langage… Il feignait ne pas le connaître pour mieux surprendre les conversations de La Salle et des missionnaires, ainsi que celles des autres Français du groupe ; un genre d'espion, en définitive…

—Ta remarque est juste et tu ne seras pas surpris que je me la sois déjà faite, répondis-je à son questionnement. Quand des astronomes ont pu prouver que la Terre était bel et bien ronde, certains ont dit, et avec justesse : « Donc, si nous voguions assez longtemps sur la vaste mer océane inconnue, cap à l'ouest, on finirait par… »

—Aboutir à l'est ? se risqua Deseronto.

—Exact ! Et qu'y a-t-il à l'est, à la même hauteur ou latitude que les Antilles ? Les Indes, bien sûr ! Or, on sait à présent que ce n'est pas

la partie orientale de la péninsule indienne, ô combien grande, mais trois fois plus petite que les côtes connues de l'Amérique que Christophe Colombo a fortuitement découvertes. Il s'agissait plutôt d'un immense continent, et tout nouveau, visité et décrit par le Florentin Amerigo, ou Americ Vespucci, qui a inspiré le nom d'Amérique aux cartographes. Et même si maintenant, l'erreur est connue, on continue malgré tout à vous appeler *Indiens.* Par habitude, j'imagine. Et vous avez fini par adopter cette appellation, sauf les esprits curieux et intelligents comme toi. Beaucoup de nos contemporains vous surnomment *Sauvages* ; ça n'a rien de péjoratif, puisque le mot provient de *sylva*, qui veut dire forêt. Pourtant, je n'aime pas ce nom, dont le sens est ambigu. D'autres disent maintenant *Indiens d'Amérique*… C'est un peu long, et c'est pourquoi moi, je préfère le néologisme d'*Amérindiens*… Mais, dis-moi, où as-tu appris à parler aussi bien le français ?

—Un ami de mon père, qui est décédé, m'a élevé ; je n'avais que deux ans et six mois quand mon père s'est noyé. C'était en 1642. Il avait 44 ans et s'appelait Jean Nicollet…

—Jean Nicollet ! m'écriai-je, estomaqué. Le découvreur ? Le truchement ? Le diplomate ?

—Lui-même, confirma Deseronto. Chez les Blancs, personne n'est au courant de ma naissance, à part ma famille adoptive et vous. J'avais une sœur de deux ans plus jeune que moi, qui elle, a eu la chance d'être reconnue. Peut-être qu'ils ont jugé qu'un enfant illégitime pouvait passer, mais deux, c'était trop pour un homme religieux comme lui. On me considérait plus comme un domestique que comme un membre de la famille. Mon éducation, je l'ai faite en écoutant les précepteurs de ma sœur, caché dans un placard. À quinze ans, je me suis enfui et je suis retourné au village de ma mère, une *Ouinipegon*[36]. Les Anglais ont un peu déformé cette appellation, car ils disent : *Winnebago*. Ma mère vivait dans la baie des Puants, ou Green Bay, au grand lac Michigan. Malheureusement, elle n'était plus là lorsque j'y suis retourné. Elle avait été capturée par des Iroquois tsonnontouan. Ceux du village où je t'ai conduit, Aigle Blanc. C'est là que je l'ai retrouvée, et elle était heureuse d'y vivre. Elle m'a transmis ses valeurs ancestrales, ainsi que celles de son nouveau peuple. En moins d'un an, je vivais comme eux. Quand j'ai grandi (tout le monde sourit à cette évidence), j'ai voulu revoir mon pays d'enfance aux Trois-Rivières.

36. Ce nom signifie : gens des eaux puantes à cause des marécages. Les Français les nommaient dédaigneusement : *Les Puants*.

Mes parents adoptifs, les de Chavigny, étaient morts, et ma sœur Marguerite s'était mariée à Jean-Baptiste Legardeur de Repentigny. Ils ont cinq beaux enfants. Quand j'ai appris qu'une expédition se préparait pour visiter les Grands Lacs, j'ai offert mes services en tant que guide et c'est comme ça que l'on s'est connu, Aigle Blanc…

—Aigle Blanc ! fit ma mie avec un gracieux sourire. Comme c'est charmant. Je trouve que ce nom te convient à merveille ; d'ailleurs, c'est ainsi que je t'appellerai, désormais.

—Pour toi, je serai toujours Aiglon, mon cœur. Réservons ce nom à Deseronto et ses frères amérindiens, si tu le veux bien.

—Amérindien… J'aime mieux ça, décréta notre invité en riant, dont la bonne humeur entraîna un rire généralisé.

—Christian ! m'exclamai-je. J'ai failli oublier nos compagnons de voyage. Vite, attelle Coquette à la charrette et va les chercher à la seigneurie de la côte Saint-Sulpice. Ensuite, conduis-les au presbytère de Montréal. S'il le faut, nous ramènerons les canots demain.

Il était maintenant temps que je m'occupe des animaux. Les loups, frustrés d'être enfermés dans leur tanière, avaient décidé de s'échapper par la sortie secrète. Emportés par le courant, ils nagèrent vigoureusement pour entrer dans la crique, d'où ils émergèrent en quelques bonds avant de me sauter dessus et de me renverser. Après quoi, ils me lichèrent le visage à grands coups de langues râpeuses. Croyant à une attaque aussi subite qu'inhabituelle, Deseronto décrocha prestement son tomahawk pour me défendre, puis se ravisa à la vue de ma mine réjouie. Jouant plus que luttant, j'entourai les loups par le cou tout en essayant de maîtriser leur ardeur. Ce faisant, je procédai aux présentations.

—Le plus gros s'appelle Capitaine et son frère, le plus espiègle, Vif-Argent. Je t'ai raconté comment je les ai sauvés à leur naissance ; comme je suis la première créature vivante qu'ils ont vue et sentie, ils me prennent pour leur mère et leur père. Approche pour qu'ils reniflent ton odeur.

Sans crainte, Deseronto mit un genou à terre et tendit ses larges mains ouvertes vers le ciel. Les loups le flairèrent avec circonspection, puis, comme ils ne décelaient aucune animosité, se mirent à lui lécher la paume, non sans créer une agréable chatouille qui fit rire notre ami.

—Quelles belles bêtes ! Aigle Blanc, tu es un grand chaman, un véritable *manitouirinioux*[37], comme l'était mon père. Avec toutes ces

37. *L'homme merveilleux :* surnom donné par les Amérindiens des Grands Lacs à Nicollet.

belles choses qui t'entourent, tu es aussi le plus heureux des hommes, laissa entendre Deseronto en désignant l'environnement de sa main. Cela inclut les humains, les animaux et ton site enchanteur !

Josnée rougit à nouveau. Je n'avais pas manqué de remarquer que le regard de mon ami s'était arrêté sur elle lorsqu'il dit : belles choses. Je n'avais pas vu ma sœur dans cet état depuis la disparition tragique de Nicolas et j'en fus touché. Pour détendre l'atmosphère, je demandai :

—Et des *orignaux* de France, en as-tu déjà vu ?

—Tu parles des chevaux, sans doute. Non, seulement en image ou sur des tableaux ; vite, montre-moi ces merveilles.

Christian sortait justement la grande jument brune. Lorsque j'allai la flatter, elle en renâcla de satisfaction.

—Celle-là, dis-je, c'est Coquette. Au fait, je te la donne, Christian ; elle est de taille à te porter.

—Partenaire et en plus, tu me bailles maintenant ce superbe animal ; c'est trop, Aiglon, je ne sais que dire.

—Dis-moi merci et n'en parlons plus. En revanche, je voudrais que tu réserves son prochain poulain à notre ami.

—Il n'aura pas à attendre longtemps, elle est à nouveau grosse. Ton étalon, même s'il est petit, trouve chaussure à son pied, si je peux dire.

Cette remarque nous fit tous pouffer de rire. Voyant que Domino s'impatientait, j'allai dans son box.

—Tout doux, mon beau, moi aussi je me suis ennuyé de toi ! Viens, sortons à l'air libre ; toi aussi, ma belle La Ziza… Venez manger de bonnes carottes juteuses.

Les chevaux frémissaient d'impatience tant leur hâte de se dérouiller les pattes les travaillait. Je proposai une petite randonnée à ma belle, histoire de retrouver nos montures et avoir un peu d'intimité amoureuse en même temps. Catherine fut ravie de ma suggestion. Nous équipâmes donc nos fringants destriers de leur luxueuse selle, avant de les enfourcher et de nous offrir une agréable randonnée.

—Josnée, criai-je à ma sœur avant de partir, fais visiter la maison à notre invité, nous avons besoin de nous dégourdir les jambes.

Celui-ci avait entre autres noms, *Achirra*, mot algonquin qui signifierait super homme ou homme double. Il faut croire que la luxueuse robe de mandarin en soie qu'il portait en prévision d'une rencontre avec un peuple chinois avait grandement impressionné les Indiens.

Je crus entendre une remarque moqueuse du genre : *entre autres choses*, mais ne la relevai pas. Ma sœur et moi, nous nous comprenions à demi-mot.

Ah, quelle belle balade ce fut ! Tout d'abord, une galopade endiablée le long de la berge nous emmena en peu de temps jusqu'à la crique où attendaient patiemment mes compagnons d'expédition. Je m'excusai du retard involontaire de Christian, que nous venions de doubler, et leur présentai mon épouse par la même occasion.

—Votre mari, chère madame, a été un compagnon de voyage exquis, déclara Dollier de Casson. Il nous parlait souvent de vous en des termes si élogieux, que nous croyions que l'éloignement le poussait à exagérer. Mais en vous voyant, je dois reconnaître qu'il faisait preuve de retenue dans ses louanges…

—Dites-moi, mon bon Père, ne seriez-vous pas en train de faire la cour à ma femme ? plaisantai-je.

À cette boutade, tout le monde s'esclaffa.

—C'est ce que je vous disais, il avait toujours les mots pour nous faire rire et détendre l'atmosphère qui était souvent pesante, surtout à l'aller, enchaîna Dollier.

Sur ces entrefaites, Christian arriva. Je l'aidai à arrimer les bagages et les trois canots de façon à ce que rien ne s'abîme. Puis, après avoir donné rendez-vous à tous à la foire de pelleterie le lendemain, Catherine et moi laissâmes mes compagnons de voyage aux bons soins de notre nouvel associé et prîmes un sentier discret qui montait dans les bois. Rendus au sommet d'une colline, où le panorama valait à lui seul le déplacement, une clairière d'herbe tendre nous invita à faire une halte, pendant que nos montures en profitaient pour brouter les pousses. Nous nous retrouvions enfin en tête-à-tête, sur la mousse moelleuse qui nous fit le plus doux des lits. Je crois même que le chant des oiseaux couvrit nos râles passionnés, à défaut de les accompagner. Au chapitre des caresses, nous avions un an à rattraper. Il nous faudrait donc plus qu'une heure pour y arriver, mais nous avions un invité et un bon souper qui nous attendaient. De plus, je mourais d'envie de revoir mon fils. Aussi, après un dernier fervent baiser, nous enfourchâmes nos chevaux, rassasiés eux aussi…

Personne ne se formalisa de notre retard, nos mines alanguies parlaient pour nous. Le petit Paul, éveillé depuis longtemps, jouait avec notre nouvel ami. Quand nous fîmes irruption dans la grande cuisine, il courut vers moi et me sauta au cou.

—Papa ! Mon papadou ! Tu es revenu ! Oh, que je suis content ! Ton ami l'Indien m'a raconté comment vous avez tué de nombreux canards avec des flèches ; m'as-tu rapporté un arc ?

—Bien sûr, mon pitchounet qui parle maintenant comme un grand, le complimentai-je en l'embrassant. Regarde dans mon sac… J'ai plein de belles fourrures pour te faire un beau manteau d'hiver et des bottes, aussi. Il y en a pour toute la famille, ainsi que pour vous, Marie ; je ne vous ai pas oubliée, ni votre bonne cuisine.

—Oh, oui ! Il en parlait souvent, confirma Deseronto en riant.

—Monsieur Jean, laissa entendre notre *fée du logis*, je suis tellement heureuse que vous soyez revenu, c'est une bénédiction ! Cette maison revit ; elle était comme un navire sans son capitaine. Même si Christian s'occupait du domaine à la perfection, il n'en est que le lieutenant.

J'allai embrasser cette bonne dame qui faisait partie aussi de la famille. Elle essuya ses yeux rougis en pestant contre les oignons qui la faisaient pleurer.

—Hum… Ça sent bon ! Mettons-nous à table et faisons honneur à ce plat qu'aimait par-dessus tout le bon roi Henri IV.

Ce fut le meilleur cassoulet que j'aurai mangé de ma vie. Il est vrai qu'après la fameuse sagamité, n'importe quoi aurait eu un goût divin. Le vin, lui aussi, était plus que le bienvenu ! Le souper était animé comme jamais ; la bonne humeur, les rires et les conversations fusaient de partout. Même Josnée avait retrouvé sa joie de vivre, qui faisait plaisir à voir. Elle s'empressait de servir notre hôte avec des regards qui ne trompaient pas.

La veillée dura très tard. Enfin, chacun regagna sa couche, tandis que Deseronto préféra dormir à la belle étoile, sur sa couverture. Il lui faudrait du temps avant d'apprendre à profiter douceurs de la civilisation. Parlant de douceurs, je les retrouvai dans les bras de mon adorée. La nuit fut empreinte de nos cris étouffés, au cours de laquelle nous mêlions nos âmes et nos corps dans une sublime communion de nos êtres énamourés.

Le petit déjeuner fut tout aussi joyeux que le repas de la veille. Josnée, qui resplendissait dans sa belle robe en fin coton bleu ciel, posa, dans un charmant sourire, une question intéressante à notre invité d'honneur.

—Dites-moi, monsieur l'Amérindien, je trouve votre nom très beau, Deseronto, mais possédez-vous aussi un nom chrétien ?

—Bien sûr, belle brune. Mon nom de baptême est Gabriel…

Ma sœur resta interdite. Ses yeux s'embrouillèrent et elle quitta précipitamment la table pour aller s'enfermer dans sa chambre.

—Ai-je commis un impair ? s'informa anxieusement Gabriel.

—Sûrement pas ; je vais voir de quoi il en retourne… Continuez sans moi.

J'allai cogner doucement à la porte de Josnée, qui finit par m'ouvrir, les yeux rougis…

—Que se passe-t-il ma chère sœur ? Qu'a dit Gabriel pour te mettre dans cet état ?

—Gabriel… L'ange Gabriel qui chassait les dragons, ça ne te dit rien ?

—Tu dois confondre avec Saint Georges, mais quel rapport y a-t-il avec notre Gabriel ?

—Tu te souviens du temps où pour me consoler de la perte de Nicolas, tu disais, et je ne m'en souviens que trop bien : « Peut-être qu'un jour, Dieu t'enverra un homme aussi bon que lui… » Eh bien, c'est fait ! Ton ami porte le nom d'un archange et a vaincu le démon du chagrin qui rongeait mon cœur. C'est cette révélation qui m'a bouleversée.

—Tu me rassures et m'inquiètes à la fois, ma chère Josnée. Je ne voudrais pas que tu fondes trop d'espoir sur Gabriel. Tu sais, connaissant sa nature indomptable, il sera toujours amené à courir aux quatre coins du monde, fût-il rond.

—Et si l'amour était plus fort que tout ? « *Omnia vincit amor !* » s'emporta ma sœur avec un sourire épanoui et radieux.

—Que le Ciel t'entende, Josnée chérie ! En attendant, es-tu prête à affronter ton destin ?

—Fin prête, monsieur mon frère ! fit-elle fièrement en mimant un soldat sous les ordres, avant d'ajouter timidement : « Et tremblante d'appréhension… »

Gabriel accourut au bas de l'escalier pour prendre les fines mains blanches de ma sœur dans les siennes, fortes et bronzées.

—Est-ce que ça va, Josnée ? chuchota-t-il avec émotion. T'aurais-je fait de la peine sans le vouloir ?

—Nullement, mon cher Gabriel Deseronto ; au contraire, votre arrivée soudaine sur cette petite île m'a rendu la joie de vivre. Le bonheur que j'ai ressenti en apprenant votre si joli prénom m'a bouleversée, au point où j'ai voulu cacher mon émotion subite, par coquetterie

féminine… À présent, si nous finissions ce déjeuner, nous pourrions tous aller à la foire de Montréal… Qu'en pensez-vous, mon bel ange ?

Cette fois, ce fut au tour de Gabriel de rougir comme un jouvenceau.

Chapitre 24

L'amour triomphe de tout !

Christian se chargea d'emmener toute la gent féminine en charrette, pendant que Gabriel et moi descendions en canot avec les peaux que nous voulions vendre. Personnellement, je gardai les miennes pour faire confectionner de beaux habits chauds à mes proches et ainsi, conserver le souvenir de toutes ces gentilles personnes qui m'en avaient fait don.

Sur le terrain communal, il y avait foule pour l'occasion. Plusieurs nations amérindiennes étaient représentées. On pouvait y croiser majoritairement des Algonquins, des Outaouais, plusieurs Hurons, des Montagnais et des Iroquois. Les autres peuples vivant au loin préféraient se servir de leur voisin en guise d'intermédiaire. Ils campaient tous sur le tertre surélevé entre le fleuve et les premières habitations françaises, dépourvues de palissades depuis la paix de 1667. Tous paraissaient avoir mis leurs dissensions de côté pour faciliter les échanges.

Les commerçants avaient dressé leurs baraques volantes[38] en lignes, de part et d'autre du chemin de terre circulant parallèlement au fleuve. Depuis une ordonnance royale, c'était l'endroit privilégié pour traiter avec les autochtones.

Avant son départ, Tracy lui-même avait fixé les cours de change sur les fourrures afin d'éviter les abus et les surenchères. Chez les Anglais et les Hollandais, par contre, les taux fluctuaient selon la loi de l'offre et la demande. En général, nos concurrents payaient le double des Français, si ce n'était le triple ! En Nouvelle-France, le commerce de la fourrure était un monopole d'État, alors qu'ailleurs, l'entreprise privée s'en chargeait. Une raison de plus pour certains de détourner des arrivages de peaux vers Albany et New York ; même des Français faisaient de la contrebande. À commencer par des Groseilliers et Radisson, mais on connaît la cause : une autre bourde de nos dirigeants !

Un vaste dais en toile multicolore abritait les gouverneurs[39] et dignitaires de la ville, alors que le pavillon fleurdelisé de la France flottait au vent. Tout ce beau monde recevait en grande pompe les

38. On les appelait ainsi parce que démontables sitôt la foire terminée.

39. Rémy Courcelles représentait le roi et François-Marie Perrot était le nouveau gouverneur de Montréal.

délégations successives des Premières Nations, en y allant de discours emphatiques et de généreux présents, question de renouveler, par le fait même, des alliances d'amitié entre nos peuples.

Les Amérindiens, plus sensibles au sens du partage équitable, voyaient d'un mauvais œil des marchandages âpres et intéressés par l'appât du gain que certains marchands affichaient.

Notre arrivée ne passa pas inaperçue. De nombreux amis, autant de Deseronto que de moi, vinrent nous saluer chaleureusement. Pour nous taquiner, certains nous traitaient de Chinois à la rigolade, à commencer par Charles Le Moyne, à qui je présentai mon compagnon en me gardant bien de lui dévoiler ses origines. C'était à Gabriel de le faire, mais il ne le fit pas. Non seulement Charles acheta toutes les peaux proposées par Deseronto à un tarif avantageux, mais de plus, il lui fit cadeau d'un fusil dernier modèle de l'armurerie de Saint-Étienne. La platine ornée d'élégantes arabesques ravit mon ami et peut-être futur beau-frère, pourquoi pas ?

Pour ajouter encore plus d'animation à cette journée de foire, un imposant navire en provenance du vieux pays aborda au port. La traversée avait duré plus que de raison : près de trois mois. Beaucoup avaient souffert de maladies, faisant que la moitié occupait l'hôpital de Québec, alors que le tiers des bien-portants avait pris racine dans la capitale. Les autres braves colons étaient restés sur le bateau transocéanique qui se risqua dans les perfides eaux du chemin qui marche jusqu'aux Sault-Saint-Louis... Il fallait une sacrée dose de courage, ou d'inconscience, pour affronter le fleuve, car le Saint-Laurent, parsemé d'îlots, de récifs et de hauts-fonds, a la fâcheuse habitude de fluctuer au gré des tempêtes, ce qui permettait difficilement aux gros navires de se rendre jusqu'à Montréal. Mais, grâce à nos bons pilotes, rien de tragique n'arriva, et les nouveaux colons purent débarquer. S'ils étaient un peu craintifs de voir tant *d'Indiens* dans la foule, ils étaient aussi excités d'entreprendre une nouvelle vie.

Je les comprenais, puisqu'il n'y avait pas si longtemps, j'étais moi-même passé par là. Pourtant, mes concitoyens me considéraient déjà comme une personne ayant une grande expérience du pays, et non comme un Français fraîchement débarqué, avec plein d'idées préconçues et de fausses croyances dans une tête de mule savante.

Je m'informai auprès du capitaine pour savoir s'il avait du courrier pour moi, ce qui était le cas… Une grosse enveloppe brune renfermait des lettres de ma famille, ainsi que celle d'un certain monsieur

Belcort… Vous aurez deviné qu'il s'agissait d'une anagramme facile de mon ami Colbert. J'étais impatient de lire toutes ces missives, mais ne le ferais qu'à la maison.

Enfin arrivé au domaine, je pus m'y mettre. Dans nos douces vallées cévenoles, rien n'avait vraiment changé. Papa coulait de belles années avec Janine, Laure s'était mariée avec le fils du médecin et attendait un enfant, tandis que mes grands-parents, perclus de rhumatismes, avaient dû se départir de leur maison pour s'installer à demeure au domaine familial. Grand-papa ne pouvait plus se déplacer sans la chaise à roues que nous avions confectionnée pour maman. Quant à *Mamé*, elle ne se faisait plus très jeune également. Pourtant, elle aimait toujours s'occuper du jardin, en particulier des rosiers. Les affaires prospéraient… bref, tout allait bien. Nous en fûmes heureux et soulagés. Pour ce qui est de Mamie, ma *vieille* amie, on la voyait de moins en moins souvent descendre au village. C'est papa qui chaque semaine, se chargeait d'apporter des vivres pour elle et sa jeune fille.

Pour sa part, Colbert, me remerciait pour toutes les informations pertinentes que je lui envoyais. Il avait soumis ma suggestion d'ennoblir certains de mes compatriotes méritoires, en gage de reconnaissance pour tous les efforts qu'ils déployaient afin de rendre ce pays plus sûr et plus productif. Trouvant l'idée judicieuse, Louis XIV avait approuvé les nominations qui arriveraient sous peu sur le bateau qui devait ramener Jean Talon, qui avait été rétabli dans ses fonctions avec des pouvoirs accrus. Cette dernière nouvelle me fit grand plaisir, car depuis son départ, les industries stagnaient, pour ne pas dire plus. J'appris aussi que Rémy de Courcelles[40] était rappelé en France, puisque les deux hommes n'arrivaient pas à s'entendre. On le remplaçait par un homme plus affable ; d'après Jean-Baptiste, il s'agissait du comte de Frontenac, un méridional comme moi.

Le lendemain matin, Gabriel Deseronto se plaignit d'un mal de gorge ; la tête lui causait des douleurs intenses, au même titre que le reste de son vaste corps. Évidemment, Josnée se porta volontaire pour s'occuper de lui... Le contraire m'eut surpris. Ayant confiance en ses connaissances médicales, je savais que mon ami était entre bonnes mains. Je pus donc vaquer à mes occupations et préparer mon rapport concernant notre récent voyage et les conclusions qu'il en découlait.

40. Avant de partir, à l'été 1670, Courcelles, accompagné de François-Marie Perrot, effectua une exhibition de nos forces sur le lac Ontario. Il était alors avec son armée, guidée par l'abbé Dollier de Casson, qui connaissait bien l'itinéraire pour l'avoir accompli en notre compagnie l'année précédente.

Malgré la science de ma sœur, au soir, l'état de Gabriel avait empiré. C'est là que j'appris qu'au village de Ville-Marie, des Amérindiens tombaient comme des mouches. Plusieurs Blancs étaient aussi touchés, mais résistaient mieux à l'épidémie. Probablement une grippe importée d'Europe par les passagers du bateau que nous avions côtoyés, Gabriel et moi, lorsque nous avons mis les pieds sur le navire.

Depuis mon tout jeune âge, j'étais immunisé contre toutes sortes d'infections virales grâce aux anticorps homéopathiques incorporés dans mon lait. De plus, mon talisman agissait comme le plus puissant antibiotique qui soit. En me faisant ce cadeau inestimable, Mamie m'avait préservé pour un très long avenir. Ce qui ne semblait pas être le cas de mon ami, foudroyé par la maladie. Il reposait sur un lit de camp que nous avions installé près du foyer, car malgré la chaude saison, il grelottait de froid. Lorsque j'allai constater l'évolution de son mal, Josnée, d'une pâleur extrême, était inquiète…

—Regarde, Aiglon, il n'ouvre même plus les yeux ; il délire et je ne sais plus que faire. Je ne veux pas le perdre lui aussi, mon cœur ne supporterait pas cette autre épreuve.

—Lui as-tu donné de la quinine ?

—Oui, bien sûr, mais ça n'a pas eu d'effet ; touche son front comme il est chaud.

Posant ma main sur le front couvert de sueur, je crus me brûler tant la température était élevée…

—Christian, éteins vite ce feu et ouvre les fenêtres. Marie, apportez-moi des serviettes mouillées ; hâtez-vous, s'il vous plaît, le temps presse ! En premier lieu, il faut faire tomber cette fièvre, lavons-le à l'eau froide, dis-je à ma sœur.

Je retirai la couverture qui couvrait Gabriel, qui ne portait qu'un léger pagne. Par pudeur, Josnée détourna les yeux.

—L'heure n'est pas à la pudibonderie, Josnée ; c'est un patient et nous sommes ses soignants. Lave son torse, je m'occupe de ses jambes et de son bassin.

Pris de tremblements convulsifs, Gabriel faisait peine à voir. Comment de petites créatures indiscernables, même à l'aide des plus puissantes loupes, pouvaient-elles faire tomber ce grand corps aussi facilement qu'un chêne foudroyé. Dieu ne pouvait laisser pareille injustice s'accomplir ; voulait-Il mettre encore ma sœur à l'épreuve pour l'amener à Lui plus rapidement ? Si tel était le cas, Dieu serait cruel et ne mériterait pas notre vénération.

J'en étais à ces réflexions philosophiques et religieuses, quand j'entendis Gabriel pousser de petits sons presque inaudibles. Josnée se pencha et approcha son oreille des lèvres desséchées du gisant pour comprendre la mélopée qui s'échappait de sa bouche…

—On dirait qu'il t'appelle, il répète inlassablement le nom qu'il t'a donné le premier jour. Ça ressemble à *manitourinou…*

—*Manitouirinioux*, sans doute ?

—Oui, c'est ça !

Prenant la large main inerte de Gabriel dans la mienne pour la serrer avec chaleur tout en caressant son front brûlant, je me penchai vers lui pour lui susurrer en iroquois :

—*Je suis là, Grand Guide, ne pars pas encore pour les territoires de chasses éternelles du Grand Manitou ; ma sœur a besoin de toi, elle t'aime et nous t'aimons tous.*

Subitement, Gabriel ouvrit de grands yeux noirs étonnés et clama :

—*Achirra, tu es revenu ! Tu ne m'as point quitté ! Je suis ton fils et moi aussi je t'aime !*

Puis il sombra à nouveau dans ses rêves oniriques.

—Il délire, le pauvre. Il me prend pour son père, mais je crois qu'il va mieux.

Le front, que je n'avais cessé de caresser, semblait moins chaud. Je le fis constater à ma sœur, qui poussa un long soupir de soulagement.

—Il a raison quand il affirme que tu es un grand chaman. D'abord, tu as sauvé Catherine et votre enfant, et maintenant, lui, l'homme que j'aime ! Aiglon, je t'en serai éternellement reconnaissante si tu le ramènes à la vie…

—Qui doit mourir ? murmura le malade.

—Gabriel ! s'écria ma sœur, tu vas mieux ! Tu peux parler, maintenant ! Comment te sens-tu, mon bel ange ?

—J'ai fait un rêve étrange… J'étais étendu dans une grande prairie et je voyais tous mes chers disparus autour de moi. Mon père me caressait le front, comme quand j'avais deux ans, et il me disait combien il m'aimait et combien il était fier de l'homme que j'étais devenu. Il a ajouté : « Retourne chez tes amis blancs. La belle femme brune t'aime et tu dois l'épouser. Tu y gagneras un foyer aimant, un véritable frère et une famille en plus ». Ma belle brune, veux-tu devenir ma femme ?

—C'est mon vœu le plus cher, mon bel archange Gabriel ! s'écria Josnée, folle de joie.

Et, malgré qu'il fût encore faible, comme un nouveau-né, ma sœur se jeta dans ses bras pour embrasser ses joues, son nez, ses yeux et son front redevenu tempéré. Enfin, elle déposa un doux baiser sur ses lèvres craquelées, non sans leur donner un nouveau lustre.

—Alors, mon fidèle compagnon, ce n'est pas aujourd'hui que tu me laisseras tomber, dis-je en souriant. Tu nous as fait une sacrée frayeur, mais ton corps a combattu et vaincu la maladie. Repose-toi toute la soirée et toute la nuit dans ce lit de fortune, mais ne va surtout pas coucher dehors, tu pourrais rechuter. De toute façon, vous allez bientôt vous marier, et donc, tu auras un vrai lit et quelqu'un dedans pour te réchauffer, terminai-je en riant de ma sœur, qui toute chavirée, était rouge comme une pivoine.

Toute la famille congratula le charmant couple, y compris Christian, qui beau joueur, reconnut en Gabriel le mari idéal pour Josnée.

Le lendemain, j'allai voir le bon père de Galinée pour soi-disant me confesser. Il en parut d'ailleurs tout étonné…

—Auriez-vous quelques obscurs péchés sur la conscience, mon fils ? me questionne-t-il, les sourcils en accents circonflexes.

—Vous le saurez si vous m'entendez en confesse, mon père.

Le bon prêtre, doublé d'un savant cartographe, s'empressa de me faire entrer dans l'isoloir. Après une prière vite expédiée, il reprit son interrogatoire.

—Allez-y, mon enfant, je vous écoute…

—Premièrement, mon Père, j'ai mangé gras lors de mon retour, alors que nous étions vendredi. Pour me faire plaisir, Marie, la perle de notre foyer, avait préparé un cassoulet… mon péché mignon.

—Ce n'est pas très grave, mon fils, vous aviez subi tant de privations durant ces longs mois difficiles. Vous direz un *Salue Marie* et elle en sera contente. Avez-vous autre chose sur la conscience ?

—J'ai menti à un ami ; enfin, je lui ai caché la vérité.

—Il est parfois de pieux mensonges ; vous connaissant, je n'en serais point surpris. Je me souviens de quelle diplomatique façon vous avez repoussé les trop accueillantes Sauvageonnes… Quel est donc ce mensonge qui vous tracasse, mon garçon ?

—Vous connaissez bien sûr Deseronto, puisque vous l'avez côtoyé… Eh bien, c'est le fils naturel de feu Jean Nicollet, et je n'ai pas osé l'avouer à mon ami Charles Le Moyne.

—Mais, c'est une histoire incroyable ! En êtes-vous certain ?

—Absolument ! En vérité, Deseronto s'appelle Gabriel Nicollet. Son père l'a baptisé et, avant de mourir dans les eaux glacées du fleuve, l'a confié au sieur de Chavigny, son compagnon d'infortune, qui lui, a pu s'en sortir, car il savait nager. Si vous aviez entendu Gabriel s'exprimer dans le français irréprochable dont il nous a gratifiés à son arrivée parmi nous, vous n'auriez plus aucun doute.

—C'est une nouvelle qui ferait scandale, si elle était ébruitée. Jean Nicollet est digne du panthéon de nos grands héros ! Vous avez bien fait de garder ce secret qui pourrait éclabousser la mémoire de ce découvreur admirable.

—Gabriel doit épouser ma sœur ; ils sont épris l'un de l'autre, et je vous avouerais que j'en suis très content, autant pour elle que pour lui. Et au demeurant, ils forment un couple très bien assorti. Voulez-vous bénir leur union, mon père ?

—Ce sera avec joie, mon fils ! J'aimais déjà ce grand garçon quand je le prenais pour un Sauvage, alors, maintenant que je sais qu'il est le fils de Nicollet, naturel ou pas, ce sera un éminent honneur, pour moi. Où et quand cela doit-il se passer ?

—Samedi matin prochain vous agréerait-il ? Quant au lieu, notre maison conviendra ! Nous aménagerons une petite chapelle. Nous comptons sur votre présence pour le repas qui suivra… Nous ferez-vous cet honneur, monsieur l'abbé ?

—Connaissant la réputation de votre table, il me tarde déjà d'y être.

—Attention, mon bon Père, le péché de gourmandise vous guette !

L'abbé éclata d'un rire incongru dans ce lieu de silence et de prières, ce qui perturba quelque peu le recueillement de certaines grenouilles de bénitier agenouillées sur le prie-Dieu, qui me regardèrent sortir du confessionnal avec du feu dans les yeux.

Si nous voulions être prêts à temps, nous n'avions pas une minute à perdre. Je retournai au domaine à bride abattue. Dans sa course effrénée, mon cheval avait des ailes et ses sabots martelaient le sol comme un tambour.

Au repas de midi, j'annonçai la bonne nouvelle à la famille. Gabriel, pas tout à fait rétabli, mais souriant aux anges en regardant sa dulcinée lui préparer un potage léger, me remercia chaleureusement de l'avoir guéri.

—Ta robuste constitution m'a aidé, lui répondis-je.

—Ne sois pas si modeste, Aigle Blanc, tu es un grand chaman. N'as-tu pas soigné et guéri quantité de mes frères durant notre voyage ? Sans parler de l'abbé et de La Salle, qui lui, ne t'en a montré aucune reconnaissance.

—J'avais de puissants remèdes, ne l'oublie pas.

—Tu les a vite épuisés et tu continuais de soigner les souffrants en imposant tes mains sur eux.

—C'était pour leur faire plaisir ; je n'ai aucun pouvoir de guérisseur…

—En es-tu sûr ?

En y réfléchissant bien, j'avais des doutes. Il est indéniable que j'avais réalisé des guérisons spectaculaires au seul contact de mes mains, et d'ailleurs, Gabriel en était un bon exemple. Je soupçonnais toutefois ma pierre philosophale d'être responsable de ces miracles. Si son pouvoir irradiait en moi, peut-être que sans le savoir, j'en transmettais une parcelle à travers mes mains. Une espèce de fluide magnétique qui transitait à travers elles au profit des malades…

Cette idée m'enchantait, car je ne serais plus seul, désormais, à profiter des bienfaits de mon talisman. En y repensant bien, depuis notre arrivée en ce lieu enchanteur, mes proches n'avaient souffert d'aucune maladie, sauf durant mon absence prolongée. Une épidémie d'influenza avait alors frappé la famille, mais heureusement, sans causer trop de dommages. Pourtant je répondis ceci :

—Il ne faut pas mésestimer la possibilité que les gens puissent guérir par autosuggestion. Il suffit de croire que telle chose est bénéfique pour que la magie opère.

—Même si le malade est inconscient, comme dans mon cas ?

—Oui, tu as d'ailleurs parlé d'un rêve étrange ; c'était une forme d'autosuggestion et le stratagème a fonctionné. La preuve, c'est que tu es là, et apparemment en forme. Bon ! Assez disserté sur le sujet, nous avons une montagne de travail. Pour commencer, Christian, nous devons construire un appendice à la maison. Il fera d'abord office de chapelle lors du mariage et ensuite, il te servira de quartier. Un associé ne peut décemment dormir dans un cagibi.

Merci infiniment, Aiglon, mais nous n'aurons jamais assez de temps pour couper et préparer tout le bois nécessaire.

—Tu as raison, et c'est pourquoi nous l'achèterons directement du moulin de monsieur Le Ber ; il nous fera un bon prix, j'en suis sûr.

Préparons les plans et les devis. J'irai tout à l'heure porter la commande à la scierie pour qu'ils préparent nos fournitures au plus vite.

Deux jours plus tard, pendant que les hommes construisaient l'agrandissement, à grands coups de marteau, de scie et de rabot, et que ma jeune sœur aidait Marie à la cuisine, mon épouse et la future mariée faisaient le grand ménage dans les chambres. Profitant de ce rare moment d'intimité avec sa belle-sœur, Josnée sauta sur l'occasion pour l'entretenir d'un sujet qui lui tenait à cœur…

—Catherine, est-ce que je peux te poser une question embarrassante ?

—À propos de ta nuit de noces, sans doute ? devina ma lumineuse.

—Comment le sais-tu ?

—Je suis passée par là, ne l'oublie pas ; ces questions, je les ai posées à ma mère. Tu n'as pas cette chance, malheureusement. Alors, je te remercie de ta confiance. Si je peux éclairer ta lanterne, ça me fera grand plaisir !

—Bon, alors je me jette à l'eau ! Étais-tu vierge, lors de ta nuit de noces ?

—Oui, répondit ma douce en lâchant un petit rire. Je l'étais et ton frère aussi !

La nouvelle ne sembla pas surprendre ma sœur, qui s'inquiétait toutefois d'un autre détail.

—Est-ce douloureux la première fois ?

—Je crois que ça dépend des circonstances et des individus ; pour ma part, je n'ai presque pas ressenti de douleur et si oui, le bonheur qui s'en est suivi l'a emporté haut la main ! s'exclama ma précieuse avec sa charmante diction.

—Si Aiglon et toi étiez vierges, comment avez-vous fait pour… tu sais ce que je veux dire…

—L'amour nous a guidés… de même que certains livres que ton frère a lu en cachette. Tu le connais, tu sais comme il aime aller au fond des choses… Cela dit, sans vilain jeu de mots ! s'écria la belle rougissante en prenant conscience de son quiproquo.

Les deux complices gloussèrent, puis Josnée demanda :

—Et ces livres, les aurait-il apportés ici ?

—Un seul, et il arrive que nous le consultions parfois ensemble pour ajouter un brin de fantaisie ; voudrais-tu le voir ?

—Je n'osais te le demander.

Assises sur le lit, les deux belles-sœurs tournèrent les pages illustrées du Kâma-Sûtra en riant comme des gamines. Elles poussaient des *oh* ! et des *ah* !, allant de surprises en émois devant les poses suggérées avec un réalisme aussi explicite qu'artistique.

—Il faut être souple pour se plier de cette façon-là, fit remarquer Josnée.

Ma sœur avait tort de s'en faire. Si elle n'avait pas d'expérience dans l'art de l'amour, Gabriel, lui, en avait pour deux. Les mœurs des Amérindiens, en ce qui concerne les rapports charnels, sont très libres. Pas d'opprobre ni peur du péché. Quoi de plus naturel que d'épancher son trop-plein d'amour ? Ce sont les femmes, en général, qui font les premiers pas ; elles choisissent un partenaire qui leur plaît et l'invitent à partager leur couche. Pour ce faire, elles se servent souvent d'un brandon allumé que le prétendant doit souffler s'il accepte l'union. C'est le fameux jeu de l'allumette dont sont friandes les Sauvageonnes délurées.

Les jeunes Indiennes peuvent ainsi expérimenter plusieurs conjoints avant de tomber sur le bon et finir ses jours avec lui. Pas de mariage, pas de séparation houleuse, juste une entente verbale pouvant être résiliée du jour au lendemain.

Gabriel fut souvent choisi, parfois rejeté, mais la plupart du temps, c'était lui qui partait à l'aventure, car aucun doux bras ne savait le garder. Tel croyait-il être son destin, jusqu'au jour où, après une descente de rapides endiablée et un arrêt à contre-courant plus que réussi, il leva les yeux et la découvrit… Elle était là, semblable à une statue d'obsidienne, toute de noir vêtue, le regard grave, mais empli de joie à la vue de son cher frère prodigue. Soudain, leurs yeux se sont croisés et une étincelle a jailli au creux de son âme. Il sut qu'elle l'avait choisi… pour la vie !

Le jour tant attendu arriva enfin. Pour l'occasion, nous avions fait confectionner de nouveaux habits pour tout le monde. Gabriel était méconnaissable dans ses atours à l'occidentale. N'eût été ses longs cheveux, retenus en queue de cheval par un ruban en cuir, il aurait pu passer pour un Blanc ; il est vrai qu'il l'était à moitié. Par contre, son ascendant amérindien transcendait dans tout son être, à commencer par sa façon de marcher en souplesse. La grâce innée de ses mouvements lui donnait la démarche féline d'un grand fauve. Cela me donna l'idée de le surnommer *Grand Puma* lorsque nous serions entre nous.

Un peu à l'étroit dans ses beaux habits, Christian détacha le col empesé de sa chemise blanche pour mieux respirer. Quant à moi, je portais un pourpoint gris bleu aux boutons argentés, ainsi que des bottes de cavalier à éperons, faites avec le cuir d'une peau d'orignal que j'avais rapportée. Crevant de chaleur dans cet accoutrement, aussi chaud qu'inconvenant, je décidai de me changer pour mettre une tenue plus confortable, c'est-à-dire un léger pantalon en toile beige, une chemise blanche au large col ouvert et de confortables mocassins. Mes cheveux châtain clair, qui m'arrivaient aux épaules, étaient retenus par un bandeau en cuir orné de perles multicolores et de poils de porc-épic, dans lequel une rémige immaculée provenant de la queue d'un aigle pêcheur était fichée. C'était un cadeau du *Grand Puma* qui à sa manière, avait voulu me remercier de l'avoir guéri. À moins que ce fût pour lui avoir donné de bon cœur la main de ma sœur.

Les femmes nous avaient fait la surprise de leurs atours. En catimini, elles avaient retouché les robes indiennes à leur taille. Quand nous les vîmes ainsi vêtues, on ne put s'empêcher d'applaudir leur audace ! Elles étaient ravissantes, en particulier Josnée, dont les longs cheveux de jais, qu'elle avait spécialement tressés pour cette journée, étaient agrémentés de fleurs et de plumes multicolores.

Ce fut un mariage interracial des plus réussi. Au moment des vœux, jamais nouveaux mariés n'avaient poussé un *Oui, je le veux* ! aussi fort et aussi sincère. Nos nombreux invités s'étaient laissés gagner par la bonne humeur générale. Charles était là avec son épouse qui incidemment, portait le même prénom que la mienne. Ils étaient accompagnés du jeune Pierre, qui avait pu se libérer du navire où il faisait ses classes. Nos retrouvailles furent chaleureuses. Le jeune homme me conta ses voyages, et je lui racontai les miens. Très impressionné par la description que je lui fis des chutes du Niagara, il me fit promettre de l'emmener si jamais j'y retournais. Malheureusement, ses visites s'espaceront, car tel un jeune aigle, il volait déjà, emporté par les ailes blanches du voilier de son père.

Jacques Le Ber, le maître du moulin à bois et beau-frère de Charles Lemoyne, fut impressionné du travail abattu en moins d'une semaine, mais il est vrai que trois hommes motivés en font plus que dix qui ne le sont pas, sans compter que le petit Paul nous avait donné un coup de main… Me souvenant de l'analogie de Marie, qui comparait la maison à un navire, j'avais dessiné la rallonge en forme de triangle équilatéral. Les deux côtés avant étaient pourvus de vastes fe-

nêtres à meneaux, de façon à ce que la lumière entrer à flots. Un poêle en fonte noire, que nous surnommions la truie, occupait le coin avant. Avec l'appendice qui se situait en amont du courant, on aurait dit une nef, sans voilure, qui remontait le fleuve en bravant les rapides ; l'illusion produisait un effet saisissant.

En prévision du repas pour cinquante personnes, Marie avait préparé une douzaine de grosses tartes contenant des légumes et la chair de tourtes qui furent aussi délicieuses que faciles à prendre. Notre bonne cuisinière avait judicieusement baptisé ce mets : *tourtière*. Puisque tous adorèrent ce nouveau mets, chacun voulut en connaître la recette.[41] Quelques belles truites, cuites dans la glaise, complétèrent le plat principal. Des brassées de fruits sauvages, de fraises, de myrtilles (que la plupart appelaient *bleuets*) et de groseilles composèrent une délicieuse salade de fruits, servie avec des blancs d'œuf montés en neige à la mode de Chantilly.

Pour ma part, j'avais percé un tonnelet de bon vin de notre cher vieux pays et, pour varier, une barrique de bière provenant de la brasserie de Jean Talon ajouta le piquant de sa saveur de houblon. Tout le monde s'en régala, même le petit Paul qui eut droit à son premier verre du jus de la treille. Au cours du repas, un invité un peu pompette se permit de poser une question indiscrète aux nouveaux mariés.

—Vous avez quel âge, tous les deux ?

—Le même, trente ans ! répondit Josnée, nullement décontenancée.

—Vous ne les faites pas, répliqua l'indiscret, mais néanmoins galant invité.

—C'est vrai, ma belle brune, tu es comme un bouton de rose à peine éclos au printemps de sa vie.

À ces mots, les femmes aux alentours s'extasièrent devant ce poétique compliment, non sans reprocher à leur homme de ne pas savoir en faire tout autant. Je constatai combien cette remarque était justifiée. Josnée, rayonnante de bonheur, faisait vraiment plus jeune que son âge ; comme nous tous. D'ailleurs, même ma sœur de quinze ans, dont le corps gardait une apparence juvénile, se morfondait de ne pas avoir encore eu la visite de *tante rose*. (C'est ainsi que ma mie désignait ses pertes menstruelles ; elle avait horreur du mot menstrues.) Je

41. Il faut croire que ce plat a fait fureur, car en moins de deux cents ans, les tourtes disparurent de la surface de la Terre. Le recette, cependant, est immortelle. D'autres viandes sont venues remplacer celle des pauvres pigeons voyageurs appelés tourtes.

ne pouvais voir qu'une explication à tout cela… Ma pierre affectait le vieillissement de mes proches, sans doute à un niveau moindre, mais de façon notable. Cette idée m'enchantait au plus haut point, du fait que j'allais pouvoir prolonger la vie de mes êtres chers !

Pour digérer le bon repas, des jeux, des danses et des farandoles provençales mirent tout le monde en sueur et en joie. Certains, suivant mon exemple, en profitèrent pour tremper leurs pieds, leurs jambes, et les orteils pour les peureux, dans l'onde fraîche de la crique.

Des airs joyeux de clavecin raisonnaient sur le fleuve qui battait la mesure avec ses rouleaux sauvages. J'eus une pensée émue pour le propriétaire de ce bel instrument et formulai dans ma tête une prière à son intention en contemplant les cotonneux nuages. Je surpris le regard de ma sœur, qui me souriait tendrement. Elle savait vers qui s'envolaient mes hommages. Nul doute que notre ami, feu Nicolas de Chazy, souhaitait son bonheur et qu'à ce même moment, il se tenait de tout cœur à ses côtés.

Me souvenant de la prévenance de Josnée le jour de nos noces, Catherine et moi laissâmes les jeunes mariés consommer leur lune de miel en toute intimité. Nous avions un endroit pour dormir, car la bonne madame Bourgeoys nous avait invités dans sa grande maison de Pointe-Saint-Charles, son Ouvroir de la Providence, comme elle la désignait. Je trouvais que son constructeur avait conçu cette demeure pour des femmes de petite taille, car je me cognais régulièrement le front aux linteaux des portes.

Plus tard, dans notre chambre, devant mon air soucieux, ma douce épouse voulut en connaître la raison.

—J'espère que tout se passe bien pour eux, dis-je.

—Il n'y a pas de raison pour qu'il en soit autrement, me rassura ma mie en souriant aux anges, ils sont tellement amoureux l'un de l'autre ; autant que nous le sommes.

—C'est que, quand j'ai pris soin de Gabriel, j'ai pu m'apercevoir qu'il n'avait pas seulement que de grands pieds et de grandes mains, si tu vois ce que je veux dire. J'espère qu'il sera prévenant et patient avec Josnée. Elle a tant attendu ce moment… Il ne faudrait pas qu'elle soit déçue, la pauvre.

—Tu te fais du souci pour rien. Ces petites bêtes-là, fit Catou avec un geste mignon à l'appui, savent se plier à bien des exigences. La tête d'un bébé, par exemple ; y aurait-il *chose* plus volumineuse ? s'écria-t-elle en prenant un air d'effroi qui me fit rire.

—N’exagère pas tout de même ! Mais, comme dit souvent ma sœur : *Omnia vincit amor !* L’amour triomphe de tout !

Chapitre 25

Jeu de cartes et partie de chasse

Quand nous revîmes les nouveaux mariés, le surlendemain, le radieux sourire de ma sœur m'enleva tout doute sur la prévenance de mon beau-frère, le Grand Puma. J'avais une surprise pour lui. Le bon père Galinée m'avait discrètement remis une copie de la carte établie avec l'aide d'un missionnaire jésuite, le père Pierre Raffeix, qui se servit des notes de Joliett que nous avions croisé en route.

—Sachant que Gabriel Deseronto a parcouru le pays de long en large, de me confier l'abbé, pourriez-vous compléter, ensemble, les espaces en blanc ? En particulier les voies navigables, comme la fameuse rivière Ohio dont nous avons cherché en vain son cours…

Je l'avais assuré de notre entière collaboration.

Maintenant que les festivités entourant le mariage étaient chose du passé, nous pouvions nous concentrer sur le problème. Penché sur la carte étalée qui occupait presque tout l'espace de mon bureau, une règle et une ficelle graduée à la main, Gabriel essayait d'en déchiffrer les mystères. Après une minutieuse étude, il me fit part de ses conclusions.

—En me fiant à l'échelle indiquée, les distances sont plus ou moins exactes. Par contre, les proportions des lacs, en particulier des Grands Lacs, sont erronées. Regarde… le lac Ontario est plus grand que le lac Érié. Quant au lac des sables dans la Mauricie, ils ont confondu ses dimensions avec le lac qu'a découvert le Père Jean de Quen dans les années quarante. Les Algonquins le désignent par sa forme, *Piekuagami*, Eau ronde, et les Français l'ont rebaptisé lac Saint-Jean en l'honneur de son découvreur. Quant à la *Grande mer Douce*[42], le lac Supérieur, il n'est nulle part. Pas étonnant que la mission que nous avons croisée lors de notre expédition se trouvait sur la mauvaise route. La voie la plus directe et la plus aisée à suivre, en partant d'ici, c'est le chemin que nous avons pris au retour, en passant par la rivière des Outaouais. Tu te souviens bien sûr de l'itinéraire... Je vais tout de même te le décrire à l'envers. À partir du lac des Deux-Montagnes, la rivière des Outaouais est facilement navigable

42. Par comparaison au nom bien approprié de *mer Douce*, que Champlain attribua au lac des Hurons lors d'un de ses voyages en Huronie, vers 1615, en compagnie d'Étienne Brûlé, son jeune compagnon indianisé.

jusqu'à une série de rapides qu'il faut traverser, endroit que vous dénommez le Long Sault. On se repose ensuite à l'île aux Allumettes, occupée par une tribu d'Outaouais qui exige un péage. De là, il faut rejoindre la rivière *Mattawa*, qui se déverse dans le lac *Nipissing*. Un autre portage et la rivière *des Français* nous transportent tout droit en se jetant dans une grande baie du lac des Hurons (la baie Géorgienne). À cause de son ampleur démesurée, Champlain a baptisé ce lac *mer Douce*, à l'été de 1615. Après une halte bienfaitrice sur son rivage, autant les hommes que les canots doivent réparer leurs petits maux en vue d'affronter ce nouveau défi. Une fois la grande baie traversée, on arrive à un carrefour de navigation. Trois choix s'offrent à nous. Le premier va vers le sud. Tout au bout de ce grand lac se trouve une rivière tumultueuse qu'il faut souvent portager. Elle se jette dans le lac Sainte-Claire que nous avons croisé, et plus loin, forme un détroit[43] qui rejoint le lac Érié. En remontant vers le nord et en franchissant la péninsule du Niagara, on rejoint le lac Ontario que tu connais bien. Deuxième choix, tu repères, vers l'est, une île en forme de tortue ; c'est *Michillimakinac*[44], ce qui veut dire : *Grande carapace de tortue* en algonquien, comme tu le sais déjà. Ce lieu, idéalement situé au croisement des routes de terre et d'eau, est le rendez-vous d'échanges de toutes les nations qui vivent autour des Grands Lacs depuis des millénaires. Pour cette raison, Champlain l'a baptisé *Grand-Portage*. C'est aussi la clé du lac *Michigan*. Quant au troisième choix, il t'emmènera au lac *Supérieur*, comme l'a baptisé mon père lors de son voyage exploratoire entre 1621 et 1623. Il suffit de longer la rive nord du lac des *Hurons* jusqu'à des sauts infranchissables[45], portager une semaine ou deux au pays de Ojibwés et enfin, aboutir à cette *grande mer douce* supérieure en altitude comme en étendue.

—Tout ceci semble facile à faire quand tu décris le trajet de cette manière, dis-je, mais je sais ce que des centaines de sauts et de rapides infernaux veulent dire ; j'imagine des milliers…

—Pour nous, cela fait partie de notre mode de vie, résuma le métis. Nous ne savons que courir les bois et les rivières. Pourtant, je veux que tu saches que jamais je n'ai été aussi intensément heureux

43. Là où Antoine Laumet de La Mothe, sieur de Cadillac, fonda Détroit, la bien nommée, en 1701.

44. Ce lieu devint la capitale des Pays d'en Haut. Un solide fort y fut construit en 1690, attirant coureurs de bois et militaires, accompagnés de leur famille ; ils fondèrent la première communauté blanche française en dehors de la vallée du Saint-Laurent.

45. Saut Sainte-Marie.

qu'ici. Juste l'idée de partir me fait mal. Je ne pourrais pas me séparer de ma femme un seul instant.

Trouvant que l'amour ramollissait un peu mon ami, je répondis à cet élan du cœur :

—Je suis très heureux de l'apprendre. Toutefois, tu es encore en lune de miel, à ce qu'il me semble, et c'est bien ! Mais dans quelque temps, l'appel du large te tendra ses bras lui aussi et tu ne sauras plus dans lesquels te jeter. Peut-être qu'à ce moment-là, un long voyage pourra concilier les deux, songes-y… Pour ce qui en est de cette carte, serais-tu en mesure de corriger certaines de ses lacunes ? Et si tu pouvais y ajouter les voies navigables, ce serait parfait.

—Sans doute. Ces corrections économiseraient bien des peines aux futurs explorateurs. Procure-moi des parchemins et des plumes, je vais me mettre à l'œuvre.

Quatre heures plus tard, une toute nouvelle carte était dessinée avec, en complément, un réseau fluvial des plus surprenants. Non seulement le chemin que Gabriel avait décrit, de façon si précise et désinvolte, comme s'il n'était question que d'une simple promenade de santé, s'y trouvait-il, mais le bassin méridional des Grands Lacs était, lui aussi, clairement démontré.

À une semaine de marche, la rivière Ohio, au sud du lac Érié, descendait sud-sud-ouest, en direction d'une autre beaucoup plus longue. Celle-ci, sinuant comme un long serpent, allait du nord au sud, en prenant sa source aux environs du lac Supérieur, et traversait tout le continent nord-américain, pour se perdre dans un vaste delta aux ramifications multiples avant d'aboutir dans une mer chaude ; celle-là même que nous espérions être la fameuse mer de l'ouest qui communiquait avec la Chine, alors qu'en fait, il s'agissait d'un vaste cul-de-sac marin appelé golfe du Mexique !

—Le nom de cet imposant cours d'eau est *Metchi sippi*[46], ce qui signifie *Grandes Eaux* en langue locale, précisa mon beau-frère.

—Mais comment connais-tu toute cette impressionnante hydrographie ? questionnai-je, médusé par tout ce savoir.

—C'est par là que les ancêtres des familles iroquoiennes sont remontés pour occuper la région des Grands Lacs. Ces *chemins qui marchent* sont connus par beaucoup d'Amérindiens, comme tu les

46. (Mississippi), Jean Nicollet crut que *Grandes Eaux* signifiait la mer. Il était tellement certain qu'il allait rencontrer des Chinois, qu'il avait revêtu une belle robe chatoyante de mandarin qui impressionna grandement les autochtones. De là, entre autres, son surnom d'Homme merveilleux, *manitouirinioux !*

nommes, souligna Gabriel en souriant. C'est leur pays ! Quant à la mine de cuivre, aux abords du lac Supérieur, elle existe bel et bien ; le grand manitou la pointe du doigt !

Sur la carte, je regardai attentivement la position de la grande mer douce, comme il la désignait. Une presqu'île en son milieu ressemblait effectivement à un index pointant vers l'est…

—Est-ce là ? devinai-je, incrédule.

—Oui, et la mine se trouve dans son ongle. Elle est facile à trouver, surtout quand on sait où chercher, précisa le Grand Puma en découvrant ses dents blanches de carnassier devant mon air hébété.

—Gabriel ! Ces renseignements sont de la plus haute importance. Pour éviter de trop grandes dissensions de part et d'autre, je vais attendre la venue de Jean Talon et lui réserver la primeur. Si tu es d'accord, bien sûr…

—Je me fie à ton jugement, Aigle Blanc ; nous ferons selon ta volonté, j'ai pleine confiance en toi.

—Merci beaucoup, Grand Puma, pour ces précieuses informations, et merci infiniment d'avoir rendu ma sœur si heureuse, ajoutai-je avec un sourire en coin...

Le grand félin accepta ce compliment en rougissant d'un air embarrassé...

Afin de ne pas peiner le bon abbé de Galinée, nous lui remîmes une nouvelle carte légèrement modifiée montrant la rivière Ohio et une partie du Mississippi, comme nous désignâmes cet immense fleuve. Il nous en fut très reconnaissant. Nous lui cachâmes cependant la présence de la mine de cuivre. Du moins, pour l'instant.

Pour ne pas être en reste, le solidement charpenté Dollier de Casson se vit gratifié du recueil historique du chevalier de Maisonneuve que j'avais recopié. Cette contribution permit à l'homme d'Église et conteur hors pair d'écrire sa volumineuse *Histoire de Montréal,* qui renseignera les générations futures sur ce que furent les débuts héroïques de cette courageuse bourgade.

Bifurquant sur un sujet plus léger, je proposai à Gabriel une partie de chasse au petit gibier en compagnie de Paul, mais uniquement armés d'arcs et de flèches. Mon ami en fut ravi.

Durant la construction du prolongement de la maison, pour éloigner le petit Paul de nos jambes, je lui avais découpé des formes animales dans une planche d'un pouce d'épaisseur. Ces cibles, disséminées avec réalisme dans le jardin, constituaient son parcours de

chasse. Armé de flèches, dont j'avais remplacé la pointe tranchante par une balle de plomb, mon fils décochait ses traits édulcorés, non sans renverser les bouts de bois quand il faisait mouche et ponctuer ses succès par des cris de joie.

—Le jour où tu atteindras toutes les cibles, tu seras paré pour la chasse, lui dis-je.

Ce matin, il avait réussi l'exploit ; il était donc temps de remplir ma promesse. En prévision de notre voyage de chasse du lendemain, j'empruntai la jument de Christian pour donner un cours d'équitation accéléré à Gabriel. Pour lui faire plaisir, je ne harnacherais pas son cheval, car il préférait monter à cru. Une simple couverture ferait l'affaire, jugea-t-il.

Il faut croire qu'il y a un don pour chaque chose. Il en va de même pour l'équitation ; certains l'ont, d'autres pas. Gabriel, lui, disposait amplement d'aptitudes pour l'art équestre... En moins d'une heure, il faisait tourner son destrier en tous sens à l'aide de ses genoux, autant que de ses mains sur sa crinière touffue.

Nos loups semi-domestiques ayant fait des environs leur terrain de chasse privilégié, je décidai, en cette belle matinée de juillet, de nous diriger vers le mont Royal qui trônait sur son île éponyme tel un vigilant gardien. À califourchon sur le garrot de Domino, Paul, le dos accoté contre mon ventre, rayonnait de bonheur ! Sans nous presser, nous cheminions à travers bois et pâturages en direction de la colline. L'air embaumait de chaudes senteurs estivales, et les essences de conifères relevaient les vapeurs sucrées qui montaient de la terre chauffée à nos narines.

Chemin faisant, nous croisâmes une harde de cerfs. Surpris de voir ces étranges cousins aux jambes élancées, les cervidés attendirent de sentir nos odeurs abhorrées avant de déguerpir gracieusement. Jouant de leurs pattes montées sur ressorts, dans un claquement de langue, ils prirent leur essor…

Par jeu, Gabriel leur donna la chasse ; poussant son cri de guerre, il fonça sur eux. Je laissai faire ce grand félin, qui à l'instar de tout bon prédateur, ne pouvait voir un gibier s'enfuir sans courir sur ses traces. Se sentant rattrapés, les animaux sauvages quittèrent le chemin forestier et s'engagèrent dans le sous-bois en espérant semer l'étrange animal qui les mettait aux abois. Les feuilles et les branches fouettaient le visage de ce dernier qui n'en avait cure. Tout à sa course, il restait insensible aux gifles et aux morsures que la forêt lui infligeait.

Pourtant, malgré sa ténacité et sa fougue, les quadrupèdes parvinrent à se disperser dans un épais fourré, laissant notre ami essoufflé par cette grisante cavalcade. Il revint nous rejoindre sur la sente en caracolant et riant de sa folle équipée. Finalement, c'est ensemble que nous atteignîmes le faîte de la colline enchantée…

Par ce temps très clair, du sommet de la montagne royale, un panorama à couper le souffle s'étendait à perte de vue ! On distinguait très bien la maison sur son île qui, semblable à un bateau ardent, peinait à remonter le courant. En levant les yeux vers l'horizon méridional, nous pûmes apercevoir d'immenses prairies aux denses floraisons qui se butaient contre une colline linéaire. C'est là que plus tard, se dressera la frontière américaine. Passé les Sault-Saint-Louis, en tournant nos yeux vers le couchant, nous pouvions voir la vaste rivière s'étaler paresseusement en formant le lac Saint-Louis. Une île, pas encore Perrot, séparait ce beau plan d'eau du lac des Deux Montagnes. On pouvait deviner la rivière des Outaouais grâce à une traînée de hautes futaies qui filait tout droit vers les Pays d'en Haut.

À l'Orient, une série de collines, dispersées comme autant de témoins de son passé volcanique, rompaient la monotonie d'une vaste plaine boisée, qui elle, s'étendait jusqu'aux contreforts des Appalaches. Le Richelieu, telle une flèche iroquoise, traversait l'immense forêt d'un trait bleuté en pointant son delta fluvial. Le nord-est, quant à lui, montrait la route à suivre au Saint-Laurent, alors que le bassin du lac Saint-Pierre, tout comme une jeune mariée, d'un discret voile blanc se cachait…

Tout en bas, la bourgade de Ville-Marie/Montréal, trempait ses pieds dans l'eau du fleuve en s'étirant parallèlement à lui de la rue Saint-Paul à la rue Saint-Jacques que bordait une petite rivière cloaque. Son imposant fort, posé comme un diamant de pierre sur la pointe de l'ancien cimetière, lui donnait de l'assurance et du caractère. L'îlot Normand faisait front à son port animé comme un récif perdu dans les ondes agitées.

Les belles îles, Ronde et Sainte-Hélène, pareilles à deux grosses émeraudes enchâssées dans les eaux scintillantes de la grande rivière bleutée, laissaient admirer leurs vertes frondaisons, partageant les flots vifs en deux bras de liaison…

De l'autre côté de la montagne royale, l'imposante grandeur déployée par cette île qui fut le théâtre d'âpres combats sautait à nos yeux émerveillés par tant d'éclats. Tapissée de champs d'avoine

sauvage, de ruisseaux et de boisés, cette île ressemblait à un jardin d'Éden. Plus loin, l'île Jésus semblait se lover affectueusement contre sa grande sœur montréalaise, à peine séparées qu'elles étaient par la rivière des Prairies. S'ensuivaient, vers le nord, d'immenses plaines et autres boisés qui s'étendaient jusqu'aux Laurentides en ondulant comme une chaîne lointaine, ce qui n'était pas sans me rappeler mes jeunes années, quand je courais dans les Cévennes, par monts et vallées. Entouré de toute cette nature, belle et presque pure comme au jour de la Création, transporté de joie et d'émotions, je clamai en balayant ce vaste paysage d'un geste large :

—VOIS, PAUL, COMME C'EST BEAU !

—Oui, papadou, mais quand c'est qu'on va à la chasse ? répondit le bambin.

—Tout de suite, mon pitchounet, le rassurai-je en ébouriffant ses cheveux frisés.

Ce geste et cette appellation familière, transmis de père en fils, faisaient partie de nos démonstrations d'affection.

Nous mîmes pied à terre, puis laissâmes les chevaux brouter à leur guise les herbes tendres du val. Tous trois munis d'un arc, nous avançâmes lentement, les sens aux aguets... Dans une dépression du vallon, probablement le vestige d'un ancien cratère, une source coulait en chantant. Elle formait une mare d'eau claire où nous irions plus tard nous baigner. Une cabane de castors, aujourd'hui disparus, trônait en son centre comme une île incongrue. Cette oasis semblait attirer une faune aussi multiple que variée. Une foule d'oiseaux, aquatiques et autres, y vivaient. À cette fontaine, grands et petits quadrupèdes venaient se désaltérer. Ceux-ci fuirent toutefois à notre approche, sans savoir qu'ils n'étaient pas le fruit de notre convoitise. Nous étions plutôt à la recherche de cette petite poule sauvage et grise, que les habitants d'ici appellent gélinotte ou perdrix.

Soudain, dans une explosion de plumes et d'ailes, une grosse perdrix décolla à quelques pas de moi. Le cœur encore battant d'émoi, je la regardai s'enfuir à tire-d'aile pour se poser sur une branche du sous-bois. À vingt pieds dans les airs, l'ombrageux volatile se gaussait de nous en caquetant et nous défiait de sa crête hérissée, persuadé qu'il se trouvait hors de la portée de ces étranges visiteurs à deux pieds.

—Tiens, voilà ta première cible, annonçai-je à mon fils. Prends le temps de bien viser, elle ne s'envolera pas à ton approche, car elle ne sait pas encore qu'une flèche, même d'aussi haut, peut blesser.

Tout excité, Paul encocha cette fois une vraie flèche, pourvue d'une pointe en acier au triangle acéré. S'approchant à pas feutrés vers sa proie, le jeune chasseur banda l'arc presque aussi grand que lui et décocha son dard mortel. Transpercé en pleine poitrine, l'oiseau dodu tourbillonna et tomba raide mort sur le sol feuillu de la colline…

—Je l'ai eu ! s'écria le gamin. As-tu vu, papa ? J'ai visé au cœur, comme tu me l'as enseigné.

—Aigle Blanc, ton fils a de qui tenir ; il sera brave et adroit avec les armes. Je suis sûr que Josnée m'en donnera de pareils, laissa entendre mon beau-frère Gabriel.

Au terme de cette belle matinée, ce sont trois chasseurs heureux et comblés qui rentrèrent au domaine, avec des gallinacés par dizaines et quatre lièvres aux pattes élancées. Nous les ferions rôtir à la broche dans l'âtre du foyer, question de recréer les festivités indiennes d'un banquet *à tout manger*.

Le petit Paul, que je ne qualifierai désormais plus de ce diminutif, fut le héros du jour. Avec ses reconstitutions aussi imagées qu'enthousiastes sur sa première partie de chasse, il charma la gent féminine par ses exploits de jeune nemrod.

Pour ma part, j'avais encore en mémoire les incommensurables beautés du pays. Je comptais d'ailleurs emmener toute la famille les découvrir lors d'un repas champêtre inoubliable dans ce cadre merveilleux, où il faisait si bon vivre. C'était en l'an de grâce de 1670, époque bénie des dieux qui fut considérée, à juste titre, comme l'âge d'or de la Nouvelle-France, la bien nommée.

Chapitre 26

Confidences et aveux

Profitant de l'absence des hommes, les uns à la chasse et l'autre aux champs, les femmes, entre elles, devisaient amicalement.

—À ta mine réjouie, il n'est pas nécessaire de te demander si ta nuit de noces s'est bien passée, remarqua malicieusement ma douce.

—Mieux que je n'aurais pu l'espérer, répondit ma sœur en rougissant.

Marie, la fée du logis, qui préparait un autre bon repas avec son assistante dévouée, Anne-Marie, se mêla à la conversation.

—Vous avez *ben d'la* chance, madame Josnée. J'en connais pour qui leur nuit de noces a été un enfer…

—Était-ce votre cas, ma bonne Marie ? s'enquit Josnée avec compassion.

—Hélas, oui ! Mon soûlon de mari m'a prise comme un souillon. Pas un mot d'amour ni une caresse. Dans sa hâte, il en a déchiré ma jaquette et m'a culbutée sur le lit comme une vulgaire *Marie-couche-toi-là* !

Les trois jeunes femmes ne purent réprimer un sourire, même si dans leur cœur, elles étaient révoltées.

—Pauvre femme, s'indigna ma mie, comme je vous plains de n'avoir connu que le côté sombre de l'homme.

—Heureusement qu'ils ne sont pas tous comme feu votre mari, enchaîna Josnée. Certains sont plus prévenants que d'autres.

—En ce qui concerne la *chose*, s'informa la curieuse Catherine, la taille te saillait-elle ?

—Je n'ai pas beaucoup d'expérience en ce domaine, mais je dois dire qu'elle m'a paru apaisante à souhait, soupira la jeune mariée.

—Apaisante… Que veux-tu dire, par-là ?

—Eh bien, après tant et tant de caresses qui me faisaient bondir toujours plus haut, j'ai ressenti un besoin impérieux de combler un vide intérieur. Quand enfin le membre de mon beau Gabriel s'est buté à la porte de mon pertuis, celui-ci s'est aussitôt entrouvert pour accueillir avec plaisir son visiteur exceptionnel ! s'exclama Josnée.

—Que c'est bien dit ! s'émut ma douce, avant d'ajouter en grimaçant : « Mais tu as dû souffrir ? »

—À peine ! Et comme tu le disais si bien : « Si oui, le bonheur qui s'en est suivi l'a emporté haut la main ! » s'écria Josnée en imitant ma gracieuse, ce qui fit rire tout le monde.

Anne-Marie, qui avait assisté silencieusement à ces explicites descriptions tout en épluchant ses oignons, n'en écoutait pas moins ces galants propos, glanant de-ci, de-là, quelques informations qui pourraient lui être utiles un jour prochain. C'était une forme d'éducation sexuelle normale et naturelle. Puisqu'elle n'avait presque pas connu sa mère, c'est dans Josnée, sa sœur aînée, qu'elle mettait sa confiance, en plus de se confier à elle. Cette fois, par contre, c'est au petit groupe de femmes qu'elle posa la question :

—À quel âge une jeune fille a-t-elle ses règles, normalement ?

—Ça varie d'une fille à une autre, expliqua ma mie. Pour ma part, j'ai commencé à douze ans.

—Et toi, Josnée ?

—Quatorze, il me semble, répondit Josnée en devinant la tournure de la conversation.

—Et vous, Marie, vos souvenirs sont-ils aussi vagues ?

—Que nenni, elles m'ont surprise à dix ans !

—Eh bien moi, je vous bats toutes ! s'exclama Anne-Marie. J'en ai quinze et *tante rose* refuse toujours de me rendre visite. D'après l'intendant, je suis en âge de convoler depuis un an, mais je suis incapable d'enfanter ; trouvez-vous cela normal ?

On essaya bien d'atténuer sa rancœur à l'aide de paroles affectueuses, du genre : « Tu as bien le temps » ou « Profite de ces belles années », « Tu n'as pas à te préoccuper de tacher ton jupon », mais rien n'y fit. Ma jeune sœur s'entêtait à vouloir connaître la raison de son retard de croissance.

Mis au courant de ces faits, je n'avais pas le choix de divulguer ma théorie sur l'effet que pouvait avoir ma pierre en ralentissant le vieillissement de la maisonnée. Le soir du festin giboyeux, alors que tout le monde était réuni, je jugeai le moment bien choisi pour débattre de ce problème, qui n'en était pas vraiment un. D'abord, je fis promettre la plus grande discrétion sur tout ce qui se dirait. Tous jurèrent qu'ils garderaient le silence. Comme Josnée et Catherine étaient déjà au courant de l'histoire entourant mon pendentif, je dus la conter aux autres membres de la parenté agrandie, donc à Marie, Christian et Gabriel, qui évidemment, furent abasourdis.

—Le Soleil-qui-marche avait vu clair en disant que tu étais un grand chaman aux pouvoirs multiples, mon frère, dit Grand Puma. Le titre de *Manitouirinioux* te convient parfaitement, Aigle Blanc.

—Ce que la bonne guérisseuse ne m'a pas dit, précisai-je en prenant un ton conspirateur, soit par oubli, soit par ignorance puisqu'elle n'a pas vécu en famille, c'est que les pouvoirs de la pierre agissaient aussi sur mes proches en ralentissant leur métabolisme et leur vieillissement.

—Tu veux dire que je resterai prépubère éternellement ? s'insurgea ma jeune sœur.

—N'exagérons rien ; tu franchiras toutes les étapes de ta vie, mais un peu plus lentement. Si ta tête a effectivement quinze ans, ton corps, lui, en a environ onze ou douze.

—Alors, je devrai attendre au moins dix ans avant de me marier et d'avoir un sourire aussi angélique que celui de Josnée ? se lamenta la pas tout à fait jeune fille.

—Peut-être moins ; de toute façon, regarde le bon côté des choses… Tu resteras plus longtemps jeune et fraîche comme un bouton de rose…

—C'est vrai, reconnut la demoiselle, et pourtant, j'ai hâte de me marier, moi aussi, confessa-t-elle en regardant Christian avec des sous-entendus qui le mirent mal à l'aise.

—Il y a une solution. Si tu veux atteindre ta maturité plus vite, tu pourrais aller rester chez la bonne madame Bourgeoys, l'aider dans sa noble tâche et venir nous voir à l'occasion.

—Il n'en est pas question ! s'insurgea la donzelle, plutôt mourir que de vous perdre ; je me ferai à cette raison et voilà tout ! Pourtant, le petit Paul, lui, grandit normalement...

—Sans doute que la pierre agira sur lui lorsqu'il sera adolescent. De plus, ses deux grands-pères étaient de haute taille, ce qui influence sûrement sa croissance, avançai-je en guise d'explication.

—Surtout Vincent, ton père, précisa ma bien-aimée. Il est aussi grand que Gabriel, sinon plus.

—Je dirais qu'il est entre Gabriel et Christian. Tout comme eux, c'est un géant !

Chapitre 27

1670 - Voyage terrestre à Québec

L'été se poursuivait, chaud et radieux, puis le temps des moissons arriva. Du petit matin jusqu'au couchant, nous fauchions des gerbées de blé, de foin et de luzerne que nous dressions en tas, en offrande au soleil. Dans le jardin, les femmes ramassaient des brassées de légumes et de fruits mûrs qu'elles disposaient dans la remise. L'excédent serait vendu au village, comme dans le bon vieux temps. Josnée affichait toujours son sourire de madone quand elle récoltait ses précieuses plantes médicinales. Séchées, broyées ou hachées, elles rempliraient leurs bons offices. Le mot s'étant dit, nos voisins et amis venaient occasionnellement profiter de sa science. Le champ de blés d'Inde, le mal nommé, dressait ses épis d'or plus haut que Christian. La contribution de l'engrais de guano n'était pas étrangère cette croissance phénoménale. Une fois le matériau pulvérisé à la masse, nous en avions saupoudré les sillons des champs et du jardin ; aujourd'hui, nous en récoltions ses bienfaits.

Fin août, j'appris avec plaisir le retour de Jean Talon dans la capitale. Les foins engrangés, je pouvais m'absenter, d'autant plus qu'avec des associés comme Christian et Gabriel, qui avait accepté avec joie de faire partie intégrante du domaine, je pouvais sans crainte leur confier la maison. En vue de mon départ prochain, je préparais mes affaires quand Gabriel m'apostropha.

—Où vas-tu, mon frère ? Est-ce que tu partirais sans moi ?

—Je vais à Québec à cheval pour rencontrer l'intendant. Le plus gros du travail est fait et j'en ai pour une semaine ou deux tout au plus.

—Ne suis-je pas invité à te suivre ? s'inquiéta Gabriel.

—Je ne voudrais pas t'arracher aux doux bras de ton épouse ; je me souviens encore de ce que tu m'as dit à ce sujet.

—Une semaine, ce n'est pas la fin du monde. Je sens l'envie de me dégourdir les pattes et de voir du pays, moi aussi.

—Oui, mais je tiens à y aller à cheval pour inspecter le chemin terrestre qui conduit là-bas. J'aurai peut-être quelques recommandations à faire à monsieur Talon. Coquette est indispensable à Christian pour tirer la charrette et je n'ai pas d'autre monture de taille à te proposer.

—Je peux disposer de la Ziza, offrit généreusement Catherine.

—Elle est trop petite, j'en ai peur, rétorquai-je.

—Petite, mais forte, répliqua ma mie. N'oublie pas qu'elle transportait tes deux sœurs et moi, lorsque nous venions *inspecter* les travaux.

—Allons faire un essai et nous serons vite fixés, proposai-je.

Comme lors de la rencontre avec Josnée, ce fut le coup de foudre total entre la Ziza et Gabriel. L'indomptable jument, sauf pour nous, évidemment, fière et rebelle, renâcla d'affection à la vue et aux caresses du Grand Puma. Bien que ce dernier donnât l'impression de l'écraser en raison de sa grande taille, le nerveux pur-sang l'emporta comme un enfant jouissant du fait de n'avoir plus de selle n'y de mors entre les dents. Nous fîmes une course endiablée le long de la berge et pour la première fois, je dus m'avouer vaincu. Impressionné autant que beau joueur, je félicitai les deux vainqueurs.

Le lendemain, après les adieux larmoyants d'usage, nous prîmes la route de la capitale. Cette fois, au diable la discrétion (de toute façon, nous ne passerions pas inaperçus), les loups étaient aussi du voyage. Vif-Argent n'arrêtait pas de bondir pour signifier son contentement.

La traversée de Montréal causa un remue-ménage des plus drôles. Apeurés, ceux qui ne connaissaient pas nos loups s'enfuyaient à toutes jambes pour se cacher dans le premier trou venu.

En suivant le chemin séculaire, parallèle au fleuve, on arriva en fin de journée à la Pointe-aux-Trembles, le bout oriental de l'île. Plutôt que de fatiguer nos chevaux à la nage, nous prîmes un bateau plat faisant la navette pour transporter les voyageurs de l'île de Montréal à la seigneurie de Repentigny, sise sur l'autre rive. À cet endroit, l'embranchement de la grande rivière des Prairies confondit Jacques Cartier qui, croyant poursuivre sur le fleuve, remonta son affluent jusqu'au Sault-au-Récollet, puisqu'il longeait la rive gauche du grand chemin qui marche, comme le certifient ses Mémoires.

Comme le batelier refusait d'embarquer nos loups, c'est à la nage qu'ils nous suivirent. Vers le milieu de la rivière des Prairies, je plongeai et les rejoignis dans l'onde fraîche du courant pour me débarrasser des poussières accumulées depuis le matin et me rafraîchir. Nous fîmes une course que gagnèrent évidemment ces *lupi* aquatiques, accoutumés à barboter dans l'eau depuis leur tout jeune âge.

Le châtelain des lieux, le beau-frère de Gabriel, ne l'oublions pas, étant décédé depuis 1662, sa veuve, Marguerite, avait quitté la propriété pour convoler avec un certain sieur Dusceau. Nous n'eûmes donc pas le plaisir de la voir.

Nous bivouaquâmes sur la rive nord du fleuve et profitâmes des dernières lueurs du jour pour y pêcher de beaux poissons fringants que nous fîmes griller sur un feu de grève, avant de partager notre repas avec nos compagnons canidés, question de leur éviter une chasse dans le voisinage où ils auraient pu être pris pour des animaux sauvages malfaisants et subir un mauvais sort.

Un beau soleil se leva sur la grande rivière et illumina la scène de ses rayons éclatants. Une autre belle journée s'annonçait. Sans perdre de temps, autres qu'une brève collation et le rituel hygiénique matinal, nous enfourchâmes nos montures pour nous rendre aux Trois-Rivières, notre prochaine destination. Suivant toujours le sentier ombragé le long du cours d'eau, nous cheminions d'un bon train, tantôt en marchant, tantôt en trottant, et parfois en galopant à en perdre haleine pour le plaisir de la chose et contenter nos destriers.

Vers midi, le fleuve, qui sentait les eaux salées du large, s'étalait comme dans un delta tant il se divisait en de nombreux bras pour former des îles que l'on nomma de Sorel, en l'honneur du vaillant capitaine qui commanda le fort à l'embouchure de la rivière Richelieu, toute proche.

Grâce à leur instinct congénital, les loups reconnurent l'endroit de leur naissance. Aussi, couraient-ils partout, excités comme des puces. Pour les contenter, je fis une halte près du lieu où je les avais trouvés cinq ans auparavant. Le majestueux lac Saint-Pierre fut le cadre de ces retrouvailles.

Juchée sur une butte surplombant le fleuve et blottie derrière ses palissades hérissées, la citée des Trois-Rivières accueillit les étranges visiteurs que nous étions à la nuit tombée. De nombreux feux de camp éclairaient le chemin qui conduisait à la porte principale gardée. Une communauté multiraciale d'Amérindiens campait dans son ombre pour mieux se placer sous sa protection. C'était, pour la plupart, des survivants du massacre de la Huronie et autres malheureuses ethnies entourant les Grands Lacs. Cela expliquait les regards noirs et hostiles que nous croisions. Ce grand Iroquois monté sur un *orignal* de France, accompagné, de surcroît, par un Français et deux superbes loups apprivoisés, ajoutait l'insulte à l'injure.

Le gouverneur de la place, l'inestimable Pierre Boucher, nous fit l'honneur de sa maison et de sa table. J'avais déjà rencontré cet homme courageux lors de mon arrivée à Québec en 1665. Il avait eu un destin un peu semblable à celui de mon ami Charles Le Moyne. Arrivé au pays en 1634, il fut d'abord engagé des jésuites, apprit différentes langues locales, se fit truchement, soldat, marchand, puis devint gouverneur des Trois-Rivières après la mort tragique, en 1652, de l'ancien chef Guillaume Guillemot, mieux connu sous le patronyme de Du Plessis-Kerdobot. C'est aussi lui que Montmagny avait chargé d'aller plaider la cause de la colonie aux abois auprès du roi, en 1663, avec les résultats concluants que l'on a vus. Son ennoblissement, à son retour, était bien mérité. Il se vit effectivement octroyer, en 1667, la vaste seigneurie des Îles Percées sur la Rive-Sud, en aval de Longueuil, qu'il nomma Boucherville à tout seigneur tout honneur.

L'avant-poste trifluvien fut construit sur une butte en 1634 par le sieur de La Violette, sous les ordres de Champlain. Situé à la jonction du fleuve et de la grande rivière Saint-Maurice qui, en se séparant en trois, à cause des îles Saint Quentin et de La Potherie, a donné le nom erroné de Trois-Rivières à cette bourgade de 500 âmes à peine. N'étant pas à une erreur près, cette fausse appellation se poursuivra à travers les âges. Pierre Hertel était un de ses plus anciens fondateurs et propriétaires terriens. Nous remarquâmes que cette agglomération était bien pourvue en tavernes et autres débits de boissons, ce qui se justifiait par la présence de nombreux coureurs des bois.

Après la traversée, aux aurores, des *trois rivières*, nous accostâmes au Cap-de-la-Madeleine. Le matin grisâtre nous trouva sur la route, ou plutôt, le chemin défoncé qui conduisait à la capitale. Le beau temps, qui nous avait accompagnés jusqu'ici, nous lâcha vers midi pour faire place à de l'orage et du tonnerre. Les animaux n'aimaient pas voyager dans ces conditions, en particulier nos chevaux qui sursautaient à chaque claquement de la foudre. Pour ne pas les traumatiser plus que de raison, comme nous avions tout notre temps devant nous, d'un commun accord, nous dressâmes notre campement à la pointe de la belle rivière Batiscan.

Abrités sous une toile cirée maintenue en l'air par des branches de bois mort fichées dans la terre meuble, nous fîmes un feu de camp, autant pour nous sécher que pour chasser la nuée de maringouins qui tournoyaient autour de nous, malgré mon baume. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je décidai de dormir ; Gabriel en fit autant.

Une langue chaude et râpeuse me réveilla après un certain temps qui me parut bref. À sa façon, Capitaine venait me prévenir en faisant entendre un sourd grondement. Je n'eus qu'à toucher légèrement mon compagnon pour qu'il ouvre des yeux vifs et interrogateurs…

—Nous avons des visiteurs aux intentions malveillantes, lui murmurai-je.

Sans bruit, nous chargeâmes nos armes que nous avions eu la sagesse de mettre à l'abri des nuages sous notre tente de fortune. Soulevant doucement la toile, je scrutai anxieusement les environs et ne vis rien de suspect. Gabriel, par contre, discerna du mouvement dans les herbes longues.

—Ils sont au moins une dizaine ; sûrement des *Indiens*, d'après la façon prudente dont ils approchent.

—Probablement ceux qui nous regardaient avec des yeux mauvais aux Trois-Rivières, supposai-je ; allons leur parler pour éviter un bain de sang.

—Permets-moi, pour une fois, de ne pas être en accord avec ton idée. Mais faisons ce que tu penses être la bonne chose.

Sans plus tergiverser, je sortis de sous notre abri sans arme, les mains ouvertes, les bras en l'air et criai en français :

—Qui que vous soyez, on ne vous veut aucun mal ; montrez-vous, et nous fumerons le calumet de la paix !

Timidement, une à une, quelque douze têtes se redressèrent des foins mouillés. Il s'agissait bien des pauvres rescapés aperçus la veille. L'un d'eux me demanda :

—Que fais-tu, le Français, avec cet assassin qui a détruit nos villages, tué nos femmes et nos enfants ?

—S'il a vraiment fait ce que tu dis, il le regrette sincèrement, aujourd'hui. À l'époque, il obéissait aux commandements de son capitaine de guerre. Approchez sans crainte, nous allons fumer et causer de vos terribles épreuves ; le sang a déjà trop coulé…

Après un bref conciliabule, ils acceptèrent ma proposition et s'approchèrent craintivement, à la vue de nos loups qui montraient leurs brillants petits poignards en ivoire.

—Ici, les loups ! ordonnais-je, avant de les voir rompre le face à face pour venir se ranger à mes côtés.

—Ton pouvoir est grand, constata celui qui m'avait apostrophé le premier, d'où le tiens-tu ?

—D'une vieille femme sage, répondis-je. Elle m'a enseigné l'amour des bêtes et celui des humains, même si certains hommes se conduisent parfois pires que des animaux.

Ma réflexion fit rire nos nouveaux amis et aplanit la suspicion qui pesait sur nous.

—Ne serais-tu pas Aigle Blanc, celui qui soigne autant les Indiens que ceux de sa race ?

—J'ai cet honneur, et voici mon parrain ; c'est lui qui m'a nommé ainsi le premier. Je vous présente Gabriel Deseronto, mon ami et le mari de ma sœur.

La glace étant rompue, nous sortîmes nos pipes et nos blagues à tabac. Comme la pluie avait cessé, nous fîmes un grand feu sur la berge, après avoir ramassé des brassées de bois mort porté par les flots. Assis autour du brasier à la mode indienne, nous fumions, discutions et riions de bon cœur.

Au terme de cette mémorable journée, les bras chargés de cadeaux en guise de réparation pour tous les malheurs causés, douze Amérindiens partirent en nous envoyant la main. Ils avaient cessé d'être d'amers *Indiens*…

—Une fois encore, tu as fait montre de sagesse, Aigle Blanc, me complimenta Gabriel. Je sais que ce n'est pas par lâcheté. Nous aurions massacré ces malheureux, car leur poudre était mouillée et leurs vieilles pétoires ne valaient pas mieux. Merci aussi d'avoir pris ma défense, mais c'est vrai que j'ai des remords, à présent, pour avoir commis tant d'atrocités, dans le temps.

Profitant de l'abondante braise du foyer, nous y fîmes griller nos prises ; deux gros brochets : un pour nous, l'autre pour les loups qui s'en lichèrent les babines.

À l'aube, c'est à la nage que nous franchîmes la rivière, avec, pour prochaine étape, Québec ! Sans incident notoire, nous y parvînmes en fin d'après-midi. Une auberge fut la bienvenue pour décrotter hommes et chevaux. Par souci de discrétion, nous laissâmes les bêtes à la garde du tenancier, y compris les loups, moyennant un généreux pourboire.

Le lendemain matin, c'est à pied que nous franchîmes les épais remparts en pierres grises qui gardaient ce joyau de cité à l'abri des convoitises de tout un chacun. Nous pénétrâmes dans la grande demeure de l'intendant par la discrète porte de côté. Prévenu, notre hôte s'empressa de nous faire passer dans son bureau…

—Entrez, cher ami, que me vaut l'honneur de votre visite ?

—Premièrement, je voulais vous souhaiter à nouveau la bienvenue dans ce beau pays qui vivote quand vous n'êtes pas là. Deuxièmement, je tenais à vous présenter quelqu'un de très spécial.

J'introduisis Gabriel et racontai l'histoire de sa vie, comme il m'en avait donné la permission, en disant : « Si tu as assez de confiance pour lui avoir révélé tes secrets, il peut savoir les miens. »

—Mais quelle vie exceptionnelle vous avez eue, monsieur Deseronto ! Soyez assuré que j'emporterai votre secret dans ma tombe, tout comme le vôtre, promit Talon en souriant.

—La troisième raison de notre venue, monsieur l'intendant, la voici, poursuivis-je en déroulant sur le vaste bureau la carte dessinée par Gabriel.

—Quelle merveille ! s'écria Jean Talon en découvrant les ajouts importants qui jusque-là, n'apparaissaient sur aucune carte connue. Qui a tracé tout ce réseau hydrographique ?

—Mon ami Gabriel, signifiai-je fièrement. Pour l'avoir parcouru dans tous les sens, il connaît ce pays mieux que quiconque ; comme il sait lire, écrire et dessiner, sa contribution a été sans pareille. Il a même indiqué où se trouve la mine de cuivre que vous cherchiez désespérément.

—Mon cher Aiglon, pour quelqu'un qui voulait se tenir loin des honneurs, votre contribution, ainsi que celle de monsieur… Gabriel est immensément précieuse. Je vous en serai toujours redevable. Qu'aimeriez-vous, tous les deux, en guise de récompense pour ce travail admirable ?

—J'aimerais pouvoir effacer les souffrances dont j'ai accablé mes frères amérindiens dans le passé, laissa entendre Gabriel, mais c'est chose impossible. En vous permettant de pénétrer profondément dans notre pays, peut-être y parviendrais-je en partie, à condition de le faire de façon civilisée et en respectant nos croyances et nos coutumes. Tôt ou tard, les Blancs envahiront tout le continent, alors aussi bien que ce soit les Français, qui aiment nos femmes, plutôt que les Anglais, qui les méprisent. Sans compter que ces gens se multiplient et envahissent le territoire comme des sauterelles dans un champ de blé pour mieux nous repousser dans un quelconque retranchement insalubre à l'avenir.

—Voilà qui est bien dit ! approuva l'intendant. Je vous promets que nous respecterons votre *modus vivendi*. Quant à vos remords au

sujet de la destruction de la Huronie, sans vouloir minimiser l'implication des nations iroquoises, je vous dirais que notre politique de non armement de nos alliés hurons a contribué à leur élimination.

—Le fait d'avoir envoyé des missionnaires pour les évangéliser aura eu encore plus d'effet, remarqua Gabriel avec à-propos.

—Que voulez-vous dire ? questionna le grand intendant.

—En changeant leur mode de vie, leur *modus vivendi*, comme vous dites, vous avez contribué à leur extinction. La zizanie s'est installée entre les néophytes et les traditionalistes partout où les missionnaires sont passés. De même, il y a eu les épidémies qui ont tué autant, sinon plus de gens que nos hordes de guerriers assoiffées de sang et d'ambition. En voulant éliminer toute concurrence, les Iroquois croyaient s'assurer le contrôle total du marché de la fourrure au profit des Hollandais d'abord, puis des Anglais par la suite. Les Français ont de tout temps été considérés comme une épine dans leur talon et des empêcheurs de tourner en rond. Malgré tous les raids sanglants, les rapines incessantes et la menace constante qu'ils faisaient planer sur votre colonie, vous vous êtes maintenus debout, contre vents et marées. Je peux vous affirmer que, nonobstant la haine que certains vous portent, ils n'en ont pas moins la plus grande admiration pour votre courage et votre pugnacité à vous accrocher à cette terre qui vous appartient désormais de plein droit, puisque vous l'avez payée de votre sueur autant que de votre sang !

—De quelle main de maître vous avez dressé ce tableau ! Merci de votre franchise, monsieur Deseronto ; vous êtes bien le digne fils de Jean Nicolett ; il aurait été fier de vous…

—Je sais, il me l'a dit en rêve, précisa sans fausse modestie Gabriel.

—Revenons à cette merveilleuse carte, si vous le voulez bien, enchaîna Talon. Vous dites que la mine de cuivre se trouve au bout de cette presqu'île en forme de doigt ?

—C'est bien ça, confirma Gabriel, dans la partie ongulée.

—Je vais organiser une expédition dans les plus brefs délais ; voudriez-vous y participer comme guide et truchement, Gabriel ? Vous êtes bien sûr aussi convié, mon cher Jean Aiglon de Val-Heureux. Vous en seriez le commissaire, évidemment.

—Merci, mais je viens de retrouver les miens après un an d'absence, alors, je ne suis pas prêt à les quitter, d'autant plus qu'avec cette carte, il vous sera facile d'envoyer quelqu'un d'autre trouver la mine

et en retirer toute la gloire à notre place. N'oubliez pas mon désir de discrétion. À ce sujet, mon nom apparaît-il dans le rapport fourni par le sieur de La Salle, concernant son dernier voyage ?

—Aucunement, sinon la mention d'un fâcheux qui lui aurait tenu tête.

—C'est bien lui, répliqua Gabriel. Il n'a même pas reconnu l'imminente contribution d'Aigle Blanc…

—Aigle Blanc ? Est-ce votre surnom indien ? me demanda Jean Talon.

—Apparemment, répondis-je dans un rire communicatif. C'est mon ami Gabriel qui a eu cette brillante idée.

C'est sur cette note amicale que nous prîmes congé du grand-homme, non sans avoir discuté du mauvais chemin de communication terrestre entre les trois bourgades les plus *peuplées*. Cela figurait d'ailleurs dans les projets d'aménagement de l'intendant, avant son départ définitif en 1672. Cette nouvelle route s'appellera le *Chemin du Roi*. Il faudra, cependant, attendre plus de cinquante ans avant sa réalisation. Comme quoi, même en ces temps-là, les promesses gardaient les enfants heureux…

Poursuivant son obsession de trouver une voie conduisant à la fameuse et illusoire mer de l'Ouest, ou à défaut, de nouveaux territoires, le dévoué intendant mit sur pied une expédition qui partit la même année, soit en octobre de 1670. Elle fut conduite par François Daumont de Saint-Lusson, alors que l'expérimenté Nicolas Perrot en était le truchement. Après avoir hiverné chez les Nez-Percés, sur une île au nord du lac des Hurons, ils se rendirent à Sault-Sainte-Marie. Perrot, quant à lui, alla rejoindre les tribus vivant à la baie des Puants (Green Bay).

Le 14 juin 1671, en présence de 14 nations amérindiennes, dans une grande cérémonie protocolaire, la délégation française prendra possession de *TOUT* le territoire des Grands Lacs, ainsi que de ses rivières tributaires, de la mer du Nord (baie d'Hudson) jusqu'à l'hypothétique mer de l'Ouest. Retenons bien cette date, la baie d'Hudson étant un des litiges entre la France et l'Angleterre qui fera l'objet d'une guerre quelques années plus tard. Une immense étendue, au moins quatre fois grande comme la France, venait d'être annexée au Canada d'un seul coup !

En apprenant cette nouvelle, je ne pus m'empêcher de penser : « Tout cela est bien beau, mais comment allons-nous faire pour la

peupler et surtout, la garder contre nos envahissants voisins qui débarquent tous les jours à pleins bateaux sur les côtes Atlantique ? »

Hélas ! l'avenir me donnera raison.

Chapitre 28

Vive l'hiver !

Le retour de Québec s'effectua sans problème, l'accueil fut des plus chaleureux, la soirée animée de rires et de chants, et la nuit de soupirs étouffés et de chuchotements entre amoureux. Bref, tout le monde était content !

Et l'automne, comme chaque année, succéda à la belle saison qui se prolongea par l'été indien. Nous fîmes donc, en famille, une autre excursion sur la colline enchantée, telle que nous la nommions, pour admirer le panorama aux couleurs enflammées.

La froideur de l'hiver n'entama pas notre bonheur ni notre bonne humeur. Bien vêtus sous nos chaudes pelisses neuves, nous jouions dans la neige comme des enfants. Gabriel déblaya la crique pour mettre la glace à nue et, à l'aide de bâtons recourbés, munis d'un petit panier en tendons tressés pour retenir une pelote en cuir, il nous initia à un jeu amérindien que nous appellerons *la crosse*, en raison de la forme du manche rappelant celle d'un bâton d'évêque. Que de parties endiablées ! Que de rires et que de bleus, aussi ! Il n'était pas facile d'arrêter Gabriel et Christian. Quand ces colosses me fonçaient dessus, je me retrouvais la plupart du temps sur le postérieur. Mais qu'importe, nous en retirions une saine suée, suivie d'un bain chaud devant la cheminée.

Les jours de tempête, nous passions de longues heures, enfermés bien au chaud dans notre maison. Les hommes façonnaient le bois et le cuir, pendant que les femmes s'adonnaient aux travaux de couture, de tricot et de broderie. Le jeune Paul s'initiait à tous ces ouvrages, en plus de suivre les cours que nous lui donnions, le tout bercé d'une douce mélodie de clavecin dont nous gratifiait la reine du logis.

En pleine force de l'âge, les loups devaient peser au moins cent vingt livres chacun. Leur pelage, fourni comme jamais, était presque blanc, sûrement une question de mimétisme. Ce n'étaient pas des chiens que l'on nourrissait de restes, mais des animaux fiers et semi-sauvages. Ils chassaient aux alentours en respectant les limites territoriales que j'avais moi-même établies à l'aide d'empreintes urinaires, à la manière de ces canidés, après avoir bu deux pintes de tisane de pissenlit… Au début, je leur apportais des souris ou des mu-

lots vivants, comme l'auraient fait leurs parents pour les initier à la chasse. Ainsi, en jouant le jeu de la vie et de la mort avec leur faible proie, ils ont appris à tuer, non sans prendre un certain plaisir inné à tout bon chasseur. Plus tard, ils trouvaient eux-mêmes leur pitance dans les champs herbus ou sous la neige. D'instinct, ils savaient repérer les rongeurs à leurs légers sons dans les herbes sèches. Après avoir estimé l'endroit précis de leur provenance à l'aide de leurs deux oreilles dressées qui triangulaient la cible, d'un bond, ils tombaient à pieds joints sur leur proie, avant de les tuer ou les assommer ; il ne restait plus qu'à les manger. En passant par les perdrix, les lièvres et les marmottes, ils finirent par s'attaquer à de plus gros gibiers. Parfois, un chevreuil ou un orignal audacieux s'aventuraient sur la glace pour se désaltérer à même l'eau courante du rapide et brouter quelques algues. La croûte s'amincissant sur le bord, il n'était pas rare que le pauvre animal la brise avec ses sabots acérés, ce qui lui infligeait de profondes entailles aux jarrets. Nos loups n'avaient alors qu'à suivre la trace sanglante pour achever et dévorer la bête blessée. Telle est la dure loi de la nature !

En prévision d'excursions hivernales, nous avions fabriqué, sous la supervision de Gabriel, une traîne sauvage, aussi appelée toboggan, ainsi que son harnais en cuir. Je commençai par habituer mes *lupi* à porter cet encombrant harnachement. L'attelage était constitué d'un large collier en peau d'orignal que nous attachions autour du cou de l'animal, et de courroies de trait installées sur les côtés, reliées par deux sangles, une ventrale et une dorsale. Le tout était rattaché par deux longues lanières fixées au traîneau. Au début, je remplaçais le toboggan en courant derrière les loups avec mes raquettes, le temps qu'ils s'accoutument au harnais. Il leur fallut plusieurs jours à accepter cet équipement complexe. Ensuite, je les liais ensemble, à la queue leu leu, de manière à ce qu'ils puissent se faufiler entre les arbres. Encore là, il fallut une longue période d'entraînement avant qu'ils ne courent en harmonie. Enfin, j'accrochais le traîneau, fait de deux minces planches de bouleau de six pouces de large par sept pieds de long, reliées entre elles par des barreaux en bois dur. La partie avant était recourbée à la vapeur pour mieux glisser dans l'épaisse poudreuse. Nous débutâmes à vide, histoire d'accoutumer nos loups à courir tout en étant solidaires avec cet objet qui se déplaçait à leur suite. Après un mois d'efforts, mon attelage filait comme le vent sur la neige damée.

Quand nous fûmes prêts, je demandai à Paul s'il voulait tester notre nouveau moyen de transport, et il en fut emballé. Bien emmitouflé dans son étincelant manteau en hermine blanche, chaussé de bottes en loup marin, de mitaines en rat musqué et de son gros bonnet en chat sauvage, c'est avec les joues rougies autant par le froid que par l'excitation qu'il était paré à l'action.

—Tiens-toi bien aux cordages, lui recommandai-je une dernière fois, ça va donner une grande secousse au départ… Es-tu prêt ?

—Fin prêt, papadou ! s'écria-t-il.

—Allez, les loups, marche ! MARCHE ![47]

Sitôt l'ordre lancé, d'un même coup de reins, les puissants canidés firent littéralement décoller la légère traîne et son passager, qui poussa à la fois un cri de frayeur et de joie. Emportées par leur élan, les bêtes filaient sur la croûte durcie en faisant chanter les planches et lever une poudrerie de neige folle. Muni de raquettes, je courrais à en perdre haleine derrière le petit… non… du *jeune* Paul, qui lui, riait aux éclats.

—Arrêtez, les loups ! ARRÊT ! criai-je.

Les animaux obéirent et s'immobilisèrent tant bien que mal, tandis que le traîneau continuait sa course jusqu'à leurs jarrets.

Pour un coup d'essai, c'était assez concluant. Il faudrait faire deux longues guides pour les diriger de l'arrière et retenir leur ardeur, un peu à la manière d'un licou de cheval.

Parlant de chevaux, ce même hiver, Coquette donna naissance à un bel étalon tacheté, qui fut remis à Gabriel en guise de cadeau de Noël. Le maître nomma son animal *Ange*, pour faire plaisir à sa dulcinée.

Nous fêtâmes le Nouvel An sur la colline enchantée, sous un froid soleil de janvier. Bien entendu, la mare, au fond du cratère, était gelée. Nous l'avions pompeusement baptisée *le lac aux Castors*, en souvenir de la vieille cabane abandonnée en son centre. Comme une pente abrupte dominait le site, nous la dévalâmes sur le toboggan, libre de ses amarres, jouant tels des enfants à qui irait le plus loin. Qui croyez-vous gagna le concours de la plus longue distance parcourue en glissant ? Le plus lourd ? Que nenni ! Au contraire, ce fut le plus léger, soit Paul, qui nous distança tous de plusieurs coudées.

Le panorama changeant au gré des saisons valait à lui seul le déplacement. Nous l'avions vu radieux en été, enflammé à l'automne

47, Les Chinooks, au nord de la baie James, déformeront ce mot pour : *Mahsh*.

et maintenant, sous son manteau blanc. Tout le grand fleuve n'était que banquise, sauf les eaux rapides de notre courant qui n'offrait prise ni au gel ni au vent…

Le reste de l'hiver, qui n'en finissait pas, se passa sans problème. Du bois et de la nourriture en quantité, du poisson frais au moins tous les vendredis, une maison chaude et accueillante, une famille unie et en santé… Nous avions beaucoup de chance.

Ce n'était malheureusement pas le cas de tous nos voisins. Aussi, quand lorsque le temps était clément, nous faisions une tournée de Lachine à Montréal en raquettes, avec nos loups, qui eux, tiraient le toboggan chargé de vivres et de combustible. Nous apportions aux plus démunis de la nourriture et du bois, ainsi que des soins à ceux qui en avaient besoin. Cela nous donnait la chance de voir des gens isolés qui vivaient presque en reclus dans leur chaumière mal calfeutrée. Ma sœur et moi soignions leurs maux avec des tisanes et des huiles essentielles. Mais plus important que tout, nous leur fournissions une présence réconfortante et humaine qui leur procurait la joie de vivre et de survivre dans ce pays aux hivers rudes et éprouvants, sauf pour ceux qui s'en faisaient un allié et qui l'aimaient autant que nous l'aimions.

Chapitre 29

1671 - De la belle visite

Enfin, le printemps arriva… le 20 mars, direz-vous ? Oh, que non ! Ce jour-là, ce fut plutôt une tempête. En avril, alors ? Pas plus, neige et blizzard firent la fête ! Ce n'est qu'au mois de mai que le fleuve se libéra de ses glaces. Et encore, ce n'est qu'à la toute fin que celles-ci rompirent leur écrin de cristal avec force bruits de déchirements et de grincements à en faire trembler la maison.

Voulant sans doute se faire pardonner, le printemps éclata alors dans toute sa splendeur ! La nature reprenait ses droits, dans une débauche de tons où le vert tendre était à l'honneur, les multiples coloris des fleurs rehaussant sa fraîcheur. Le départ des glaces signifiait aussi l'arrivée de bateaux du vieux continent. Prévenu par Charles de la venue imminente d'un navire, que son voilier avait doublé au lac Saint-Pierre, j'attendais sur le quai en devisant de tout et de rien, surtout du long hiver, avec d'autres concitoyens aussi impatients que moi d'avoir des nouvelles de leurs proches.

Soudain, un triangle de voiles se profila vers les îles percées du sieur de Boucherville. Un brouhaha de paroles exacerbées par cette attente roula sur le port. Le navire marchand, un trois mats d'environ 200 tonneaux et armé de huit canons, entra prudemment dans la rade. Un pilote familier des perfidies du fleuve gouvernait le navire. Pour accoster un tel bateau, la manœuvre était risquée, car de forts courants allaient dans le sens contraire. Mais heureusement, un doux vent de l'est facilita la manœuvre.

Tout à mon attentive appréciation sur la technique du navigant, j'en avais oublié de regarder les passagers qui se pressaient sur le pont, anxieux de débarquer dans ce pays dont les rumeurs les plus folles circulaient sur le vieux continent. Tout à coup, je crus entendre crier mon nom à partir du bastingage. Incrédule, je portai mon regard sur la dizaine de civils agglutinés sur la rambarde et tout de suite, je le vis. Dépassant tout le monde d'une tête ou deux, mon père était là, qui me faisait de grands saluts des deux bras ! Fou de joie, je n'attendis pas que le navire soit immobilisé pour sauter dans l'échelle de cordage, grimper comme un singe, bondir par-dessus le plat-bord et courir dans les bras de mon paternel, aussi ému que moi. Faisant fi des regards

amusés, nous pleurions de joie. C'était si bon de nous retrouver après sept longues années d'absence !

—Papa, quel bonheur de te revoir enfin, réussis-je à articuler, es-tu venu seul ?

—Oui, mon gars. Après la dithyrambique lettre que j'ai reçue l'année dernière, je voulais voir les merveilles que tu me décrivais si poétiquement, ainsi que mon petit-fils, ma fille et son étonnant mari. Catherine, aussi, bien sûr, de même qu'Anne-Marie, tes chevaux, les loups… enfin, tout ton bel entourage, quoi ! fit mon père en balayant l'ensemble du paysage de la main.

—Pendant que tu descends tes bagages, je galope au domaine pour chercher la charrette. Je serai de retour dans le temps de le dire.

À bride abattue, je revenais chez nous, non pas avec une lettre, mais avec la plus merveilleuse des nouvelles. Une fois arrivé, j'entrai en coup de vent dans la demeure…

—Vite, Christian, prépare la charrette, nous repartons à Montréal sur l'heure !

—Que se passe-t-il ? s'informa ma mie avec appréhension.

—Je vous en réserve la surprise, mais nous allons avoir un invité de marque ; mettez vos plus beaux atours et préparez un couvert de plus ; je n'en dis pas plus !

—À ta mine réjouie, on dirait que c'est le roi que nous allons accueillir, lança Josnée.

—Le roi ? *Pfft*, mieux que ça !

—Tu m'intrigues… Non, ne me dis pas que c'est… papa ? devina ma sœur.

—J'ai trop parlé, j'en ai bien peur ; tu as vu juste, c'est bien lui !

Ses cris de joie résonnèrent dans la maison. Elle sautait, riait et pleurait en même temps. L'attelage étant prêt, je la laissai se calmer avant de lui demander :

—Veux-tu m'accompagner ou préfères-tu attendre ici ?

—Je t'accompagne, mais telle que je suis. Papa n'en a cure de mes belles toilettes. C'est nous qu'il est venu voir, pas nos atours !

Sur cette sage remarque, nous partîmes au trot sur le chemin encore bourbeux à la suite du récent dégel.

La rencontre de ces deux êtres qui s'aimaient d'un amour pur et tendre fut un moment historique dans notre saga familiale. Comme lors de notre départ de 1664, mais en beaucoup plus heureux. Aussi, c'est collé l'un à l'autre qu'ils firent le voyage de retour.

Toute la maisonnée nous reçut en grande pompe. Papa s'émerveilla sur tout ce qu'il voyait : l'habitation, le site, les rapides, les îles aux Hérons… Tout lui paressait beau et neuf. Depuis son entrée dans le vaste golfe jusqu'à son arrivée à Montréal, il n'avait cessé de contempler le paysage, ébloui par tant de nature vierge et pure.

—Comme je vous comprends, mes chers enfants, d'aimer ce pays, malgré ses durs hivers et ses risques inhérents… s'exclama-t-il. Si j'avais quelques années de moins, je crois que j'aurais suivi votre exemple et que j'y aurais emmené toute ma famille.

Le lendemain, il voulut visiter tout ce coin de pays… enfin… en partie seulement, du haut de la montagne fleurie. Ce fut l'occasion de faire un autre pèlerinage sur la colline enchantée qui nous charma une fois de plus.

—Voilà un territoire digne d'un aigle royal ! s'écrira mon paternel en embrassant le vaste et sauvage paysage entourant le mont Royal. Le jeune Paul, toujours accroché aux basques de son grand-père, lui montrait tous les recoins secrets de son domaine, en plus de le soûler d'insatiables questions et d'histoires indiennes que lui avait contées son oncle Gabriel. D'une patience d'ange avec son petit-fils, papa alla jusqu'à lui dévoiler des récits secrets remontant à l'époque où il était dans l'armée, au grand plaisir de Paul qui en redemandait toujours.

J'initiai mon père au maniement du canot et ensemble, nous fîmes une descente complète des rapides de Lachine, comme de plus en plus de gens les désignaient alors. Époustouflé, papa voulut aussitôt recommencer. Le Grand Puma, en le voyant, dit à Josnée :

—Je vois de qui vous tenez votre goût de l'aventure, dans la famille. Vous avez un géniteur remarquable, j'ai hâte que tu me donnes des enfants à son image, ma belle brune.

Émue de ce compliment, Josnée se jeta dans les bras de son bel ange Gabriel.

Le reste du mois se passa comme un charme. Les travaux dans les champs nous prenaient beaucoup de temps, mais nous avions une aide précieuse qui ne voulait pas se cacher derrière son statut d'invité pour nous regarder travailler en se tournant les pouces ; ce n'était pas dans sa nature.

Début juin, nous eûmes droit à une autre visite rare. L'intendant venait prendre ses quartiers d'été, comme chaque année, au fort de Montréal, lieu de rencontres privilégiées avec nos amis et alliés amé-

rindiens. Il en profita pour nous rendre une visite amicale. Je m'empressai de lui présenter notre père, qui fut pétri de fierté à la suite des paroles flatteuses dont me qualifia notre illustre invité, paroles que je ne rapporterai pas, modestie oblige.

Talon m'informa ensuite de l'arrivée imminente du futur gouverneur, Louis de Buade, comte de Frontenac, qui incidemment, se faisait tirer l'oreille pour venir au pays, sous prétexte que des dettes le retenaient. Le roi les épongera généreusement en faisant d'une pierre deux coups. D'abord, il envoyait un gouverneur de poigne pour régler certains conflits commerciaux et religieux dans la colonie, et de plus, il se débarrassait d'un rival dangereux auprès d'une certaine dame de la cour… Mais ça, ce sont des ragots que je ne saurais colporter.

Mais la principale raison de la visite impromptue de Jean Talon était une mission qu'il désirait me confier avant son départ. Des rumeurs voulaient que des Blancs, à bord de bateaux, raflaient la majorité des peaux en provenance de la baie d'Hudson. Certains Amérindiens nordiques, les Inuks que les Cris qualifiaient d'Esquimaux (mangeurs-de-poisson-cru), certifiaient qu'il s'agissait de Français[48]. Comme nous n'avions jamais envoyé de navire dans ces régions septentrionales, Talon pensait que ces visites étaient plutôt l'œuvre des Anglais qui prospectaient sur nos terres, et que ceux-ci agissaient avec la complicité de ce traitre de Radisson, passé à la perfide Albion.

La mission qu'il voulait nous confier était triple : trouver une voie terrestre et fluviale pour se rendre dans ces territoires, en chasser les Anglais s'ils s'y trouvaient, puisque nous avions annexé ces territoires lors de la prise de possession de TOUTE la région entourant les Grands Lacs jusqu'à la baie d'Hudson (dont vous avez sûrement retenu la date historique), et prouver que la mer du Nord était bien la baie d'Hudson. Rien de moins ! De même, si nous avions la chance de mettre la main sur le renégat coureur des bois, ordre était de l'emmener rendre des comptes à Québec avant de l'expédier en France pour y subir sa peine…

Après un conseil de famille, Gabriel et moi acceptâmes. Nous profiterions du départ de papa, fin août, pour nous rendre à Tadoussac avec lui. De là, nous entreprendrions un long périple en canot jusqu'à notre lointaine destination en remontant la rivière Saguenay... là où débutait le fameux royaume mirifique de Donnacona, le fabuliste qui avait mystifié Jacques Cartier et François 1er.

48. Sûrement Radisson, à la solde des Anglais.

Chapitre 30

1671, 1672 - Voyage dans le Grand Nord

Voulant sans doute compenser le long hiver, l'été fut radieux comme jamais. Il passa malheureusement trop vite. Nous devions déjà nous préparer en vue de l'expédition qui allait nous conduire aux confins nordiques de notre grand pays.

Plusieurs tentatives furent lancées pour rejoindre la baie d'Hudson par voies fluviales, mais sans succès. La dernière en date, celle menée par le jésuite Jean de Quen en 1645, avait échoué tout près du but, quand leurs deux guides hurons furent assassinés par des Cris qui entendaient leur interdire le passage. Le dépité jésuite dut faire demi-tour, non sans avoir donné son nom au beau lac qu'il croisa, en le baptisant lac Saint-Jean.

Avec la promesse de revenir nous voir, qui sait ? avec Janine et Laure, papa s'arracha des bras de Josnée en larmes pour embarquer sur la *Volante*, une gracieuse goélette de 43 tonneaux et de 36 pieds qui nous conduisit à Québec et, après une brève escale, à Tadoussac. Là-bas, notre paternel transféra ses pénates sur un plus gros navire qui le ramènerait en France. Sans surprise, nos adieux furent empreints d'émotion… Allions-nous nous revoir avant longtemps ? Telle était la question qui nous obsédait.

Nos loups et le traîneau nous accompagnaient en prévision des longues marches hivernales qui nous attendaient. Le groupe expéditionnaire comprenait, en plus d'une dizaine de Montagnais, le père Charles Albanel, un habitué des longs voyages d'évangélisation, Paul Denys de Saint-Simon, lieutenant de la maréchaussée, et Sébastien Provencher, familier avec les langues cries et montagnaises. En toute discrétion, Gabriel et moi complétions cette formation hétéroclite.

Nous quittâmes les deux mamelles[49] de Tadoussac vers la mi-août de l'an 1671. À bord de trois canots de trente pieds capables de transporter cinq ou six passagers plus mille livres de frets, nous fendions les flots de nos pagaies rythmées, sous le regard curieux des baleines à bosse qui festoyaient de krill abondant à l'embouchure du puissant affluent du Saint-Laurent. Pendant que nos loups nous suivaient sur la rive boisée de cette magnifique rivière mystérieuse et

49. Les deux collines, semblables à des seins de femmes, sont à l'origine de ce nom en montagnais.

profonde, nous remontions, en compagnie de bélougas, cet impressionnant cours d'eau qui, pareil à un fjord norvégien, pénétrait à plus de vingt lieues dans les terres sauvages.

La large rivière roulait ses eaux noirâtres où se reflétaient les falaises grises et les arbres olivâtres perchés sur la crête ondulante qui bordait le courant. Parfois, une baleine venait brutalement déchirer la surface étale de son dos hérissé en poussant son appel déchirant et mélodieux à la fois. Je comprenais à présent les marins basques qui faisaient de cet endroit leur territoire secret de chasse aux cétacés. Le lieu même nous semblait mystérieux lorsque nous pénétrâmes dans le légendaire royaume du Saguenay de l'affabulateur Donnacona.

Cette portion du voyage, la plus facile, s'effectua en une semaine de plaisant canotage sur le Saguenay et d'agréables campements sur ses rives où je fis de superbes pêches. Le soir, nous chantions et riions autour du feu, heureux d'être entourés par toute cette belle nature si généreuse pour qui savait l'apprivoiser et s'en faire une amie.

Nous arrivâmes aux pieds d'un rapide où une communauté montagnaise s'était établie. Cette bourgade se nommait *Chicoutimi*, qui signifie : *jusqu'ici c'est profond*. Les Indigènes montagnais nous accueillirent chaleureusement, d'autant plus que nos guides avaient de la parenté en ces lieux. Deux jours plus tard, nous reprîmes le chemin-qui-marche en amont de sauts infranchissables. Munis de longues perches, nous remontions le courant de plus en plus fort de ce torrent en provenance d'un grand lac. Nous y parvînmes le 2 septembre…

Quel lac impressionnant ! Il était moins étendu que le lac Champlain, mais plus compact, presque rond et plat, d'où son nom local de *Piékougami*. Lorsque le jésuite Jean de Quen le vit en 1645 au cours de son expédition inachevée, dans un élan d'autoglorification, il le nomma, sans fausse modestie, lac Saint-Jean !

Nous restâmes dix jours sur ces rives giboyeuses et poissonneuses, le temps de refaire nos forces, de réparer nos avaries et de renouveler nos provisions de viande et de poissons fumés. À l'aide de ma canne à mouche, je pêchai quantité de beaux saumons d'eau douce, dont les ancêtres furent piégés dans certains grands lacs à la suite de la fonte des glaciers. Nos guides appelaient ce délicieux poisson *ouananiche*.

Il ne nous fallut rien de moins que deux jours, par vent de face, pour traverser ce beau plan d'eau que je ne pourrais qualifier d'immense, sinon il ne me resterait plus de superlatifs pour décrire les Grands

Lacs. Nous remontâmes l'embouchure de la rivière *Ashuapmushuan*, où nous fûmes amicalement reçus dans le village de *Natashegamiou,* près du futur Saint-Félicien. Une délégation d'*Attikamègues* et de *Mistassirinins* vint nous rejoindre, avant de nous confirmer que des Européens se livraient au trafic dans la mer du Nord. Ceux-ci étaient venus dans de gros canots surmontés de nuages blancs. N'ayant jamais vu de voiliers transocéaniques, c'est de cette façon imagée et poétique que nos hôtes décrivaient ces navires impressionnants.

Le père Albanel renvoya Saint-Simon à Québec pour quérir des instructions précises auprès du gouverneur, quant à savoir si nous devions chasser les commerçants anglais par les armes ou non. En attendant la réponse, nous hibernâmes sur place. D'abondantes chutes de neige recouvrirent la région dès la fin octobre. Ce fut un hiver long et rigoureux, mais nous étions parés et grâce à notre traîneau, que nous enviaient nos nouveaux amis, nous fîmes de fructueux voyages de chasse dans les environs, question de rapporter de la nourriture fraîche à tout le monde et ainsi, nous éviter les affres du scorbut. De même, je pus mettre à profit la recette amérindienne de Luc, que j'avais rencontré au Bic à mon arrivée en 1665, soit le mélange pas très ragoûtant du contenu prédigéré de l'estomac d'un caribou, mélangé avec son sang. Ce plat fit des miracles ; délicieux… enfin, presque, mais surtout souverain contre le scorbut, à défaut de tisane d'*annedda*.

À la fin du printemps, Saint-Simon revint de Québec avec permission de chasser l'Anglais de gré ou de force. Le 1er juin de 1672, nous reprîmes donc la difficile remontée des *chemins-qui-marchent*, mais à l'envers, en ce qui nous concernait.

Après neuf jours d'effort constant, nous arrivâmes à la ligne de partage des eaux. Nos guides nommaient ce lieu *Abitibi*, ce qui signifie littéralement : *Là où les eaux se séparent*. Dorénavant, tous les ruisseaux et les rivières que nous croiserions ne se jetteraient plus dans le fleuve, mais dans la baie d'Hudson. Durant la longue descente qui s'ensuivit, nous traversâmes deux beaux lacs tout en longueur. Le père Albanel en baptisa un de son patronyme (à tout seigneur, tout honneur), et l'autre du nom de la nation qui vivait autour, les *Mistassinis*. C'est là, que la mission de Jean de Quen s'était arrêtée à cause de l'animosité de ce peuple, jaloux de ses prérogatives en tant que pourvoyeur de pelleterie. Pour calmer leur hostilité, mes compagnons avaient apporté quantité de cadeaux qui furent les bienvenus. De plus, Gabriel et moi en avions rajouté en promettant de leur fournir

des armes pour contrer leurs ennemis iroquois qui venaient chasser et pirater sur leur terre depuis l'extermination des castors autour des Grands Lacs.

En prévision d'un éventuel raid iroquois, le présent que nous fîmes aux Mistassinis fut fort bien accueilli : douze beaux fusils, un tonnelet de poudre et quantité de balles. Ce fut comme le *sésame ouvre-toi* qui nous donna accès à cette baie que nous convoitions tant ! (Cette dernière transaction d'armes fut effacée du procès-verbal par mon ami Jean Talon ainsi que le long voyage nautique qui s'ensuivra)

Peu de temps après, nous arrivâmes au lac *Nemiscau,* puis la rivière qui le déchargeait nous conduisit enfin dans une anse de la Baie-James, près du village de *Waskaganish*. Une surprise nous y attendait : un petit bateau d'une douzaine de tonneaux portant voile latine et battant pavillon anglais était à l'ancre, juste à portée de fusil.

N'ayant aucune raison de se méfier, du fait qu'ils avaient mouillé dans ce cul-de-sac du bout du monde, aucune sentinelle ne se trouvait sur place. Nous pûmes donc nous mettre à couvert dans deux cabanes de trappeur vides de leurs occupants. Il fut convenu d'attendre la nuit pour investir le navire. Gabriel, Saint-Simon et moi, accompagnés de trois Montagnais volontaires, ferions partie du groupe d'assaillants.

Vers minuit, deux canots s'approchèrent silencieusement du petit navire d'où nous provenaient des bruits de conversations et de rires. Apparemment, l'équipage fêtait une bonne saison de traite et s'apprêtait à partir pour porter son butin à sa chère Albion. L'irruption de six hommes armés, dont quatre *Sauvages*, jeta dans l'épouvante les dix trafiquants. En un tournemain, ils furent désarmés, ligotés et enfermés dans la cale, qui regorgeait de pelleterie. Il y en avait au moins pour cent mille livres. Impossible de les transférer sur nos modestes canots déjà chargés, d'autant plus que nous n'avions pas envie de transporter tout ce matériel sur notre dos, et ce, sur plus de 200 portages. C'est alors que j'eus l'idée de forcer le pilote expérimenté sur ces mers nordiques à nous ramener au port de Québec, pendant que le reste de la troupe prendrait le chemin de retour par voies terrestres et fluviales. Plan qui fut approuvé à l'unanimité. Les loups nous accompagneraient, Gabriel et moi, histoire d'impressionner les détenus qui tremblaient à leur approche.

Une cérémonie solennelle de prise de possession du territoire fut commémorée le 6 juillet de 1672, confirmant celle signée l'année d'avant aux Grands Lacs, le 14 juin 1671.

Nous quittâmes nos amis avec des vœux de bon voyage et en nous donnant rendez-vous à Québec, quelque trois mois plus tard. C'est avec émotion que nous regardâmes partir la petite expédition qui allait devoir affronter les cours d'eau impétueux, les mouches voraces et les marais sans fond. Pour notre part, nous allions découvrir les splendeurs et les dangers des mers arctiques, qui avaient vu bien des marins périr dans leurs eaux glacées.

Le lendemain matin, j'interrogeai les prisonniers un par un. Le capitaine avoua que c'était un Français appelé Radisson qui leur avait donné l'idée de venir trafiquer en ce pays. Les Anglais connaissaient cette baie depuis qu'un marin du nom de Frobisher l'avait découverte en 1577, mais il faudra attendre 1611 avant qu'un autre marin (au service de la Hollande) la redécouvre avant d'y laisser son nom et sa vie : Henry Hudson ! Avec son fils, il fut débarqué sur les glaces par ses propres marins, qui s'étaient mutinés devant sa détermination qui n'avait d'égale que son obstination à vouloir trouver le fameux passage du Nord-Ouest qui n'existait pas, en ce temps, époque que l'on appellera : *Petit âge glaciaire* tant les hivers étaient froids et les glaces compactes.

Ce que mes adversaires anglais semblaient ignorer, c'est que Hudson n'avait pas cru bon d'annexer cette baie à la couronne d'Angleterre ; il cherchait un passage vers la Chine et non pas une impasse nordique ! Ignorant ces détails, le capitaine britannique se croyait dans son droit en faisant la traite de pelleterie dans ce coin perdu du monde… Je dois reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort, et pourtant, c'est d'un ton sûr de son fait que je répliquai dans sa langue :

—Avez-vous pris officiellement possession de ce territoire ? Non ? Eh bien, nous, oui ! Depuis le mois de juin 1671, cette baie et les terres qui l'entourent font partie de la Nouvelle-France. Étant donné que vous l'ignoriez, nous ne confisquerons pas votre navire, de même que nous ne vous mettrons pas en prison. Par contre, nous saisissons vos fourrures pour atteinte à notre intégralité territoriale et, moyennant votre liberté, nous vous ordonnons de nous ramener à Québec ; vous connaissez le tracé, non ?

En maugréant un peu pour la forme, le capitaine accepta ma proposition, somme toute raisonnable. Par contre, il réclama six hommes d'équipage pour la manœuvre, sur les neuf que nous avions ligotés. Nous ne lui en fournîmes que trois. Ils n'auraient qu'à travailler pour deux et nous donnerions un coup de main, si nécessaire. Après tout,

j'avais voyagé en Corse à bord de la tartane, où j'avais été initié à la voile.

Pendant que les marins s'affairaient à la manœuvre, j'examinai une dernière fois cette terre de Caen qu'on appellera Radissonie dans les temps modernes. Aucun arbre digne de ce nom ne poussait sur la côte : que des buissons rabougris et des marécages putrides où nous nous sommes enfoncés plus d'une fois jusqu'au cou. Les seules fleurs que nous vîmes se limitaient à des *saccaracénies pourpres*[50], une fleur carnivore et, croyez-moi, elles avaient de quoi manger, ces insectivores ! Car, si ce coin de pays était un enfer pour les humains, c'était un véritable paradis pour les maringouins et autres engeances volantes et bourdonnantes qui se précipitaient sur les pauvres hommes qui bravaient ces marais comme des assoiffés du désert sur la mare d'une oasis. Peu d'individus pouvaient survivre dans ces lieux maudits, sauf l'hiver où la neige, sur la surface gelée, permettait de circuler sans peine à l'aide de raquettes et de traîneaux à chiens, pendant que les insectes piqueurs dormaient sous une épaisse banquise en attendant le printemps pour éclore par myriades affamées. C'est donc avec joie que nous quittâmes cette toundra boréale dont le cœur reste de glace, même en été, sous la forme du pergélisol.

D'après les relevés de l'astrolabe (le sextant n'était pas encore inventé), je pus établir notre latitude à plus ou moins 52° d'angle par rapport à l'équateur. Montréal se situait aux environs du 45°, exactement entre l'équateur (le 0°) et le pôle Nord (le 90°). Cela vous donne une idée du chemin parcouru, 7 degrés ! Je demandai au pilote de m'indiquer à quelle latitude se trouvait le détroit qui nous séparait de l'Atlantique. Quand il me répondit au 63°, je crus qu'il se moquait de moi. Or, il était sérieux… L'immensité du pays me donnait le vertige. Nous ne devions pas traîner trop longtemps au fond de cette immense baie si nous ne voulions pas subir le sort des marins imprudents qui s'y sont fait piéger par les glaces, car aux abords du Cercle Polaire, la saison de navigation ne dure qu'à peine deux mois. Puisque le premier était déjà bien engagé, nous allions entamer une course contre l'hiver.

L'air de vouloir contrarier notre route, le vent soufflant debout nous forçait à de périlleuses manœuvres pour sortir de l'anse de *Rupert,* pendant que les voltiges de louvoiements nous faisaient

50. Elle fut nommée ainsi par Michel Sarrazin, médecin, naturaliste et botaniste, 1659-1734. C'est lui qui développa l'industrie du sirop d'érable et qui écrivit l'histoire des plantes du Canada.

frôler dangereusement les récifs qui bordaient la rive. La Baie-James s'étala et nous offrit un répit de changement de bords. Dès lors, nous pûmes voguer tribord amures, au plus près, pour contourner l'îlot qui nous faisait face. Nous relâchâmes à la nuit tombée, lorsque nous atteignîmes la pointe d'une île plus étendue, soit celle d'*Akimiski*, par crainte de nous échouer en naviguant à l'aveuglette. L'ancre levée sous les lueurs de l'aurore boréale, le modeste voilier capable de traverser l'océan reprit sa route en prenant toujours de larges bords. Enfin, la vaste baie d'Hudson, telle une mer intérieure, nous ouvrit grand ses bras… Le vent de face, qui jusqu'à maintenant nous freinait, fit place à un vent de biais qui nous poussa bon plein. Le petit navire, toutes voiles gonflées, se cabra en faisant chanter ses gréements et partagea l'onde marine en un long voile de mariée scintillant.

Dressé telle une figure de proue, face au large, je contemplais les deux sillons bordés d'écume ensoleillée que traçait l'étrave en fendant les flots. Ce spectacle marin me rappelait la chevelure dorée de mon adorée, tout en ravivant son souvenir heureux dans mon cœur langoureux. L'air frais du large chassa mes idées nostalgiques, ainsi que les miasmes des marais et nous ravigota d'une manière des plus agréable.

Les deux pattes sur le plat-bord, les loups humaient avec délice les effluves de vent salé. Les Anglais semblaient avoir plus peur d'eux que de nous. Je n'encourageais pas les rapprochements, afin que les prisonniers continuent de craindre ces *féroces bêtes sanguinaires*.

La côte avait changé d'aspect. Les basses terres humides et marécageuses faisaient désormais place à des collines vallonnées et caillouteuses où rien ne poussait, hormis quelques rares arbres rabougris et rachitiques, comme des bonzaïs nordiques, en raison du blizzard qui soufflait presque en permanence sur ces surfaces arides et d'apparence hostile à l'existence. À l'horizon, îles et monts s'estompaient dans une palette de tons bleus et verts des plus plaisants. Des mousses et des lichens faisaient office de fourrage pour les caribous, que nous vîmes par milliers brouter les pierres moussues et salées qui bordaient la rive. Une multitude de morses, véritables éléphants de mer ornés d'impressionnantes défenses en ivoire, ainsi que des loups marins (ou phoques), peuplaient les anses rocheuses comme le feraient plus tard les baigneurs sur les plages de Copacabana au Brésil. Sauf qu'ici, plutôt qu'être tiède ou presque chaude comme dans les tropiques, l'eau était glaciale, hiver comme été. J'admirais néanmoins l'incroyable diversité de la nature et avec quel acharnement celle-ci trouvait le

moyen, non pas de survivre, mais de prospérer dans les pires conditions. Cette mer froide intérieure qui foisonnait tellement de vie en était un bel exemple. Au même titre que ces énormes baleines qui en crevant la surface, crachaient l'air chaud de leurs poumons que l'on prenait pour un jet d'eau tant la vapeur retombait instantanément en pluie glacée. À chaque remontée, ces géants des océans engloutissaient des tonnes d'éperlans dans leur gueule béante. Par milliers, des oiseaux de mer participaient à la curée de poissons.

Tout attentif à ce débordement d'activités animales, je n'avais pas vu un des matelots, qui armé d'une tige en bois dont on se sert pour tendre les amarres, s'approchait derrière moi comme une ombre. Levant son outil à la manière d'une matraque, il s'apprêtait à me fracasser la tête, quand du coin de l'œil, je vis un éclair argenté franchir l'espace dans mon dos…

Vif-Argent, lui, ne rêvassait pas. D'un bond, le fidèle gardien sauta sur mon agresseur et le jeta sur le pont en lui faisant perdre son arme. Après quoi, il l'immobilisa de tout son poids, les deux pattes sur sa poitrine, pour prendre sa gorge entre ses crocs. Terrifié, le marin ne bronchait pas. C'était la bonne chose à faire ; un seul geste de résistance aurait signifié sa mort.

Le loup ne tue pas pour tuer, il tue pour manger et se défendre au besoin. Puisque l'agresseur faisait preuve de soumission, Vif-Argent aurait été viscéralement incapable de le mettre à mort, même si je lui en avais donné l'ordre, ce que je n'aurais jamais fait, bien entendu. La leçon était suffisante, mais désormais, je me tiendrais sur mes gardes. En guise de punition, le matelot fut ligoté et envoyé à fond de cale pour ruminer ses mauvaises pensées.

Notre pilote, de peur de s'égarer, ne perdait jamais les rivages de vue. Aussi, nous croisâmes plusieurs petits villages *Inuits*[51]. Certains de leurs habitants, à bord de curieuses et pratiques petites embarcations pontées faites en peaux de phoque, qu'ils nommaient kayaks, nous saluaient de loin tout en nous invitant à nous approcher de leur hameau, sans doute pour échanger des peaux contre nos précieuses marchandises européennes. Nous dûmes décliner chaque fois leur proposition, par manque de temps et surtout, d'espace. Nos cales étaient déjà assez pleines avec notre cargaison humaine et la multitude de pelleteries.

51. Inuit, littéralement *les hommes*, surnommés Esquimaux par les Cris, signifiant *mangeurs de chair crue.*

À l'occasion, sur les collines qui bordaient la côte, se dressait un genre de colosse de roches caricatural. Il s'agissait de compositions de pierres amoncelées qui prenaient l'apparence d'un homme debout. Pour les Indigènes, ces formes se nomment *Inuksuk* et servent de repaires visibles à des milles à la ronde. Elles ont aussi pour but de confondre les caribous quand les Esquimaux les rabattent à la chasse, ce qui du coup, bloque toute échappatoire par les crêtes.

Deux semaines plus tard, par 63e de latitude, nous contournâmes la pointe de la péninsule nordique. Bien que ne nous fussions encore qu'à quelques degrés du Cercle Polaire (66° 33') nous étions entourés par ce que les Norvégiens qualifiaient avec raison de *montagnes de glace*, ou icebergs. Un village inuit, fait de tentes en peaux de caribou tendues sur des ossements blanchis de baleines se dressait sur la rive escarpée. Nous y fîmes une brève escale pour réparer une brèche dans la coque, occasionnée par le heurt d'une masse givrée qui dérivait discrètement à fleur d'eau.

Les hospitaliers et pittoresques habitants esquimaux nommaient leur localité *Ivujivik*. Il s'agissait de la partie la plus septentrionale de l'Amérique. Un promontoire rocheux dominant le village portuaire fut baptisé en l'honneur de notre nouveau pays, cap Nouvelle-France !

Le matin suivant, le détroit d'Hudson nous montra la route à suivre à travers d'énormes glaçons flottants. Bientôt la banquise les figera dans son filet de givre blanc, ce qui rendait toute navigation impossible pendant huit ou neuf longs mois. Faisant cap sur la baie d'*Ungava*, nous y fîmes relâche afin de renouveler nos provisions d'eau, de bois et de nourriture. Pour éviter toute mauvaise surprise, Gabriel resta sur le bateau, tandis que de mon côté, j'emmenai un matelot à terre et le chargeai de la corvée d'eau et de bois, puis partis à la chasse avec les loups, pour leur plus grand plaisir.

La quête ne fut pas longue : un troupeau de caribous broutait l'herbe grasse en arrière du vallon. Ne voyant pas d'éclopé dans la harde, car dans ces rudes contrées seuls les plus résistants peuvent survivre, je visai le moins éloigné et l'abattis d'une balle en plein cœur. Les autres s'enfuirent dans une forêt d'andouillers et de longues pattes nerveuses. Je dus retenir les loups qui voulaient partir à leur poursuite par atavisme.

—Venez les *lupi*, il y a de quoi manger pour tout le monde, rigolai-je.

Je m'empressai d'ouvrir les entrailles encore chaudes de la bête sacrifiée et les donnai aux loups, qui s'en régalèrent. Quant à l'estomac, lui, je nous le réservai pour en faire un remède antiscorbutique. Après avoir tranché la jugulaire, j'arrosai de ce jus vermeil la purée verdâtre de la panse. Ensuite, je nouai les extrémités du viscère, puis m'apprêtais à porter cet élixir au bateau, quand les loups, qui se chicanaient fraternellement pour un bout de tripe, cessèrent leur manège avant de s'enfuir bizarrement en couinant, la queue entre les pattes. Intrigué par leur comportement anormal, je me redressai pour découvrir ce qui avait pu causer une telle panique chez ces prédateurs redoutables, quand un puissant grondement me fit frémir… Je me retournai vivement, et fus stupéfié. Un ours blanc ! Véritable géant dressé du haut de ses douze pieds sur ses pattes arrière, il griffait l'air de ses puissants bras menaçants en grognant. Mon fusil déchargé gisait près de la carcasse, et donc, je n'avais pour seule arme qu'une hachette servant à débiter le ruminant et mon petit poignard ottoman. L'ours s'avançait en grondant et en faisant des gestes d'intimidation. Je compris que ce n'était pas moi, l'objet de sa convoitise, mais la proie ensanglantée et fumante qui gisait sur la mousse, ainsi que le viscère à l'odeur alléchante que je tenais en main. Aussi, j'essayai de le calmer.

—Tout doux, mon gros ; tu veux ça ? Tiens, elle est à toi ! dis-je en pointant la dépouille fraîche du doigt.

Pour montrer ma bonne foi, je jetai la panse gorgée de sang frais à ses pieds. L'organe éclata sur la surface empierrée et l'ours en fut éclaboussé ; mais, loin de s'en formaliser, il lécha goulûment les taches pourpres qui souillaient sa robe d'un blanc ivoirien. Mis en appétit, il dévora la sanguinolente poche stomacale.

Calmement, je repris mon arme, que je chargeai tout en reculant et en mettant la carcasse entre lui et moi. À ce moment, je vis la tête de Gabriel dépasser du coteau. Mort d'inquiétude à la vue des loups terrorisés revenus à bord, il avait bouclé tout le monde dans la cale et s'était précipité à mon secours. D'un coup d'œil, il évalua la scène et me jeta un regard interrogatif. Je lui criai :

—Fais ce qui te paraît juste, Grand Puma !

L'ours, surpris par ces exhortations, se redressa d'un air menaçant. Un coup de feu résonna en écho dans la crique, puis le redoutable animal poussa un hurlement rauque et s'effondra sur la proie qu'il convoitait.

—Joli coup ! félicitai-je Gabriel. Il ne t'a pas laissé le choix...

Deseronto entama une danse rituelle autour des deux animaux dissemblables, mais réunis dans la mort.

—Ne va surtout pas me donner leur langue, lui dis-je en riant, je ne la mérite pas, cette fois.

Gabriel lâcha un grand éclat de rire et me prit dans ses bras pour me donner une virile accolade. Chassant du coup le trop-plein d'émotions que nous venions de vivre, des larmes de joie roulèrent sur nos peaux burinées par les embruns. Et c'est de bonne humeur que nous retournâmes au bateau pour libérer les dix hommes et les inviter à sortir prendre l'air et faire un peu d'exercice par la même occasion. Nous avions beaucoup de viande fraîche à transporter. Vu que j'avais perdu le remède contre le scorbut, je récoltai un plein sac de lichens pour en faire de la salade. En y incorporant des œufs, récupérés dans des anfractuosités d'une falaise, cuits à la coque, le tout arrosé d'huile d'olive et saupoudré d'herbes aromatiques, ce serait un plat digne de Marie.

Deux semaines plus tard, après avoir longé la côte dentelée du Labrador[52], le mal nommé, car jamais laboureur ne tracera de sillons sur ces terres inhospitalières, nous entrâmes dans le détroit de Belle Isle, qui le sépare de Terre-Neuve. À présent, nous pénétrions dans le majestueux golfe du Saint-Laurent en contournant à bâbord l'île Anticosti presque aussi grande que la Corse… Vu sa position stratégique de gardienne du fleuve, j'eus l'idée de suggérer à l'intendant d'y faire construire un port fortifié qui en contrôlerait l'accès… Hélas ! ce concept ne serait pas retenu, car la banquise emprisonne l'embouchure du Saint-Laurent en hiver, ce qui rend l'accès à Anticosti impossible six mois par année.

C'est donc l'Île-Royale, en Acadie (Cap-Breton), loin de la porte d'entrée du fleuve, mais libre des glaces hivernales, qui héritera de ce projet dans un proche avenir. De simple petit port de pêche en 1713, Louisbourg deviendra une citadelle redoutable en 1719, puisqu'elle contrôlera les allées et venues dans le golfe Saint-Laurent.

Grâce à notre vigilance, nous n'eûmes à déplorer aucune mort durant le contournement de notre grand pays, qui demanda deux mois et demi de navigation à travers les eaux glacées. Aucun membre d'équipage ni aucun prisonnier ne connut le *mal de terre*, comme cer-

52. Découvert en 1499, par Joào Fernandes, qui était aussi propriétaire terrien et laboureur (labrador) en portugais.

tains surnommaient faussement le scorbut. Par la suite, quinze jours furent nécessaires pour accoster dans le port de Québec, en cette fin du mois de septembre 1672, après trois mois de cabotage. Nous avions fait la circonvallation de la Nouvelle-France septentrionale en un peu moins d'une année, non sans avoir parcouru 1 200 lieues ou environ 3 500 milles, dont le tiers par voies terrestres ! Nous rapportions des informations précieuses au sujet de la baie d'Hudson, que nous nommions la baie du Nord : sa faune, sa flore et surtout que les Anglais en avaient fait leur territoire de traite privilégié grâce au renégat Radisson.

Notre arrivée, que j'avais volontairement fait coïncider avec le milieu de la nuit, fut discrète. Prévenu par ses gardes, Jean Talon s'empressa de venir nous rejoindre sur le quai afin de nous congratuler chaleureusement. Après avoir fait conduire, sans témoins, les prisonniers en sécurité, il grimpa à bord pour inspecter la cargaison.

—Il y en a pour une vraie fortune ! constata-t-il. Chacun de vous deux a bien mérité les dix pour cent de ces peaux. Cela vous revient de plein droit, ainsi que ce beau petit navire. Appelons ça… une prise de guerre.

Je voulus me récuser en faisant valoir ma promesse faite aux Anglais.

—Je reconnais bien là votre générosité, mon cher Aigle Blanc, répliqua l'intendant en souriant, mais si nous leur rendons cette embarcation, dès l'an prochain, ils s'empresseront de retourner faire la traite à la baie d'Hudson. Nous les ramènerons dans leur pays, comme promis, mais ruinés. Cela fera réfléchir à deux fois leurs compatriotes qui seraient tentés par l'appât du gain. Venez prendre un peu de repos chez moi, nous discuterons de tout ça dans la journée ; vous me conterez vos péripéties, qui ne doivent pas être banales.

Nous apposâmes des scellés à la cabine et laissâmes le navire sous la surveillance de la garde personnelle de Talon.

Vers midi, après une bonne nuit de sommeil, nous fûmes invités à partager la table de notre hôte. Tout en mangeant sans cérémonie, Jean Talon nous fit savoir que le marquis de Frontenac arriverait d'un jour à l'autre pour occuper le prestigieux poste de gouverneur, en remplacement de Courcelles qu'il ne portait pas dans son cœur en raison d'une rivalité amoureuse platonique. Talon lui ferait part de notre rapport avant de retourner définitivement en France, où il espérait occu-

per un poste honorifique[53] tout en jouissant d'une retraite dorée bien méritée. Sa santé déclinante ne lui permettait pas de passer un hiver de plus en ce pays qu'il adorait. Nous apprîmes que nos compagnons d'aventure nous avaient précédés de trois semaines, après avoir vécu un voyage éprouvant. Ils auraient droit à trente pour cent des fourrures pour compenser leurs peines. Le reste ira garnir les coffres de la Compagnie des Indes occidentales, toujours avide de rentrées pécuniaires.

Gabriel connaissait un autre itinéraire, relativement plus facile, pour aller dans cette baie du bout du monde. Il nous en fit part, au grand plaisir de l'intendant. Il nous décrivit ce long périple rempli d'embûches comme s'il avait s'agit d'une balade de santé.

—En partant des Pays d'en haut, commença-t-il, on remonte les cours d'eau jusqu'au lac *Abitibi*, qui signifie *là où le courant se divise*. On descend ensuite la rivière *Missinaibi*, ou *Abitibi*, toutes deux tributaires de la rivière de l'*Orignal* (*Moose river*), qui se jette dans la *baie James*. C'était le chemin traditionnel qu'empruntaient jadis les Hurons et que suivent aujourd'hui les Iroquois pour aller chercher les fourrures aux pays des Cris et des Inuits.

Cet autre précieux renseignement combla d'aise Jean Talon, qui en aviserait son successeur...

53 Il devint premier valet de la garde-robe du roi et secrétaire de son cabinet. Il mourut en 1694.

Chapitre 31

1672 - Changement de cap

Après de chaleureux adieux, nous quittâmes Jean Talon à regret pour remonter le *chemin-qui-marche* de la grande rivière Canada, aidés, il est vrai, par la marée montante. Après avoir bien étudié les manœuvres à suivre, il nous semblait clair que deux hommes pouvaient facilement piloter ce navire. Je soupçonnais l'Anglais d'avoir réclamé l'aide de six hommes pour tenter de nous maîtriser… c'était de bonne guerre !

Notre patience fut mise à rude épreuve, car il ne nous fallut rien de moins que dix jours pour parcourir les 150 milles nautiques qui nous séparaient de notre chère famille. Les vents et le courant s'étaient ligués pour nous faire languir.

Puis enfin, la montagne royale profila son dos-d'âne à l'horizon. Sentant leur tanière approcher, les loups couraient en tous sens sur le pont. Trois heures plus tard, nous accostâmes au quai de Montréal sous les yeux bienveillants de Notre-Dame de Bonsecours, à qui je dédiai une prière de remerciements pour nous avoir accordé son accorte protection. Avisant deux soldats en faction, je leur recommandai de surveiller le navire, le temps d'aller chercher la charrette. Une pistole à chacun les récompensait amplement pour leurs services.

Prévenue par les loups de notre arrivée imminente, toute la famille nous attendait sur la berge. C'est en courant que nous avons sauté dans les bras de nos femmes, débordant d'émotions. Les effusions passées, du moins pour l'instant, je retournai au cotre avec Christian pour chercher la marchandise. Une fois la cale débarrassée de son encombrante et odorante cargaison, elle parut presque spacieuse. Il faudrait en revoir les plans de façon à compartimenter deux ou trois confortables cabines capables d'accueillir la famille lors de courtes croisières. Avant la froide saison, nous tirerions le voilier de 35 pieds au sec afin d'effectuer les travaux au plus tôt.

Je rapportais une bonne quantité de fleurs et de plantes récoltées lors de nos escales sur la côte. Parmi le lot, il y avait une orchidée jamais vue auparavant, dont la senteur enivrante avait quelque chose d'envoûtant. Je lui donnai le nom de ma mie : *Flore di Catarina*, la Fleur de Catherine ; Josnée en tirerait un parfum captivant. Il y avait

aussi des arbustes fleuris : chèvrefeuilles, rhododendrons, kalumia à feuilles étroites, ainsi que du thé du Labrador, qui poussait entre marécage et forêt. Toutes ces merveilles embelliraient notre jardin. Et pour décorer notre crique, des nénuphars blancs rependraient çà et là leur touche de pureté. J'essaierais de transplanter sur la rive humide la curieuse fleur carnivore d'un rouge sang-de-bœuf, en espérant qu'elle se multiplie et dévore quantité d'insectes piqueurs.

Au souper, tout le monde y allait de son anecdote personnelle. Ma jeune sœur était toute fière de nous annoncer en rougissant qu'elle était devenue une jeune femme. Il faudrait lui trouver un mari dans les plus brefs délais, à moins que ce ne fût déjà fait ? Josnée, quant à elle, venait d'accepter le poste de maîtresse d'école de la nouvelle bourgade de Lachine. Bien sûr, je l'en félicitai chaleureusement.

—Ainsi, je n'aurai pas le temps de trop me morfondre durant vos longues absences, nous reprocha-t-elle avec un doux sourire.

—Ma belle brune, ces absences sont loin d'amoindrir notre amour. Au contraire, elles l'amplifient au plus haut point. Durant nos longues soirées de veille, je demandais à ton frère de me raconter des histoires de votre enfance ; je voulais tout savoir sur toi. Ça me donnait l'impression que tu étais à nos côtés et la nuit, tu venais me retrouver dans mes songes éthérés…

Aussitôt, ma sœur se précipita dans les bras de son ange Gabriel pour le couvrir de baisers mouillés.

—Et toi, mon bel Aigle Blanc, se moqua ma mie, est-ce que tu rêvais de moi ?

—Non seulement je te voyais en rêve, mais j'apercevais ton doux visage dans les nuages, dans l'écume des vagues, et même dans certaines fleurs. Tiens, celle-ci, par exemple, prouvais-je en allant chercher la magnifique l'orchidée. Je lui ai donné ton nom *Flore di Catarina*… Te plaît-elle ?

Touchée en plein cœur, ma douce ne put répondre qu'en se jetant dans mes bras.

—Dis-moi, Christian, n'aurais-tu pas quelques bricolages à faire ? Je crois que des bruits de sciage et de clouage seraient les bienvenus pour couvrir des ébats amoureux qui ne peuvent attendre plus longtemps.

—Justement, je suis en train de me fabriquer une armoire de rangement à pointes de diamant, répliqua Christian en souriant. Si mes outils ne font pas assez de bruit, je chanterai… faux, à mon habitude.

—Et nous deux, annonça Marie à ma jeune sœur qui maugréa un peu pour la forme, nous allons faire la vaisselle et ranger la cuisine. Voilà qui devrait faire un joli tintamarre.

—Moi, je vais jouer dehors avec les loups, décida Paul, je me suis tellement ennuyé d'eux.

Sans plus attendre, ce sont deux couples d'amoureux empressés qui grimpèrent aux chambres, le temps de l'écrire…

Au matin, nous affichions des mines à la fois alanguies et réjouies. Après le petit-déjeuner, pris en la compagnie de nos fidèles gardiens canidés, Gabriel s'éclipsa dans la remise pour en ressortir recouvert d'une ample peau d'ours polaire en grognant férocement. Hurlant de frayeur, les loups s'enfuirent en tremblant dans leur tanière, ce qui fit rire toute la maisonnée. J'allai les rassurer en les traitant de poules mouillées. Il faudrait un certain temps avant qu'ils ne s'habituent à cette impressionnante dépouille qui dorénavant, servirait de descente de lit dans notre chambre nuptiale, cadeau du Grand Puma.

Deux semaines plus tard, nous étions en train de travailler sur le petit navire à brosser, laver, réparer les avaries et parachever les modifications, quand la belle goélette de Charles Le Moyne fit son entrée dans le port. Après m'être empressé de lui rendre visite, il m'apprit que Frontenac, notre nouveau gouverneur, était en Nouvelle-France. De sa verve coutumière, il me raconta cette arrivée historique…

—J'étais à Québec le 7 septembre quand son navire est apparu au terme de 71 jours de navigation. Normalement, à la suite d'un si long voyage, les passagers sont plutôt éprouvés, c'est le moins que l'on puisse dire, mais vous auriez dû voir l'air altier que ce quinquagénaire affichait lorsqu'il a débarqué au milieu de sa garde prétorienne. On aurait dit un rayon de soleil venu de Paris !

—Espérons qu'il n'y ait pas trop de Paris en lui, mais plus de gros bon sens du terroir, dis-je, mi-figue, mi-raisin.

Le mois suivant, Charles Le Moyne, son beau-frère Jacques Le Ber, Pierre Boucher et d'autres notables de la région furent conviés à Québec pour composer un corps de noblesse qui se joignit à celui du clergé et de la justice pour former un Tiers-État. Le 23 octobre, faisant suite à un discours enflammé du nouveau gouverneur qui se prenait déjà pour un roi absolu, ils durent prêter serment de fidélité et d'obéissance au Roi et à son représentant, c'est à dire lui, le Comte de Frontenac ! Plus de mille personnes assistèrent à cette grandiloquente cérémonie, dont quelques Amérindiens hurons et abénaquis. Ceux-ci,

très impressionnés par tout ce décorum, voulurent que le comte répète cette cérémonie du serment d'allégeance devant tous leurs concitoyens. Pas avare de ses paroles, Le *Grand* Onontio, comme ils le surnommèrent, leur tiendrait les mêmes propos sur un ton paternaliste, qui serait sa marque de commerce.

Nous apprîmes, par le fait même, que nous étions en guerre contre les Pays-Bas, autrement appelé les Provinces-Unies, dont la Hollande, avec son prospère port d'Amsterdam, était la plus redoutable du groupe et la plus acharnée rivale de la France. Les négociants hollandais se trouvaient constamment en butte contre Louis XIV et ses politiques expansionnistes. Par conséquent, il nous était interdit d'avoir quelque commerce que ce fut avec nos voisins d'Orange, sur le fleuve Hudson, sous peine de mort, car, bien que sous juridiction de la couronne anglaise, cette ville n'en demeurât pas moins peuplée essentiellement de colons hollandais.

Au printemps de 1673, une ordonnance royale interdira à quiconque de s'absenter plus de 24 heures de ses terres, sans autorisation écrite du gouverneur. Toute désobéissance serait sanctionnée d'un châtiment capital… Comme l'on pouvait s'en rendre compte, nos belles libertés s'envolaient en fumée !

Le 29 octobre de 1672, le nouveau gouverneur de Montréal, François-Marie Perrot, se vit octroyer par Jean Talon, l'oncle de sa femme, la concession de la grande île qui séparait le lac des Deux-Montagnes du lac Saint-Louis, à la pointe ouest de l'île de Montréal. Étant au carrefour des voies commerciales, cet indélicat haut fonctionnaire en profita pour détourner les pelleteries destinées aux marchands de Montréal à son profit. Ceux qui avaient l'outrecuidance de s'en plaindre furent menacés de représailles de la part de sa milice personnelle. Parfois, de menaces l'on passa aux actes de répression pour décourager toute réclamation. Pour lui avoir tenu tête, j'aurais un jour le triste privilège de connaître ses prisons et les horreurs qu'elles cachaient… En attendant, seules ses transactions frauduleuses lui étaient reprochées ; j'en fis part à mon ami *Belcort*, mais la lenteur du courrier, ainsi que les solides appuis de Perrot à la cour le protégèrent. Du moins pour l'instant.

Notre fier gouverneur général en place, sans doute pour éviter un affrontement direct avec son prévaricateur subalterne, trouva une parade efficace. Suivant les recommandations du sieur de La Salle, il allait construire un poste de traite avancé sur les rives du lac Ontario,

à l'endroit même où nous avions campé lors de notre expédition de 1669, à l'embouchure de la rivière Cataracoui. Le prétexte était tout trouvé : détourner les fourrures destinées à nos voisins hollandais et anglais. Il passa toutefois sous silence le fait que certains Amérindiens et autres coureurs des bois empruntaient également ce chemin pour venir traiter à Montréal.

En prévision de l'important détachement qui passerait devant notre porte, Frontenac fit agrandir le sentier qui conduisait de Montréal à Lachine. Étant parmi les premiers à en bénéficier, nous ne rebutâmes pas à la corvée, ce qui n'était pas le cas de plusieurs de nos concitoyens. Même mes voisins, qui vivaient en aval des rapides et qui formaient la redoutable milice connue sous le nom de *côte des Arbousiers*, profiteraient de cette voie de communication des plus pratiques qui longerait le fleuve fougueux et servirait de chemin de portage.

Fin septembre 1672, sous le tonnerre des canons et de la pétarade de la mousqueterie, Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, débarqua en grande pompe à Montréal. Nous étions bien sûr présents pour assister à cet événement historique. Le verbe haut, la prestance altière, le gouverneur portait bien ses 53 ans. Il nous fit une harangue sur les bienfaits, pour la colonie, d'envoyer ses meilleurs représentants pour l'accompagner dans son voyage au pays des Iroquois, qu'il fallait impressionner favorablement. Seule une forte délégation de Français parviendrait à les convaincre de s'allier avec nous plutôt qu'avec les pleutres hollandais et anglais qui se terraient dans leurs forts de Manhatte (New York) et d'Orange (Albany) en attendant passivement l'arrivée de marchandises lointaines.

Nous n'étions pas dupes de ses visées, mais il était le gouverneur omnipotent et nous étions ses obéissants sujets. Aussi, ne pouvant refuser sa demande sans un motif capital, c'est à contrecœur que nous l'accompagnerons au prochain printemps.

Entre-temps, le petit navire, rebaptisé par mes chers amis *L'Aigle Blanc*, propre comme un sol neuf et aux cabines qui fleuraient bon le chêne et le cèdre, n'attendait que ses passagers pour partir en balade sur le fleuve. Profitant d'une chaleur étonnante en ce début d'octobre, nous partîmes tous pour une semaine de croisière, en laissant la maison sous la surveillance des loups et des chevaux.

N'ayant voyagé en bateau que pour revenir de France dans des conditions d'insalubrité épouvantables Marie avait gardé un très mauvais souvenir de son séjour sur l'eau. Aussi, dus-je insister pour

qu'elle nous accompagne. C'était un peu le cas de Christian, qui lui, avait voyagé à fond de cale pour plus de discrétion. À présent, tous deux se tenaient à l'avant du navire, humant l'air du large, les cheveux au vent. Le jeune Paul, quant à lui, debout sur la vergue en haut du mat, comme une vraie vigie, scrutait l'horizon à la recherche d'un hypothétique bateau pirate, bien que sa mission première fût de surveiller l'apparition de hauts-fonds sablonneux qui fluctuaient au gré des courants et des marées.

Tout en barrant d'une main, je pressais ma femme blottie contre moi de l'autre. Josnée et Gabriel essayaient le confort de leur nouvelle couchette, pendant qu'Anne-Marie se morfondait sur le pont avec un air bougon.

—Ne va pas mettre de la poudre à canon dans le vin, si tu n'es pas de bonne humeur, plaisantai-je.

—Tante Rose est aussi du voyage, me chuchota ma douce après m'avoir donné un coup de coude dans les côtes qui me fit sursauter.

—Il ne manquait plus que celle-là, rétorquai-je en retenant un rire narquois.

Nous croisions à présent devant un chapelet d'îlots couverts d'une abondante végétation et apparemment habités par une harde de cervidés…

—Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? criai-je en parodiant le conte de Perrault (La Barbe bleue) pour la faire sourire. Seraient-ce des chevreuils dans le sous-bois des îles percées de Pierre Boucher que nous voyons là ?

Effectivement, de gracieux quadrupèdes gambadaient à l'orée du bois en folâtrant de leurs pattes élancées.

—Oh ! Comme ils sont beaux ! s'exclama la demoiselle. Est-ce qu'on pourrait en ramener un ?

—Deux, même, jolie jeune dame, mais à notre retour ! répliquai-je un peu sarcastiquement. Ils nous aideront à passer l'hiver…

—Aiglon ! me reprocha ma douce en me bourrant les côtes. Veux-tu faire de la peine à ta sœur et la dégoûter pour toujours de la viande ?

—Dis-moi, chérie, aurais-tu reçu la visite importune de tante Rose, toi aussi ?

—Ce matin, mais comment le sais-tu ?

—Disons… une intuition masculine ? répondis-je sans pouvoir empêcher mon rire de fuser.

À la suite de ma plaisanterie, je dus lâcher la barre sous les pincements et les chatouilles de ma tigresse adorée, pour trouver refuge dans le haut du mat aux côtés de mon fiston, après avoir demandé à Christian de me remplacer à la barre.

Quelle grisante sensation de là-haut ! Le balancier de la houle nous berçait d'ondulations apaisantes. Le fleuve s'étalait jusqu'à l'horizon, comme un vaste tapis scintillant sous les rayons ardents qui jouaient sur les vaguelettes. Soudain, la brise gagna en force et changea celles-ci en un torrent d'écume qui, pareil à un banc de bélugas, fonçait sur nous. Sous son irrésistible poussée, le voilier se cabra et gîta. Je pris alors Paul par les épaules et ensemble, nous bravâmes Poséidon et Éole. Il faut dire que pour le moment, ils n'étaient pas bien méchants.

Notre première escale se fit à l'embouchure de la rivière Richelieu, au fort du capitaine de Saurel, où nous comptions passer la nuit. Une petite communauté débordait de son enceinte pour former la future ville qui modifierait quelque peu son patronyme[54].

Pierre nous reçut chaleureusement. Il était en compagnie de son nouveau voisin, le capitaine de Saint-Ours, qui s'empressa de saluer ma sœur.

—Madame Josnée, je suis si content de vous voir épanouie au bras de votre mari. Notre dernière rencontre s'est passée dans des conditions si dramatiques...

—Je me souviens avec quelle délicatesse vous m'avez apporté cette terrible nouvelle et je vous serai éternellement reconnaissante pour vos attentions, répondit Josnée.

Dans la soirée, réuni autour d'une carte, je fis le point sur la route à suivre en compagnie du reste de l'équipage.

—Nous avons le choix, fis-je remarquer, ou bien nous continuons la descente du fleuve en direction de Québec, ou encore, nous remontons la rivière Richelieu jusqu'au bassin du sieur de Chambly, qui est revenu à la vie civile.

À l'unanimité, le bourg Chambly fut choisi, lieu que tous connaissaient pour y avoir séjourné plus ou moins brièvement. Nous affronterions donc le courant. En prévision de cette situation, de longues perches en chêne dormaient, rangées sous les plats-bords.

Or, grâce à un vent tiède et soutenu soufflant de l'ouest, elles ne furent pas requises. Vers le milieu de la journée, une curieuse mon-

54. Sorel.

tagne étirée se profila à bâbord ; il s'agissait du mont Saint-Hilaire. Gabriel nous apprit que les Iroquois la nommaient *wigwam* (maison longue), en raison de sa forme rappelant leurs habitations.

Tout le long de la vallée du Richelieu, d'intenses travaux de défrichage étaient en cours, du fait que plusieurs anciens officiers du régiment Carignan-Salières s'étaient vus octroyer des seigneuries sur ces rives, avant de partager leurs vastes terres en lots pour que de vétérans soldats s'y établissent. Voilà qui formerait une redoutable milice capable de se mobiliser en quelques minutes[55] et d'affronter tout éventuel envahisseur.

À la tombée du jour, nous pénétrâmes dans le très beau bassin de la rivière Richelieu, là où les eaux se reposent après leur course effrénée dans les rapides, pour ensuite repartir à l'aventure vers le fleuve.

Le fort, que nous avions construit voilà déjà sept ans, dressait sa masse rassurante au pied des eaux tumultueuses. À voile réduite, nous entrâmes dans son petit port. Là aussi, l'accueil fut chaleureux. Nous déclinâmes toutefois l'invitation à coucher sur place, car nous préférions dormir dans nos odoriférantes cabines d'où retentirent des élans amoureux.

À l'aube, debout sur le pont, j'admirais le lever de soleil sur l'archipel d'îlots boisés qui partageait la large rivière rapide en de nombreux bras de courants**.** Ma douce vint me rejoindre en robe de chambre, et se pressa dans mon dos où elle se lova pour soupirer dans mon cou.

—Que c'est beau, mon amour ! Je n'ai jamais regretté de t'avoir suivi dans cette merveilleuse aventure. Quand je pense à tous ces malheureux en France qui crèvent littéralement à la tâche pour faire vivre leur famille sur un petit lopin de terre qui ne leur appartiendra jamais, alors qu'ici, il y a tant d'espace et si peu de bras pour le mettre en valeur. Qu'attendent nos dirigeants, pour encourager ce pauvre monde à venir s'établir ici ?

—J'ai passé la même réflexion à Colbert et il m'a répondu que le roi ne voit pas d'un bon œil qu'on dépeuple son royaume pour en peupler un autre et qu'il vaudrait mieux que les Canadiens se multiplient entre eux ou par métissage avec les Amérindiens. On voit bien qu'il se leurre sur ce point, car les Indiens ne sont pas tous comme Gabriel, loin s'en faut. Il est plus facile de faire un Sauvage d'un Français que le contraire. Un jour, nous devrons nous battre à un contre

55. Les colonies anglaises appelleront leurs miliciens : *minutemen* pour ce motif.

cent pour garder ce territoire, ma mie, car c'est par milliers que les Anglo-Saxons quittent leur pays de misère pour refaire leur vie en Nouvelle-Angleterre. Même la Nouvelle-Hollande nous surclasse en habitants. Viendra le temps où tous ces colons accrochés sur les côtes se sentiront à l'étroit, coincés entre l'océan et les Appalaches, et alors là, ils nous envahiront inexorablement. Au lieu de protéger la vallée du Saint-Laurent en faisant de Québec et de la Pointe-de-Lévy, sur sa rive sud, un verrou inviolable, nous dispersons nos forces aux quatre coins du continent.

—Mais, c'est terrible ce que tu me dis là, Aiglon ! Le gouverneur Frontenac est-il au courant de ces faits ?

—Bien sûr qu'il l'est. Jean Talon et Rémy de Courcelles se sont chargés de lui brosser un tableau de la situation, mais ce qui l'intéresse, apparemment, c'est d'accroître le commerce des fourrures pour augmenter sa fortune personnelle au détriment du Trésor royal.

—Il faut que tu en parles directement au roi ; tu sais te montrer si persuasif quand tu t'enflammes. Dans mon cas, tu m'as convaincue de l'urgence d'agir.

—Tu as raison, ma belle, sitôt la corvée de Frontenac terminée, le printemps prochain, j'irai en Normandie avec ce bateau qui a fait ses preuves et je remonterai la Seine jusqu'au cœur de la capitale, le palais du Louvre !

—Oh, mon amour ! Tu vas me manquer durant encore de longs mois, mais ce pays en vaut le sacrifice…

Voulant sceller ses dires, ma lumineuse m'enlaça de ses doux bras pour me donner un baiser passionné. Des cris d'encouragement et des bravos se mirent à fuser du haut des palissades du fort, lancés par les soldats de garde qui observaient la scène intime. Il n'en fallait guère plus pour achever de réveiller toute la famille.

—Que diriez-vous d'aller prendre la béquée du matin sur un de ces charmants îlots ? suggérai-je.

Proposition qui fut acceptée sur-le-champ. Nous empruntâmes donc un canot pour le joindre au nôtre et, faisant équipe avec mon partenaire habituel, nous transportâmes nos femmes, pendant que Christian et Paul, à l'avant, se chargeaient de convoyer Marie et ma jeune sœur. Peu familières de ces frêles embarcations, les dames eurent de légers frissons à force de se faire ballotter par les flots vifs du courant qui traversait les eaux tranquilles du bassin. Devant nos mines confiantes et l'assurance de nos mouvements, elles domptèrent toute-

fois rapidement leur frayeur. En peu de temps, nous rejoignîmes l'archipel au centre des rapides, puis y abordâmes de l'aval.

Entre trois îlots, une fosse naturelle s'était creusée. Un saule, raviné par les flots et dangereusement penché sur son destin, la surplombait de ses branches tombantes, non sans nous inviter à piquer des têtes dans les eaux sombres et dormantes.

—Qui m'aime me suive ! m'écriai-je en me mettant en caleçon.

Escaladant l'arbre en quelques secondes, je plongeai dans l'onde fraîche et ravigotante du bassin pour le franchir en quelques brasses, suivi de près par Paul, Anne-Marie et Gabriel. Les autres prétextèrent la préparation du pique-nique pour justifier leur peu d'empressement à se saucer dans cette eau un tantinet frisquette. Qu'à cela ne tienne, comme nos cousins primates, nous grimpions allègrement aux branches et, du haut de l'arbre penché, nous sautions dans le vide en poussant des cris de joie, suivis de plongeons retentissants !

À quinze pieds sous l'eau, curieux comme à mon habitude, j'explorai les entrailles sous-marines de l'arbre. Entre deux grosses racines, un refuge aussi grand qu'un canot fourmillait de poissons de toutes sortes. À tâtons, car je n'y voyais goutte, je tentais de deviner leur genre : carpe… non, trop d'arêtes ; barbotte… non plus, trop grasse ; sandre appelé doré en raison de ses écailles jaunâtres… piquant, mais délicieux ! Va pour un gros doré aux yeux lucifuges. En glissant mes doigts le long de son dos, j'effleurai ses épines dorsales en position passive pour le saisir par ses opercules et lui briser les vertèbres d'un mouvement vif. Un deuxième subira le même sort afin de rassasier tout le groupe. Au bout de deux minutes, au grand soulagement de ceux qui ne connaissaient pas ma propension à pêcher comme une loutre, j'émergeais en tenant fièrement deux prises de quatre livres dans mes mains. Elles allèrent griller sur la braise pour notre plus grand délice.

Après ce dîner champêtre, on inventa un nouveau jeu. Nous devions remonter sur la rive caillouteuse, le plus en amont possible d'un rapide, pour ensuite nous jeter dans l'eau et nous laisser transporter à toute vitesse, ballottés par les vagues jusqu'aux eaux accalmies du grand bassin. C'était là un excellent exercice au cas où notre canot se retournerait dans le courant avec la gent féminine à son bord. Ce qui nous était arrivé à l'occasion, malgré notre grande expérience, mais chaque fois ce fut sans conséquence, puisque mon beau-frère et moi étions d'excellents nageurs. Apprendre à apprivoiser ses peurs est le

commencement du courage et le début de la sagesse, aurait dit mon père.

L'après-midi nous trouva dispersés chacun sur son îlot, soit pour nous reposer, rêvasser ou bénéficier d'une intimité amoureuse.

Avant la tombée de la nuit, nous rentrâmes alanguis et comblés par cette mémorable journée de l'été indien dans les magnifiques îles du sieur de Chambly. Les arbres aux essences variées formaient une couronne de joyaux multicolores, qui en se miroitant dans l'onde bleutée, ajoutaient encore plus de magnificence au bassin.

À l'approche du soir, alors que le vent s'était levé, nous en profitâmes pour sortir du môle, toutes voiles dehors, et pratiquer différentes allures. Paul, qui avait le pied marin, exultait de joie, mais les femmes, en particulier Marie, poussaient des cris d'effroi chaque fois que le bateau gîtait par vent de travers. Enfin, Éole se calma et, sous le soleil couchant qui réverbérait le ciel pourpre et d'or, nous rentrâmes au port en douceur, sous les hourras des soldats et des miliciens, témoins de nos manœuvres émérites. Nous passâmes une autre nuit dans ce havre de paix depuis que nous l'avions paré à la guerre, suivant la maxime : *Si vis pacem para bellum !*[56]

Le lendemain, le retour s'effectua sans problème, aidés que nous fûmes, cette fois, par le courant. Nous fîmes halte aux îles de Sorel pour y passer la nuit à l'ancre dans une anse. Profitant de quelques heures de clarté, je sortis cannes et appâts et nous prîmes quantité de perchaudes et de barbottes que Marie apprêta en une délicieuse gibelotte.

Au matin, un vent frais du nord nous poussa dans la bonne direction et nous transporta vent arrière jusqu'aux îles de Boucherville, où nous fîmes notre dernière escale. Gabriel, Paul et moi partîmes chasser à l'arc et ramenâmes deux vieux chevreuils mâles qui auraient eu grand-peine à passer l'hiver. Anne-Marie nous en fut reconnaissante.

Le lendemain, grâce au Nordet qui avait forci, ce qui annonçait la fin des beaux jours et la venue de l'hiver, le bateau put remonter le courant bien après Montréal. Nous traversâmes le bassin de La Prairie-de-La-Magdeleine en suivant l'île Saint-Paul[57], pour ensuite accoster à deux pas de notre demeure, un peu après la Pointe-Saint-Charles. Nous reviendrions haler le bateau avec les chevaux pour le

56. Si tu veux la paix, prépare la guerre !

57. L'île des Sœurs. Les sœurs de la Congrégation de Montréal possédaient et cultivaient un tiers de l'île. Le reste appartenait à Jacques Le Ber.

tirer au sec sur le bord de notre crique et ainsi, nous l'aurions sous les yeux jusqu'à la prochaine saison de navigation. Démâté et recouvert de bâches cirées fixées par des cordages, il avait l'air d'un monstrueux saucisson échoué sur la berge.

Nous étions parés à affronter un autre long hiver. Loin de nous rebuter, nous attendions cette saison avec impatience, puisqu'elle nous permettait de nous retrouver en famille, bien au chaud dans notre habitation.

Pendant que Josnée préparait ses potions, que Marie concoctait de succulentes recettes et qu'Anne-Marie s'occupait en brodant ou en cousant, ma douce nous berçait de mélodieuses harmonies au clavecin. Les hommes n'étaient pas en reste ; Christian confectionnait de beaux meubles ou des jouets en bois comme un cheval berçant, Gabriel enseignait à Paul les secrets de l'artisanat amérindien tout en lui parlant en iroquois, et moi, je tenais le récit de nos aventures à jour dans un grand journal, ce qui me permet aujourd'hui de vous en relater les faits jusqu'aux moindres détails. La cartographie aussi me passionnait et occupait mes loisirs.

N'allez surtout pas croire que nous restions encabanés tout l'hiver. Que non ! Bien emmitouflés dans nos pelisses, nous bravions les éléments sans craindre les engelures. Nos loups, plus forts que jamais, gambadaient dans la neige, plus heureux qu'en été. Pourvus de leur fourrure hivernale, que nous doublions par précaution d'une couverture en laine, les chevaux nous transportaient sans peine de Lachine à Montréal, ainsi qu'au mont Royal, notre terrain de jeux privilégié.

Matin et soir, Gabriel, monté sur son grand étalon de trois ans, conduisait sa belle brune, lovée contre lui, à la petite école de Lachine. Sur le toboggan tiré par les loups, Paul les précédait en riant de cette course inégale où il arrivait toujours premier.

Que de beaux souvenirs transcrits dans mes cahiers ! Les relire me rappelle ces doux moments qui hélas, furent éphémères…

Chapitre 32

1673 - Un fort, fort loin

Le printemps arriva subitement avec ses oies sauvages, ses bourgeons et ses fleurs multicolores. En France, jamais je n'avais ressenti ce renouveau de vie de la nature comme au Canada. Dans la douce vallée de mon enfance, les saisons n'avaient pas cette brutale démarcation. Nous avions bien le dicton : « En avril, ne te découvre pas d'un fil, en mai fais ce qu'il te plaît », mais il arrivait tout de même que mars nous trouvât en bras de chemise tant le temps était clément. Ici, par contre, le froid persistait jusqu'à la fin avril, début mai. Et, du jour au lendemain, nous laissions tomber nos épais manteaux de fourrure et nos bonnets de laine pour nous promener nu-tête, les manches de chemise retroussées, quand ce n'était pas les bras presque dénudés, à la mode indienne, au grand dam du clergé qui y voyait une coutume néfaste aux bonnes mœurs.

En attendant l'ordre de marche, nous préparions les champs à recevoir l'ensemencement. Afin de labourer avec plus de facilité, durant l'hiver, j'avais dessiné une herse à dents de bois, que nous avions fabriquée, Christian et moi. Elle était constituée de deux troncs d'arbre assemblés en *V*, qu'une traverse réunissait pour former un *A* majuscule. L'ensemble était transpercé de pieux pointus, durcis au feu. Nos chevaux, accouplés en tandem, tiraient cette charrue nouveau genre, capable de tracer huit sillons parallèles d'un seul passage, au lieu des deux ou quatre qu'il fallait habituellement. Cela accélérait le travail de façon notoire. Nos voisins, impressionnés par cette innovation agricole, s'empressèrent de nous en commander de pareilles.

Les préparatifs de départ traînant en longueur, monsieur le comte, pour impressionner les Autochtones autant que les locaux, se faisait construire deux grandes barques aux peintures criardes et armées de petites pièces d'artillerie en cuivre rutilant. Son confort ne souffrant d'aucune peine, une chaise, ou plutôt, un fauteuil sur lequel il semblait vissé, le transportait sur l'eau ou sur la terre comme dans les rues de Paris. Sauf que nous étions loin de la capitale parisienne et de ses rues pavées. Buissons épineux, chemins aussi pentus que caillouteux et bourbiers sans fond attendaient ses pauvres valets.

Le 15 juin de 1673, non sans répéter la bruyante réception de l'année précédente, le gouverneur fit son entrée au port de Montréal. Nous n'étions pas là, mais la salve des canons annonça sa venue.

Trois jours plus tard, une triste nouvelle endeuilla la bourgade. L'ange qui avait vu à la destinée de Ville-Marie, la marraine de la colonie, l'admirable Jeanne Mance, s'éteignit à l'âge de 66 ans. Elle fut pleurée par tout un peuple à qui elle laissa en héritage son cœur et son impérissable souvenir. Son corps fut inhumé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, dont elle avait vu à la création en 1654, soutenue par sa mystérieuse bienfaitrice, la généreuse Dame inconnue[58].

Finalement, le grand départ eut lieu à Lachine le 29 juin. Si notre retour devait être retardé, nous savions que nous pouvions compter sur Christian, parfaitement capable de s'occuper des moissons, ce qui n'était pas le cas de la majorité de nos concitoyens.

Le cortège comprenait environ 400 hommes montés sur 120 canots, en plus des deux rutilantes barques du grand Onontio, qui ne se déplaçait jamais sans son secrétaire et ses gardes du corps aussi voyants que bien armés. Une petite querelle concernant l'ordre de préséance attribué à chacun fut réglée avec diplomatie ; pour notre part, la position de queue nous convenait entièrement.

Avec lenteur et cérémonie, nous refîmes le même cheminement que j'avais parcouru quatre ans auparavant. Connaissant le trajet, je ne m'extasiais plus sur les beautés du paysage sauf, peut-être, devant le chapelet d'un millier d'îles et d'îlots verdoyants qui perçaient les flots sur plusieurs lieues, à l'entrée du puissant cours d'eau. D'après une légende locale, le Grand Manitou aurait parsemé dans les eaux du majestueux fleuve ces petits morceaux d'un jardin paradisiaque brisé en mille morceaux. Les Indigènes nommaient cet endroit *Manitouana*, le jardin du Grand Esprit.

Lors de mon premier voyage, la pluie et le brouillard m'avaient empêché de contempler à loisir ces mystérieux îlots. À la poétique version amérindienne, j'avancerais les explications géologiques modernes sur leur existence. Cet archipel est en fait un vestige d'une ancienne chaîne de montagnes rabotée par les glaciers et aujourd'hui immergée. Parfois simples récifs ou longs de plusieurs milles, ces îlots luxuriants abritaient une faune et une flore particulières à cette région bénie des dieux. Un courant de trois nœuds nous obligeait à redoubler d'ardeur pour les dépasser.

58. Il s'agissait de madame Claude de Bullion, une dame aussi altruiste que modeste.

Le 12 juillet, nous abordâmes à la pointe de l'embouchure de la rivière Cataracoui ou *Katarakouy*, selon la prononciation iroquoise qui est plus gutturale. C'était notre destination finale. Une délégation française, sous la conduite de La Salle, nous avait précédés pour inviter les tribus avoisinantes à venir rencontrer le fameux Grand Onontio. Pendant que nous dressions le campement, Frontenac arpentait le coin, visiblement satisfait de l'emplacement si l'on se fiait à ses sourires et ses hochements de tête entendus. Déjà, une délégation iroquoise arriva et offrit des cadeaux à ce personnage haut en couleur autant qu'en verbe.

Croyant avoir bien mérité une grasse matinée pour tous les efforts fournis, nous fûmes brutalement arrachés des bras de Morphée, non sans maugréer, par les tambours battant une marche guerrière à six heures du matin. Tout le monde fut sous les armes une heure plus tard. Aligné sur deux rangs, soldats, miliciens et civils se tenaient au garde-à-vous, du campement amérindien jusqu'au chapiteau chatoyant où les bannières fleurdelisées flottaient aux vents. Frontenac, tel un empereur romain recevant les hommages des barbares germains, attendait tout sourire sur son trône la députation indienne impressionnée qui se dirigeait cérémonieusement vers lui. Je reconnus avec plaisir mon ami Garakontié, qui me fit un discret salut de tête.

Sans étonnement de ma part, puisque je connaissais le dévouement dont il faisait preuve pour réconcilier nos peuples, c'est lui qui prit la parole au nom de tous ses frères pour souhaiter la bienvenue et la paix au Grand Onontio, venu les visiter avec un si grand nombre de gentilshommes de qualité. À la fin de son discours, tous les capitaines indiens offrirent un collier de perles, appelé *wampum*, au gouverneur. Chacun avait une signification spécifique, au même titre que nos traités de papier. En général, ils renouvelaient les bons sentiments accordés à Tracy en 1667.

Frontenac, quant à lui, commença son laïus sur le ton qui lui était maintenant familier.

« Mes enfants, je suis consolé de vous voir arriver ici où j'ai fait allumer un feu pour vous voir pétuner et pour vous parler. Ô que c'est bien fait, les enfants, d'avoir suivi les ordres et les commandements de votre père. Prenez donc courage, mes enfants, vous y entendrez sa parole qui est toute pleine de douceur et de paix. Une parole qui remplira de joie toutes vos cabanes et les rendra heureuses. Car ne pensez pas que la guerre soit le sujet de mon voyage. Mon esprit est tout rempli

de paix et elle marche avec moi. Courage, donc, mes enfants, et vous reposez (sic) ».

Sans attendre que Charles Le Moyne traduise sa harangue, Frontenac fit distribuer des cadeaux : un fusil pour chaque nation, quantité de pruneaux, de perles colorées nommées rassades, et de raisins frais pour les femmes, avec du vin, de l'eau-de-vie et du biscuit. Par la suite, les Indiens se retirèrent, satisfaits de cette première rencontre, mais pas dupes des plans de leur hôte.

Dès le repas de midi terminé, tout le monde se mit à l'ouvrage. D'abord, il fallait délimiter le carré du futur poste avancé des piquets alignés à l'aide d'une corde d'arpentage, ensuite, creuser une douve en son pourtour, ainsi qu'un fossé étroit où serait érigée une palissade de troncs d'arbre de vingt pieds de haut, qu'une équipe, sous la direction de Gabriel, abattait dans les bois environnants. L'on dut forcer tous ces ardents ouvriers à prendre une pause pour la nuit tant leur désir était grand d'en finir au plus vite et de retourner s'occuper de leurs champs.

D'autres discours ronflants s'ensuivirent, mais, le 18 juillet, le chat sortit de son sac, si l'on peut dire. Après avoir offert quinze autres fusils, quantité de poudre et de plomb (ce qui me fit frémir à la simple idée que cela pourrait se retourner un jour contre nous), Frontenac dévoila le vrai motif de sa présence en ces lieux. Reprenant son ton paternaliste, il tint ces propos :

« Mes enfants, je ne prétends pas vous persuader par de simples paroles de ma bonne intention de maintenir une véritable et solide paix avec vous. Je veux le faire par des marques plus effectives et je ne crois pas pouvoir vous en donner un témoignage plus grand que par l'établissement que je vais construire à Cataracoui, où j'ai déjà mis la natte sur laquelle je me suis assis et où j'ai allumé le feu auquel je vous ai convié de venir pétuner. Je prétends le rendre considérable en peu de temps et y faire porter des marchandises par mes neveux, afin que vous n'ayez plus la peine de porter vos pelleteries si loin que vous le faites. Vous y trouverez toutes sortes de rafraîchissements et de commodités que je vous ferai remettre au meilleur marché possible. Je m'attends à ce que vous soyez traités pas autrement que des Français. J'inciterai tous mes neveux à vous aimer et à ne rien faire qui ne soit juste. Car autrement, je les châtierai ! »

En ce qui a trait à la politique illusoire d'assimilation préconisée par la cour, le bon papa gâteau ajouta :

« Je vous conjure avec instance de faire apprendre à vos enfants la langue française que les Robes-Noires peuvent leur enseigner ; cela nous unirait davantage et nous aurions la satisfaction de nous comprendre les uns les autres sans l'aide d'un interprète. Confiez-nous quelques-uns de vos enfants, nous les éduquerons à la française, et ils deviendront les ambassadeurs de nos deux peuples ! »

Jouant le jeu, les chefs iroquois demandèrent l'aide des Français pour écraser les *Andastes,* une tribu iroquoienne établie dans la vallée de la *Susquehanna.* Celle-ci se jette dans la baie de *Chesapeake,* occupée par l'ancienne Nouvelle-Suède. Les colons suédois les aidaient grandement en troquant des armes avec eux contre des fourrures. Le territoire des Andastes, situé entre l'Iroquoisie et l'océan Atlantique, constituait donc un mauvais voisinage et un concurrent de taille. C'était la principale raison de leur rivalité notoire qui résulta en une guerre du castor, comme il y en eut tant d'autres auparavant autour des Grands Lacs, quand les malheureux Hurons, Neutres, Ériés ou Pétuns firent les frais de leur avidité.

La tribu des Andastes était une des rares à pouvoir tenir tête aux puissants Iroquois confédérés en cinq nations. Vivant sous l'influence européenne colonialiste, ils se trouvaient mieux armés que leurs éternels rivaux.

Ne voulant pas se mouiller plus avant, l'élégant gouverneur fit de vagues promesses, au même titre que les Iroquois qui se montraient prudents.

Le 19 juillet, puisque l'enclos du fort s'était terminé en un temps record, les plus pressés rentrèrent chez eux, à temps pour les moissons. Nous préparions nos affaires, mon beau-frère et moi, quand nous eûmes l'agréable surprise de voir Garakontié s'approcher de notre tente…

—Veuillez vous donner la peine d'entrer, Soleil qui Marche, vous éclairerez notre tente de votre lumière, l'accueillis-je dans sa langue.

—Salut à toi, Aigle Blanc, et à toi aussi, Deseronto. Heureux de vous voir si fraternellement réunis. Ton grand capitaine souhaiterait qu'il en soit ainsi pour nos deux peuples, mais je doute que des sentiments désintéressés l'inspirent, contrairement aux sincères sentiments amicaux qui vous unissent tous les deux.

—Ne soyez pas trop sévère avec ce grand Onontio ; il cherche sincèrement à rapprocher nos peuples. C'est pourquoi il a fait bâtir ce poste de traite à la porte de votre grand pays, répondis-je.

—Je crois qu'il veut surtout nos pelleteries ; il nous prend pour des enfants naïfs… Nous connaissons les ruses des Blancs, je suis surpris que tu le soutiennes. Ne vois-tu pas clair dans son jeu ?

—Tu as raison, vieux sage, mais il vous tend la main, ne la mordez pas ; gardez-vous de ne faire des affaires qu'avec les Anglais. Si un jour ils deviennent maîtres du pays, ce qui ne saurait tarder si nos dirigeants continuent d'éparpiller leurs forces, vous n'aurez plus aucun moyen de négociation avec eux. Ils vous chasseront de vos bonnes terres pour se les approprier et vous relégueront dans des endroits insalubre et marécageux…

—C'est toi, Aigle Blanc, que l'on devrait appeler « vieux sage ». Tes paroles valent de l'or. J'en ferai part à mes frères qui hésitent encore à traiter avec les Français.

Sur ces paroles avisées, le grand Garakontié nous quitta en nous saluant bien bas. Quelque temps après, convoqué par Frontenac, je m'empressai de rejoindre son luxueux campement.

—Entrez, monsieur Deval ou *de Val-Heureux*, devrais-je dire. Jean Talon m'a beaucoup parlé de vous… en bien, cela va de soi ! Nous n'avons pas eu l'occasion de nous rencontrer, vous êtes un homme discret à ce que l'on dit.

—Monsieur le Comte, je m'efforce d'être un bon habitant et un bon voisin, dans la mesure de mes moyens, répondis-je à cette entrée en matière.

—Vous pourriez être plus que cela, il n'en tient qu'à vous. Un poste d'ambassadeur auprès des communautés autochtones vous siérait-il ?

—Si être ambassadeur consiste à entretenir de cordiales relations avec les Amérindiens, je crois, sans fausse modestie que je le suis déjà. Je ne désire rien d'officiel, mon rôle actuel me suffit amplement, mon seigneur.

—On m'avait prévenu que vous ne courriez pas après les honneurs, pas plus qu'après la fortune. Je croyais qu'il s'agissait d'une fable, mais je dois me rendre à l'évidence, vous êtes un homme intègre et honnête, qualités rares et parfois dangereuses…

—Dangereuses ? Pour qui, Monsieur le Gouverneur ?

—Pour des gens malhonnêtes, bien sûr ! Heureusement que ce n'est pas mon cas, répondit le quinquagénaire en s'esclaffant d'un rire bonhomme.

Reprenant son sérieux, il poursuivit en disant :

—Vous venez de recevoir la visite d'un interlocuteur important ; pas sitôt sorti de votre tente, celui-ci a tenu un bref conciliabule avec les autres capitaines iroquois et aussitôt, une délégation est venue m'annoncer qu'ils acceptaient de faire de la traite avec nous. Comment expliquez-vous ce prodige, mon cher Jean ?

—Je leur ai fait comprendre qu'il était dans leur intérêt d'avoir deux débouchés plutôt qu'un seul. C'est la loi de la concurrence, il me semble.

—Et c'est la loi du bon sens qui parle par votre bouche. J'aurais dû vous laisser discourir à ma place, cela m'aurait permis d'économiser tous ces cadeaux.

—Ne les regrettez pas, au contraire ; vous êtes à leurs yeux un homme bon et généreux. Ils voudront vous rendre la pareille pour satisfaire leur ego, sinon, ils perdraient la face, Monsieur le Gouverneur.

—Et un poste de conseiller privé répondrait-il mieux à vos aspirations de discrétion ? proposa Frontenac, qui avait de la suite dans les idées.

—Si ce lien reste entre nous, pourquoi pas, Votre Excellence ? Mais je ne veux aucun émolument ni reconnaissance officielle.

—De mieux en mieux ! Un conseiller secret et gratuit, voilà qui est aussi improbable que neige sous l'équateur.

—Sauf sur le Kilimandjaro, Votre Excellence.

—Le Kili… quoi ?

—Le Kilimandjaro est un massif volcanique d'Afrique orientale, près de l'équateur. Il a été découvert par le Portugais Vasco de Gama au début du siècle dernier, lors de sa circumnavigation. Cette montagne a près de 20 000 pieds d'altitude, et donc, elle est recouverte de neiges éternelles, Monsieur le Gouverneur.

—Je comprends pourquoi cet inestimable Le Moyne vous a choisi pour être le précepteur de son bouillant rejeton. Vous êtes un homme savant, mon cher Jean, je me flatte déjà de notre secrète entente.

—Pourrais-je vous poser une question cruciale, Votre Excellence ?

—Faites, mon ami, vous m'intriguez.

—Je comprends la raison de ce poste avancé… En ayant une base opérationnelle à la porte de l'Iroquoisie, vous contrôlerez leurs allées et venues, et de plus, vous offrirez un autre débouché aux peaux qui n'auraient pas pris le chemin de la Nouvelle-France. Mais, ne

serait-il pas plus sage de consolider nos positions dans la vallée du Saint-Laurent, de faire de Québec et Montréal un rempart infranchissable pour les éventuels envahisseurs, qu'il soit iroquois, hollandais, ou surtout anglais ?

—Vous avez une bonne vision des choses, mon jeune ami ; la deuxième raison de ce fort est de détourner les pelleteries provenant des Grands Lacs à notre profit, tout en rendant les transactions beaucoup moins contraignantes, pour les Indiens, qui n'auront plus à transporter, souvent sur leur dos, des ballots de fourrures à nos concurrents Anglais et Hollandais encabanés à fort Orange sur le fleuve Hudson. Mais n'oubliez jamais que la première raison est de contrôler une partie de l'Iroquoisie. D'ailleurs, l'idée de construire un premier fort à l'embouchure de ce grand lac, en attendant d'en ériger un deuxième au sud, près de Niagara, n'est pas de moi, mais de Jean Talon, que vous semblez apprécier à sa juste valeur, puisque vous lui en avez révélé l'existence après votre voyage mémorable en compagnie de La Salle en 1669… Eh oui, je suis bien renseigné ! Il y a toutefois une troisième raison qui doit pour l'instant rester secrète. En construisant cette place forte, nous fournissons à nos alliés des tribus de l'ouest une base avancée qui pourrait leur être utile en cas de conflit. Soit comme point de ralliement si l'Iroquoisie est attaquée, soit comme lieu de retraite sur leur chemin du retour. Pour ce qui est de vos préoccupations d'ordre militaire, nous avons déjà une ligne de forts sur le Richelieu, et Québec, sur son escarpement, est un verrou imprenable. Aussi, nous allons bientôt édifier de solides fortifications pour protéger Montréal ; vous n'avez pas à vous inquiéter, les Anglais ne sont pas prêts à nous envahir !

—Sans vouloir vous contredire ni altérer votre optimisme, Monsieur le Gouverneur, nos forts en rondins sur le Richelieu peuvent arrêter des Sauvages pourvus d'arcs et de mousquets, mais pas une armée moderne équipée de puissants canons qui ne feraient qu'une bouchée de nos palissades en bois. Quant à Québec, il est sûr que cette cité est admirablement située, mais elle à un point faible…

—Lequel ? Vous m'inquiétez…

—Sa rive opposée à la Pointe-de-Lévy ![59] Elle est aussi escarpée

59. Samuel de Champlain baptisa le cap vis-à-vis de Québec : Pointe-de-Lévy (sic) en hommage à Henri de Lévis, duc de Ventadour et vice-roi de la Nouvelle-France. Le village fondé sur ses rives en 1647 reçut le nom de Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy. Ce n'est qu'en 1861 que la toponymie sera rectifiée pour Ville de Lévis.

et presque au même niveau que le cap Diamant. Il suffirait que les Anglais l'occupent, car elle est très mal défendue, pour qu'ils nous bombardent à outrance et rasent nos défenses. Voilà la situation, Votre Excellence. Toutes les fourrures du monde ne valent pas la perte d'un pays !

—Je vous promets de me pencher sur ce problème, mais je persiste à croire qu'un brin de pessimisme vous habite, mon cher Jean de Val-Heureux. Encore merci de votre aide, en ce qui concerne nos amis sauv… amérindiens, comme vous dites. Qu'aimeriez-vous obtenir en guise de récompense ?

—Rien, mon Seigneur, si ce n'est la permission de m'absenter quelques mois pour retourner en France. J'aimerais revoir mes grands-parents une dernière fois.

—Vous l'avez, précieux collaborateur. Si d'aventure vous passez par la capitale, veuillez saluer le roi et son puissant ministre de ma part. Aussi, dites à Sa Majesté que nous travaillons à instaurer sa grandeur dans ce pays sauvage.

—Je n'y aurais pas manqué, Monsieur le Gouverneur, si j'avais l'infime honneur d'être entendu par de si grands personnages.

—Je crois que vous avez vos entrées à la cour, tout modeste que vous semblez être. Allez, et revenez-moi vite. Ce pays a besoin de toutes ses forces vives pour prospérer et croître !

J'avais la désagréable sensation que ces aimables propos cachaient un avertissement à peine voilé ; Frontenac lisait en moi comme dans un livre ouvert. Cependant, je n'étais pas fâché d'avoir fait la connaissance de cet illustre personnage et de lui avoir fait part de mes craintes. Néanmoins, j'espérais qu'il donne suite à mes recommandations poliorcétiques. Encore une fois, j'étais un peu trop optimiste. Par contre, nous pouvions enfin rentrer chez nous, sur notre îlot d'amour. Notre mission était accomplie.

Deux semaines plus tard, nous répétâmes notre tapageuse arrivée d'il y a quatre ans et dévalâmes les rapides pour effectuer un arrêt à contre-courant à la pointe de notre havre d'amour et de paix, sous les regards affectueux de toute notre famille rassemblée.

Chapitre 33

Éprouvante grande traversée

Après les festivités des retrouvailles, nous préparions fébrilement un autre départ ; celui-là était plus loin et surtout, beaucoup plus long, car une fois sortis du fleuve, nous ne pourrions y revenir qu'une fois les glaces fondues, c'est-à-dire au début du mois de mai de l'année suivante.

En prévision d'une traversée susceptible de durer deux ou trois mois, nous fîmes ample provision de viande séchée et boucanée, de barriques de blé d'Inde et autres légumes parfois suspendus dans la cale, histoire de ne pas souffrir des affres du scorbut.

Pour ne pas boire de l'eau croupie après un mois de navigation, nous entendions récupérer la pluie à l'aide d'une coupole en toile et ainsi, renouveler notre approvisionnement. Le vin aussi serait du voyage. En plus d'agrémenter nos repas, il nous protégerait lui aussi du scorbut ; si Champlain avait fait des dizaines de fois la traversée océane sans en être malade, la bonne nourriture et le jus de la treille dont il ne se privait pas en étaient sûrement les causes.

Je ne voulais pas arracher Gabriel des doux bras de sa femme, mais celui-ci, inflexible, prétexta qu'il manquerait à son honneur de me laisser affronter sans lui les dangers reliés à un tel voyage. J'eus beau proposer d'engager deux ou trois hommes d'équipage, il se montra inébranlable. Ma sœur ajouta du poids à sa décision en faisant valoir qu'elle aussi se sentirait plus rassurée en me sachant avec son époux. Je dus donc m'incliner, mais au le fond de mon cœur, je leur en sus gré.

Fin août, nous mîmes les voiles après des adieux émouvants. Profitant du courant et des journées allongées, en deux semaines nous doublâmes la pointe de la Gaspésie qui ressemble, sur la carte, à une tête de chef indien au regard tourné vers le large et coiffé de son couvre-chef emplumé. Un petit phare, un *forillon* comme on l'appelait, nous guida dans la baie de Gaspé, *Guesh Pesh*, en langue micmaque, soit : le bout du monde. Endroit où en 1534, Jacques Cartier avait accosté afin d'y planter une grande croix visant à signifier sa prise de procession de l'immense territoire au nom du roi de France.

Nous mouillâmes dans sa baie profonde en vue de renouveler nos provisions d'eau fraîche avant d'entamer la grande traversée. Le lendemain, nous cinglâmes en direction du détroit de Cabot[60], entre Terre-Neuve et l'Acadie, du fait que cette passe était le plus sûr passage pour aborder la haute mer. Puisque nous étions dans les eaux acadiennes appartenant à la France, nous étions en droit de nous croire sous sa protection...

Les Îles-de-la-Madeleine inoccupées furent doublées à tribord, et le détroit nous vit apparaître trois jours plus tard. Nous venions de sortir du golfe du Saint-Laurent, et la mer océane s'ouvrait toute grande devant nous !

Notre petit voilier s'acquittait bien de sa tâche et roulait sur les vagues comme un bouchon de liège. Les alizés nous poussaient avec régularité à une allure de huit nœuds, tandis que la proue séparait les flots azurés en deux sillons d'écume mousseuse. À ce train-là, dans un mois, tout au plus, nous verrions les côtes de France se profiler à l'horizon, pensai-je avec optimisme.

Depuis notre départ, nous n'avions croisé que quelques rares bateaux qui faisaient du cabotage ou de la pêche. Heureusement, ils étaient tous français, basques ou espagnols, avec qui nous étions en paix. Je n'en observais pas moins l'horizon de ma lorgnette cuivrée, quand une sinistre silhouette se profila au large ; celle d'une puissante embarcation provenant de la Hollande, contre qui nous étions en guerre depuis un an.

Le rapide trois mats pourvu de seize canons de dix-huit livres revenait de son pays chargé de marchandises destinées à la traite, aux colons de la Nouvelle-Angleterre et à la Nouvelle-Hollande, recouvrée depuis peu.

En espérant que son équipage se désintéresserait de la maigre proie que nous représentions, je déportai notre route en direction sud. Comme un prédateur flairant son gibier aux abois, leur bateau changea lui aussi de cap pour nous faire la course. Nous avions beau profiter d'un vent de travers qui nous poussait à dix nœuds, le lévrier des mers, lui, en faisait quinze ! À ce rythme-là, dans une heure, il serait sur nous. Voyant un grain s'approcher à l'est, je nous dirigeai droit dedans, en priant pour que l'orage nous cache dans sa tourmente. Or, notre poursuivant en fit autant. C'était une course inégale que nous

60. La manière de naviguer de Jean Cabot engendrera l'expression cabotage, qui signifie : lorsqu'on longe la côte pour faire escale dans des ports naturels.

ne devions pas perdre. Le dangereux navire gagnait toujours du terrain. Une flamme, suivie d'un coup de tonnerre, sortit de son canon de chasse. Dans un sifflement sinistre, un boulet passa au-dessus de nos têtes pour plonger dans l'océan, juste devant notre bateau, non sans soulever une gerbe d'eau qui nous éclaboussa au passage. C'était un coup de semonce ! Comme nous étions à la portée de l'ennemi, insister aurait signifié une fin peu glorieuse au milieu de l'océan. Gabriel était du même avis.

Abattant les voiles, nous mîmes en panne et attendîmes passivement nos conquérants. Peu de temps après, le corsaire se pressa à nos côtés. Des marins armés nous firent monter sur leur navire et le nôtre fut amarré en remorque. Ils furent déçus de ne trouver aucune marchandise de valeur comme des fourrures ou de l'or, mais nos provisions fraîches furent les bienvenues, car les leurs commençaient à être avariées.

Le capitaine, un dénommé Van Dike, m'informa qu'en raison du conflit qui opposait nos deux pays, nous et notre embarcation étions considérés comme des prises de guerre. De ce fait, il allait nous remettre aux autorités de leur ancienne colonie, regagnée depuis peu[61], dans la baie de l'Hudson river, à l'ancienne ville de la Nieuw Amsterdam, rebaptisée New York par les Anglais. Le capitane nous avisa également que nous passerions le reste du voyage enchaînés à fond de cale avec les rats.

Deux semaines plus tard, le bateau s'immobilisa ; nous étions arrivés, mais pas au bon endroit ! Au sortir de cette tombe flottante, la lumière crue du soleil blessa nos yeux accoutumés à une pénombre permanente. Sans trop de ménagement, nous fûmes poussés plus que conduits dans la prison du solide fort, sur une pointe de l'île de *Manhatte*.

La petite bourgade de la Nouvelle-York qui ne comptait que quatre cents habitants n'était pas prudemment enclose. Néanmoins, un impressionnant fort à quatre bastions en pierres de taille et armés de canons en assurait la protection. Il deviendrait notre résidence pour les jours à venir, dans l'attente d'un échange.

J'appris que nous serions vendus à un négrier esclavagiste qui se livrait à un trafic productif à double sens. Partant des Pays-Bas,

61. Le 6 août 1673, 12 navires de guerre hollandais, avec quatre mille soldats, reprirent facilement leur ancienne colonie sise sur l'île Manhattan. La Hollande la cédera définitivement l'été suivant, dans un traité de paix avec l'Angleterre.

chargé de précieuses marchandises, le capitaine-commerçant longeait les côtes africaines pour faire le plein de *bois d'ébène*, comme il nommait les pauvres esclaves noirs. Ensuite, le peu scrupuleux commandant traversait l'océan pour vendre sa cargaison aux Antilles et en Virginie. Après une escale au port de New York, il remontait la vallée de l'Hudson jusqu'au fort d'Orange, plus au nord. Des pelleteries, apportées par leurs alliés iroquois, étaient alors échangées contre des produits européens, particulièrement des armes à feu, très prisées par ces derniers. Affaires faites, le capitaine s'en retournait à Rotterdam, en faisant un arrêt en Angleterre où il écoulait une partie de sa précieuse cargaison. Voilà ce qui s'appelle avoir le sens des affaires !

En attendant notre départ qui devait s'effectuer sur un négrier, je m'efforçais d'attirer la sympathie de notre geôlier, un colon hollandais, en lui demandant de m'enseigner sa langue. Vu que je maîtrisais l'allemand et l'anglais, je fus à même de converser assez bien au bout de quelques jours. Cela me valut un traitement de faveur. Les Anglais, qui à leur habitude, dédaignaient de s'abaisser à converser autrement que dans leur idiome, considéraient barbares les autres langues, mis à part le français qu'ils baragouinaient avec peine ou condescendance.

Pendant que j'attirais l'attention du bon gros Flamand, Gabriel, à l'aide d'un clou arraché à la solide porte de notre cellule, sapait patiemment le ciment qui entourait les barreaux de la lucarne donnant sur la cour de la forteresse.

Enfin, deux des trois barres de fer furent descellées sans qu'il n'y paraisse. Notre plan était fort simple : profiter d'une nuit sans lune pour nous glisser dehors, trouver une corde, franchir les remparts, et s'emparer d'une embarcation quelconque pour nous enfuir. Et tout ça, bien sûr, en catimini.

Quand les ronflements sonores de notre gardien résonnèrent sous la voûte, prestement, Gabriel ôta les barreaux et se glissa comme un serpent par la mince ouverture, bientôt imité par moi. Avisant un baraquement servant d'entrepôt gardé par une seule sentinelle, deux ombres rampèrent sur le côté du bâtiment, avant de sauter sur l'homme en faction et de l'assommer promptement. À l'intérieur, nous trouvâmes tout ce dont nous pourrions avoir besoin : des armes, une corde, du biscuit et des uniformes anglais et hollandais. Des monceaux d'odorantes fourrures soigneusement entassées attendaient d'être livrés. Puis, la vue d'une pile de tonneaux contenant de la poudre à canon me donna une idée machiavélique. Je chargeai un fusil, le fixai à

un poteau et le pointai vers les explosifs ; une corde reliée à la gâchette déclencherait le tir dès qu'un imprudent ouvrirait la porte après nous.

La muraille fut franchie sans problème. Déguisés en soldats hollandais, fusils en bandoulière, nous déambulions tranquillement vers le port en bavardant dans la langue de Guillaume d'Orange, comme deux gardes en tournée d'inspection. Notre petit bateau n'étant plus là, nous jetâmes notre dévolu sur un ketch guère plus grand. C'est à ce moment qu'un soldat de garde nous apostropha en hollandais.

—Il était temps que vous arriviez, je meurs de faim !

Et il ajouta :

—Ah ! Pour respecter la consigne, quel est le mot de passe ?

—Fais de beaux rêves ! répondis-je à son grand étonnement en lui donnant un coup de crosse sur le front.

Avec empressement, nous détachâmes les amarres. Profitant de la marée descendante d'un fort débit, en silence, et dans la noirceur la plus totale, nous quittâmes rapidement le port. Ensuite, nous attendîmes d'être dans la baie pour hisser les voiles et filer droit devant, à la recherche du fameux courant du golfe du Mexique qui nous conduirait à dix nœuds vers les côtes échancrées de la Bretagne. Une heure après notre départ, une formidable explosion embrasa le ciel au-dessus de Manhattan. Notre piège avait fonctionné.

Trois semaines et deux tempêtes plus tard, les falaises escarpées de la presqu'île armoricaine furent en vue. Pour ne pas tout risquer alors que nous étions si près du but, plutôt que de remonter la Manche jusqu'au Havre et, de là, enfiler la Seine, nous abordâmes dans notre vieux pays au grand port breton de Brest.

Émerveillé, Gabriel découvrait le pays de son père. Il ne pouvait que s'étonner devant la multitude de navires et de maisons qui bordaient les quais.

—Attends, lui dis-je, tu n'as encore rien vu. Paris compte plus de cinq cent mille habitants. C'est la plus grande ville en Occident, si ce n'est au monde !

Chapitre 34

Rencontre au sommet

Notre arrivée ne passa pas inaperçue. Un détachement de soldats monta à bord avant même que les amarres ne fussent lancées. Je racontai notre odyssée au lieutenant, qui à la vue de nos uniformes hollandais défraîchis, nous conduisit à son supérieur, le commandant du port. Celui-ci nous questionna avec suspicion…

—Votre histoire rocambolesque me paraît bien improbable. Vous dites connaître personnellement le ministre de la Marine, le très honorable Colbert ?

—Oui, commandant, et le très honorable Colbert sera très fâché d'apprendre que son très suspicieux commandant retarde un messager très important.

Visiblement *très* impressionné, l'officier opta pour un compromis…

—Votre ami restera avec nous, pendant que je vous ferai escorter chez le tr… chez l'honorable ministre.

—Auriez-vous peur qu'à deux, sans aucun moyen de défense, nous venions à bout d'un détachement armé jusqu'aux dents ? Mon ami et beau-frère ne connaît pas le pays de ses ancêtres, il trouve votre ville fort impressionnante et j'aurais aimé qu'il voie la capitale. Allons, un bon mouvement, commandant ; ne soyez pas si méfiant, nous ne sommes pas venus envahir la France, mais la prévenir des dangers qui la guettent.

Insensible à mes arguments, l'homme resta inébranlable. Je dus me résoudre à laisser Gabriel en gage de notre bonne foi. Puis, ayant revêtu des habits civils, escorté par vingt soldats, je franchis à cheval les cinquante lieues qui nous séparaient du Louvre. Trois jours plus tard, je fus introduit dans le bureau du premier et seul ministre officiel, celui-là même qui nous avait accueillis dix ans plus tôt. D'un ton affable, le bras droit du roi me reçut en ces termes :

—Mon cher Jean de Val-Heureux, quelle surprise et quelle joie de vous voir en ce lieu !

Sa réception en alexandrin me fit sourire. Je retournai son compliment sur le même ton en disant :

—Cher honorable ministre de la Marine, j'ai fait ce long voyage, hélas, sans passer par la Chine.

—Cessons ce verbiage, voulez-vous, et donnez-moi les vraies raisons de votre venue, qui me ravit, il va sans dire.

Allant droit au but, j'exposai mes craintes concernant notre dispersion dans le Nouveau-Monde et du peuplement rapide de nos rivaux de la Nouvelle-Angleterre. Au cours de notre internement, j'avais innocemment tiré les vers du gros nez de notre geôlier. Ainsi, j'avais appris que selon le recensement de 1670, la population des colonies anglaises se chiffrait comme suit : dans le Maine et le Massachusetts, alors réunis, habitaient 30 000 colons, le New-Hampshire en comptait 1805, Plymouth 5 333, le Rhode Island 2 155, le Connecticut 12 603, New York 5 754, le New Jersey 1 000, le Delaware 700, le Maryland 1 3226, la Caroline du Nord 3 850, celle du Sud 200 et la Virginie, grâce à ses plantations de tabac, se targuait d'être la plus riche et la plus populeuse avec ses 35 309 habitants. Quant à la forêt de monsieur William Penn, la Pennsylvanie, elle recevait ses premiers défricheurs au-delà du Delaware. Mais la sympathie ou l'allégeance de Penn pour les quakers et autres sectes ultras religieuses en faisait un paradis pour ceux qui trouvaient que l'intolérante Albion ressemblait à l'Enfer[62].

En tout, donc, 111 935 personnes peuplaient les colonies anglaises, chiffre qui ne cessait de s'accroître par pleins bateaux. Pour leur part, les Hollandais étaient environ dix milles, mais plutôt que de se risquer à nous affronter ouvertement, ils dressaient les Agniers (Mohawks) contre nous, pour les pousser à nous faire la guerre.

Qu'avions-nous à leur opposer ? 7 000 âmes, tout au plus, et notre population, bien que féconde, n'augmentait qu'au compte-gouttes en raison des arrivages modestes et limités. Et nous prétendions maintenir les Anglo-Saxons acculés à la mer en occupant toute la partie centrale de ce vaste continent ; c'était d'un non-sens affligeant. Plutôt que de nous conforter dans notre fertile vallée du Saint-Laurent, qui est relativement facile à défendre, nous dispersions nos forces aux quatre coins de cet infini continent. De même, la recherche d'un improbable chemin menant aux mers asiatiques nous faisait perdre de vue la réalité. À moins d'un soutien exceptionnel et ruineux de nos armées continentales, jamais nous ne pourrions maintenir les flots impérieux d'une immigration impétueuse de nos voisins anglo-saxons.

62. Pour ce qui est de l'intolérance, Louis XIV la surpassera dans les Cévennes avec ses Dragons entre 1685 et 1702, ce qui provoquera la Guerre des Camisards…

À ce triste constat, Colbert répliqua, sans trop de conviction :

—Nous vous avons pourtant envoyé un gouverneur d'envergure en la personne du comte de Frontenac...

—Que peut faire un comte contre une marée humaine, surtout si ce comte a des comptes à rendre à des créanciers ? rétorquai-je imprudemment.

—Je vous trouve un brin insolent ! Est-ce l'air de liberté qui souffle dans ce pays neuf qui vous fait souffrir d'impertinence ?

—Veuillez m'excuser, Votre Excellence, mais si dire la vérité est à vos yeux une impertinence, alors je le suis et je m'en confesse.

—Mes gens vous trouveront un endroit où loger dans ce grand édifice ; je vais m'entretenir avec le roi et nous aviserons demain.

Je m'inclinai respectueusement tout en sortant du salon, non sans une certaine angoisse ; peut-être que ma trop grande franchise me desservait en ces lieux où tout n'est que sous-entendus et demi-mots, paroles mielleuses et tromperies.

Je logeais dans une chambre de bonne sous les combles qu'éclairait, d'une lumière chiche, un inaccessible œil-de-bœuf au regard morne. Au matin, deux gardes en uniforme suisse vinrent me chercher pour me conduire dans une nouvelle salle, plus grande et plus luxueuse que celle où on m'avait reçu la veille. Fébrilement, j'attendais en faisant les cent pas. Au bout d'un moment, un huissier entra en annonçant solennellement :

—Monsieur, veuillez vous découvrir. Sa Majesté, le roi !

Tout à coup, suivi de Colbert, le grand roi, comme le brillant astre diurne qu'il incarnait, éclaira littéralement la vaste pièce de sa présence, au propre comme au figuré. Vêtu d'un somptueux habit d'apparat jaune éclatant, perruque poudrée et scintillante sur la tête, visage maquillé au blanc d'Espagne, coiffé d'un large chapeau galonné d'or, l'air altier, le nez Bourbon, une canne d'ivoire à pommeau doré en main, dressé sur des chaussures citron à hauts talons qui faisait ressortir son mollet gainé de soie moirée, Louis Dieudonné le Grand, quatorzième du nom, dans la force de l'âge avec ses trente-cinq ans, fit son apparition tel un soleil levant !

Je fis la plus gracieuse révérence que ma mère m'eut montrée en balayant le sol de mon couvre-chef emplumé.

—Ainsi c'est vous, les yeux et les oreilles de mon fidèle serviteur Colbert, dans notre lointaine province du Canada ! s'exclama le grand roi, avec afféterie.

—Je ne suis que son modeste rapporteur, Sire, répondis-je en usant à nouveau les plumes de mon chapeau sur sa marqueterie en bois exotique.

—Eh bien, vous rapportez haut, Sieur de Val-Heureux ! Colbert m'a fait part de vos craintes à propos de nos amis Anglois[63]. Saviez-vous que nous sommes en paix avec mon cousin le roi Charles II et ses sujets ?

—Votre Majesté, si nous ne sommes pas en guerre ouverte contre eux, sur ce continent, nous le sommes sous une forme latente et par personne interposée. Vous n'êtes pas sans savoir qu'ils arment nos ennemis séculaires, les Iroquois, et les poussent à nous faire une guerre d'usure qui décourage l'immigration…

—Les Iroquois, toujours les Iroquois ! Je suis fatigué d'entendre les mêmes récriminations ; n'ai-je pas envoyé le marquis de Tracy et tout un régiment pour les exterminer, et maintenant, le comte de Frontenac, un valeureux guerrier ?

—Sire, les guerres en ce pays ne se déroulent pas au son des fifres et des tambours, en rase campagne et en rangs serrés. Les Iroquois, comme d'autres tribus amérindiennes, sont passés maîtres dans l'art de la petite guerre d'escarmouche. Ils harcèlent les troupes régulières qui ont le courage de pénétrer en colonnes dans des bois touffus et épineux, coupés de ravines et de cours d'eau impétueux. Ils frappent comme la foudre et disparaissent tels des fantômes insaisissables, pour recommencer plus loin. Les exterminer, Sire, reviendrait à vouloir éliminer les myriades de moustiques qui nous assaillent constamment. Vous en tuez dix et cent viennent aux funérailles.

—Que préconisez-vous, alors ?

—Premièrement, Votre Majesté, cessons d'étirer votre empire aux confins de ce vaste continent, car *qui trop embrasse mal étreint*, comme dirait ma grand-mère, une femme de bon sens. Deuxièmement, replions-nous sur la vallée du Saint-Laurent. Occupons la baie d'Hudson, installons-y des postes de traite pour couper l'herbe sous les pieds des Anglais et fixons-nous de façon décisive en Acadie, que nous devons défendre, protéger et surtout peupler. Troisièmement, construisons une forteresse imprenable[64] sur le Cap-Breton de l'île Royale,

63. On prononçait *Angloé*, tout comme François, *Françoé ;* de là le changement d'orthographe.
64. La construction de la formidable forteresse de Louisbourg débuta en 1720 et se poursuivit sur vingt ans. Elle coûta 200 millions de dollars de nos jours, une somme énorme pour l'époque. Elle fut l'objet de nombreuses attaques de la part des Anglais. Prise et reprise, elle capitula définitivement le 26 juillet 1758… Le gardien du golfe Saint-Laurent tombé, les

qui contrôle l'accès au golfe et par conséquent, l'entrée du fleuve. Quatrièmement, établissons des fortifications selon les conceptions modernes de votre admirable maréchal Vauban, à Québec et sur le Cap-De-Lévy, qui se trouve en face, de même qu'aux Trois-Rivières, à Montréal et dans la vallée du Richelieu, ainsi que sur l'Île-aux-Noix, pour en contrôler l'accès.

Emporté par mes émotions, je poursuivis avec passion…

—Afin de pourvoir en habitants ces contrées sauvages, Majesté, laissez vos miséreux qui mendient sur les routes de France, ainsi que tous les réformistes religieux qui le désirent s'établir dans ce nouveau pays, comme le fait l'Albion dans ses colonies. L'Angleterre ne compte que six millions d'habitants et nous vingt ! Ce n'est certes pas les surnuméraires ni les protestants qui manquent. Il y a de la place pour tout ce monde ; leurs sermons n'auront que l'écho des montagnes ! Enfin, permettez à la population de la France neuve, comme dans certaines colonies anglaises, d'élire démocratiquement son gouverneur parmi l'un de ses habitants qui a su faire ses preuves dans votre province du Canada. Qu'il soit Français ou Canadien, noble ou roturier, son expérience compensera sa naissance. Ce sont là toutes mes recommandations, Votre Majesté, pour la plus grande gloire de la France et de la vôtre, par le fait même, conclus-je en m'inclinant à nouveau jusqu'au sol.

—Diantre ! C'est une révolution que vous préconisez là, Sieur de Val-Heureux ! Vos propos sont blasphématoires et séditieux. Donner le choix au peuple équivaudrait à lui faire croire qu'il n'a que faire d'un souverain et d'un pape ! De là à s'en passer, il n'y a qu'un pas ! Je crois que quelques mois de réflexion dans une cellule de la Bastille vous ramèneront à des opinions plus modérées. Veuillez, je vous prie, ne plus nous importuner, à l'avenir, avec vos folles idées ! Colbert, voyez aux formalités d'usage, commanda le souverain en se retirant, non sans me laisser pantois et ébahi devant tant d'incompréhension et de noirs présages.

—Je vous avais prévenu, cher ami, me signala Colbert. Par vos propos immodérés, vous vous êtes mis à dos Sa Majesté. Il va me falloir des trésors d'insistance pour vous sortir de ce guêpier… Et quand je dis trésors, ce n'est pas seulement une forme de rhétorique, si vous voyez ce que je veux dire.

---

jours de liberté de la Nouvelle-France étaient comptés.

—Vous croyez que quelques pièces d'or atténueraient mes propos aux oreilles du roi ?

—Elles atténueront certainement vos conditions de détention et raccourciront votre peine.

—Qui n'a pas été spécifiée, si je ne m'abuse, Votre Excellence.

—Dans la bouche du roi, quelques mois peuvent se transformer en de longues années, cher ami ; souvenez-vous de Fouquet…

Je me demandais soudain lequel des deux était le plus *cher*, mais l'allusion à Fouquet me fit froid dans le dos. Je ne voulais pas mourir empoisonné dans un quelconque cachot comme l'ex surintendant des Finances déchu.

—À combien évaluez-vous ma caution ?

—100 000 livres, au bas mot !

—Je ne le trouve pas si bas que ça ! Même en vendant mes terres et mon domaine, je ne pourrais pas en tirer une si grosse somme.

—Votre père est riche, à ce que l'on dit ; il possède une mine de charbon qui offre un excellent rendement, grâce à vous, et des filatures, aussi. Je suis sûr qu'il s'empressera de voler à votre secours.

—Ne me parlez pas de *voler*, de grâce ! Je brave les mers et les pirates pour vous exposer de vive voix la véritable situation de ce pays que vous ne considérez pas plus qu'une vache à lait, et en retour, je me fais jeter en prison et extorquer une fortune. Je comprends à présent Radisson d'avoir tourné le dos à sa mère patrie pour aller enrichir l'Albion.

—Vous recommencez vos impertinences ! N'aggravez pas votre cas. Je viendrai vous voir dans votre nouveau logis d'ici un mois. J'espère alors que vous aurez le verbe moins haut et la langue moins acérée, Monsieur Deval.

Les deux gardes me ramenèrent dans ma chambre de bonne avec pour consigne de ne laisser entrer ou sortir personne jusqu'à la venue de mon fourgon cellulaire.

La lettre de cachet[65] signée, je fus conduit dans une sinistre berline noire, tirée par de non moins sinistres chevaux ailes de corbeaux. La petite lucarne, munie de barreaux, ne me permit pas de goûter aux joies du paysage. De toute façon, je n'étais pas d'humeur à cela. Les claquements secs des sabots sur les rues pavées résonnaient dans ma tête comme un glas. Je pensais aux miens qui m'attendaient impatiem-

65. Par une simple lettre officielle, le roi pouvait emprisonner quiconque sans procès dans la prison d'État par la laconique formule arbitraire : « Parce que tel est mon plaisir. »

ment là-bas, persuadés que ma mission était juste et bénéfique pour la colonie. Comme ils seront déçus, eux aussi, de nos dirigeants, en particulier de leur roi, qui se prétend soleil, mais qui au final, n'en est qu'une pâle copie tout au mieux. À trop s'être admiré dans son palais du Louvre, il s'est brûlé les yeux. Quant à son *intègre* ministre, son amitié n'avait rien de désintéressé non plus. Autre déception.

Nous venions d'arriver à la redoutable prison qui dressait ses hautes tours aux quatre coins de l'inquiétante bâtisse. Le solide portail, garni de barres de fer, s'ouvrit d'un ton déchirant. La voiture s'immobilisa dans la cour, puis le commandant de la place prit connaissance de l'ordre d'incarcération et des conditions qui l'accompagnaient. Selon la recommandation du ministre, je fus conduit dans une petite cellule humide et sale, sans lucarne, et avec pour tout ameublement une paillasse pleine de punaises, un tabouret bancal et un seau de chambre éculé et nauséabond. Ma franchise m'avait conduit au cachot.

Dura lex sed lex, pensai-je, mais quelle loi avais-je enfreinte ? La loi du silence et des profiteurs. Qu'ils aillent tous au diable ! m'emportai-je en donnant un violent coup de pied au récipient pourri, qui alla valdinguer contre le mur en pierre humide de l'oubliette, non sans faire entendre sa plainte métallique.

—Eh ! Du calme, mon gars ; n'abîme pas le matériel royal. Il pourrait t'en coûter cher, s'esclaffa le geôlier.

Chapitre 35

Fiel et miel de la Bastille

N'ayant rien avalé depuis le matin, mon ventre fit entendre une sonore protestation. Afin de ne pas me mettre à dos le garde-chiourme en plus du roi, je pris un ton courtois pour lui demander :

—Dites, monsieur le gardien, n'auriez-vous pas de quoi me sustenter ? Je meurs de faim…

À croire que cette profession donne de l'embonpoint, car lui aussi traîna sa graisse en claudiquant vers ma grille.

—*Monsieur* le gardien ? Vous êtes bien poli, mon bon prince, mais avez-vous de quoi payer ?

—Hélas non ! Les Hollandais m'ont tout pris avant de me jeter sur la côte. Néanmoins, vous pouvez me faire crédit, mon père vous dédommagera généreusement.

—Que je vous explique comment fonctionne notre prison… Ici, c'est un peu comme une hostellerie : si vous n'avez pas de pécune, on vous permet de dormir à l'écurie avec un petit croûton de pain sec en prime et de l'eau pas toujours propre, ricana mon interlocuteur, mais si vous êtes riche comme Crésus, alors là, on déroule le tapis rouge. Vous auriez droit à la plus belle suite avec vue sur la capitale, meubles de qualité et nourriture à l'avenant : cailles grillées, pâté de campagne, fromages, foies gras, rillettes, cassoulet…

—Arrêtez, arrêtez, de grâce ! Mon ventre me torture juste à ces mots qui me font saliver. Ne pourriez-vous pas faire acte de charité chrétienne et me bailler de quoi tenir quelques semaines, jusqu'à ce que l'on puisse vous payer ?

—La charité, mon bon Monsieur, je n'ai pas les moyens de la faire, mais je ne vous laisserai pas mourir de faim. Tenez, me dit le geôlier en me tendant un morceau de pain dur comme pierre.

Il partit et revint en boitant, une cruche ébréchée à la main.

—Tenez, je vous apporte un pichet de ma cuvée spéciale : eau de Seine frappée, fit-il en glissant entre les barreaux rouillés un broc contenant un liquide jaunâtre à l'aspect rebutant.

Quand on sait tout ce que les Parisiens jettent dedans, elle le serait à moins… Satisfait de sa blague, le gros bonhomme repartit en riant. Je l'interpellai en ces termes :

—Merci de votre générosité, Monsieur le gardien, mais par curiosité, souffrez-vous aux jambes pour boiter bas de la sorte, ou est-ce à la suite d'un accident ?

Intrigué, l'homme se retourna et répondit :

—Ce sont mes rhumatismes qui me font souffrir le martyre ; il faut dire que l'humidité de ces lieux ne m'aide en rien. Pourquoi ? Êtes-vous médecin ? Ou charlatan, devrais-je dire, car j'en ai consulté plusieurs de ces doctes messieurs qui sortaient de l'université de médecine, et tout ce qu'ils trouvaient à dire pour me soulager c'était : « Je vais vous faire une saignée et vous donner une bonne purge qui débarrassera votre système de ses humeurs malignes », termina-t-il en contrefaisant le ton affecté qu'emploient généralement ces prétendus savants.

—Je ne suis pas médecin, mais je crois avoir un don de guérisseur ; il m'aurait été transmis par une vieille dame qui vit en ermite. Mais… vous n'êtes pas obligé de me croire…

—Un guérisseur ! Ça oui, j'y crois ! Toutefois, il y a tellement de faux prophètes qu'il n'est pas facile de s'y retrouver. Enfin, vous ne pourrez pas vous échapper de cet endroit, et donc, si vous m'avez menti, je pourrai toujours pisser dans votre eau !

—Ne vous donnez pas cette peine, d'autres l'ont fait, je crois.

Le gardien laissa entendre un grand éclat de rire qui le secoua de quintes de toux. Sortant un carré de tissu blanc et bleu aux traces suspectes, il s'en essuya les yeux.

—Elle est bien bonne, celle-là ! Vous m'êtes sympathique. Tenez, je vous change votre eau. Vous avez raison, elle est dégoûtante.

Et il revint avec un pichet d'eau claire et un morceau de pain frais.

—Même si vous avez menti, vous m'avez fait bien rire, j'en ai presque oublié mes ennuis.

—Approchez-vous, priai-je, je ne vous ferai aucun mal, n'ayez crainte.

Avec un peu d'hésitation, le geôlier se colla sur les barreaux. Je passai mes mains au travers et entrepris de masser ses genoux enflés dans un geste lent et rotatif. Au bout de cinq minutes, je lui demandai :

—Sentez-vous une amélioration ?

—C'est un miracle ! s'écria-t-il, incrédule, après avoir fait quelques pas. Je n'ai plus mal, je peux même danser ! s'exclama-t-il en virevoltant.

—N'abusez pas, tout de même, vous risquez de réveiller la douleur. Après une semaine de ce traitement, vous serez complètement guéri ou du moins, soulagé.

Fébrilement, le gardien fourragea dans la serrure pour ouvrir la porte grinçante et m'annonça :

—Venez, un homme tel que vous ne peut rester dans ce trou à rats !

Sans boiter, il me conduisit à l'étage supérieur et me fit entrer dans une cellule qui me parut le comble du luxe après celle que je venais de quitter. Outre une fenêtre grillagée qui donnait sur la cour intérieure ; une couchette munie d'un oreiller et d'une couverture en laine me donnait l'envie de m'y étendre. Aussi, une table carrée et deux chaises droites attendaient les visiteurs ; dans un coin se détachait une commode à tiroirs pour ranger le linge que je n'avais pas. Ce qui par-dessus tout me combla, fut une écritoire pourvue de papier vélin qui m'invitait à y coucher les aventures et les nombreuses mésaventures de mon étrange destin.

—Merci infiniment, Monsieur le gardien ; je n'espérais pas tant de bonté en soulageant vos souffrances.

—Je ne connais point les raisons qui vous ont conduit en ce lieu maudit, mais pour moi, c'est une bénédiction ! Je vous apporte un repas digne de ce nom…

Peu de temps après, je dévorai une cuisse de poulet en ne laissant que les os bien nettoyés. Le lendemain, encore tout guilleret de sa guérison, le gardien, avec un regard de dévotion, vint me prévenir que j'allais recevoir un visiteur d'importance. « Tiens », me dis-je, « Colbert aurait-il des remords ? »

À la place du ministre intéressé, c'est un véritable ami qui fit son apparition : Jean Talon. Canne à la main, il fut introduit dans ma modeste, mais proprette cellule. Je me précipitai pour le recevoir avec chaleur.

—Monsieur Talon, quel plaisir et quelle honte, aussi, de vous recevoir en ce lieu ! Que me vaut l'honneur de votre visite ?

—J'ai eu vent de votre venue et de votre candide et impertinente exposition des faits en ce qui a trait à notre chère colonie.

—J'ai cru faire mon devoir d'habitant et je me suis laissé emporter par mon tempérament excessif, je le crains, mais au moins, j'aurai eu la satisfaction de ne pas mâcher mes mots et d'avoir dit le fond de ma pensée au roi et à son tout-puissant ministre.

—Chose à ne surtout pas faire à la cour : dire le fond de sa pensée… C'est presque un crime de lèse-majesté ! Nous ne sommes pas au Canada où la franchise et l'honnêteté sont des vertus ; ici, ces qualités sont plutôt considérées comme de vilaines tares qu'il faut taire. Vous êtes bien placé pour le savoir, me fit remarquer mon ami en lançant un regard circulaire dans la pièce.

—Cette modeste cellule est un palais en comparaison avec le cachot sordide où l'on m'avait fourré à mon arrivée ; tout ça sur ordre du roi ! Toujours est-il que je dois ce changement de conditions à mon geôlier, qui s'est montré reconnaissant après que je l'ai soulagé de ses rhumatismes… Au fait, comment va votre goutte ?

—Guère mieux, en vérité, mais je ne me plains pas. J'aurais pu me trouver à votre place si j'avais eu le courage de vider mon sac comme vous l'avez fait… Vous l'avez soulagé, vous dites ? De quelle façon ? Je ne vois ni remèdes ni potions, ici…

—Juste avec mes mains et le concours de ce que vous seul savez, dis-je sur un ton de confidence. Voulez-vous que nous tentions une nouvelle expérience sur vous ?

—Je n'osais vous le demander, mais je donnerais ma main à couper si cela pouvait me guérir.

—Gardez vos précieuses mains, mon cher Jean, et donnez-moi votre mauvais pied.

Après l'avoir déchaussé, je posai ma main droite sous sa voûte plantaire et l'autre à plat sur les os tarsiens. Ensuite, tout doucement, pour ne pas blesser le pied endolori, je fis de légers mouvements de va-et-vient. Au bout de quelques minutes, constatant avec plaisir une diminution de l'enflure, je demandai :

—Comment vous sentez-vous, mon ami ?

—Vos mains, cher Aiglon, sont comme un baume. Elles apportent chaleur et douceur en même temps. Je peux enfin bouger mon pied sans ressentir un douloureux élancement. J'ai souvent l'impression que mon pied a été comme percé par la lame d'une épée. C'est incroyable ! Je sens que je peux maintenant porter tout mon poids dessus. Aidez-moi à me relever, voulez-vous, je vais essayer de marcher.

Posant une main sous le bras du grand homme, je l'aidai à faire ses premiers pas, comme un enfant malade qui réapprend à se servir de ses jambes.

—Je marche ! s'écria-t-il, je marche sans canne et sans boiter, c'est prodigieux ! *Alea jacta est !*[66] Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour abréger et soulager le plus possible votre disgrâce ; c'est le moins que je puisse faire pour vous remercier ! En attendant, je vais vous faire transférer dans un appartement plus confortable. Bien entendu, j'en assumerai les frais.

Je remerciai Jean Talon de sa générosité, puis requis une autre faveur…

—Pourriez-vous faire libérer Gabriel ? Il est détenu au port de Brest et j'aimerais qu'il vienne me voir au plus tôt. Je voudrais l'envoyer prévenir mon père, car j'ai besoin de liquidité, si vous voyez ce que je veux dire.

Peu après le départ de mon bienfaiteur, le geôlier vint me chercher avec des marques de respect pour me conduire au dernier étage en m'informant que cet appartement avait hébergé de célèbres visiteurs de haut rang. En voyant l'éclat des lieux, je n'en eus aucun doute…

Occupant tout un angle, un grand lit princier au baldaquin azuré dressait ses colonnes vers un haut plafond mouluré. À ses pieds, une moquette moelleuse courait sur un plancher de marqueterie onéreuse. De beaux meubles en bois exotique et en ivoire incrusté ajoutaient une note de somptuosité dans la vaste pièce crème et bleutée. Par deux grandes fenêtres à petits carreaux, le radieux soleil rentrait à larges flots. En s'approchant, tout en caressant les tentures en velours bleu cobalt qui les encadraient, on pouvait admirer, par-dessus les toits en ardoise luisants de Paris, la sublime cathédrale de Notre-Dame qui trônait sur son île de la Cité…

Parlant de trône, un cabinet d'aisances équipé d'une vanité pourvue de pots et de pichets de parfum, le tout discrètement caché par un paravent chinois, permettrait de faire ses ablutions en toute intimité. Là aussi, un secrétaire, placé entre les deux lumineuses ouvertures, invitait à l'écriture. Une lourde table ronde au pied central sculpté et entourée de quatre fauteuils en velours damassé attendait de futurs convives pour un dîner festif. Un chandelier doré orné de strass et garni de dizaines de bougies parfumées descendait du haut plafond ornementé tel un magistral point d'exclamation sur un guéridon en marbre.

---

66. Le sort en est jeté ! Phrase prononcée par Jules César en franchissant le Rubicon avec son armée, contrairement aux injonctions du Sénat de Rome, ce qui déclencha une guerre civile qu'il remporta.

—Mon cher gardien, de mieux en mieux ! Si ça continue ainsi, j'irai bientôt loger au Louvre, plaisantai-je en riant.

—Je ne vous le conseille pas, gentilhomme, il paraît qu'ils sont à l'étroit dans ce palais royal, et que même les princes résident dans des chambres de bonnes.

—Alors donc, je reste ici, et tant pis si je m'habitue à tout ce luxe ! Mais où est donc le tapis rouge que vous deviez me dérouler ?

Le gardien lâcha un autre rire communicatif en s'essuyant les yeux avec son mouchoir douteux.

—Avec vous, au moins, on ne s'ennuie pas, lance-t-il en refermant la porte aux boiseries multicolores et en riant encore de ma blague.

Cinq jours plus tard, c'est un Gabriel inquiet qui pénétra dans ma luxueuse suite carcérale.

—Aigle Blanc, qu'as-tu fait pour qu'on t'enferme entre ces murs ?

Je lui contai mes déboires et ma bonne fortune d'avoir retrouvé un véritable ami.

—Ainsi, répliqua-t-il, ce grand roi que tu vénérais presque est un despote et un tyran, tout comme son ministre ? Je vais te faire sortir de cette cage, si dorée soit-elle…

—N'en fais surtout rien, mon frère, cela retomberait sur notre famille ; laissons la tempête passer, faisons le dos rond et jouons le jeu qui prévaut en cette terre d'hypocrites et de courtisans obséquieux. Nous retournerons plus vite dans notre vraie patrie, qui est en danger. En attendant, va voir mon père ; il vaut mieux perdre de l'argent que sa liberté. Il m'avancera les fonds et je le rembourserai. Tu as dû laisser tes armes à l'entrée, mais je vois que tu as conservé ta réserve de balles de plomb. Je vais en garder quelques-unes pour les transmuter en pépites d'or. Reviens me voir dans trois jours et je t'en donnerai une pour le voyage. D'ici là, profites-en pour visiter cette grande ville, mais fais attention… Les ruelles sont plus dangereuses que nos sous-bois du Canada. Reste dans les grandes artères, et ainsi, tu pourras mieux te défendre si on t'attaque. De toute façon, qui serait assez fou ou téméraire pour le faire ?

—N'aie crainte, Aigle Blanc, même si j'ai dû revêtir des oripeaux d'Occidentaux pour ne pas attirer l'attention, mon cobra et ma vipère veilles sur moi, assura Gabriel en me montrant la hachette sculptée accrochée sous sa veste, ainsi qu'un poignard de scalp sus-

pendu à son cou sous son ample chemise. Une gracieuseté de l'entrepôt du fort hollandais de Manhattan, me confirma-t-il.

—Voici l'itinéraire que tu devras suivre pour te rendre dans mon village, expliquai-je. Tu prendras le coche, via Nîmes, que tu rejoindras par la vallée du Rhône. De là, une autre berline t'emmènera à Alès. Enfin, un dernier relai te conduira à Saint-Jean-de-Valériscle. En tout, compte trois semaines pour le voyage. Dans deux mois au plus tard, tu devrais être de retour avec mon père ; je vous attendrai impatiemment.

Une fraternelle accolade s'ensuivit pour sceller notre accord.

Ce soir-là, mon diligent gardien m'apporta le cassoulet que je lui avais commandé, accompagné d'un pichet de bon vin, de pain et de raisin, sans oublier le fromage de chèvre pour mieux digérer le tout.

—Vous me gâtez, cher ami ! Avec ce régime, je vais faire de l'embonpoint ! que je lui dis.

—Je n'en crois rien, rétorqua l'homme, je vous ai vu faire vos exercices, ce matin ; vous êtes aussi souple qu'un saltimbanque. Écoutez… j'aurais une autre faveur à vous demander. Ma fille de seize ans est sourde comme un pot depuis qu'une infection aux oreilles lui a percé ses deux tympans alors qu'elle avait seulement trois ans. Elle est très intelligente, mais s'exprime d'une voix criarde et un peu niaise, ce qui fait qu'on la prend pour une malheureuse arriérée mentale ; ce qu'elle n'est surtout pas ! Dans ces conditions, elle ne trouvera jamais un bon parti pour la marier… Pouvez-vous la voir et tenter de la guérir ?

—Je veux bien essayer, mais je ne vous promets rien, dis-je.

L'imposant gardien revint le lendemain matin en compagnie de sa progéniture. Je dois avouer que je fus agréablement surpris de voir qu'elle ne ressemblait guère à son paternel ; la très belle femme qui l'a portée dans son ventre avait dû grandement contribuer à son charme…

De soyeuses boucles brunes encadraient son visage ovale de ~~blanche~~ madone ; ses grands yeux noirs, soulignés de longs cils recourbés, me faisaient penser à deux petits lacs profonds et envoûtants ; son petit nez retroussé lui donnait un air espiègle et sa bouche gourmande cachait une dentition parfaite qui éclata au grand jour lorsqu'elle me fit le plus charmant des sourires qui creusa deux ravissantes fossettes sur ses joues de pêche. Cette dernière particularité me rappela cruellement ces petits creux que possédait aussi ma mie et que j'aimais tant embrasser quand je la faisais glousser de plaisir.

En outre, la taille fine de ma visiteuse, que soulignait le buste naissant d'une prometteuse poitrine, attira mes yeux indiscrets… Je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux et me gourmandai intérieurement d'avoir eu ce regard si concupiscent. Le père, fier comme Artaban, fit les présentations…

—Voici ma jolie Noémie ! N'est-ce pas qu'il serait dommage qu'elle ne trouve pas mari à sa convenance ? Elle n'entend rien, mais comprend tout en observant le mouvement des lèvres… C'est bien un signe d'intelligence, ça, Monsieur Jean ?

—Certainement, mon bon Pierre… (Nous en étions rendus à nous appeler par nos prénoms, ce qui faisait moins formel et plus chaleureux).

En articulant bien mes mots, je m'adressai à Noémie, qui ne m'avait pas quitté des yeux.

—Donnez-vous la peine d'entrer, jolie demoiselle ; votre père fonde beaucoup d'espoir sur mes dons de guérisseur, mais je ne voudrais pas vous décevoir si j'échouais à vous faire recouvrer l'ouïe.

—Çaah faait rrieen, prononça-t-elle difficilement, voous aveez guéérri luii, j'aai confiaance en voous…

Sa voix de crécelle était vraiment affligeante. Je comprenais que cela la handicaperait toute sa vie si rien n'était tenté. Frottant mes mains l'une contre l'autre pour les réchauffer et chasser ma nervosité par la même occasion, debout, en face d'elle, je dégageai ses longs cheveux soyeux pour prendre sa tête en mettant mes paumes en contact direct sur ses pavillons ourlés. La belle enfant me regardait droit dans les yeux avec béatitude, dans l'attente d'un miracle. Gêné, je portais mon regard ici et là dans ma coquette cage dorée, comme l'appelait Gabriel. Il aurait été impoli de ne point regarder plus avant ma patiente, ce que je fis. Ses beaux yeux pleins d'eau me fixaient toujours avec amour, tandis qu'une larme roulait sur sa joue aussi ronde qu'un fruit mûr, larme que je ne pus m'empêcher d'essuyer du revers de l'index.

—Pourquoi pleures-tu, Noémie, aurais-tu mal ? murmurai-je.

—Ô noonn ! Voous faaites beaaucooup de biieen, voos maains son sii doouces et chaaudes, aaussii !

—Bon ! lançai-je pour cacher mon malaise, je crois que cela suffit pour aujourd'hui ; vous reviendrez demain.

En réponse, la jeune fille prit mes deux mains dans les siennes et les couvrit de chauds baisers, ce qui ne m'aida pas à masquer mon

trouble ni une certaine rigidité qui m'affligeait… Coupant court à ses effusions, je la poussai doucement vers son père, qui se tenait près de la porte en me regardant avec gratitude.

Ils revinrent ainsi les six jours suivants. Je me surpris plus d'une fois à espérer leur visite avec impatience, n'en déplaise à ma bonne conscience. Malheureusement, malgré nos efforts, aucun progrès notable au niveau de l'ouïe ne se faisait sentir, mais Noémie semblait si radieuse après ces appositions de mains que son père persistait à l'emmener jour après jour.

En désespoir de cause, je décidai de changer ma méthode. Peut-être qu'en raison des dommages de l'oreille interne, mon fluide ne pouvait atteindre cet endroit de l'extérieur.

—Nous allons procéder d'une autre façon, proposai-je à la jeune fille, je vais insérer mon petit doigt au creux de ton oreille pour toucher ton tympan déchiré par l'infection ; ça peut faire un peu mal ou te chatouiller. Veux-tu que nous tentions l'expérience ?

Son *Ooouuiii, jeeu leeu veeu* ! qui résonna comme une promesse solennelle me procura un délicieux frisson.

Afin que mon auriculaire glisse mieux, je l'humectai dans ma bouche avant de l'introduire doucement dans l'orifice du conduit auditif. La jeune fille tremblait comme une feuille…

—Tu le dis si ça fait mal, laissai-je entendre. Si c'est le cas, je retirerai mon auriculaire.

Sa réponse : *Non, continue, c'est bon* ! me désarma. Dans quel pétrin m'étais-je mis ? J'avais l'impression de la défl orer alors qu'au départ, mon intention était purement médicale. Rendu au bout du canal auditif, je massai doucement la membrane déchirée pendant une minute. Puis, buvant le vin jusqu'à la lie, je passai à l'autre oreille sous l'œil attentif du père, qui ne voyait rien de répréhensible dans ce geste. Le seul élément tangible fut que nous partagions, sa fille et moi, une rougeur excessive qui fit que le prévenant papa alla ouvrir la fenêtre en nous voyant si congestionnés.

Le lendemain, celui-ci entra en trombe dans ma cellule dorée en s'écriant :

—Miracle, elle entend ! Ce matin, le chant des oiseaux l'a réveillée et depuis, elle est en pleurs et en prières. Je ne la comprends pas… Elle refuse de revenir vous voir et vous envoie ses plus sincères remerciements. Elle dit qu'elle vous aimera à jamais pour ce que vous avez accompli. Comment pourrais-je vous remercier ?

—En lui trouvant vite un bon mari ; bientôt, elle vous donnera de beaux petits enfants !

Cette nuit-là, je trompai ma femme adorée en rêve ; je ne m'en confesserai toutefois pas et garderai ce doux souvenir au plus profond de mon être.

Le grand ministre daigna enfin me rendre visite après un mois de cette *cruelle* incarcération. Il fut surpris, pour ne pas dire déçu, de ne pas me trouver dans un cul de basse-fosse.

—Vous savez ce qu'il en coûte pour loger dans cette suite ? me questionna-t-il.

—Je n'en ai aucune idée, ce n'est pas moi qui paie, répondis-je impertinemment. Ces braves geôliers me font crédit jusqu'à ce que mon père, que vous dites si riche, y pourvoie.

—Pourvoira-t-il aussi à votre caution ?

—Certainement ! Perte d'argent n'est pas mortelle ; n'est-ce pas le dicton ?

—Parlez-vous toujours en proverbes ?

—Si cela répond à la question, pourquoi pas ? Daignerez-vous répondre à la mienne, Votre Excellence ?

—Qui est ?

—Combien de temps vais-je encore croupir en prison ?

—Croupir est un bien grand mot ; vous semblez parfaitement vous en accommoder, il me semble. Encore un mois suffira, à la condition que vous oubliiez vos idées subversives et que vous retourniez dans ce pays de froidure et d'espace infini que vous semblez tant aimer.

—Il n'y a rien qui ne me ferait plus plaisir, si ce n'est de revoir une dernière fois mes chers aïeux ; y suis-je autorisé, Votre Excellence ?

—Vous l'êtes. De toute façon, les glaces bloquent le Saint-Laurent jusqu'en mai. Vous quitterez donc le territoire national à ce moment, au plus tard… Sommes-nous d'accord, Jean Aiglon de Val-Heureux ?

—Je ne pouvais espérer mieux, Monsieur le Ministre de la Marine. J'attends mon père d'ici peu, il réglera avec vous les formalités de ma levée d'écrou.

—Puis-je encore compter sur vous pour m'envoyer de si beaux comptes-rendus sur la Nouvelle-France qui vous est si chère ?

—Ce serait contrevenir aux commandements du roi, votre maître. Sa Majesté n'a-t-elle pas dit : « Veuillez cesser de m'importuner, à l'avenir » ? Je m'en tiendrai donc à ses ordres et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

—Je sens encore de la rancœur dans votre voix, est-ce à dire que cela met fin à notre amitié ?

—A-t-elle vraiment existé, Votre Excellence ?

—Je vous ai écrit un jour, à la suite de l'arrestation arbitraire de votre père, que la raison d'État était la plus forte ; je ne suis pas plus que vous maître de ma destinée… Servir mon pays et mon roi guide mes pas ; je regrette que vous ne vouliez pas l'admettre.

—On peut à la fois servir son ami sans desservir son maître, Votre Excellence. J'en ai pour preuve tous les amis sincères qui m'entourent : ils aiment autant que vous leur pays et leur monarque, mais ne sauraient tourner le dos à un ami dans le besoin.

Sur ces paroles pleines de rancœur et de sous-entendus, le grand ministre tourna les talons et sortit de ma vie sans un mot d'adieu. Nous nous étions tout dit ; du moins, c'est ce que je croyais dans mes sombres pensées.

Mon père et Gabriel arrivèrent deux semaines plus tard. Après les embrassades, qui consistaient en un fort battage de claques sur mes épaules, je fus sermonné par Vincent de Val-Heureux pour avoir tenu de vils propos à la face du grand ministre, mais Gabriel prit ma défense en faisant savoir que les Indiens, eux aussi, exécraient les faux amis ; ils ont levé des chevelures à moindres causes.

—Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama mon père, scalper un premier ministre ! Pourquoi pas le roi, tant qu'à y être…

—C'est déjà fait, répondis-je à la stupéfaction générale en sortant d'un tiroir la plus belle chevelure qui soit, c'est-à-dire l'une des perruques de Louis le Grand lui-même, subtilisée par la personne chargée de sa garde-robe royale, mon ami Jean Talon, qui croyait ainsi assurer ma vengeance pour mes rancunes et mes tourments.

—Aigle Blanc, tu m'étonneras toujours ! s'exclama Gabriel en me serrant dans ses puissants bras pour me donner des claques sonores sur les omoplates, qu'il semblait prendre pour un tambour.

Je commençais à avoir le dos sensible à force de subir ces viriles démonstrations d'amour.

En attendant ma libération prochaine, j'écoulais mes journées de mon mieux. Je lisais Ronsard, Racine, Montaigne, et aussi Molière

pour le plaisir de sa prose aux accents savoureux. J'écrivais en dilettante des poèmes à ma mie, en pensant souvent, je m'en confesse, à Noémie. Son père me disait que son élocution progressait rapidement, car, sans relâche, du matin jusqu'au couchant, la belle y travaillait en chantant.

Puis bientôt, je fus avisé par lui que je serais libéré le lendemain ; il m'informa aussi que je recevrais une visite inattendue à l'heure du souper. Perplexe, je me demandais qui cela pouvait-il bien être ?

Le soir arriva et le couvert fut mis pour deux sous le candélabre qui éclairait la table de lueurs dansantes et parfumées. Était-ce le fait de ma liberté promise qui me rendait si heureux ou la venue de mon invité surprise ? Un discret cognement retentit à la porte, que je m'empressai d'ouvrir, curieux de connaître l'identité de mon mystérieux visiteur…

J'en restai ébahi, c'était Noémie ! Dans une belle robe de blanche dentelle au décolleté vertigineux, des pervenches dans les cheveux, on aurait dit une jeune mariée le soir de ses noces.

—Bonsoir, Jean, ne m'invites-tu pas à entrer ?

J'étais bouche bée. Sa voix chaude et mélodieuse, sa diction parfaite, sa présence radieuse… Tout cela semblait trop beau pour être vrai.

—Noémie ! Quelle joie de te revoir et quel bonheur d'entendre enfin ta si jolie voix ! Entre, ma très chère, entre, je t'en prie !

Elle me confia qu'après avoir quitté le monde du silence, le son de sa voix lui était devenu insupportable et qu'elle n'eut de cesse que de la travailler pour pouvoir me montrer toute l'étendue du cadeau offert. Informée de mon départ imminent, elle avait planifié sa visite avec son brave père, qui se disait plus fier que jamais de sa fille bien-aimée.

—Je voulais aussi entendre le timbre qui sort de ta bouche pour le garder au fond de mon âme, cher Jean, mon sauveur et mon impossible amour, avoua la belle dans un soupir.

—Noémie chérie, avant de te rencontrer, une seule femme occupait mes pensées : ma très chère Catherine, mon épouse adorée. Mais, je dois avouer que depuis le jour où je t'ai guérie, tu lui disputes chacune de mes nuits… Gardons cet amour beau et pur comme un cadeau divin ; il n'en sera que plus fort, lui suggérai-je en lui serrant les mains.

L'exaltée jeune femme se leva brusquement, fit le tour de la table et se jeta dans mes bras en s'exclamant :

—Je n'ai que faire d'un amour divin ! C'est un amour terrestre et charnel que je veux ; ne vois-tu pas comment je suis vêtue ? Même si ce n'est que pour un seul soir, je veux être ta femme ! Aime-moi comme un homme et non comme un dieu !

Transporté par sa passion communicative, je m'inclinai sur elle pour unir nos bouches dans un baiser brûlant. Mes lèvres, trop longtemps assoiffées de tendresse inassouvie, parcouraient son visage en extase. Et au diable la casse ! D'un bras libérateur, je libérai la table des couverts et des tasses pour étaler la belle telle une fleur sur le guéridon. Puis, après avoir dénudé sa peau douce, je savourai ses saveurs…

Ce fut une nuit magique où toutes les caresses étaient de mise. Le matin nous trouva alanguis, mais pas encore rassasiés de serments ni de baisers. Dire que je n'avais pas de remords serait mentir, mais je n'avais pas de regrets, et ça, c'était bien vrai ! Soudain, le chant de milliers de coqs se répercutant sur les toits de Paris me ramena à la triste réalité.

—Noémie, ma chérie, il faut vite t'en aller. Ton père pourrait nous surprendre et j'en serais mortifié.

—N'aie crainte, mon amour, il est déjà au courant ; d'ailleurs, c'est toi-même qui lui en as donné l'idée, pouffa la jolie demoiselle devant mon air stupéfait.

—Mais comment, grand Dieu ?

—Quand mon père t'a demandé quelle récompense tu désirais pour m'avoir guérie, tu as répondu innocemment : « Trouvez-lui vite un bon mari et elle vous donnera de beaux petits enfants ». Eh bien, c'est fait !

—Que veux-tu dire par : *c'est fait* ? Tu m'intrigues et m'inquiètes à la fois…

—Rassure-toi, mon cœur, je ne te demanderai pas de m'épouser. Je sais que tu es déjà marié et que tu adores ta femme. Que tu aies succombé à mes charmes constitue pour moi la plus belle preuve d'amour. Par contre, j'ai un prétendant, un commerçant de mon quartier qui me faisait des yeux doux lorsque je parlais comme une crécelle. Depuis que je chante comme un pinson, il est fou d'amour pour moi ! Je l'aime bien, mais jamais autant que toi. Aussi, j'ai mis une condition à ce mariage ; je veux bien l'épouser, mais c'est avec toi que je voulais passer ma première nuit d'amour…

—Et il a accepté ça ? m'étonnai-je, incrédule.

—Pas lui, il n'est pas au courant. Ce sont mes parents qui ont accepté ! Quant à ton deuxième vœu, d'après maman, qui est sage-femme, je suis en plein dans ma période de fertilité et donc, dans neuf mois je serai mère. Pour le père officiel, ce sera un bébé prématuré et il l'aimera autant que moi, conclut la belle en riant aux éclats.

Sidéré par une telle duplicité, j'en restai sans voix… chose fort rare dans mon cas. Voyant mon désarroi, Noémie tenta de se justifier.

—Je savais que je ne pouvais pas te garder. Aussi, en me faisant un enfant, c'est un peu de toi qui restera auprès de moi ; ne m'en veux pas, je t'aime tant !

Enfouissant son doux visage contre ma poitrine, elle mouilla mon torse de ses chaudes larmes salines. Tout en caressant ses longs cheveux soyeux, je murmurai en la berçant :

—Ne pleure pas, Noémie, je suis fier que tu portes notre enfant. Je ne pouvais en avoir d'autres avec Catherine. Même si je ne le connaîtrai probablement jamais, je sais qu'il te ressemblera ; j'aurai des racines en France, tout comme en Canada.

Deux enfants, deux amours, deux pays, serait-ce ma destinée ?

Fin… de l'épisode !

Un petit mot de l'auteur

Chère amie lectrice et cher ami lecteur,

Soyez assurés qu'Aiglon regrettera son incartade et qu'il en retirera un juste châtiment… Comme si ce n'était pas suffisant, un ennemi implacable, en la personne de l'immonde Balthazar Flotte de la Frédière, l'ex infâme gouverneur de Montréal destitué et renvoyé, se chargera de lui faire payer cher sa disgrâce.

De plus, l'âge d'or de la Nouvelle-France étant déjà derrière lui, de nouvelles épreuves s'annoncent dans le prochain volet de cette saga historique.

Drames, faits historiques, tragédies et voyages métaphysiques déroutants seront au rendez-vous. Âmes sensibles s'abstenir… sauf si vous avez le cœur solidement accroché. Un lecteur averti en vaut deux !

Au plaisir de vous retrouver dans de nouvelles aventures palpitantes d'Aiglon et de ses semblables, sur les ailes d'un temps pas très lointain…

Jacky Albert Pachès, alias Jean Deval

Bibliographie

André Castelot et Alain Decaux, *Au temps de Louis XIII*, *Chronique des rois de France au jour le jour.* Librairie Plon, 1997.
Sélection du Reader's Digest, Atlas de l'Histoire du monde, des origines de l'Humanité au XXIe siècle. Collectif, 2009-08-18.
Collectif, *Librairie Larousse, Beautés du monde, La France,* 1989.
Comité d'historiens. *Encyclopédie Nos racines*, *L'histoire vivante des Québécois*, Éditions Transmon Inc. Collection épuisée. 1979-1983.
Fédération québécoise de canot-camping, *Rivière et lacs canotables du Québec*, Les Éditions de L'Homme, 1992.
François-J Lessard, *Les héritiers de l'impérialisme romain*, Louise Courteau, éditrice, 2005.
Georges-Hébert Germain, *Les coureurs des bois*, Libre Expression, 2003.
Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Septentrion, 2012.
Jean-Pierre Sufreigne, *Louis XIV, Du temps où j'étais roi*, Plon, 2005.
Joseph Pérez, *Histoire d'Espagne*, Fayard, 1996.
Le Roy Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Édition Rocher. 1997.
Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie, tomes 1, 2, 3 et 4*, Septentrion. 1998.
Collectif, *Les cahiers de science & vie, Quand Paris était le phare du monde. # 90, 2005.*
Louis-Bernard Robitaille, *Maisonneuve, Le testament du gouverneur*, Éditions Boréal, 1992.
Collectif*, Notre Histoire, Amsterdam au XVIIe siècle*, Télérama, 2005.
Olivier Chaline, *Le règne de Louis XIV*, Flamarion, 2014.
Pierre-Esprit Radisson, *Les aventures extraordinaires d'un coureur des bois*, Éditions Nota bene, 2017.
Philippe Haudrère, *L'empire des rois 1500/1789*, Denoël, 1998.
Raymond Litalien et Denis Vaugeois, *Champlain, La naissance de l'Amérique française*, Septentrion, 2004.

Robert Merle, *Collection Fortune de France*, Éditions de Fallois, 1977 – 2003.
Russel Bouchard, *Les armes de traite, Collection Histoire populaire du Québec,* Les Éditions du Boréal-Express, 1976.
Suzanne Martel, *Au temps de Margueritte Bourgeoys*, Éditions du Méridien, 1982.

Hommages

Veuillez noter, chers lecteurs,

La liste des ouvrages cités plus haut, lesquels ont contribué à enrichir mes connaissances, n'est pas exhaustive. En effet, s'ajoutent à ces titres tous les livres que j'ai lus dans ma jeunesse : Alexandre Dumas, Jules Verne, Victor Hugo et bien d'autres… Nul doute que les bandes dessinées fantastiques y auront également contribué. Cette passion pour les récits d'aventure et de fiction, je l'ai partagée avec mon regretté père, un immigrant espagnol presque illettré.

Finalement, je tiens à remercier chaleureusement tous les historiens, actuels et anciens, qui ont trimé dur pour dépoussiérer de vieux manuscrits obscurs afin d'en restituer toutes les lumières. Celles-ci éclaireront les générations futures de vos méritoires travaux, tout en ayant permis à l'autodidacte que je suis d'étaler son apparente érudition au grand jour en faisant revivre les épopées du passé que vous avez si bien retracées…

Car, comme le dit l'adage : savoir d'où l'on vient, permet de mieux comprendre où l'on va…

Pour tous vos bienfaits, le vieux troubadour que je suis vous remercie à l'infini !
JP.